ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

JANGOUX Michel, éd., « Portés par l'air du temps : les voyages du capitaine Baudin» in *Etudes sur le XVIIIe siècle*, volume XXXVIII, Editions de l'Université de Bruxelles, 2010.

Cette œuvre littéraire est soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

Elle a été publiée par les
Editions de l'Université de Bruxelles
http://www.editions-universite-bruxelles.be/

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés mis à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2015/i9782800414867_f.pdf

ÉTUDES SUR LE 18e SIÈCLE

XVIII

38

PORTÉS PAR L'AIR DU TEMPS : LES VOYAGES DU CAPITAINE BAUDIN

ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES

2010

ÉTUDES SUR LE 18e SIÈCLE

XVIII

Revue fondée par Roland Mortier et Hervé Hasquin

DIRECTEURS
Bruno Bernard et Manuel Couvreur

COMITÉ ÉDITORIAL
Valérie André, Claude Bruneel (Université catholique de Louvain), Carlo Capra (Università degli studi, Milan), David Charlton (Royal Holloway College, Londres), Nicolas Cronk (Voltaire Foundation, University of Oxford), Brigitte D'Hainaut, Michèle Galand, Jan Herman (Katholieke Universiteit Leuven), Michel Jangoux, Huguette Krief (Université de Provence, Aix-en-Provence), Christophe Loir, Roland Mortier, Fabrice Preyat, Daniel Rabreau (Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne), Daniel Roche (Collège de France), Raymond Trousson et Renate Zedinger (Universität Wien)

GROUPE D'ÉTUDE DU 18e SIÈCLE

ÉCRIRE À
Bruno Bernard bbernard@ulb.ac.be
Manuel Couvreur manuel.couvreur@ulb.ac.be
ou à l'adresse suivante
Groupe d'étude du XVIIIe siècle
Université libre de Bruxelles (CP 175/01)
Avenue F.D. Roosevelt 50 • B-1050 Bruxelles

PORTÉS PAR L'AIR DU TEMPS : LES VOYAGES DU CAPITAINE BAUDIN

Publié avec l'aide financière du Fonds de la recherche scientifique — FNRS

ÉTUDES SUR LE 18e SIÈCLE

XVIII

PORTÉS PAR L'AIR DU TEMPS : LES VOYAGES DU CAPITAINE BAUDIN

VOLUME COMPOSÉ ET ÉDITÉ PAR MICHEL JANGOUX

2010
ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES

DANS LA MÊME COLLECTION

Les préoccupations économiques et sociales des philosophes, littérateurs et artistes au XVIIIe siècle, 1976
Bruxelles au XVIIIe siècle, 1977
L'Europe et les révolutions (1770-1800), 1980
La noblesse belge au XVIIIe siècle, 1982
Idéologies de la noblesse, 1984
Une famille noble de hauts fonctionnaires : les Neny, 1985
Le livre à Liège et à Bruxelles au XVIIIe siècle, 1987
Unité et diversité de l'empire des Habsbourg à la fin du XVIIIe siècle, 1988
Deux aspects contestés de la politique révolutionnaire en Belgique : langue et culte, 1989
Fêtes et musiques révolutionnaires : Grétry et Gossec, 1990
Rocaille. Rococo, 1991
Musiques et spectacles à Bruxelles au XVIIIe siècle, 1992
Charles de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas autrichiens (1744-1780), Michèle Galand, 1993
Patrice-François de Neny (1716-1784). Portrait d'un homme d'État, Bruno Bernard, 1993
Retour au XVIIIe siècle, 1995
Autour du père Castel et du clavecin oculaire, 1995
Jean-François Vonck (1743-1792), 1996
Parcs, jardins et forêts au XVIIIe siècle, 1997
Topographie du plaisir sous la Régence, 1998
La haute administration dans les Pays-Bas autrichiens, 1999
Portraits de femmes, 2000
Gestion et entretien des bâtiments royaux dans les Pays-Bas autrichiens (1715-1794).
Le Bureau des ouvrages de la Cour, Kim Bethume, 2001
La diplomatie belgo-liégeoise à l'épreuve. Étude sur les relations entre les Pays-Bas autrichiens et la principauté de Liège au XVIIIe siècle, Olivier Vanderhaegen, 2003
La duchesse du Maine (1676-1753). Une mécène à la croisée des arts et des siècles, 2003
Bruxellois à Vienne. Viennois à Bruxelles, 2004
Les théâtres de société au XVIIIe siècle, 2005
Le XVIIIe, un siècle de décadence ?, 2006
Espaces et parcours dans la ville. Bruxelles au XVIIIe siècle, 2007
Lombardie et Pays-Bas autrichiens. Regards croisés sur les Habsbourg et leurs réformes au XVIIIe siècle, 2008
Formes et figures du goût chinois dans les anciens Pays-Bas, 2009

HORS SÉRIE

La tolérance civile, édité par Roland Crahay, 1982
Les origines françaises de l'antimaçonnisme, Jacques Lemaire, 1985
L'homme des Lumières et la découverte de l'Autre, édité par Daniel Droixhe et Pol-P. Gossiaux, 1985
Morale et vertu, édité par Henri Plard, 1986
Emmanuel de Croÿ (1718-1784). Itinéraire intellectuel et réussite nobiliaire au siècle des Lumières, Marie-Pierre Dion, 1987
La Révolution liégeoise de 1789 vue par les historiens belges (de 1805 à nos jours), Philippe Raxhon, 1989
Les savants et la politique à la fin du XVIIIe siècle, édité par Gisèle Van de Vyver et Jacques Reisse, 1990
La sécularisation des œuvres d'art dans le Brabant (1773-1842). La création du musée de Bruxelles, Christophe Loir, 1998
Vie quotidienne des couvents féminins de Bruxelles au siècle des Lumières (1754-1787), Marc Libert, 1999
L'émergence des beaux-arts en Belgique : institutions, artistes, public et patrimoine (1773-1835), Christophe Loir, 2004
Voltaire et Rousseau dans le théâtre de la Révolution française (1789-1799), Ling-Ling Sheu, 2005
Population, commerce et religion au siècle des Lumières, Hervé Hasquin, 2008

Des volumes des *Etudes sur le XVIIIe siècle* sont désormais accessibles en ligne (www.editions-universite-bruxelles.be).

ISBN 978-2-8004-1486-7
D/2010/0171/13
© 2010 by Éditions de l'Université de Bruxelles
Avenue Paul Héger 26 - 1000 Bruxelles (Belgique)
Imprimé en Belgique
EDITIONS@admin.ulb.ac.be
www.editions-universite-bruxelles.be

Avant-propos

Michel Jangoux

Voici quelques années l'Australian Research Council choisit de financer un projet de recherche sur l'expédition de découvertes du capitaine Baudin aux Terres australes. Introduit par les professeurs Sankey (Sydney), Fornasierio (Adélaïde) et West-Sooby (Adélaïde), ce projet, auquel j'étais officiellement associé, prévoyait la tenue d'un colloque de clôture. L'idée d'élargir le thème de la réunion à tous les voyages du capitaine Baudin, de les replacer dans le contexte de l'époque, et donc de solliciter la participation de bien d'autres collègues, s'est imposée peu à peu. Elle s'est vue concrétisée par l'organisation, sous l'égide de l'Académie royale de Belgique et de l'Université libre de Bruxelles, et avec la collaboration de l'Université de Mons, du colloque *Porté par l'air du temps : les voyages du capitaine Baudin*. Le colloque s'est tenu à l'Académie royale de Belgique, dans les locaux dits des « anciennes écuries », du 2 au 5 septembre 2009. Je tenais à remercier tous ceux qui ont accepté d'y participer et de nous faire ainsi profiter de leurs travaux et découvertes.

Je voudrais exprimer ma reconnaissance à Mesdames Édith Bricourt et Viviane Desmet (Université libre de Bruxelles), à Monsieur Paul Postiau (Université de Mons) et à Madame Catherine Hocquet (Académie royale de Belgique) pour leur aide essentielle dans la préparation de cette manifestation. Outre l'Académie royale de Belgique et l'Université libre de Bruxelles, plusieurs organismes nous ont aidés financièrement : le Fonds national de la recherche scientifique, l'Institut d'encouragement de la recherche scientifique et de l'innovation de Bruxelles, et Wallonie-Bruxelles International. Qu'ils en soient ici remerciés.

Ma reconnaissance va aussi à Messieurs Manuel Couvreur et Bruno Bernard, responsables éditoriaux de la revue *Études sur le XVIIIe siècle*, qui ont accepté de consacrer un numéro de celle-ci à la publication des actes de la réunion, ainsi qu'au comité éditorial qui m'a aidé à constituer ceux-ci. Outre moi-même, le comité se

composait de Mesdames et Messieurs Jean Fornasiero (Université d'Adélaïde), José Oliver (Université de La Laguna, Ténériffe), Hervé Hasquin (Académie royale de Belgique), Michel Jangoux (Universités de Bruxelles et de Mons), François Moureau (Université de Paris IV-Sorbonne), Margaret Sankey (Université de Sydney) et John West-Sooby (Université d'Adélaïde).

En guise d'introduction
Nicolas Baudin en quelques mots

Michel Jangoux

Ces quelques lignes pour rendre plus familier à ceux qui ne le connaîtraient pas ou le connaîtraient peu l'étonnant parcours du capitaine Baudin. D'aucuns s'étonneront peut-être que l'on ait consacré tant d'études à la vie et l'œuvre d'un personnage ignoré de beaucoup, rejeté par certains et dont les admirateurs sont sensiblement plus nombreux aux antipodes que dans son pays d'origine. Et il est vrai que la détestation dont fut victime, en France, Nicolas Baudin à la fin de sa vie et après sa mort fut intense et particulièrement tenace. Ce n'est en effet que dans ces toutes dernières décennies, dans le sillage de l'ouvrage érudit publié en 1987 par l'historien australien Frank Horner, que l'image du capitaine s'est en quelque sorte « décornée ». Et pourtant, rien dans les quarante-six premières années de la vie de Baudin ne laissait présager que s'installerait un climat aussi délétère !

Nicolas Baudin naquit en 1754 sur l'île de Ré, près de La Rochelle. Il grandit, avec six autres frères et sœurs, au sein d'une famille aisée de négociants et d'armateurs. Après un court passage dans l'armée navale – passage qui lui permit toutefois de découvrir l'Île-de-France et Pondichéry –, il rejoignit son cousin Peltier, armateur à Nantes et ami de Beaumarchais. À partir de 1780, il navigua à son service, avec son frère Augustin. Il fréquenta surtout les parages de Saint-Domingue et les côtes de l'Amérique du Nord, à l'époque troublée de la guerre d'indépendance des États-Unis.

S'éloignant de son cousin vers la fin des années quatre-vingt, il entreprit des voyages plus lointains qui l'amenèrent, notamment, au cap de Bonne-Espérance et dans l'océan Indien. C'est dans la ville du Cap qu'en 1787, il rencontra Franz Boos, le jardinier de Joseph II. À sa demande, Baudin amena Boos à l'Île-de-France chez Nicolas Céré, le successeur de Pierre Poivre, pour ensuite le ramener à Trieste, avec ses récoltes africaines et insulaires. Le voyage se fit sans encombre à la très grande

satisfaction de Joseph II et de son ministre Cobenzl. On était en 1788. Commença alors une période de plusieurs années où Baudin travailla au service de l'empereur à la fois comme transporteur d'objets d'histoire naturelle mais aussi – et peut-être surtout – comme négociateur dans des affaires politico-commerciales. Les choses se passèrent plutôt bien. En 1792 il fut nommé officier de la marine autrichienne par Léopold II qui avait succédé à son défunt frère.

La vie devint cependant plus compliquée pour le capitaine. La Révolution avait entraîné une forte détérioration des relations entre l'Autriche et la France. Le capitaine était comme assis entre deux chaises et, en 1794, il décida d'offrir ses services à la France. Mais on se méfiait de lui – n'avait-il pas porté les couleurs de l'Autriche ? – et le ministre de la Marine d'alors n'encouragea pas les demandes réitérées de Baudin d'entrer au service de la République. C'est un peu en désespoir de cause que le capitaine s'adressa à Antoine-Laurent Jussieu, le directeur du tout nouveau Muséum d'histoire naturelle de Paris, pour à la fois lui vanter ses mérites de récolteur-transporteur d'objets d'histoire naturelle et lui faire miroiter le don d'une importante collection qui lui appartenait et se trouvait en dépôt chez un de ses amis à la Trinité espagnole, non loin du Venezuela. Mais il fallait aller la chercher, ce que Jussieu, La Revellière-Lépeaux, le directeur en charge des affaires culturelles, et le ministre de la Marine, Laurent Truguet, acceptèrent avec un certain enthousiasme. C'est en septembre 1796, au départ du Havre, que commença la grande aventure de *La Belle Angélique*, du nom du bateau affrété par la République pour le capitaine. Rien ne se passa comme prévu, il y eut une extraordinaire succession d'embûches de toutes sortes, mais le voyage fut un immense succès. Au point que Jussieu déclara, au retour de *La Belle Angélique* en juin 1798, que « le citoyen Baudin est un des voyageurs qui a le plus mérité des sciences naturelles ».

Baudin était devenu un véritable héros. Ses mérites étaient vantés aussi bien par les professeurs du Muséum que par le nouveau ministre de la Marine, Eustache Bruix, et par les membres du Directoire. En août 1798, on le nomma capitaine de vaisseau de la marine française et on tenta par tous les moyens de convaincre les autorités de lancer une nouvelle expédition naturaliste sous son commandement, autour du monde cette fois. Las, par manque d'argent, le projet fut suspendu et Bruix, toujours ministre mais placé à la tête de l'escadre de Brest, décida d'adjoindre Baudin à son état-major particulier pour la campagne qu'il s'apprêtait à faire en Méditerranée.

Une campagne qui ne dura que quelques mois et se termina peu avant le coup d'état du 18 brumaire et le passage du Directoire au Consulat. Alors que, pendant la campagne et immédiatement après, Baudin se morfondait, se demandant si son projet de circumnavigation pourrait se réaliser un jour, tout changea subitement. Le projet de voyage fut remis sur les rails, mais cette fois ce n'était plus le Muséum qui en était le maître d'œuvre mais l'Institut de France, autrement dit l'Académie. L'Institut constitua une « Commission du voyage » présidée par Jussieu, toujours directeur du Muséum. Cette commission comptait dans ses rangs des membres des trois classes : on y trouvait, outre Jussieu, le zoologiste Lacépède, le géographe Lelièvre et l'astronome Laplace pour la Classe des sciences ; le navigateur Bougainville et le conseiller d'état Fleurieu, pour la Classe des sciences morales et politiques ; et, pour la Classe des arts, l'archiviste de la République Camus et le conservateur de la Bibliothèque nationale

La Porte du Theil. Le ministre de la Marine était alors Alexandre Forfait, lui-même membre de l'Institut. Le ministre et les membres de la commission furent d'ailleurs, à plusieurs reprises, reçus par le Premier Consul… Autant de garanties que le voyage de découvertes aurait bien lieu, mais la décision fut prise qu'il se limiterait aux seules Terres australes (la Nouvelle-Hollande et la Terre de Van Diemen, les actuelles Australie et Tasmanie) et avec deux vaisseaux, *Le Géographe* (le navire de Baudin) et *Le Naturaliste* dont le capitaine serait Emmanuel Hamelin.

Le voyage se fit donc mais, à la vérité, ce fut une très dure épreuve pour le commandant Baudin. L'animosité des officiers, le refus de la discipline par les savants, les faibles ressources en argent, la lenteur de la traversée de l'Atlantique, l'incapacité de la colonie de l'Île-de-France à épauler l'expédition, les nombreux abandons, désertions, fausses maladies qui y eurent lieu… tout cela mina l'expédition tout en en réduisant sensiblement les effectifs. Ainsi, par exemple, sur les vingt-deux savants et dessinateurs embarqués au Havre, douze seulement accompagneront les corvettes aux Terres australes : neuf se trouvèrent embarqués sur *Le Géographe* et les trois autres furent affectés au *Naturaliste*. Certes les savants à bord engrangèrent nombre de données mais hélas très peu furent exploitées. Ainsi les énormes récoltes botaniques et zoologiques réalisées ne firent l'objet que d'études partielles, voire anecdotiques.

Mais pourquoi ce colossal lâchage du commandant à l'Île-de-France, avant le départ pour les Terres australes ? Baudin, rapportait-on, aurait dit du mal des savants dans une lettre adressée au ministre, ce qui ne leur aurait pas plu. Certes les savants étaient pour la plupart rétifs à la discipline et attentifs à leurs aises, ce que le commandant ne devait pas aimer, mais ce sont surtout les officiers qui l'ont rejeté. Un rejet qui repose vraisemblablement sur deux raisons qui ont dû cumuler leurs effets. Baudin avait un passé de marchand, de commerçant dirions-nous aujourd'hui, ce qui était mal perçu – et en effet il livra des marchandises à l'Île-de-France, *Le Géographe* étant sur la route des Terres australes, au grand dam de ses subordonnés. Ensuite le capitaine n'était pas du sérail. S'il était devenu récemment, en août 1798, capitaine de vaisseau de la marine française, c'était dans la « marchande », puis dans celle de l'Autriche qu'il avait fait ses armes : n'y avait-il pas été nommé officier par l'empereur Léopold II ? Rien que de très rédhibitoire donc, et qui ne pouvait qu'entraîner méfiance et insubordination.

Quoi qu'il en soit des torts de toutes sortes reprochés au capitaine, il n'eut jamais l'occasion de s'en défendre. Il mourut de tuberculose à l'Île-de-France, en 1803, sur le chemin de retour du *Géographe*, et personne – si ce n'est le botaniste Ledru, son compagnon de *La Belle Angélique* – n'eut le courage ou la naïveté de parler en sa faveur. La disparition de Baudin, bien que fortuite, laissa l'*intelligentsia* parisienne silencieuse et peut-être indifférente. Le temps en effet n'était plus à la transversalité des connaissances prônée lors du départ du voyage de découvertes mais bien à celui de leur cloisonnement disciplinaire, une volte-face qui aurait sans doute déconcerté le commandant !

Les contributions réunies dans ce volume permettront, à la fois, de mieux cerner la personnalité de Nicolas Baudin, de revivre les évènements auxquels il fut mêlé, et d'en savoir plus sur les personnages qu'il côtoya au cours de cette période intense de l'histoire de France.

PREMIÈRE PARTIE

Genèse d’un marin naturaliste

Nicolas Baudin et la guerre d'Indépendance américaine (1777-1779)

Michèle Rivas

L'expansionnisme colonial européen avait de longue date suscité des rivalités terrestres et maritimes, particulièrement vives entre la France et l'Angleterre. Au XVIIIe siècle, le peu d'intérêt manifesté par le roi Louis XV pour sa marine de guerre s'était soldé par le désastre politique et commercial de 1763, où la France avait, aux termes du traité de Paris, perdu ses possessions et son influence aux Indes orientales et en Amérique du Nord. À la perspective d'autres conflits transocéaniques, l'effort de construction navale et de recrutement d'équipages indispensable pour ébranler l'écrasante suprématie maritime anglaise fut vite entrepris, puis accéléré par le tout jeune Louis XVI, dès son avènement en 1774. Le désir français de revanche était alors favorisé par la politique du souverain britannique d'alourdir la tutelle fiscale et douanière sur les colons anglais d'Amérique pour rembourser la métropole des dépenses induites par la guerre de Sept Ans. Les treize colonies s'insurgeant contre ces mesures, le 23 août 1775, le roi George III les déclara rebelles. En encourageant cette rébellion, Versailles et la bourgeoisie marchande française escomptaient une alliance politique avec l'Amérique anglaise et espéraient canaliser au profit de la France et de ses possessions à la Caraïbe, les flux commerciaux des colonies insurgées.

Le clan Baudin-Peltier et l'Amérique

Pour leur part, les riches négociants-armateurs du clan des Baudin-Peltier installés à l'île de Ré et à Nantes, s'ils adhéraient pleinement à ces objectifs mercantiles, voulaient aussi plus largement donner des gages de leur adhésion à l'idéologie des Lumières. En porte témoignage la présence à Saint-Martin-de-Ré de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert dans la bibliothèque de François Baudin (1719-1780), le père de Nicolas ; ou encore à Nantes, l'appartenance du cousin-armateur Jean Peltier-Dudoyer (1734-1803) à la loge maçonnique Saint-Germain du Grand Orient. Dans leur

engagement auprès des *insurgents*, ces notables qui se voulaient éclairés, embrassaient la cause de la liberté civile et économique contre le despotisme, au prix de graves risques financiers et déboires immédiats. Mais en retour, ils servaient leur indéniable ambition d'asseoir leur fortune et leur statut social en misant sur la conquête aux Amériques de lucratifs débouchés commerciaux privilégiés.

Ils s'empressèrent d'œuvrer en ce sens auprès des trois représentants secrets envoyés en France par le Congrès continental américain : Silas Deane (1737-1789), négociant du Connecticut, nommé le 2 mars 1776 et arrivé à Paris en juin ; Arthur Lee (1740-1792), nommé le 20 octobre ; enfin, le prestigieux savant et homme politique Benjamin Franklin (1706-1790), arrivé à Nantes au tout début de décembre 1776 et immédiatement rencontré par le cousin-armateur Jean Peltier. De son côté, le 21 mars 1777, François Baudin adressait à Benjamin Franklin installé depuis fin février dans une dépendance du somptueux hôtel de Valentinois à Passy, un panorama des avantages du négoce avec l'île de Ré en général, et avec lui en particulier : lui, propriétaire de marais salants et de six alambics, qui formule ses propositions de vente de sel et d'eau-de-vie, denrées à forte demande chez les Américains ; lui, qui accueille des capitaines de la marine américaine venus négocier la vente de leurs prises anglaises ; lui, chez qui on sait parler et écrire l'anglais [1]. Toujours dans son optique de conquête de marchés, François Baudin envoya d'urgence vers Philadelphie son fils Louis-Augustin, frère cadet de Nicolas, avec mandat d'y ouvrir une succursale familiale. Mais Augustin ne devait pas être le commissionnaire de son père aux Amériques : pris par les Anglais, à deux reprises avant 1780, il tâta des geôles de New York, où il se fit dérober le pécule paternel, car la marine royale était encore impuissante à protéger de telles initiatives marchandes.

Des contacts déjà établis entre les Américains et sa famille, Nicolas allait immédiatement tirer profit. Au printemps de 1777, il avait eu vingt-trois ans. En mai, il débarquait des Indes, où il venait de servir dans la compagnie de grenadiers du régiment colonial de Pondichéry. Un brevet de lieutenant en second, ou même en premier, lui avait été initialement promis. Ce brevet ne lui a pas été accordé, en dépit de plusieurs vacances à ces postes et malgré son zèle apprécié de tous ses supérieurs. Le jeune homme, au caractère déjà bien affirmé, avait sollicité et obtenu un congé pour venir à Versailles plaider sa cause : celle d'un roturier en butte au privilège aristocratique verrouillant sa promotion dans les forces royales, terrestres ou navales. Sans grand succès dans l'immédiat, puisqu'il se tourna du côté des Américains.

Nicolas Baudin, Benjamin Franklin et Silas Deane

Le 15 août, François Baudin adressait à Silas Deane une lettre relative à des contacts commerciaux, à l'obtention d'un passeport américain pour un capitaine de ses protégés, et aux chances pour Nicolas de bénéficier d'une promotion dans l'armée américaine. Peu de chances, répondit Deane le 26 août, devant la pléthore

[1] *The Papers of Benjamin Franklin [PBF]*, Leonard W. Labaree *et al.* (éd.), Londres, Yale University Press, 1983, t. 23, p. 512 : lettre de François Baudin à Benjamin Franklin, 21 mars 1777 (résumé de 11 lignes en anglais) ; *The American Philosophical Society [APS]*, Philadelphie, B:F85, vol. v, f° 120r°-v° : Ms autographe en français (version complète).

de volontaires étrangers accourus, munis ou non d'un engagement en bonne forme. Néanmoins, il ajoutait :

> *I had the pleasure of seeing your son, & gave him letters of introduction to America […]. You may rely that the Gentleman to whom I have taken the liberty of recommending your son is a person of as much influence as any in America, & will show your son every mark of civility & assist him as far as is in his power*[2].

Le personnage influent auquel Nicolas était spécialement recommandé est le négociant Robert Morris (1734-1806), surnommé « le financier de la Révolution ». Dès 1775, il siégeait au comité secret du Congrès pour l'achat d'armes ; et depuis 1776, avec Franklin, au comité de la Correspondance secrète, devenu au printemps 1777, le comité des Affaires étrangères. En outre, c'est Morris qui rédigea les instructions destinées à Silas Deane avant le départ de celui-ci pour la France au printemps de 1776. De surcroît, avant la fin d'août 1777, à l'occasion de sa visite à Deane, Nicolas Baudin avait eu l'honneur d'être présenté à Benjamin Franklin à Passy, où les émissaires américains étaient hébergés par le financier et directeur de l'hôtel des Invalides, Le Ray de Chaumont[3].

Soit à Versailles – où Nicolas se précipita pour remettre les paquets des Indes et intéresser à sa cause –, soit à Paris – où il chercha à rencontrer le comte Jacques de Conway, colonel d'infanterie et parrain de Jacques Baudin son frère cadet –, deux hôtes de marque furent omniprésents : le frère de la reine, Joseph II, et son ami le futur chancelier de Cour et d'État, Philippe de Cobenzl (1741-1810). Qu'en mai-juin 1777 Nicolas les ait aperçus ou non, ces deux personnages devaient jouer dix ans plus tard un rôle capital dans la carrière du navigateur. Commissionné par l'empereur en 1787, le capitaine Baudin échangera alors et jusqu'en 1794, avec le comte de Cobenzl une copieuse correspondance conservée à la *National Bibliothek* de Vienne.

Incertain sur son avenir et renonçant pendant l'été 1777 à un engagement régulier auprès de l'armée américaine, Nicolas « a pris le parti de la mer », selon une expression de son père. En optant pour une carrière de marin à la veille d'un conflit dont les enjeux semblaient être la liberté et la fin des privilèges de la naissance, Nicolas espérait trouver enfin à ses talents une juste rétribution jusque-là interdite aux roturiers : un brevet d'officier dans la marine de guerre, la marine du roi. Certes. Mais que connaissait-il de la marine du roi ? Faute de sources sûres concernant l'expérience de Nicolas à la mer avant 1774, bornons-nous à rappeler un contexte favorable à son initiation nautique : né dans le quartier du port de Saint-Martin, il était fils d'un propriétaire de barques de cabotage ; depuis son départ comme fourrier et sa traversée jusqu'aux Indes, puis dès son départ de Pondichéry à la fin de 1776 sur la flûte royale *L'Étoile*, jusqu'à son escale au cap de Bonne-Espérance et au désarmement du navire à Lorient, le 9 mai 1777, Nicolas Baudin a trouvé maintes occasions d'observer la vie en mer et les manœuvres des équipages. D'autre part, en tant que porteur des paquets de la colonie destinés à Versailles, il avait été admis à la table du commandant,

---

[2] *The Deane Papers,1774-1790*, Ch. Isham (éd.), *New York Historical Society Collections*, XIX-XXII, New York, 1887-1891, vol. 2, p. 112.

[3] *[APS]*, *op. cit.*, B:F85, vol. XLVII, f° 101r°-v° : lettre de François Baudin à Jacques de Conway, colonel d'infanterie, 13 fév. 1778. Ms autographe en français.

le capitaine de Trobriand, l'explorateur de Bornéo. Il avait donc pu recueillir dans les conversations des officiers d'utiles informations, y compris sur la situation politique aux Amériques.

De toute manière, à son retour dans le cercle familial, Nicolas bénéficia d'emblée d'utiles directives et protections, spécialement auprès du cousin germain de madame Baudin, sa mère, le prospère armateur et négociant nantais, né à l'île de Ré, Jean Peltier-Dudoyer. Marchand et transporteur d'armes pour les arsenaux royaux, en liaison avec Jean-Joseph Carrier de Montieu, fabricant d'armes à la manufacture royale de Saint-Étienne, Jean Peltier est depuis avril 1777 entré en relations avec Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais pour venir en aide aux colons américains insurgés contre la Couronne britannique.

Auteur dramatique et père de Figaro – mais aussi épisodique espion mandaté par Louis XV et Louis XVI à Londres, où il a pris d'utiles contacts avec des informateurs – Beaumarchais (1732-1799) s'était découvert en 1775 une passion pour la cause de l'indépendance américaine. Par son goût de l'intrigue, combiné à des talents de négociant, grâce aussi à son initiation financière auprès du banquier Joseph Paris Duverney (1684-1770) et ses relations privilégiées à Versailles, Beaumarchais se mua en armateur pour se consacrer à la cause. Moins, comme il le souhaitait, pour fournir le soldat américain en indispensables couvertures, souliers ou pièces d'habillement manufacturés en Europe, que pour envoyer les canons, fusils, poudre et salpêtre, épées, sabres et casques réclamés en priorité par les trois émissaires du Congrès.

C'est là que le bât blesse. Pour maintes raisons, Louis XVI temporisait. Afin de dissimuler les subsides secrets accordés par le roi et son cousin Bourbon d'Espagne en juin et août 1776, Beaumarchais avait dû créer la société-écran Rodrigue Hortalez & Cie. Et les navires marchands – mais armés en guerre – ne pouvaient embarquer les fournitures militaires que nuitamment, « à petit bruit », « sans se compromettre ». Avant de se résoudre à déclarer ouvertement la guerre à l'Angleterre, harcelé par les véhémentes protestations de l'ambassadeur britannique, Lord Stormont, très bien renseigné par ses espions, le roi fit décharger les armes et munitions déjà embarquées, infliger des amendes aux armateurs et emprisonner les capitaines français de la flottille Beaumarchais. Une situation que son principal armateur nantais, Jean Peltier, trouva intolérable, au point de partir exposer ses déboires à Versailles le 30 octobre 1777[4]. Le 6 février 1778, Louis XVI signait avec les insurgés américains deux traités d'amitié et de commerce, puis déclara la guerre à l'Angleterre et cessa alors d'entraver les envois d'armement. Son voyage à Paris avait aussi permis à Jean Peltier de restituer à Benjamin Franklin un précieux petit encrier noir oublié par celui-ci à Nantes. L'encrier utilisé pour la signature de la déclaration d'indépendance ? De toute manière, avant la fin de la guerre, Jean Peltier arma une quinzaine de navires pour le compte de Beaumarchais, y compris *L'Aimable Eugénie*, frégate dont Nicolas Baudin fut le capitaine en 1782-1783.

[4] *[PBF], op. cit.*, t. 25, p. 131 : lettre de Jonathan Williams à B. Franklin, 30 oct. 1777.

Première campagne du lieutenant auxiliaire Baudin

En novembre 1777, c'est dans cette situation politique et familiale que Nicolas obtint un brevet de lieutenant « auxiliaire ». La perspective d'hostilités ouvertes avec l'Angleterre imposait une urgente libéralisation du recrutement des officiers de la marine de guerre. Jusque-là, n'y étaient admis que des officiers « nobles d'extraction », dits officiers « rouges », recrutés dans les trois compagnies de gardes de la marine du roi. En raison des besoins accrus, on créa une catégorie d'officiers roturiers, les auxiliaires, brevetés pour la durée d'une seule campagne, sans aucune garantie d'un « état permanent, honorable et accompagné d'avantages de distinction ». Un tel brevet pouvait cependant être renouvelé pour des campagnes successives. Ainsi, Nicolas continua-t-il à servir comme officier auxiliaire au cours de ses deux campagnes suivantes, dans l'armée navale commandée par le comte d'Estaing (1729-1794), vice-amiral d'Asie et d'Amérique.

Breveté lieutenant auxiliaire en second, Nicolas embarqua à bord du *Lyon*, rebaptisé le *Deane* après son rachat en sous-main au nom des Américains. L'état-major et l'équipage étaient binationaux. À la fin de 1777, il fallut tromper les espions anglais, aussi le navire devait-il au départ être ostensiblement commandé par un capitaine français, Barthélémy Corvaisier en l'occurrence ; les soi-disant passagers aux noms bien anglo-saxons étaient en réalité le capitaine Samuel Nicholson et les membres américains de l'équipage ; enfin, la colonie française de Saint-Domingue était la destination « ostensible », dissimulant la véritable destination, à savoir Boston ou Portsmouth en Nouvelle-Angleterre. La mystification était censée prendre fin à la sortie de « la rivière de Nantes ». Toutefois, des rixes ayant éclaté entre Américains et Français, à la fin février 1778, Nicholson, le véritable commandant, s'empressa à Quiberon de se débarrasser de 62 des 80 membres français de l'équipage et de l'état-major, Nicolas inclus. « *Incompetents* », tous lui suscitaient « *trouble and vexation* »[5].

Sur ordre de La Motte-Picquet, capitaine commandant *Le Robuste* de l'escadre Du Chaffault, Nicolas fut placé, après trois mois de service, à bord d'un navire nantais de 350 tonneaux et armé de 22 canons, *Le Duc de Choiseul*. Le cousin Peltier, propriétaire et armateur déclaré du navire, ne fut sans doute pas étranger au transfert de Nicolas. La longue attente de l'autorisation royale nécessaire pour embarquer, permit du moins à Nicolas d'assister le 2 décembre à une triomphale arrivée qui mit toute la région en émoi : celle du corsaire américain le *Ranger* et de son flamboyant capitaine, l'Écossais John Paul Jones (1747-1792).

La destination de Saint-Domingue portée sur le rôle d'armement du *Duc de Choiseul* était encore une fois si fictive que la frégate fut naufragée, « dans la baie de Portsmouth, aux atterrages de la Nouvelle-Angleterre » dit Nicolas, ou selon la déclaration de son capitaine Jacques Heyraud, « à Liverpool, Nouvelle-Écosse et prise par les Anglais le 24 avril 1778 ». La cargaison d'une valeur de 200 000 livres tournois n'atteindra donc pas Boston. Plus gravement, après deux heures d'un combat inégal contre la frégate anglaise de 36 canons la *Blonde*, et l'*Expedition*, cotre de 10 canons, le lieutenant Baudin perdit quatre de ses hommes et dénombra sept blessés,

[5] *Id*., p. 656 : lettre de Samuel Nicholson aux commissaires américains, 12 fév. 1778.

dont lui-même qui avait reçu « un coup de feu à la jambe droite ». Il fut emmené prisonnier à Halifax, le port aménagé par les Anglais pour faire pièce au fort français de Louisbourg [6].

Les Archives nationales ont gardé trace des dédommagements accordés par Sa Majesté aux blessés survivants, en fonction de la gravité de leurs blessures. Cependant, un lieutenant auxiliaire fait prisonnier devait attendre sans doute moins de réconfort d'une future gratification royale que d'une rapide guérison [7].

Captivité et évasion de Nicolas Baudin

Après un mois passé en prison, sa blessure étant suffisamment guérie, au tout début du mois de juin 1778, Nicolas s'évada en compagnie de dix hommes. Il ne précise pas s'il connut l'enfer des pontons, ou un traitement moins barbare, en général réservé aux officiers. Il traversa alors toute l'Acadie en bénéficiant « d'assistance » auprès des différentes « plantations » qu'il rencontra sur sa route [8]. Pourquoi dans sa fuite s'est-il encombré de dix prisonniers, à moins que ce ne soit de futurs rameurs à employer ? Car s'échapper par voie maritime pouvait se révéler indispensable, la complicité des fermiers locaux n'étant pas assurée : de rares Acadiens catholiques de la Nouvelle-France étaient revenus, les Anglais ayant installé des colons protestants sur les terres des disparus, et des loyalistes à la Couronne s'y réfugiaient par hostilité envers les « insurgents ». Mais sa reconnaissance pour la solidarité des paysans et des pêcheurs à son endroit, Baudin pourra la manifester sept ans plus tard à ses passagers acadiens qu'il emmènera depuis Nantes s'installer en Louisiane. Pour l'heure Nicolas réussit à rejoindre Boston et l'escadre du vice-amiral d'Estaing.

L'odyssée de la seconde campagne

Maintenant sous les ordres du comte d'Estaing, Nicolas commandait *L'Amphitrite*, non une frégate mais un « transport », c'est-à-dire l'un des nombreux bâtiments chargés dans l'armée navale d'acheminer des troupes, armes, munitions, vivres, etc. Séparée du reste de l'escadre et ayant « extrêmement souffert » d'un coup de vent, cette *Amphitrite* coula bas à « soixante lieues de toute terre ». Sur sa chaloupe, avec ses vingt-deux rameurs, Nicolas erra « pendant quatre jours et demi au gré des vents et des flots », réussit à rejoindre le cap Cod et de là, Boston. Hélas ! On n'a « jamais ouï parler » du reste de l'équipage, réfugié à bord de deux autres embarcations [9].

Troisième campagne et seconde captivité

Nicolas Baudin ne date pas le début de cette campagne, où il commandait *La Revanche*. Toujours armé à Boston, le bâtiment fut envoyé au Cap-Français à Saint-Domingue. Nicolas devait y remettre aux « généraux » – gouverneur et intendant

---

[6] Nantes, Arch. dép. Loire-Atlantique, C 1179 et C 1277 : listes alphabétiques des bâtiments, tables 1776-1777 et 1778, n° 12 pour *Le Lyon*, n° 8 pour *Le Duc de Choiseul*.

[7] Voir en particulier, Paris, Arch. nat., mar B^{4} 286, f° 202 r°-v°.

[8] *[APS]*, *op. cit.*, B:F85, vol. XXXIII, f° 86 r°-v° : lettre de Nicolas Baudin à Benjamin Franklin, 21 avr. 1785, Ms autographe en français.

[9] *Id.*, vol. LVII, f° 91r° : « État des services du cap^{ne} N^{as} Baudin au continent de l'Amérique pendant la guerre passée », « Seconde campagne 1778 ». Ms en français.

– des paquets concernant l'expédition de Savannah projetée par d'Estaing. En vue du Cap-Français, les frégates anglaises de 32 canons *Niger* et *Lowestoft* de l'escadre Parker, guettaient les forces navales du roi et engagèrent contre elles un combat qui devait durer cinq heures et se terminer par une nouvelle captivité pour Nicolas. Cette fois à la Jamaïque [10].

Sa *Revanche* est-elle ce *packet boat* dont le constructeur bordelais Reculez de Basmarin vante les mérites à Benjamin Franklin ? Franklin avait été nommé par le Congrès, le 16 novembre 1775, membre d'un comité *ad hoc* pour l'utilisation dans le transport des dépêches, de ces *packet ships* « difficiles à être arrêtés [par] la petitesse de leur volume et la bonté de leur marche » [11]. L'opiniâtreté du jeune Baudin à bord de *La Revanche* fut en tout cas remarquée par le comte d'Argout (*ca* 1725-1780), gouverneur de la colonie. Il eut en effet « la bonté de demander mon échange au gouverneur de la Jamaïque ».

L'expédition de Savannah ne devait partir du Cap-Français qu'en juillet 1779, mais le comte d'Estaing s'y préparait depuis le début de l'année. D'autre part, la négociation des échanges de prisonniers était toujours délicate, et bien davantage encore avec l'intraitable gouverneur John Dalling (1731-1798) [12]. Il resta alors relativement peu de temps à Baudin pour naviguer sur la valeureuse frégate *La Minerve*, où il fut placé à sa libération. Assez de temps cependant pour y être affecté à d'autres types de missions.

Qu'était *La Minerve* ? Cette frégate de guerre anglaise, la *Minerva*, armée de 26 canons de 12 en batterie et 6 canons de 6 sur les gaillards, était réputée comme « la meilleure voilière d'Angleterre » par le lieutenant de vaisseau Legardeur de Tilly, commandant *La Concorde*, qui arraisonna la *Minerva* en août 1778, après un combat de deux heures par le « travers du Vieux Cap-Français ». Elle fut réarmée au Cap-Français et passa sous le commandement du lieutenant de vaisseau, le comte Nicolas-René de Grimouard (1758-1794). Nous mentionnons pour mémoire ses différents combats, « fort honorables », contre l'escadre de la Jamaïque en février 1779 particulièrement, faute de connaître la date de la libération de Nicolas. On peut du moins interpréter l'affectation de Baudin à l'état-major d'un tel bâtiment comme la reconnaissance par le chef d'escadre de la valeur du jeune lieutenant auxiliaire.

La Minerve et les débouquements de Saint-Domingue

Le verbe *débouquer* signifiait quitter une passe, un détroit, un canal, soit ici les étroits passages entre les îles Caïques, les neuf îles Turques, etc., s'échelonnant sur une longueur d'environ 190 lieues au nord-ouest du Cap-Français. Depuis la côte nord de Saint-Domingue, les navires en partance pour l'Europe ou l'Amérique devaient emprunter ces parages à la fois périlleux et convoités. Malgré les courants, les hauts-fonds mouvants et le manque d'eau, les îles Turques – inhabitées sauf la Grande et la Petite Saline – attiraient surtout la convoitise pour « la blancheur et la grosseur des

[10] *Id.*, f° 91v° : « Troisième campagne ».

[11] *[PBF]*, *op. cit.*, t. 25, p. 172 : lettre de l'armateur Reculez de Basmarin à Benjamin Franklin, Bordeaux, 18 nov. 1777.

[12] *Affiches américaines*, Imprimeries royales du Cap et du Port-au-Prince, *Supplément du Cap*, n° 26, 29 juin 1779.

cristaux du sel » qu'elles produisaient en quantité suffisante pour fournir les morutiers du « Grand Archipel des Antilles et de toute l'Amérique septentrionale ». Voilà une matière d'échanges avec l'Amérique dont la France souhaitait s'assurer l'exclusivité, face aux revendications espagnoles et aux appétits des Anglais, qui essayaient d'implanter dans ces îles de soi-disant colons loyalistes de New York [13].

Pour Nicolas Baudin, les rivalités économico-politiques aggravaient les périls nautiques immédiats dans le pilotage et le convoi de bâtiments amis, américains ou autres. En se fondant sur les observations de Fleurieu en 1769, de Borda et Pingré en 1771-1772, ou encore celles menées par l'hydrographe de la marine, Antoine-Hyacinthe de Chastenet de Puységur (1752-1809), qui en 1778-1779 avait servi comme aide-major sur le vaisseau-amiral *Le Languedoc*, et publié des *Instructions nautiques sur les côtes et les débouquements de Saint-Domingue*, le lieutenant Baudin bénéficiait au moins d'utiles indications pour déjouer les pièges combinés de la nature et de la myriade de pirates, corsaires anglais ou unités de la *Royal Navy*, et ainsi mener vers la haute mer les navires confiés à la protection de *La Minerve*. Quand d'Estaing était gouverneur de cette colonie, il avait fait dresser sur l'île de Sable, pour sécuriser la navigation, une pyramide quadrangulaire, terminée par une fleur de lys et portant une citation de Cicéron ; puis, on avait commencé à élever le phare Praslin, homologue du premier. Les Anglais s'étaient empressés de faire démanteler les deux ouvrages [14].

La mission Vaudreuil à bord de *La Minerve*

Chargée de sécuriser les débouquements, *La Minerve* n'avait pas participé à la prestigieuse prise de la Grenade, mais elle avait rejoint l'escadre, qui en était de retour le 31 juillet 1779 au Cap-Français. Dès le 3 août, dans la division du marquis Rigaud de Vaudreuil (1724-1802), accompagnée de la frégate *La Chimère* et de quatre vaisseaux – *Le Fendant*, *Le Dauphin Royal*, *L'Artésien* et *Le Sagittaire* –, *La Minerve* partit chercher au Port-au-Prince « les bâtiments qui étaient en partance pour la France ». Depuis le 30 octobre 1778, les chambres de commerce avaient été avisées par le ministre Sartine du fait que la marine de guerre protégeait désormais les convois. Mais, selon le chef d'escadre, il était inutile à l'approche de l'hivernage de détacher la division Vaudreuil jusque dans le sud de l'île, région dangereuse, pour y récupérer des navires marchands peu désireux de partir en cette saison. La récolte de marchands fut plutôt maigre. La division ne perdit pourtant pas son temps en donnant la chasse à des croiseurs anglais de la Jamaïque qui s'approchaient de la Guadeloupe. Retardé par les calmes, c'est seulement le 18 août que Vaudreuil, à la hauteur du môle Saint-Nicolas, rejoignit le convoi des îles du Vent amené par d'Estaing et les quatorze navires venus du Cap-Français [15].

---

[13] *Colonies, Îles Turques*, *Mémoire* et *Détails sur les îles Turques*, Paris, Bibliothèque nationale de France, Ms. n.a.f. 9427, *passim*.

[14] Médéric-Louis-Élie Moreau de Saint-Méry, *Description topographique […] de la partie française de l'île de Saint-Domingue*, Blanche Maurel et Étienne Taillemite (éd.), Paris, Société française d'histoire d'Outre-Mer, 1984, p. 1409 et s.

[15] Paris, Archives nationales de France (anf), série Marine B^4 142, f° 65-67.

La Minerve rentre en France en éclaireur

Les succès remportés dans les parages de Saint-Domingue par le lieutenant de vaisseau Grimouard, commandant de *La Minerve*, avaient déjà, le 27 mars 1779, convaincu le ministre Sartine du bien-fondé d'assigner une mission spéciale à cette frégate, habile à capturer les corsaires ennemis et vaillante dans les combats contre les vaisseaux de la *Royal Navy*.

Partant pour l'expédition de Savannah, dont la préparation avait valu à Nicolas Baudin sa seconde captivité, l'escadre d'Estaing était accompagnée au départ du môle Saint-Nicolas le 20 août, de sept navires du roi chargés d'escorter à travers l'Atlantique le retour d'une soixantaine de bâtiments marchands. Le 12 août, à bord du *Languedoc*, le vice-amiral avait déjà adressé au comte de Grasse-Limermont ses instructions définitives. Celui-ci, à bord du vaisseau *Le Protecteur*, commandait l'escorte navale composée du vaisseau *Le Fier*, des frégates *L'Aimable*, *L'Alcmène* et *La Minerve*, et des flûtes du roi *La Ménagère* et *L'Île-de-France*. Après s'être séparé de l'escadre – « au signal n° 115 du chapitre 10 exprimant "faites la route" », signal donné par d'Estaing –, le comte de Grasse-Limermont dut se placer à la tête du convoi marchand, en chargeant *Le Fier* de l'arrière-garde, et en désignant une des ailes aux frégates *L'Aimable* et *L'Alcmène*. Les deux flûtes pouvaient en imposer à l'ennemi en entrouvrant quelques-uns des sabords de leur première batterie, et ainsi contribuer au bon ordre des bâtiments du commerce. Parmi ceux-ci, les mieux armés en artillerie et en hommes furent placés sur les ailes de la flotte.

Quant à *La Minerve*, elle devait se séparer du convoi « trois fois vingt-quatre heures après qu'il sera débouqué, et dès que M. le comte de Grasse-Limermont aura jugé qu'elle n'est plus indispensablement nécessaire pour établir l'ordre des bâtiments marchands ». En effet, il rôdait toujours dans les débouquements des vaisseaux ennemis de 50 canons, sans compter des frégates. Le 23 août, s'étant détachée du convoi sous Watling et en conformité avec les instructions particulières à lui adressées par le vice-amiral d'Estaing, le comte de Grimouard fit force de voile vers le premier port de France, de préférence Brest, si les vents généraux et les circonstances le permettaient, en faisant atterrage par la latitude de Belle-Île [16]. Le 1er septembre, les circonstances n'étaient pas localement très favorables : près des îles Sorlingues évoluaient 58 vaisseaux anglais, dont le *Victory*, le *Britannia* et le *Royal George* armés de 100 canons, neuf autres armés de 90 canons et une vingtaine, de 74 canons. Le 19 septembre 1779, *La Minerve* mouilla à l'île d'Aix pour y remettre en main propre au commandant de la marine les paquets dont le secret devait être étroitement gardé – au point que nul ne devait quitter le bord, aucune lettre ne devait être envoyée à terre et les hommes du canot conduisant l'officier chargé des paquets ne devaient pas parler de leur mission aux gens du pays.

Frégate qui avait « la marche la plus avantageuse », *La Minerve* avait été élue pour cette mission grâce aux brillants états de service du commandant et de ses hommes, mais aussi parce qu'elle avait un urgent besoin de radouber. En soi, son retour rapide

[16] Paris, ANF, série Marine B4 164, f° 359 & B4 286, f° 320-325.

releva déjà de l'exploit, à cause de la voie d'eau ouverte de « douze pieds par heure par gros temps » [17].

Malgré cela, le comte de Grimouard remit sous voile pour croiser jusqu'au temps où il croirait que le convoi devait arriver, soit pendant une quinzaine de jours. Pour rejoindre les formes de radoub du port de Rochefort, *La Minerve* remonta l'estuaire de la Charente. Il avait été enjoint, afin de soulager l'hôpital maritime du roi à Rochefort, de déposer ses matelots scorbutiques au passage de la redoute du Vergeroux. Au désarmement, le 9 novembre, des fonds de 72 765# 18s 2d avaient été débloqués pour payer les officiers majors et l'équipage – ces fonds s'ajoutant aux dépenses faites pour l'armement et le désarmement de la frégate, d'un montant de 174 628# 2s 8d [18].

Son destin au sein de la marine royale valut à *La Minerve* de figurer par deux fois au nombre des seize tableaux de combats que le ministre de la Marine commanda de peindre au capitaine de vaisseau rochelais, le marquis Auguste-Louis de Rossel de Cercy (1736-1804) [19]. Après avoir été radoubée et réarmée, elle mit à la voile le 15 juillet 1780. Heureusement pour lui, Nicolas Baudin ne repartit pas sur cette frégate, qui fut chassée et reprise par le *Courageous* et le *Valiant* de la *Royal Navy*, où elle navigua désormais sous le nom de *Recovery*. Toutefois, en 1782, Baudin s'engagea une dernière fois dans la guerre d'Indépendance américaine, comme capitaine de *L'Aimable Eugénie*. Beaumarchais était alors ouvertement déclaré propriétaire et Jean Peltier armateur de cette frégate marchande, armée en guerre et chargée en partie pour le roi. Ce fut l'occasion d'une autre odyssée, qui commença en octobre, lors des négociations des préliminaires de paix pour se terminer après mille traverses, en 1784, largement après la signature du traité de paix.

Un rôle de limier pour un jeu de pistes

Reconstituer le parcours du combattant Baudin, entre 1777 et 1779, relève de la gageure. La guerre du renseignement, induite par une belligérance clandestine ou déclarée, s'y combine avec la production de documents erronés, ce qui rend les enquêtes d'archives parfois aléatoires. Le recoupement de diverses sources s'avère nécessaire. Citons, par exemple, le courrier signé de Sartine, qui résumait les « représentations » faites par Baudin en vue d'être reçu capitaine au commerce. Cette lettre importante, datée du 7 décembre 1778, précise que l'intéressé « n'a eu qu'en février dernier ses 25 ans accomplis ». Ce « février dernier » aurait dû être celui de 1779, puisque Nicolas est né en février 1754 [20]. Or deux documents rapatriés de Nantes en 1785 par Benjamin Franklin permettent de redresser la lettre du ministre Sartine ; il s'agit de deux lettres que Baudin lui avait adressées : une lettre autographe datée du 21 avril 1785 et un état de ses services effectués aux Amériques en 1778-1783. Sur cet « état »,

---

[17] Paris, ANF, série Marine B4 166, f° 175-176 : lettre de M. de Grimouard au ministre Sartine, Rochefort, 19 sept. 1779.

[18] Rochefort, Archives de la marine (AMR), 1 E 448, pp. 81 v°-82 r° : Affaires courantes et Fonds, année 1779.

[19] Paris, Musée national de la marine, n° inv. 3 OA 28 : combat de *La Minerve* contre le *Niger* et le *Ruby.*

[20] Rochefort, AMR, 8 P 2/8 1778, Correspondance reçue au quartier de l'île de Ré : lettre du ministre Sartine à M. Giraud, commissaire aux classes à Saint-Martin-de-Ré, 7 déc. 1778.

on constate que Baudin a daté ses première et deuxième campagnes de 1777, sans dater la troisième. Les bureaux à Versailles s'en sont donc tenus à la datation de la deuxième, c'est-à-dire 1778. Baudin étant entré à bord de *La Minerve* au début de novembre 1779, ses « représentations » deviennent crédibles le 7 décembre suivant. Les faits d'armes relatés dans les deux documents sont aussi semblables que peuvent l'être un texte résumé par un tiers et une narration *in extenso* en version autorisée par son expéditeur. Sartine demandait au commissaire aux classes de Saint-Martin-de-Ré de confirmer les titres de Baudin. Dans la lettre à Franklin, Baudin précise que les preuves de ce qu'il avance existent à Versailles, par le « détail qu'en a fait au ministre de la Marine le capitaine des vaisseaux du roi, M. de Grimouard ». Les deux versions se corroborent, et le ministre dut être convaincu par le commissaire aux classes de la véracité des exploits du jeune lieutenant auxiliaire, puisque selon ses vœux, celui-ci fut breveté capitaine marchand à La Rochelle dès le 2 mars 1780[21].

En novembre 1779, Nicolas Baudin avait déjà rempli, à vingt-cinq ans, l'ensemble des missions relevant de divers types d'opérations maritimes assignées aux bâtiments français dans la guerre d'Indépendance américaine. Cependant, à l'issue du conflit, l'expérience nautique et humaine acquise pendant la guerre ne lui ouvrit pas l'accès tant convoité à la marine royale. De retour sur les navires marchands, il joignit à ses talents de marin des compétences de naturaliste, que seule la maison d'Autriche sut reconnaître en le nommant colonel (*Oberst*) de la marine impériale. La République française attendit l'été 1798 pour promouvoir au grade de capitaine de vaisseau un homme de quarante-quatre ans, qui avait gagné dès sa jeunesse le droit de figurer au nombre des valeureux capitaines dont la France pouvait s'honorer.

---

[21] Mme le Dr Valerie Lutz, conservateur des manuscrits de l'*American Philosophical Society* à Philadelphie, nous a adressé, à titre gracieux, photocopie de certaines des sources utilisées. Nous avons ainsi pu valider et compléter des matériaux archivés en France, ou déplorer des transcriptions fautives et tronquées propagées sur le réseau internet. Les manuscrits des états de service dans leur version américaine incluent aussi des commentaires formulés à la première personne par Baudin lui-même. La sécheresse du rapport administratif officiel s'en trouve humanisée et l'image de Nicolas Baudin, valorisée. Que Mme Lutz veuille trouver ici l'expression de notre gratitude.

Nicolas Baudin au service de l'Autriche

Jean Bérenger

L'intérêt de la cour de Vienne pour les sciences naturelles s'inscrit dans une longue tradition puisqu'au XVIe siècle, l'empereur Maximilien II (1564-1576) avait créé un jardin botanique dans sa résidence d'été de Laxenburg, près de Vienne. Mais il est clair que les sciences naturelles n'ont jamais été une préoccupation essentielle pour les Habsbourg de Vienne au même titre que la musique, le théâtre ou la peinture. On a pu noter néanmoins un regain d'intérêt pour la botanique à l'époque des Lumières, c'est pourquoi Joseph II et son frère Léopold II ont favorisé des expéditions vers les Terres australes, afin d'agrandir les collections de leur jardin botanique. Le Français Nicolas Baudin bénéficia de cet intérêt accru, ce qui lui a permis de passer au service de la monarchie autrichienne après sa rencontre aux Mascareignes avec le jardinier impérial François Boos.

L'intérêt des Habsbourg pour les sciences

Joseph II (1741-1790), en souverain éclairé, montrait un grand intérêt pour les sciences naturelles en général et la médecine en particulier, même si dans sa formation initiale, il avait été orienté vers les mathématiques. Joseph II aimait les jardins et il s'était acquis la reconnaissance des Viennois en leur ouvrant le parc du Prater dès 1766, puis les jardins de l'Augarten en 1775. Mais il se souciait aussi du jardin botanique et de la ménagerie de Schönbrunn, qui avaient été créés par son arrière-grand-père Léopold Ier. Lors de son séjour à Paris au printemps 1777, Joseph II n'a pas manqué de visiter le Jardin du roi (actuel Jardin des plantes).

Son père, l'empereur François Ier, avait créé un cabinet d'histoire naturelle et fait acheter la plus grande collection alors existante, celle de Johann von Baillou. Il nomma Nicolas-Joseph Jacquin, formé à l'université de Leyde, professeur de chimie et de botanique à la faculté de Médecine de l'université de Vienne en 1753.

Marie-Thérèse réorganisa les jardins de Schönbrunn sur les conseils de son médecin personnel Gérard van Swieten (1700-1772), un Néerlandais protestant converti au catholicisme. Il lui conseilla la réorganisation de l'université et fit venir de Leyde le jardinier van Stekhoven pour entreprendre le développement des jardins et de la ménagerie. Celui-ci fit construire des serres, en particulier les serres chaudes.

Jacquin donna une impulsion nouvelle aux voyages de botanique et de zoologie dans les pays d'Outremer. Il publia les résultats de ses travaux dans l'ouvrage *Flora Austriaca* [1], tandis que le matériel rapporté de ses expéditions était incorporé dans les collections impériales. Cela servit de modèle aux missions ordonnées par Joseph II durant son règne personnel (1780-1790).

Joseph II se montra d'abord réticent par rapport aux expéditions d'Outremer pour deux raisons au moins. Sa pensée économique étant essentiellement mercantiliste, il aurait voulu que la monarchie autrichienne se suffît à elle-même en développant l'industrie, qui utiliserait uniquement des matières premières produites sur son territoire. Comme les caméralistes viennois du XVIIe siècle, il souhaitait que la monarchie autrichienne puisse vivre en autarcie et il imposa des tarifs douaniers prohibitifs afin de décourager les importations. Il n'était pas favorable aux aventures coloniales, à la différence de sa mère l'impératrice Marie-Thérèse et du chancelier Kaunitz, qui voulaient utiliser le port de Trieste pour favoriser les compagnies de commerce colonial. Il était aussi très réticent à l'égard de la marine militaire, parce qu'elle aurait coûté cher et qu'il craignait les complications diplomatiques avec les puissances maritimes : la Grande-Bretagne, les Provinces-Unies, le Danemark, la Suède, l'Empire ottoman, la France et Venise. C'est pourquoi il n'a pas donné suite aux propositions du comte Maurice Benyovszky, qui lui avait proposé en 1780 de créer une force navale capable de lutter contre les corsaires barbaresques.

Joseph II s'intéressait en revanche aux missions de caractère scientifique, qui avaient un aspect pratique : rapporter et acclimater en Europe des plantes qui, par la suite, auraient un intérêt économique. Ces expéditions avaient en outre le mérite de ne pas être trop coûteuses. Elles dépendaient de la chancellerie de Cour et d'État, c'est-à-dire des services du chancelier Kaunitz. Elles étaient supervisées par le comte Philippe Cobenzl, alors vice-chancelier d'Autriche, adjoint de Kaunitz. Né en 1741, comme Joseph II, il a fait partie de ses intimes. Il l'avait accompagné à Paris en 1777 et ils ont visité ensemble le Jardin du roi, mais surtout il a été en charge de la politique économique et douanière de l'empereur.

Les expéditions commanditées par Joseph II sont au nombre de trois.

1. La mission de 1783 aux Antilles et en Amérique. À cette occasion le jardinier Boos accompagna le professeur Franz Joseph Maerter, chargé par Joseph II de compléter les serres de Schönbrunn. Cette mission a tourné court. On en trouve une bonne description dans la notice biographique que le bibliothécaire de l'université Joseph Wilhelm von Ridler a consacrée en 1832 à François Boos, juste après son décès [2].

---

[1] Nicolas-Joseph JACQUIN, *Flora Austriaca*, Vienne, 1773-1778, 5 vol.

[2] Vienne, *Österreichisches Archiv*, nos 39 et 42, 1832.

2. La mission de Boos en 1786-1788 au cap de Bonne-Espérance et dans l'océan Indien. On la connaît assez bien grâce à la notice biographique concernant François Boos, collectionneur de plantes, d'abord aux Antilles puis au cap de Bonne-Espérance, devenu directeur des jardins de la cour à Schönbrunn, rédigée en 1864 par son fils Joseph, jardinier de la cour impériale en retraite [3].
3. La mission de Baudin en Chine en 1789.

La mission de Boos en 1786-1788

Le jardinier Franz Boos (1753-1832) avait quitté Vienne avec Georg Scholl, son assistant, en octobre 1785. On peut se demander si le moment était bien choisi car le traité de Fontainebleau, qui mettait fin à la querelle entre La Haye et Vienne à propos de l'ouverture de l'Escaut à la navigation maritime, n'était pas encore signé. Tout semble avoir été préparé par l'ambassadeur impérial à Paris, le comte de Mercy-Argenteau, à la requête du vice-chancelier d'Autriche, le comte Cobenzl. Ils passeraient par Bruxelles, Amsterdam, Hoorn (en Frise) et embarqueraient à Texel pour le Cap sur un vaisseau de la compagnie des Indes orientales. Arrivés à Amsterdam, ils apprirent du consul impérial dans cette ville, Monsieur Carli, que les vaisseaux de la compagnie des Indes orientales étaient déjà partis et qu'ils n'auraient aucune possibilité de s'embarquer pour le Cap avant le printemps suivant. Ce sera donc seulement le 18 février 1786 qu'en compagnie du capitaine Jansen, ils quittèrent Amsterdam pour Hoorn sur le Zuiderzee, d'où ils devaient s'embarquer sur un yacht, le 21 au soir. Ils durent, à cause d'un très fort vent, rester à l'ancre toute la journée du 22. Le 23, ils débarquèrent à Texel, où ils montèrent finalement à bord du grand vaisseau de la compagnie des Indes, le *Holland*, qui avait à son bord 665 matelots et soldats. Les compagnies des Indes orientales – néerlandaise, anglaise ou française – avaient développé un type de vaisseau de fort tonnage, les *indiamen*, qui ressemblaient fort à des vaisseaux de guerre. Ils étaient armés d'une batterie de canons pour pouvoir résister aux pirates (barbaresques ou malais) et transportaient un équipage, des soldats et, éventuellement, du personnel civil pour les comptoirs de Java et de Sumatra. Boos et Scholl prirent la mer le 24 février à midi pour atteindre le cap de Bonne-Espérance le 1er juin 1786, après un voyage de trois mois qui ne semble pas les avoir particulièrement enchantés.

Au terme de ce long périple ils furent bien accueillis au Cap par le gouverneur, le colonel Jacob Gordon. Franz Boos y séjourna neuf mois de juin 1786 à février 1787. Le colonel Gordon était un Hollandais d'origine écossaise dont le père était passé au service des États généraux des Provinces-Unies. Commandant militaire du Cap, Gordon était aussi géographe et bon dessinateur ; il avait fait des explorations pour collecter des plantes. Boos eut la chance de faire les excursions en sa compagnie ou encore avec Francis Masson qui travaillait pour le Jardin royal de Kew. En janvier 1787, Boos attendait d'embarquer pour les Mascareignes, tandis que Georges Scholl avait pour instruction de prendre soin des collections du Cap et de les augmenter.

[3] Vienne, *Botanisches Museum der K. K. Universität*, B J n° 6439/ C 38/29 (voir en annexe la traduction française de cette notice).

Chaque mois, Boos envoyait un rapport à Cobenzl. Après avoir fait une grande provision de graines et de plantes vivantes ou séchées, d'oiseaux vivants ou empaillés, d'insectes et de quelques mammifères, il quitta le Cap, le 18 février 1787, sur un navire commandé par un certain Nicolas Baudin, qu'il avait rencontré dans ce port, à destination des îles Mascareignes, tout en laissant à Scholl la garde des collections. Leur collaboration s'est pratiquement achevée à ce moment car Boos va effectuer seul la seconde partie de sa mission, aux îles Mascareignes et rentrera seul en Europe en 1788.

Boos séjourna ensuite à l'Île-de-France et à l'île Bourbon du 27 mars au 8 décembre 1787. Il fut très bien reçu à l'Île-de-France par le gouverneur général le vicomte de Souillac et Boos logea chez Monsieur Céré, le directeur du jardin botanique royal. Accompagné de six esclaves de location, il voyagea tout autour de l'île, puis à l'intérieur. Boos fit une telle collecte de plantes qu'il aurait pu remplir plusieurs bateaux, mais avec bien du mal il n'en obtiendra qu'un seul. Pelgrom, le consul général impérial au Cap, avait écrit à Céré le 25 janvier 1787 pour le lui recommander :

> Avec l'extérieur bien simple […] d'un mérite rare et entièrement adonné à son état et je suis persuadé qu'il trouvera en vous un ami qui lui facilitera beaucoup sa mission, car il a ordre de ne rien épargner pour se procurer toutes les raretés qui existent tant en botanique, animaux, coquillages, oiseaux et enfin toutes les pièces dignes du cabinet d'un souverain et si la collection est assez grande, il pourra même fréter un vaisseau pour transporter le tout en Europe. Je lui ai conseillé de faire un tour à Madagascar et aux Seychelles où il trouvera certainement beaucoup de raretés en coquillages ou animaux, enfin je lui ai dit de vous consulter [4].

Percheron, agent du département français de la marine au Cap, écrivit lui aussi une lettre de recommandation à Céré le 15 février 1787 :

> M. Boos botaniste envoyé ici par l'empereur et qui depuis près d'un an qu'il a passé au Cap a été perpétuellement occupé au genre de travail que cet état exige. Il passe à l'Île-de-France muni de lettres de recommandation pour vous et pour les chefs de la colonie : ainsi vous voyez que la mienne est de surrogation, mais j'ai pensé que je devais à M. Boos avec lequel j'ai été fort lié de vous le faire connaître pour ce qu'il vaut et je suis bien assuré que vous en ferez votre ami [5].

Dès son arrivée Boos était allé chez Céré, qui lui déconseilla vivement de se rendre à Madagascar car le climat y était malsain et qu'il y risquait gros. Il lui cita l'exemple du botaniste espagnol Francisco Neroña, mort pour ne pas avoir écouté ses conseils [6]. Boos obtint l'aide du négociant Oury, qui était en relation avec le banquier Jean-Joseph de Laborde, pour des transferts de fonds et les facilités de transport nécessaires au rapatriement des collections. Il voulait obtenir aussi l'aide

---

[4] Pelgrom, *Lettre à Céré*, 25 janv. 1781, dans *Journal des îles de France et de Bourbon (JAFB) 22 avr. 1787* (Maurice, Collection of the Royal Society of Arts and Sciences of Mauritius, *Lettres* V f° 135, citée dans Madeleine Ly-Tio-Fane, « Contacts between Schönbrunn and the Jardin du roi at isle de France (Mauritius) in the 18th Century. An episode in the career of Nicolas-Thomas Baudin », *Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchiv*, 1982, t. 35, pp. 85-108.

[5] Percheron, *Lettre à Céré*, 15 fév. 1787 (JAFB, *Lettres* V f° 121).

[6] Céré, *Lettre à Cobenzl*, 1er déc. 1787 (JAFB, Lettres V f° 166).

de M. Moracin, intendant de Pondichéry dans son entreprise d'étendre la collecte à l'Inde et à l'Asie. Céré confiait à son ami Pelgrom :

> Nous allons, vu le pouvoir de M. Boos, mettre l'Afrique et l'Asie à contribution et en faire venir tout ce que nous croirons pouvoir orner et enrichir le lieu déjà si célèbre de Schönbrunn, et je ne négligerais pas désormais la flatteuse correspondance de votre savant ministre M. le comte de Cobenzl [7].

Céré se préoccupa du voyage de retour, parce que Cobenzl souhaitait que Boos évitât le transport des collections sur des bateaux de commerce. Il voulait un navire entièrement consacré au transport de la précieuse charge et battant pavillon impérial :

> M. Boos ayant un vaisseau à ses ordres et qui voguera sous le pavillon impérial évite d'être à la merci de tous les vaisseaux de commerce de n'importe quelle nation, qui sont toujours ou encombrés ou pressés de partir, qui ne pourraient point embarquer l'eau nécessaire pour l'arrosement des plants, pour le besoin des animaux et montés le plus souvent par des officiers peu complaisants et se ressentant plus ou moins de l'élément qu'ils parcourent, il évite dis-je tout embarras au cap de Bonne-Espérance et n'en partira que quand il sera prêt, dans la saison sûre, c'est-à-dire du 15 au 20 de mars pour arriver en Europe 2 ou 3 mois après son départ [8].

Céré essaya de lui trouver un vaisseau adéquat et dès le 4 juillet, il pensa à Baudin, qui alors faisait un transport d'esclaves depuis le Mozambique et qui connaissait déjà Boos et ne pourrait à son avis que le seconder [9]. Baudin, qui était chevalier de l'ordre militaire de Saint Philippe [10], commandait alors *La Pepita*. Ce bâtiment de 300 tonneaux fut loué par Boos pour 80 000 livres tournois afin de ramener les collections impériales de l'Île-de-France jusqu'à Trieste. Le contrat a été passé le 28 novembre 1787 devant MM. Auffray et Touraillé, notaires royaux de l'Île-de-France, Céré étant témoin [11].

En même temps, Céré préparait le voyage de Boos à la Réunion. Il l'adressa à un autre chercheur, Monsieur Le Comte, chirurgien major, ainsi qu'à son beau-frère, Monsieur de Parny, commandant des troupes royales du quartier Saint-Paul et à Monsieur Hubert, capitaine des milices du quartier Saint-Benoît. Boos arriva en octobre à l'île Bourbon, où il remarqua l'importance de l'altitude pour les variations dans la végétation, ce qui impressionna Hubert. Avec ce dernier, il fit, comme à l'île Maurice, des excursions d'abord à la périphérie, puis à l'intérieur de l'île. Boos eut aussi l'occasion d'admirer l'éruption du volcan. Boos retourna ensuite à l'Île-de-France, où il fut très aidé par Monsieur Céré et par Monsieur Cossigny, propriétaire de la belle plantation Palma. Avec leur aide, Boos rangea dans 250 caisses une riche moisson d'objets naturels, en particulier des coraux, des papillons, deux morceaux

---

[7] Id., *Lettre à Pelgrom*, 5 avr. 1787 (JAFB, *Lettres* V f° 117).

[8] Id., *Lettre à Le Comte*, 31 mai 1787 (JAFB, *Lettres* V f° 144).

[9] Id., *Lettre à Cobenzl*, 4 juil. 1787 (JAFB, *Lettres* V f° 147).

[10] L'ordre militaire de Saint Philippe n'est pas une distinction impériale. C'est un ordre d'ancienne noblesse fondé en 1308 et rétabli aux Pays-Bas en 1768 (*Statuts*, Paris, BNF, Pièce 8° M 1922).

[11] Une copie de l'acte notarié se trouve aux Archives d'État à Vienne.

de cristal de roche de Madagascar dont un pesait 162 livres de France, à côté d'un coquillage rare.

Lorsque tout fut prêt pour le départ de l'Île-de-France et que Boos eut obtenu des directeurs de la compagnie des Indes orientales la permission d'armer pour le compte de l'empereur le navire français *La Pepita*, commandé par le capitaine Baudin, et de l'amener à Trieste, il embarqua ses collections et fit voile le 28 novembre 1787 de l'Île-de-France vers l'île Bourbon, pour y embarquer les collections qu'il y avait faites. Ils quittèrent l'île Bourbon le 1er décembre 1787 et se dirigèrent sur le cap de Bonne-Espérance. Pendant 36 heures, ils essuyèrent dans le canal de Mozambique, une tempête si violente que plusieurs voiles furent arrachées et que Boos redoutait de tout perdre à cause de l'eau qui envahissait le navire. Pourtant Baudin maîtrisa la situation et arriva le 20 janvier 1788 dans la baie de la Table, proche du cap de Bonne-Espérance, où l'on faisait les vendanges et où tous les fruits européens étaient mûrs.

Il demeura deux semaines au Cap, afin d'embarquer la collection d'histoire naturelle, mais comme entre-temps Georges Scholl, par excès de zèle, l'avait tellement grossie, on ne put en embarquer qu'une partie dans *La Pepita*. Outre 10 caisses pleines d'oiseaux naturalisés, de peaux de bêtes, de bulbes de fleurs, de graines et de plantes séchées et vivantes, on emporta du Cap des animaux vivants (2 zèbres, 11 singes, 250 oiseaux). Parmi les plantes, il y avait la *Fockea capiensis*, une asclépiadacée qui est probablement la doyenne des plantes du jardin botanique de Schönbrunn. Boos laissa tout le reste au Cap, y compris Georges Scholl, qui était malade, bien décidé à le rapatrier plus tard.

Le retour de Boos

Le 5 février 1789, Boos quittait la colonie du Cap, passait sans encombre l'Équateur et arrivait fin avril à Gibraltar. Mais comme le vent n'était pas favorable, ils croisèrent pendant onze jours avant de franchir le détroit et jetèrent l'ancre le 12 mai à Malaga, où ils se munirent de tous les rafraîchissements nécessaires. Avec l'aide d'un pilote embarqué là, ils firent voile vers Trieste, où ils arrivèrent le 18 juin 1788. Boos apporta toutes ses affaires dans le nouveau lazaret. Baudin reçut ses 80 000 livres tournois du comte Brigido, gouverneur de Trieste, auquel il remit une quittance.

Boos signa à Trieste un contrat avec la maison Suppaneck qui lui procura 4 voitures pour le transport de 215 grosses caisses et de 15 petites, ainsi que de 25 paniers de plantes. D'après Jacquin, le convoi aurait atteint Vienne dès juillet 1788, et non le 22 août comme l'indique la notice biographique annexée. Dès le 15 août 1788, Boos et Baudin annoncèrent à La Luzerne l'arrivée de collections impériales, « nous instruisant de l'état brillant dans lequel est arrivée l'immense collection d'arbres faite pour Sa Majesté Impériale » [12]. Joseph II, rentré à Vienne de sa campagne de Hongrie [13], reçut Boos quelques semaines plus tard. Il le félicita et, signe assez rare

[12] CÉRÉ, *Lettre à La Luzerne*, 10 avr. 1789 (JAFB, *Lettres* t. V f° 26a).

[13] Joseph II a pris le commandement de son armée établie en Hongrie méridionale, face à l'armée ottomane. Il y resta d'avril à novembre 1788 (voir J. BÉRENGER, *Joseph II d'Autriche. Serviteur de l'État*, Paris, Fayard, 2008, pp. 218-220).

de satisfaction, lui donna une gratification de 200 ducats [14], ce qui représentait alors une belle somme pour un simple citoyen. Boos poursuivit sa carrière à Vienne. Il y fut immédiatement nommé directeur adjoint du jardin hollandais de la cour et de la ménagerie de Schönbrunn, puis le 20 février 1789, il fut promu directeur de la ménagerie et jardinier de la cour au jardin hollandais. En novembre 1807, François II (1792-1865) nomma Boos directeur des jardins impériaux de Vienne et hors de Vienne, à l'exception de celui de Laxenburg et, en décembre 1810, l'honora du titre de conseiller impérial royal. François Boos mourut en 1832.

Le destin de Scholl, resté au Cap, était préoccupant. Gordon ne put lui trouver un vaisseau hollandais. Pour le reste de la collection, la guerre austro-turque de 1788-1790 avait imposé de sérieuses restrictions budgétaires et Joseph II refusa d'autoriser la location d'un navire pour aller au Cap chercher Scholl et ses collections. C'est là qu'intervint Nicolas Baudin.

Nicolas Baudin au service des Habsbourg (1789-1794)

Le 12 décembre 1787, Céré recommanda chaudement Baudin à Cobenzl et suggéra à Baudin de louer son bateau à un prix avantageux [15]. Céré était devenu le personnage central de toutes les opérations qui contribuèrent à l'enrichissement des collections de Schönbrunn. Le plan d'une grande expédition en Asie avait été échafaudé, qui aurait permis de faire de Schönbrunn le plus beau jardin botanique du monde. Le commandement de deux vaisseaux, un grand et un moyen, serait confié à Baudin et l'expédition durerait au moins deux ans. Le départ de Baudin pour Trieste avait été orchestré comme le début d'une grande aventure. Boos et Baudin avaient sympathisé. C'est en rapatriant la collection autrichienne que le capitaine apprit les difficiles méthodes de conservation des plantes à bord. Au cours du voyage de retour, le savant initia le marin à la récolte et au conditionnement des végétaux. Nicolas Baudin se découvrit une nouvelle passion. Mécontent du sort qu'on lui avait fait dans la marine royale en France, il offrit ses services à Joseph II, allié de la France. Il devint capitaine de vaisseau de la marine impériale autrichienne, basée à Trieste [16] et fut chargé par Léopold II d'une mission d'exploration avec son bateau *La Jardinière*, mission qui débuta après la déclaration de guerre de la France à l'Autriche en 1792.

En réalité il y eut trois expéditions de *La Jardinière*. Tout d'abord Baudin arma *La Jardinière I*, avec laquelle il partit vers la Chine et fit naufrage. Ensuite, en novembre 1789, Céré annonçait que Baudin avait récemment acheté un autre navire *La Jardinière II* dans le dessein d'aller chercher Scholl et ses collections qui étaient restés au cap de Bonne-Espérance. Mais le voyage n'eut jamais lieu car le navire fit naufrage à Port-Louis durant le cyclone du 15 décembre 1789. Baudin regagna alors Vienne par ses propres moyens. Il proposa à l'empereur Léopold II, qui avait succédé à son frère Joseph II en mars 1790, d'assumer tous les frais pour le transport du Cap

[14] Le ducat était une pièce d'or frappée en Hongrie, qui était à peu près l'équivalent du louis d'or et valait environ 10 livres tournois.

[15] Céré, *Lettre à Cobenzl*, 1er déc. 1787 (JAFB, *Lettres* t. V f° 165-168).

[16] Elle était fort modeste à cette époque et ne comptait que deux chébecs et une dizaine de canonnières, mais ces effectifs étaient jugés suffisants pour assurer la sécurité de la navigation le long des côtes dalmates, Venise se chargeant du maintien de l'ordre dans l'Adriatique.

à Trieste des collections à la garde de Scholl, à condition qu'on lui assure un forfait de 40 000 florins et qu'on lui accorde les passeports nécessaires. Il demandait aussi à pouvoir embarquer quelques soldats, pour renforcer le caractère officiel de sa mission. Par convention, la somme demandée pour « fréter et noliser sa frégate » ne serait payée qu'au retour à Trieste ; la mission était clairement définie :

> *La Jardinière* du port de 600 tonneaux pour le service auguste de Sa Majesté Impériale et Royale, à l'effet de ramener à Trieste le sieur Scholl, jardinier de Sa Majesté avec la collection de plantes et autres curiosités naturelles qu'il a rassemblées et pourra rassembler dans l'intervalle au cap de Bonne-Espérance et à l'Île-de-France [17].

Baudin demanda en outre le rang de capitaine de vaisseau et le privilège, pour lui et ses officiers, de porter l'uniforme impérial. Baudin était considéré alors comme sujet autrichien par le Conseil de la guerre [18], qui lui refusa cependant ce privilège le 4 janvier 1792, mais que Léopold II lui accorda finalement. Le 5 février 1792, il a racheté au capitaine Pierre Bratick pour 76 000 florins le navire *La Gloria*, immédiatement rebaptisée *La Jardinière,* qu'il voulut radouber à Toulon, où il recruterait l'équipage, mais il le fit à Gênes à cause des troubles révolutionnaires. C'est à Gênes qu'il apprendra la nouvelle de la déclaration de guerre de la France « au roi de Bohême et de Hongrie », le 20 avril 1792. Il se dépêcha de mettre à la voile pour Malaga, où il jeta l'ancre le 2 mai 1792. Le voyage de *La Jardinière III*, qui se déroula de mai 1792 à juin 1794 [19], se situait dans un contexte international bien différent de celui des précédentes missions. Baudin en effet eut les pires difficultés avec Kageneck, l'ambassadeur d'Autriche à Madrid, mais il avait la confiance de Cobenzl et le feu vert de Monge, ministre français de la Marine, qui déclara que « la République ne ferait pas obstacle à un voyage qui avait des buts scientifiques ». Il repartit de Malaga le 1er octobre 1792, mais Bredemeyer [20] refusa de poursuivre la mission et resta à Malaga.

Baudin jouait de malchance. Son équipage avait déserté à Malaga puis en Inde, où Léopold II avait envoyé Baudin avant qu'il ne récupère Scholl et ses collections. Ils y embarquèrent sur des vaisseaux britanniques. *La Jardinière III* longea les côtes d'Afrique orientale et la frégate, prise dans une terrible tempête, fit naufrage peu avant d'arriver au cap de Bonne-Espérance. Une fois de plus, le rapatriement de Scholl était ajourné. Celui-ci a prétendu que Baudin avait sabordé sa frégate pour vendre au Cap les esclaves qu'il transportait. La mission de *La Jardinière III* s'achevait par un désastre.

---

[17] BAUDIN, *Lettre à Cobenzl*, 29 déc. 1791, citée par LY-TIO-FANE, *art. cit.*

[18] Le Conseil de la guerre de Vienne – en allemand *Hofkriegsrat* – était depuis 1556 l'autorité suprême de la monarchie autrichienne pour toutes les affaires militaires. Il est au XVIIIe siècle composé d'officiers généraux et son président est l'équivalent du secrétaire d'État à la Guerre. Il a autorité sur la très modeste marine militaire de la monarchie

[19] LY-TIO-FANE, *art. cit*.

[20] Bredemeyer était un officier autrichien, qui avait été désigné comme adjoint de Baudin.

Nicolas Baudin gagna la Nouvelle-Angleterre et demanda un passeport au ministre de la République aux États-Unis pour pouvoir regagner la France. En même temps, il s'était constitué aux frais de l'empereur, dans l'île de Trinidad, sa propre collection. En 1796, le navigateur rentra au pays et décida d'offrir sa collection au Muséum d'histoire naturelle de Paris, faisant fièrement état de ses services en Autriche. Dans sa lettre du 8 juin 1796 aux administrateurs du Jardin des plantes, il leur rappelle qu'il est :

> Accoutumé depuis longtemps à de semblables voyages, je puis me flatter d'en faire le transport avec d'autant plus de succès que l'expérience m'ayant appris la manière la plus propre à la conservation des plantes vivantes à bord de vaisseaux, j'ai constamment réussi dans ceux faits pour la maison d'Autriche dont le jardin de botanique ne figurerait point parmi ceux de l'Europe sans le succès de mes expéditions qui l'ont rendu ce qu'il est aujourd'hui [21].

Le directeur du Muséum, Antoine-Laurent de Jussieu, accepta l'offre avec enthousiasme. La renommée de marin et de botaniste de Baudin avait déjà passé les frontières. Celui-ci obtint le financement d'une expédition vers les Antilles pour aller récupérer sa collection à la Trinité Espagnole. De ce voyage, aux Canaries, à la Trinité, puis à Saint-Thomas et à Porto Rico, en compagnie d'une petite équipe de jeunes scientifiques, il rapporta un butin exceptionnel : 450 oiseaux empaillés, 4 000 papillons et insectes, 200 coquillages, ainsi qu'un herbier de 8 000 végétaux, correspondant à 900 espèces distinctes, et 800 plantes vivantes, correspondant à 350 espèces [22].

Conclusion

Le comte Philippe Cobenzl, vice-chancelier, adjoint du prince Kaunitz, a joué un rôle prépondérant dans l'organisation et le soutien des expéditions scientifiques. Si Joseph II souhaitait avoir le plus beau jardin botanique du monde, il n'était pas prêt à y investir de grosses sommes, car il était d'un tempérament plutôt économe. Le personnel scientifique autour de Jacquin était lié à une tradition venue des Provinces-Unies et Boos, reconnu comme un savant capable, a été récompensé de ses efforts. Il joua un rôle important dans la vie de Baudin : leur rencontre a représenté un moment décisif pour ce dernier, puisqu'il a généré sa vocation de naturaliste et l'épisode autrichien de sa carrière. Baudin, écœuré par les mauvaises manières dont il avait été victime à la fin de la guerre d'Indépendance américaine [23], n'a pas hésité à se mettre au service de Joseph II, puis de Léopold II, souverains éclairés qui étaient officiellement les alliés du roi de France. La déclaration de guerre d'avril 1792 de l'Assemblée législative au « roi de Bohême et de Hongrie » a sérieusement compliqué la situation, mais n'a pas

---

[21] Vincennes, Archives de la marine, BB4-995, f° 243.

[22] Nicolas Baudin, *Journal du voyage aux Antilles de* La Belle Angélique *(1796-1798)*, Michel Jangoux éd., Paris et Bruxelles, PUPS et ARB, 2009. Voir aussi la contribution de M. Jangoux dans le présent volume.

[23] Le comte d'Hector, qui commandait la marine à Brest à la fin de la guerre, lui avait refusé, par préjugé nobiliaire, l'intégration dans la Marine royale, malgré les brillants états de service du jeune Baudin comme enseigne de vaisseau durant le conflit. Celui-ci en avait été ulcéré.

empêché Nicolas Baudin de se mettre ultérieurement au service de la République et du premier consul Bonaparte.

Annexe

Notice biographique concernant François Boos, collectionneur de plantes d'abord aux Antilles puis au cap de Bonne-Espérance, devenu directeur des jardins de la cour à Schönbrunn, résumée par son fils Joseph, lui-même jardinier de la cour impériale en retraite (1864) [24]

Le second voyage ou voyage en Afrique, que mon défunt père François Boos a entrepris en direction du cap de Bonne-Espérance et de l'île de Madagascar pour le compte de l'empereur Joseph II dans les années 1786, 1787 et 1788 dans le but de faire une collection d'histoire naturelle, en particulier de plantes vivantes et de leurs semences.

En ce qui concerne le premier voyage ou voyage américain de mon père on trouve une description intéressante dans la notice biographique que le défunt bibliothécaire de l'université et conseiller de gouvernement Joseph Wilhelm von Ridler a publiée dans les numéros 39 et 42 de 1832 de la revue *Österreichisches Archiv* dont il est le rédacteur, juste après le décès de mon défunt père, ainsi que l'évocation de son second voyage au cap de Bonne-Espérance. Seule une maladie et la mort de Monsieur von Ridler ont interrompu la poursuite du récit.

Afin que l'histoire de ce voyage ne soit pas perdue pour ses participants et pour montrer en quelque sorte ma reconnaissance aux mânes de mon défunt père, j'ai entrepris de raconter ici, dans la mesure du possible, brièvement les événements qui m'ont été enseignés oralement ou par écrit.

Franz Boos quitta Vienne avec son compagnon de voyage Georges Scholl en octobre 1785, pour se rendre à Amsterdam en passant par Bruxelles, afin de s'embarquer en Hollande pour la montagne du Cap. Là ils apprirent du consul impérial royal Monsieur Carli que les vaisseaux de la compagnie des Indes orientales étaient déjà partis et qu'ils n'auraient aucune possibilité de s'embarquer pour le Cap avant le printemps suivant. C'est seulement le 18 février 1786 qu'en compagnie du capitaine Jansen, ils quittèrent Amsterdam pour Hoorn sur le Zuiderzee, d'où ils devaient s'embarquer sur un yacht le 21 au soir ; ils durent à cause d'un très fort vent rester à l'ancre toute la journée du 22. Le 23 ils débarquèrent au Texel, où ils montèrent finalement à bord du grand vaisseau de la compagnie des Indes, le *Holland*, où il y avait 665 matelots et soldats et ils prirent la mer le 24 [février] à midi. Pendant notre voyage nous vîmes Douvres sur la côte anglaise. Le 25 au soir avec un bon vent nous quittâmes la mer du Nord et nous avions traversé la Manche le 28, après que les 3 et 4 mars nous nous sommes trouvés dans le golfe de Gascogne, nous avons subi les calmes puis brusquement une tempête extraordinairement violente survint le 6 mars, qui dura de 9 heures du matin jusqu'au soir et menaça à plusieurs reprises de nous faire sombrer. Le 18 mars au matin nous vîmes l'île portugaise de Porto Santo et le midi Madère. Le 21 nous bénéficiâmes du vent de l'est et nous marchâmes si vite que nous avons parcouru 40 lieues d'Allemagne en 24 heures. Le 28 nous étions dans les parages des Antilles méridionales, sans toutefois les apercevoir et le 13 avril nous passâmes enfin l'Équateur, après avoir subi 13 journées de calme quasi permanent et avoir souffert jour et nuit une chaleur presque insupportable, de sorte que l'eau potable empestait et qu'elle était imbuvable à l'état pur.

Cette triste situation, principalement à cause du surpeuplement du navire, fut la cause qu'une effroyable épidémie se déclara et emporta beaucoup de monde. D'après le journal de mon défunt père, il y avait déjà 3 matelots morts le long des côtes espagnoles. Ces décès se répétèrent souvent, au point que nous avons perdu 38 personnes parmi lesquelles un médecin et un lieutenant et qu'il y eut 107 malades ; et pour reprendre l'expression de mon père c'était une misère de voir comment les gens sous une pareille chaleur gisaient comme des chiens partagés entre la soif et les puces. Le 20 avril il y eut à nouveau un ouragan de sorte que nous avons

[24] Cette notice retraçant la vie de Boos par son fils nous a été aimablement communiquée par le bibliothécaire en chef du Botanisches Museum der K. K. Universität, manuscrit B J n° 6439/ C 38/29.

perdu plusieurs personnes chaque jour. Le 26 il y avait un vent très fort, qui souffla aussi le 1er mai et ce jour-là nous nous trouvions par 20° de latitude sud et près des côtes du Brésil. Dans cette contrée nous étions entourés de nombreux oiseaux de mer et accompagnés de quantité de poissons que nous avons pris et mangés, parmi lesquels il y avait un poisson de 96 livres. Parmi les événements qui survinrent jusqu'à l'arrivée au Cap, il n'y a rien à signaler dans le journal.

C'était encore en mai 1786 où ils s'efforcèrent de jeter l'ancre dans la baie Balch. Le 1er juin 1786 ils ont débarqué et se sont rendus au Cap. Après avoir fait connaître leur présence au gouverneur hollandais et lui avoir présenté leurs lettres de recommandation, ils ont pris un logement en dehors de la ville au pied du Teufelsberg et ils se sont préparés pour leurs excursions. Pour cela le commandant du château, Monsieur de Gordon, les a beaucoup aidés, car il les a soutenus dans toutes les occasions et les a accueillis dans les sociétés les plus fermées comme le cercle du botaniste anglais Monsieur Masson.

Toutes les contrées voisines, en particulier la Table, le Lion, le Mont du Diable et le Fripensberg ont été souvent visitées et tout ce qu'ils trouvaient comme plantes et comme graines, de préférence des bulbes, récoltés en masse. Mais ils ont aussi entrepris d'autres voyages, durant lesquels ils furent absents du Cap durant des semaines voire des mois. Mon père est allé pendant son séjour de neuf mois au Cap au moins 24 fois à Koochgrand, en direction du Zwarkland jusqu'au Karrooffelder, et deux fois à Stellendorf. Après avoir fait une grande provision de graines et de plantes vivantes ou séchées, d'oiseaux vivants ou empaillés, d'insectes et de quelques mammifères, mon père a quitté le Cap le 18 février 1787 sur un navire espagnol à destination des îles Mascareignes, en laissant à son assistant Georges Scholl la garde des collections.

Dans l'Île-de-France ou île Maurice où mon père débarqua au mois d'avril [1787] et où il fut très bien reçu par le gouverneur général M. le vicomte de Souillac, il logea chez le directeur du jardin botanique royal, Monsieur Céré. Ce jardin fut fondé par le célèbre intendant général Monsieur Poivre, qui a tout collectionné dans les Indes orientales et occidentales et fait planter ici ce qui pouvait être utile à sa patrie. Dans ce jardin botanique et sur cette île très riche, Boos fit une telle collecte de plantes, qu'il aurait pu remplir plusieurs bateaux, mais avec bien du mal il n'en obtint qu'un seul.

Boos accompagné de 6 esclaves de location, voyagea tout autour de l'île, puis à l'intérieur. Au bout de quelque temps, il s'embarqua pour l'île Bourbon, où en compagnie d'un haut fonctionnaire du lieu, le savant suisse Monsieur Hubert. Il fit comme à l'île Maurice, des excursions d'abord tout autour de l'île, puis à l'intérieur de l'île. Ils passèrent même la lave brûlante du volcan du lieu pour atteindre au sommet d'une montagne de 7 000 pieds, les « trois salasses », dont ils firent l'ascension le lendemain matin. Plus ils montaient plus petits devenaient les palmiers pourtant d'une hauteur incroyable et à l'endroit où ils bivouaquèrent ils avaient disparu et à leur place Boos trouva, à sa grande surprise un bois de quetsches, de cerisiers, de pommiers et de poiriers en pleine floraison (c'était en octobre et par conséquent ici on était au printemps) et des fraises mûres en quantité. Toutes ces sortes de fruits avaient été plantées par Monsieur Hubert sur son Treurpionen, qu'il entreprit en tant que commandant du quartier. C'est là que Boos trouva très utiles les manteaux et les couvertures qu'ils avaient emportés, car ils durent faire du feu pour se réchauffer eux et les esclaves. Quand ils arrivèrent au sommet de la montagne à la mi-journée, le second jour, Boos trouva les mêmes petites plantes de montagne que sur la montagne de la Table, au Cap. Le soir ils descendirent dans la plaine plus chaude du quartier de la rivière d'Abord, où il y a de grandes plantations de café. Le jour suivant, ils se rendirent dans le quartier Saint-Paul, où Boos s'embarqua pour retourner à l'île Maurice. Puisqu'il y avait une panne de vent, on resta à l'ancre toute la nuit et il a vécu un spectacle vraiment extraordinaire. La lave du volcan, dont ils se trouvaient à proximité, s'écoula dans la mer tandis que la montagne était embrasée, dont l'image se reflétait dans l'eau, faisant croire que le ciel et la terre étaient en feu. Le lendemain matin, Boos vogua vers l'Île-de-

France, où lui-même et les six esclaves travaillèrent avec la plus grande ardeur, pour intéresser autant que possible la reine de Madagascar avec sa collection de plantes, de coquillages, de papillons, de bois rares, de Kelidern et d'armes et pour lui inspirer confiance. Il fut très aidé grâce à la générosité du gouverneur général Monsieur Céré et du savant Monsieur Cossigny, propriétaire de la belle plantation Palma. Avec l'aide de ces deux Messieurs Boos rangea dans 250 caisses une riche moisson d'objets naturels, en particulier des coraux, et autres plantes aquatiques, des papillons, deux morceaux de cristal de roche de Madagascar dont un pesait 162 livres de France, à côté d'un coquillage rare et deux voitures pleines d'Ebenfolgus rouges, noirs et de marbre.

Lorsque tout était prêt pour le départ de l'Île-de-France et lorsque Boos eut obtenu des directeurs de la compagnie des Indes orientales la permission d'armer pour le compte de l'empereur Joseph le navire français *La Pepita*, commandé par le capitaine Baudin, et de l'amener à Trieste, il embarqua ses collections et fit voile le 28 novembre 1787 de l'Île-de-France vers l'île Bourbon, pour y embarquer les collections qu'il avait faites.

Dès le 1er décembre ils quittèrent l'île Bourbon et mirent le cap sur le cap de Bonne-Espérance. Dans ce voyage ils essuyèrent dans le canal de Mozambique, où les vents et les courants s'opposent en permanence, pendant 36 heures une tempête si violente que plusieurs voiles furent arrachées et Boos redoutait de tout perdre avec l'eau envahissante. Pourtant il maîtrisa la situation et arriva le 20 janvier 1788 dans la baie de la Table, proche du cap de Bonne-Espérance, où l'on faisait les vendanges et où tous les fruits européens étaient mûrs.

Boos demeura deux semaines au Cap, afin d'embarquer la collection d'histoire naturelle du Cap ; mais entre-temps son compagnon trop zélé Georges Scholl l'avait tellement grossie, que par manque de place on ne pouvait en embarquer qu'une partie dans le navire ; ce qu'on emporta du Cap consistait en 2 zèbres vivants, 11 singes vivants, 250 oiseaux vivants, outre 10 caisses pleines d'oiseaux naturalisés, de peaux de bêtes, de bulbes de fleurs, de graines et de plantes séchées. Boos devait laisser tout le reste y compris Monsieur Scholl pour une autre occasion.

Retenu par la Révolution française qui éclata l'année suivante, Scholl ne fut en état d'embarquer avec les collections d'histoire naturelle qu'après un séjour de 14 ans au Cap et d'après mon défunt père il a utilisé ce temps du mieux qu'il a pu et à chaque occasion il a envoyé des trésors de bulbes et de graines, qui sont toujours arrivés sur des bateaux français ou hollandais ; mais dès que les Anglais eurent pris le Cap, Scholl fut obligé de faire toutes ses expéditions sur leurs bâtiments et dès cet instant on ne reçut plus que les lettres et les catalogues, les Anglais conservèrent le reste.

Le 5 février 1789, Boos quitta cette intéressante colonie hollandaise passa sans encombre la ligne de l'Équateur et arriva à la fin avril à Gibraltar. Mais comme le vent n'était pas favorable à la traversée et comme il dut croiser pendant 11 jours, il franchit le détroit le 12e jour et jeta l'ancre le 12 mai à Malaga, où ils se munirent de tous les rafraîchissements nécessaires.

Avec l'aide d'un pilote embarqué ici, ils firent voile vers Trieste, où ils arrivèrent le 18 juin 1788. Boos apporta toutes ses affaires dans le nouveau lazaret et après avoir été pourvu de 4 voitures il commença la dernière étape de son voyage et il arriva à Schönbrunn le 22 août avec toutes ses curiosités exotiques.

Sa Majesté l'empereur et la chancellerie d'État, où Boos rendait compte, lui firent savoir qu'il avait fait plus qu'on n'en attendait de lui ; on s'étonna de ses modestes frais de voyage. Il reçut de la main de l'empereur Joseph II 200 ducats et fut nommé directeur adjoint du jardin hollandais de la cour et de la ménagerie de Schönbrunn. Le 20 février 1789, Boos fut nommé directeur de la ménagerie et jardinier de la cour au jardin hollandais.

Sa Majesté l'empereur François II de bienheureuse mémoire a nommé mon défunt père en novembre 1807 directeur des jardins impériaux de Vienne et hors de Vienne, à l'exception de celui de Laxenburg et en décembre 1810 l'a honoré du titre de conseiller impérial royal.

L'expédition aux Antilles de *La Belle Angélique* (1796-1798)

Michel Jangoux

Le 30 septembre 1796, la flûte *La Belle Angélique*, qui jaugeait de 700 à 800 tonneaux, quittait le port du Havre pour aller chercher sur l'île de la Trinité Espagnole – l'actuelle Trinidad – une collection d'objets d'histoire naturelle [1]. « Cette expédition, dont les sciences ne pourront que profiter, commence sous d'heureux auspices » [2], écrivait alors le commissaire de la Marine du Havre aux professeurs du Muséum d'histoire naturelle de Paris. Il parlait bien sûr des conditions météorologiques et tentait par là de faire oublier les nombreux manquements des administrateurs et des ouvriers du port du Havre dans la préparation du navire. S'il avait su ce que le capitaine Baudin et ses compagnons allaient endurer, ce brave commissaire n'aurait certainement jamais écrit une telle fadaise. Mais qui étaient les acteurs de ce voyage ?

Le capitaine Nicolas Baudin, bien sûr et d'abord. Originaire de l'île de Ré, Baudin était capitaine au long cours. Âgé de 42 ans, formé depuis quelque vingt ans « à la navigation dans les mers des deux Indes » – comprenez l'océan Atlantique et l'océan Indien –, Baudin avait une réputation établie de récolteur/transporteur/collectionneur d'objets d'histoire naturelle.

Originaire du Mans et âgé de 36 ans, l'abbé constitutionnel André-Pierre Ledru était botaniste. Il connaissait André Thouin, premier titulaire de la chaire de Culture du Muséum, avec qui il échangeait des graines. C'est sans doute ce qui décida le

---

[1] Nicolas Baudin, *Journal du voyage aux Antilles de* La Belle Angélique *(1796-1798),* éd. par Michel Jangoux, Paris-Bruxelles, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne et Académie royale de Belgique, 2009. Il s'agit de l'édition scientifique intégrale du *Journal de La Belle Angélique* conservé aux archives du Muséum national d'histoire naturelle [MNHN] de Paris, Ms 49 et 50. Tous les documents étayant le présent article y sont présentés et commentés.

[2] N. Baudin, *op. cit.*, p. 45.

directeur du Muséum, Antoine-Laurent Jussieu, de lui proposer d'accompagner le capitaine à la Trinité.

Natif de Cély, près de Fontainebleau, et âgé de 38 ans, René Maugé était zoologiste. Aide-naturaliste et taxidermiste attaché au laboratoire de Zoologie du Muséum, il avait une excellente connaissance de la diversité de la collection animale de cette institution.

Le jardinier Anselme Riedlé – surnommé Lanceman – était natif d'Augsbourg en Allemagne : en réalité, il s'appelait Riedl, mais les Parisiens avaient francisé son nom en Riedlé. Âgé de 31 ans, il était jardinier au Muséum et travaillait sous les ordres du chef jardinier Jean Thouin.

Le minéralogiste Alexandre Advenier était parisien et était alors âgé d'environ 25 ans. Advenier, élève de l'École des Mines, ne dépendait pas du Muséum et avait été détaché officiellement par l'École pour ce voyage.

On ignore tout du peintre Antonio Gonzales, si ce n'est qu'il venait de Madrid et qu'il est l'auteur des splendides aquarelles qui illustrent le *Journal* de *La Belle Angélique*.

Trois autres « amateurs de sciences naturelles » étaient également du nombre : le Havrais Stanislas Le Villain âgé de 23 ans, le Rochelais Louis Legros et le Parisien Jean-Louis Hogard. Jussieu avait fortement insisté pour qu'Hogard fût embarqué officiellement, aussi Baudin le recruta-t-il comme novice.

Voilà pour le capitaine et le groupe de naturalistes, mais *La Belle Angélique* avait bien sûr un état-major composé de cinq officiers (quatre enseignes de vaisseau et un officier de santé), ainsi qu'un équipage de 94 maîtres, matelots et novices. Au total, la flûte transportait 108 hommes.

La personnalité de Baudin n'était bien entendu pas étrangère à l'idée d'organiser une telle expédition, patronnée par le Muséum et financée par le Directoire. On se souviendra que jusqu'à l'été 1795, le capitaine était au service de l'Autriche. Cette situation devenait inconfortable, l'Autriche et la France s'étant déclaré la guerre. Optant pour sa patrie, Baudin fit offre de services au ministre de la Marine de l'époque, Laurent Truguet. Le ministre lut ses courriers, l'écouta en audience, mais il se méfiait et ne se décidait pas à l'accueillir dans sa Marine. Frustré sans doute d'être ainsi mis à l'écart, mais aussi poussé par son goût pour les sciences naturelles, Baudin se mit alors en contact avec Jussieu, le directeur du tout nouveau Muséum d'histoire naturelle de Paris, fondé par décret en 1793. Il lui proposa de faire don au Muséum de sa collection personnelle d'objets d'histoire naturelle… à condition qu'il pût aller la chercher là où elle se trouvait, c'est-à-dire dans l'île de la Trinité Espagnole. Jussieu connaissait certainement Baudin de réputation ; il devait savoir que c'était ce capitaine-là qui avait amené à Schönbrunn bon nombre des plantes exotiques qui en faisaient la splendeur. L'offre que lui faisait le capitaine n'était donc pas à négliger. Il dut alors se tenir de nombreux « caucus » entre Jussieu, La Réveillère-Lépeaux – le directeur en charge des affaires culturelles –, le ministre de la Marine, les professeurs du Muséum et, bien sûr, le capitaine. On arriva à un accord : en échange de la collection déposée à la Trinité chez le citoyen Labarrère, un ami de Baudin, la République acceptait d'affréter et d'armer un bateau.

Ceci dit, pourquoi dépenser tant d'argent pour une chose qui, en ces temps difficiles, pouvait paraître un peu futile ? C'était avant tout une question de gloire nationale : en rapatriant la collection Baudin, particulièrement les plantes vivantes, le Jardin des plantes de Paris l'emporterait sans conteste sur ceux de Kew en Angleterre et de Schönbrunn en Autriche. Mais c'était aussi le moyen d'accroître substantiellement et d'un seul coup la diversité de la collection nationale et donc d'améliorer sensiblement l'outil scientifique à disposition des savants du Muséum. Il faut savoir en effet qu'aux dires de Baudin, sa collection renfermait des spécimens provenant aussi bien des côtes indiennes, mozambicaines et sud-africaines que des Antilles et des côtes d'Amérique du Nord. Enfin il y avait là la possibilité d'acquérir vivants des végétaux utiles et qui pourraient peut-être, comme d'autres avant eux, s'acclimater en France.

La Belle Angélique quitta donc Le Havre le 30 septembre 1796, sous d'heureux auspices comme l'écrivait le commissaire de la Marine. La mission était simple : rejoindre la Trinité et embarquer la collection ; s'il restait du temps, prospecter l'embouchure de l'Orénoque ; revenir ensuite en France [3]. Au plus, l'affaire d'une dizaine de mois. Hélas, une fois dans l'océan, le temps se gâta. Dès le 15 octobre, la mer se mit à grossir et du 18 au 20, le navire eut à affronter une effroyable tempête. Les hommes à bord, tant les naturalistes dont c'était le baptême de l'eau, que les membres de l'équipage – fait de marins de rade, selon Baudin – eurent à souffrir mille maux et le bâtiment fut attaqué de façon telle que, véritablement, il se disloqua. La situation était désespérée et obligea Baudin à rejoindre la terre la plus proche, en l'occurrence l'île de Ténériffe, une des Canaries. Ils finirent par atteindre Santa Cruz, le port principal de l'île, le 6 novembre, après une longue dérive.

Personne ne les y attendait, mais l'accueil fut excellent : des autorités espagnoles compatissantes et disponibles – la France et l'Espagne étaient alors alliées – et un consul de France – le citoyen Clerget, lui aussi abbé – attentif et prévenant. Hélas, *La Belle Angélique* était dans un tel état qu'elle fut officiellement condamnée : elle n'était pas réparable et ne pouvait reprendre la mer. Que faire donc si ce n'est, pour les naturalistes, explorer l'île et y herboriser, rencontrer aussi les érudits locaux, ce à quoi le botaniste Ledru s'employa beaucoup : ainsi fréquenta-t-il assidûment le marquis de Nava, fondateur du jardin botanique de l'île. Que faire aussi pour Baudin, si ce n'est tenter de trouver une solution pour rejoindre malgré tout la Trinité. Et que faire enfin pour l'équipage, si ce n'est attendre en manifestant sa grogne. Sa grogne, car la République, désargentée pour certains, économe pour d'autres, n'avait pas donné aux marins leurs trois mois de solde d'avance, alors qu'elle s'y était engagée. Pire, les hommes n'avaient toujours rien reçu et ce ne sera qu'à Ténériffe qu'ils finiront par recevoir le premier de ces trois mois de solde d'avance ! La relâche dura un peu plus de quatre mois – du 7 novembre au 15 mars – et se termina heureusement pour Baudin et ses compagnons. Le consul, aidé par un négociant de l'île, accepta d'acheter un autre bateau, le *Betsy*, un brick qui faisait le commerce du grain entre Mogador et l'archipel. Le *Betsy* était toutefois d'un tonnage moitié inférieur à celui de *La Belle Angélique*, ce qui força le capitaine à laisser deux de ses officiers et la

[3] Voir aussi le récit du botaniste André-Pierre Ledru, *Voyage aux îles de Ténériffe, la Trinité, St Thomas, Ste Croix et Porto Rico*, Paris, Arthus Bertrand, 2 vol., 1810.

moitié de l'équipage dans la caserne de l'île, aux bons soins du consul Clerget. Tous les naturalistes rembarquèrent, sauf l'amateur parisien Louis Legros qui se mit un temps au service du consul de France. Une relâche forcée mais productive en matière de récolte de plantes vivantes – plantes dont une partie est illustrée dans le *Journal* du capitaine par vingt-deux aquarelles de Gonzales – et productive aussi en récoltes d'autres objets d'histoire naturelle, animaux et minéraux, tous objets que Baudin laissa en dépôt chez le consul avec l'idée de venir les prendre sur le chemin du retour.

La traversée de l'Atlantique se fit sans encombre. Le *Betsy* arriva en vue des côtes de la Trinité le 11 avril et un premier contact avec les habitants de l'île eut lieu dès le lendemain. Triste lendemain, car c'est alors qu'ils apprirent que, depuis le mois de février, l'île était aux mains des Anglais. Ceux-ci eurent tôt fait de repérer le brick du capitaine et de l'emmener, lui et ses documents, chez le général Picton, le nouveau gouverneur de l'île. La rencontre ne fut pas amicale, mais Picton laissa cependant à Baudin et aux naturalistes l'occasion de débarquer au port Saint-Joseph et de passer une journée dans les environs de la ville. Curieusement, à ce moment-là de son *Journal*, Baudin parle peu de sa collection : il écrit que les caisses d'herbiers avaient été saccagées – les soldats anglais croyaient qu'elles renfermaient des armes – et qu'une partie des objets avait été emportés par son frère Augustin, mais il ne parle pas des plantes vivantes. En outre, dans une lettre adressée alors à Jussieu, le citoyen Labarrère, le gardien de la collection, s'il parle de sa rencontre avec Ledru, ne dit mot de la collection. Tout cela reste flou et, dans la suite du *Journal*, la collection de la Trinité ne sera plus du tout évoquée. Elle a dû exister certes, mais était-elle aussi imposante que Baudin le prétendait ? Sans doute ne le saura-t-on jamais. Quoi qu'il en soit, le gouverneur Picton décida que les Français ne pouvaient rester dans l'île. Faisant fi du sauf-conduit britannique que Baudin produisit, il donna instruction à l'un des vaisseaux de Sa Majesté – le *Victory* – d'amener le *Betsy* à la Martinique, qui était alors anglaise et où se trouvait l'amiral Abercromby, chef de la flotte britannique des Antilles. Heureusement le *Victory* ne surveillait le *Betsy* que de très loin. Baudin parvint à lui échapper et à se diriger vers la petite île de Saint-Thomas, une des Antilles danoises alors territoire neutre.

Mais revenons au séjour à la Trinité. Les discussions entre Baudin et Picton si elles n'avaient pas été cordiales, n'en étaient pas moins restées polies. Si on en croit le capitaine, ils n'abordèrent que modérément le terrain politique. On se souviendra ici que Baudin avait obtenu que les naturalistes puissent passer un jour à terre ; ce fut sans doute une journée de trop. Ledru rapporte en effet que les récits que les Anglais colportaient dans l'île sur les Français, étaient à ce point invraisemblables et injurieux qu'ils ne purent que les démentir : « Nous annonçâmes hautement que les armées de la République continuaient le cours de leurs victoires ; qu'elles occupaient la Belgique, le Palatinat, la rive droite du Rhin, la Savoie, le Milanais, la Corse, Livourne ; que la coalition était presque anéantie, etc. ». Ce n'était sans doute pas la meilleure chose à dire pour s'assurer de la complaisance de l'occupant et, comme l'écrivait Labarrère à Jussieu : « Peut-être qu'un peu moins de conversations politiques dans un pays nouvellement conquis et sous un Gouvernement très méfiant eût été plus à propos,

c'est du moins ce que l'évènement me fait soupçonner » [4]. On peut en effet penser que plus de retenue de la part des naturalistes aurait permis un séjour moins fugace dans l'île.

Mais laissons là ces considérations et quittons la Trinité. Après s'être détaché du *Victory*, le *Betsy* – que l'on continuait à appeler, par habitude sans doute, *La Belle Angélique* – arriva le 29 avril à Saint-Thomas. Là, comme à Ténériffe, personne ne les attendait, ni les autorités danoises ni le citoyen Michel qui y était consul de France ; pas plus d'ailleurs que n'était averti de leur venue dans la région, le commissaire français pour les Antilles en poste à la Guadeloupe, le citoyen Hughes. Il n'y avait d'ailleurs aucune raison qu'ils le soient, puisque la mission de Baudin consistait seulement en un aller-retour Le Havre – La Trinité. Il leur fallut donc une fois encore dire qui ils étaient et comment ils étaient arrivés là ! Le consul envisageait de confier à Baudin un bateau plus adéquat – le *Triumph*, une prise anglaise qui se trouvait dans le port de Saint-Thomas et qui était d'un tonnage semblable à celui de *La Belle Angélique* –, mais il ne pouvait le faire qu'avec l'autorisation de ses supérieurs de la Guadeloupe. Saisis de cette demande, les commissaires de la Guadeloupe souhaitèrent de plus amples informations. Il fallut donc patienter un peu moins de deux mois pour avoir leur agrément et ensuite plusieurs semaines encore pour préparer le *Triumph* et procéder à la vente du *Betsy*. Ils restèrent donc près de trois mois à Saint-Thomas. Le temps passait, on était déjà à la mi-juillet. Prendre alors la route pour la France en passant par Ténériffe pour y embarquer ce qu'ils y avaient laissé, les aurait fait arriver au Havre à la fin de l'automne, voire au début de l'hiver, ce qui était trop risqué pour les plantes vivantes. Baudin s'y refusa. Il décida d'hiverner à Porto Rico et d'en profiter pour explorer l'île, une terre encore inconnue des naturalistes. L'idée ne plaisait pas trop aux commissaires de la Guadeloupe, mais ils finirent par l'accepter.

Le séjour à Saint-Thomas fut bien mis à profit par les naturalistes qui récoltèrent à profusion plantes terrestres et organismes marins. Une activité que traduisent les trente-six aquarelles exécutées dans l'île par Gonzales et qui illustrent le *Journal*. Baudin accompagnait les naturalistes avec assiduité, délaissant par là même ses officiers et ses hommes d'équipage. On se souviendra que jusqu'ici les marins n'avaient reçu qu'un mois de solde, alors qu'ils devaient en recevoir trois en avance au Havre, et qu'en arrivant à Saint-Thomas, on avait quitté la France depuis près de six mois ! La conséquence était prévisible : la désertion d'une partie des maîtres et matelots qui s'embarquèrent sur des vaisseaux corsaires et la colère des autres qui restaient à bord, mais refusaient de travailler et dénigraient l'expédition. Une atmosphère délétère qui incita Hogard à déserter et à rejoindre Saint-Domingue. Le jeune novice était très affecté par cette situation. Il s'en était ouvert dans une lettre à Jussieu :

> Le capitaine Baudin vous aura dit sans doute que je quittai l'expédition à Saint-Thomas […]. J'y fus déterminé par les mauvais traitements que j'éprouvais tous les jours tant de la part des officiers que des matelots qui, mécontents de ce qu'on ne les payait pas […], exhalaient sans cesse leur mauvaise humeur contre l'expédition et ceux qui la composaient. […] Fatigué de tout cela, ayant trouvé une place comme

[4] N. Baudin, *op. cit.*, p. 205.

> chirurgien dans un nouvel établissement que l'on formait à Saint-Domingue, dans la presqu'île de Samana, je quittai l'expédition [5].

Baudin parvint cependant à calmer ses hommes. D'abord en leur donnant un deuxième mois de solde – il avait pu monnayer un stock de poudre qui se trouvait à fond de cale dans le *Betsy* – ; ensuite en leur faisant faire des travaux de maintenance habituellement réalisés par les ouvriers du port et en les rémunérant pour ce faire.

Une anecdote mérite d'être contée ici, en relation à la fois avec l'abolition de l'esclavage et avec la crainte que les Danois nourrissaient à l'encontre des Anglais. On sait que Baudin s'était adonné, dans les années 1780, à la traite négrière. Devenu citoyen de la République, il en suivit les lois et se comporta en abolitionniste. Cependant si, en France, l'esclavage fut supprimé par la Convention en 1794 – avant d'être rétabli en 1802 –, il ne fut aboli par la Grande-Bretagne qu'en 1807. Cela posa évidemment quelques problèmes dans certaines îles antillaises qui changèrent à plusieurs reprises d'occupant, tantôt français tantôt anglais, et dont les habitants changeaient *ipso facto* de statut : de libres, ils devenaient esclaves et *vice versa*. C'était le cas, notamment, de la petite île de Sainte-Lucie. Baudin nous explique dans son *Journal* que, le 25 mai « au matin il arriva dans le port une goélette anglaise venant de Sainte-Lucie et ayant à bord plusieurs gens de couleur [vingt-quatre femmes] qu'il cherchait à vendre. Le consul [de France] en ayant été prévenu […] fit des représentations au gouverneur sur l'illégalité d'une semblable vente et réclama comme Français les individus dont le capitaine anglais voulait faire son profit ». Le consul obtint gain de cause, décida de les envoyer à la Guadeloupe et s'occupa de ces malheureuses jusqu'au 11 juin, date de leur départ, jour où, nous dit Baudin, « le consul […] fut informé que, la veille au soir, une des chaloupes de la frégate danoise en station dans cette île avait enlevé ces vingt-quatre femmes pour les reconduire à bord de la goélette anglaise à laquelle il fit de suite donner de l'eau et des vivres avec ordre de partir ». Et Baudin d'ajouter qu'« il paraît bien évident qu'on doit attribuer cette démarche à la peur qu'on a ici des Anglais ».

Le *Triumph*, chargé des collections faites dans l'île, quitta le port de Saint-Thomas pour celui de Saint-Jean de Porto Rico, qu'il rejoignit dès le lendemain. Porto Rico en effet n'est qu'à un saut de puce de Saint-Thomas. Porto Rico était l'île de toutes les découvertes, mais aussi de tous les dangers ! Comme ailleurs, l'accueil fut chaleureux : les autorités espagnoles étaient plus que bienveillantes et le consul de France, le citoyen Paris, très disponible. Le directeur de l'hôtel des Postes de Saint-Jean leur proposa spontanément un lieu pour entreposer les plantes de Saint-Thomas, et un certain M. O'Daly, d'ascendance irlandaise, leur offrit de séjourner dans sa propriété de San Patricio, à trois heures de canot de la ville de Saint-Jean. L'harmonie semblait s'être installée : un canot faisait quotidiennement la navette entre San Patricio et le bateau ; Baudin, les naturalistes et le peintre séjournaient ensemble dans la propriété de M. O'Daly. Seul le minéralogiste Advenier restait à bord car selon Baudin, « son caractère ne pouvait s'accorder avec celui des autres, défaut qui vient sans doute de l'éducation qu'il a reçue ». Ledru, plus nuancé, l'excusait en quelque sorte disant que

[5] *Id.*, p. 253.

le « sol gras et profond de Porto Rico offrait peu de découvertes à faire à Advenier ». La période de juillet à la mi-octobre fut, à en croire Ledru, quasi idyllique :

> Armés d'un fusil et d'un filet à papillons, le capitaine et Maugé parcouraient les campagnes pour chasser aux oiseaux et aux insectes […] Ledru s'occupait spécialement des herbiers ; la boîte de fer-blanc sur le dos et la serpette à la main, il s'enfonçait dans les forêts, ou suivait le cours des ruisseaux qui serpentent au milieu des prairies. Gonzalès esquissait, sur le journal de Baudin, le dessin des oiseaux et des plantes qui […] méritaient les honneurs du pinceau. Souvent Riedlé ne pouvait apporter seul les jeunes arbres qu'il avait déracinés : alors ses collègues volaient à son secours ; et ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'ils parvinrent à transporter, du milieu des forêts au jardin de Saint-Patrice, la fougère en arbre, le cocotier et les palmiers qui ornent maintenant les serres nationales de Paris [6].

Et Ledru d'écrire alors à sa mère :

> Je suis étonné moi-même d'être si sain et si robuste sous le ciel brûlant des Antilles qui devient le tombeau d'un nombre prodigieux d'Européens […]. J'attribue l'inaltérable santé dont j'ai le bonheur de jouir au régime sobre et réglé que j'observe exactement ; je ne bois jamais de vin pur, ni aucune sorte de liqueur ; je me couche de bonne heure et me lève avec le soleil. Mes herborisations fréquentes, tantôt sur les montagnes, tantôt dans des marécages, me font habituellement mouiller quatre, cinq, et quelquefois six chemises par jour, mais je n'en sèche aucune sur ma peau, et mon premier soin en arrivant à la case, est d'en prendre une blanche… je me baigne tous les jours et me lave quelquefois à trois ou quatre reprises différentes… à ce moyen, j'ai toujours la tête froide, le ventre libre, le corps très propre et les pieds secs. Quant aux femmes, je n'y touche pas […]. À trente-sept ans, on doit être sage ou ne l'être jamais de sa vie et je ne suis pas venu en Amérique pour recommencer des folies [7].

Hélas, d'octobre à mars les choses furent nettement plus pénibles. Le temps se mit très souvent à la pluie, le sol était continûment boueux et les rivières presque toujours en crue, ce qui rendait les récoltes très pénibles. Les maladies aussi firent leur apparition et affectèrent quasi tous les naturalistes. On crut perdre Riedlé à plusieurs reprises tant il fut pris d'intenses accès de fièvre ; Maugé avait les jambes gonflées jusqu'à ne plus pouvoir marcher ; Ledru connut de douloureux problèmes intestinaux ; Baudin développa des ulcères aux pieds conséquence d'infections par des chiques (larves d'acariens). Bien sûr tous n'étaient pas malades en même temps et les récoltes se poursuivaient tant bien que mal avec ceux qui étaient valides. Malgré tout, la motivation restait grande, comme en témoigne la correspondance entre le capitaine et Ledru, le premier étant parti dans une propriété plus lointaine, à Cannovanas : « Comment vont nos plantes de Saint-Patrice », écrit Baudin, « et avez-vous fait, ainsi que Maugé, de nouvelles découvertes ? Moi, j'ai beaucoup de papillons de nuit, beaux et nouveaux. La boîte que Maugé avait commencée en petit est finie et une autre dans le même genre est à moitié » [8].

À partir de la fin octobre, Baudin décida, tout en gardant leur base de San Patricio, de prospecter la région de l'île à l'ouest de Saint-Jean. C'est ainsi qu'il envoya Ledru

---

[6] *Id.*, p. 395.
[7] *Ibid.*
[8] *Id.*, p. 397.

à Fajardo, une localité côtière de l'extrémité ouest de l'île, pour estimer l'intérêt de l'endroit et voir s'ils pourraient s'y installer quelque temps. Ledru conclut que l'endroit ne convenait pas et, reprenant la route de Saint-Jean, fut contraint par une forte averse de se réfugier dans la maison d'un certain Don Benito et de sa jeune et jolie fille Francesca. À l'en lire, Ledru n'avait d'yeux que pour elle pendant les cinq jours qu'il passa chez don Benito :

> Le voisinage de cette belle fille, le toucher seul de sa robe, électrisaient mes sens ; chaque mouvement de son corps, chaque mot de sa bouche portaient dans mon âme un délire involontaire ; jamais position d'un convive ne fut plus pénible que la mienne… Don Benito me faisait mille questions sur la France, sur la Révolution, sur le héros vainqueur de l'Italie ; mais, occupé entièrement de la belle Francesca, je ne voyais, je n'entendais qu'elle, et mes réponses aux demandes réitérées du père, portaient fréquemment l'empreinte du désordre et du trouble de mes idées [9].

Pauvre Ledru qui s'en revint, morose, à Saint-Jean, sombra dans la mélancolie et attrapa une maladie des voies digestives qui le maintint alité de longues semaines à l'hôpital de la ville.

On s'en souviendra, depuis leur arrivée à Saint-Jean, Advenier, le minéralogiste, se morfondait sur le bateau. Un événement inattendu allait faire basculer son destin. Alors que Baudin l'ignorait et n'avait d'ailleurs aucune raison de le savoir, le Directoire avait décidé en 1795 d'organiser une expédition naturaliste pour explorer l'île de Saint-Domingue. Placée sous la responsabilité du citoyen Roume, le consul de France pour la partie hispanophone de l'île, deux minéralogistes, le citoyen Giroud et un élève de l'École des Mines qui l'assistait, constituaient l'avant-garde de cette expédition. Ils devaient être rejoints plus tard par un zoologiste, un botaniste, un jardinier et un dessinateur. En septembre 1797, Roume n'en menait pas large : il ne voyait pas venir les naturalistes annoncés et venait d'être averti de la mort des deux minéralogistes. C'est alors qu'il apprit, un peu par hasard, que des naturalistes français étaient en train d'explorer la région nord-ouest de l'île voisine de Porto Rico. Il écrivit aussitôt à son collègue Paris à Saint-Jean pour lui demander de l'aide :

> Si le fait est vrai, ce que j'ose à peine croire n'en ayant rien ouï dire auparavant, veuillez, je vous en conjure au nom de la France et des sciences, détacher l'un [d'entre eux] surtout versé dans la minéralogie pour venir au plus vite me rejoindre et prendre avec moi toutes les mesures nécessaires pour que la République ne perde que le moins possible la mort du citoyen Giroud [10].

Le consul Paris s'adressa donc à Baudin qui, sans hésiter, décida d'envoyer Advenier à Saint-Domingue. On peut penser que cela dut le réjouir, lui qui comptait les jours sur le *Triumph*. Muni d'instructions et d'équipements, il quitta Porto Rico le 26 octobre pour Saint-Domingue et débarqua dans le port de Samana… là où le jeune Hogard, qui avait déserté à Saint-Thomas, avait trouvé à s'employer dans l'hôpital de la ville. Les deux jeunes gens se retrouvèrent, passèrent quelque temps ensemble. Advenier partit ensuite rejoindre Roume, lui signala la présence d'un collègue naturaliste à Samana… et Roume fit venir Hogard à ses côtés. Ainsi, et sans que le Directoire le sache, son

[9] *Id.*, p. 396.
[10] *Id.*, p. 398.

expédition s'organisait puisque deux naturalistes, « distraits » de la mission Baudin, venaient la renforcer ou plutôt la repeupler. Et tant mieux pour Roume qui ne savait que faire car les fonds nécessaires à l'expédition étaient, eux, arrivés dans l'île. Pour clore ici cette petite digression, ajoutons qu'un troisième membre de l'expédition Baudin devait finir par rejoindre Advenier et Hogard : le peintre Gonzales qui décida plus tard de ne pas rentrer en Europe avec le *Triumph*.

À Porto Rico, Baudin et ses compagnons ne cessaient, quand leur santé le leur permettait, de récolter des plantes vivantes, d'enrichir leur herbier, d'accroître leur collection d'insectes, etc. Et le matériel rassemblé devenait chaque jour plus imposant, surtout en plantes vivantes. L'infatigable Riedlé en effet avait planté en baille des palmiers, des papayers, des caféiers, des fougères arborescentes et bien d'autres plantes dont beaucoup étaient nouvelles pour la science de l'époque. Une collection qui ravissait le capitaine qui, toutefois, devenait de plus en plus inquiet de n'avoir aucune réponse aux nombreux courriers qu'il avait adressés aux commissaires à la Guadeloupe. Pas de nouvelles et surtout pas d'argent, ne fût-ce que pour nourrir son monde. Il lui fallut donc vendre peu à peu ses effets personnels et se défaire de sa belle bibliothèque pour assurer ses besoins pécuniaires. Il se refusait de demander une aide financière aux autorités espagnoles, mais écrivait à Hughes qu'il lui faudrait bien le faire si rien ne changeait.

Mais il y a un dieu pour les marins ! On sait que le consul Roume à Saint-Domingue avait des fonds pour l'expédition du Directoire. Sans doute a-t-il un peu tardé avant de se décider à en libérer une partie, mais en mars 1798, il fait parvenir à Baudin une lettre d'échange de 4 400 piastres – soit à peu près 26 000 francs de l'époque, ce qui équivaudrait, en terme de pouvoir d'achat actuel, à près de 250 000 euros. C'était plus qu'il n'en fallait pour couvrir les dettes du capitaine et les frais de retour en France.

Ils quittèrent Saint-Jean le 13 avril avec un bateau qui avait plus l'allure d'un îlot végétal flottant que d'un navire de la République. On ne repassa pas par Ténériffe – il n'y avait plus de place à bord – et la traversée dura cinquante jours. Il ne se passa rien de particulier, hormis quelques bourrasques et un gros coup de mer, le 23 mai, qui causa une grande frayeur à Baudin : les amarres de certains des arbres de la cale s'étaient rompues et plusieurs plantes avaient basculé. Le capitaine écrit : « Je crois que si l'on m'avait annoncé que le bâtiment coulait bas […] j'en aurais été moins affecté, car voir ainsi s'évanouir toutes nos espérances c'était pour moi le comble de tous les malheurs » [11]. Mais il y eut plus de peur que de mal et finalement peu de dégâts.

Une dernière épreuve attendait les compagnons de *La Belle Angélique* : la marine de Sa Majesté faisait le blocus du port du Havre. Si courtois et compréhensif que fût le commodore Strachan, qui commandait la flotte anglaise, rien n'y fit et Baudin ne put amener son vaisseau dans les bassins de la ville. Il se dirigea alors vers le petit port de Fécamp, tout proche, et dut attendre encore cinq jours pour que la mer soit suffisamment haute afin de permettre l'accostage. Mais enfin on était rendu ! Dès le lendemain, 7 juin, Ledru écrit à Jussieu une lettre essoufflée : « Mes vœux sont

[11] *Id.*, p. 464.

exaucés… je vis, je respire en France » ! Baudin aussi était très satisfait mais, au fil des jours, il se montrait de plus en plus agacé. Les lenteurs administratives locales, l'attente des lettres de Paris, l'absence de réaction de certains parrains du voyage qui le savaient revenu mais ne donnaient pas signe de vie, tout cela l'énervait. Il attendait impatiemment les ordres qui lui permettraient de rejoindre Paris au plus vite. Il craignait bien sûr pour la collection de plantes vivantes et ne voulait leur faire courir aucun risque, si près du but. Le 23 juin, enfin, l'ordre de se rendre à Paris arriva. Toute la collection fut chargée sur vingt-six voitures qu'on avait spécialement aménagées et les plantes des Antilles cheminèrent sur la route de Fécamp à Caudebec, petite bourgade des bords de Seine en aval de Rouen, où, le 3 juillet, on les embarqua sur de grandes barges.

Le 13 juillet, les barges s'adossèrent au quai en face du Jardin des plantes. Et là enfin, les professeurs et les autorités de la marine réalisèrent l'extraordinaire richesse de la collection ramenée : environ 800 plantes vivantes dont plusieurs arbres de près de six mètres de haut, 8 000 parts d'herbiers, 4 caisses de graines, 200 échantillons de bois, 7 caisses d'invertébrés marins, 4 000 insectes, 200 coquilles, 450 oiseaux empaillés… Jamais une collection aussi riche et diversifiée, et surtout avec autant de végétaux tropicaux vivants, n'avait rejoint le Muséum. Les professeurs ne tarissaient pas d'éloges : « Le citoyen Baudin doit être proclamé l'un des voyageurs qui a le plus mérité de l'histoire naturelle », écrivait Jussieu. Les collections arrivèrent à Paris juste à temps pour participer au grand défilé de la fête de la Liberté organisé par le Directoire au champ de Mars. Ainsi le *Moniteur universel* du 27 juillet annonce-t-il : « Cette fête […] sera embellie par l'entrée triomphale des objets de sciences et d'arts recueillis en Italie. Le bananier, le palmier, le cocotier, le papayer que le citoyen Baudin vient d'apporter […] les couvriront de leur ombrage » [12]. La diversité et la vigueur de ces plantes étaient telles que le Muséum décida de leur construire une serre particulière, la serre Baudin, qui dès le début de 1799 accueillit les végétaux de *La Belle Angélique*.

Pour Baudin c'était la consécration. Il était l'hôte de tous les cénacles, l'invité de toutes les sociétés savantes. Il n'eut alors de cesse de convaincre savants et politiques d'organiser une autre expédition de découvertes. Avec l'appui de Bonaparte et l'aide des autorités de la marine, et sous l'égide de l'Institut de France, son rêve finit par se réaliser. Il partit du Havre en octobre 1800 pour une expédition vers les Terres australes [13]. Mais ceci est une autre histoire…

---

[12] *Id.*, p. 496.

[13] N. Baudin, *Mon voyage aux Terres australes*, éd. par Jacqueline Bonnemains *e.a.*, Paris, Imprimerie nationale, 2001.

Nicolas Baudin, membre de l'état-major particulier de l'amiral Bruix durant la campagne de Méditerranée (mai-août 1799)

Michèle Battesti

Le 4 avril 1799, Nicolas Baudin informe le botaniste André-Pierre Ledru de son départ précipité de Paris dix-neuf jours plus tôt pour accompagner le ministre de la Marine, le vice-amiral Eustache de Bruix, envoyé à Brest prendre le commandement de la flotte destinée à ravitailler Malte et à secourir Bonaparte et son armée en Égypte. Lui qui s'attendait à revenir à Paris dès l'appareillage de la flotte, il est contraint d'embarquer à bord du vaisseau-amiral *L'Océan* et de participer à l'expédition en Méditerranée. Pourquoi se trouve-t-il dans une situation qu'il n'a pas voulue, à occuper des fonctions qui l'éloignent de son unique préoccupation, laquelle est de monter son projet de circumnavigation ? Quel rôle va-t-il tenir durant cette campagne où la France met en jeu ses dernières forces navales ?

Les « circonstances »

Dans sa lettre du 4 avril, Baudin est persuadé que sa mission brestoise va s'achever « après le départ de l'escadre actuellement en rade », laquelle « vraisemblablement n'y restera pas longtemps » [1], et qu'il pourra regagner la capitale pour continuer sa campagne de *lobbying* auprès du Directoire exécutif. Il est même convaincu que la décision du gouvernement en faveur de son expédition est imminente, ce qui est pour le moins curieux puisque ledit Directoire avait refusé, le 16 août 1798, d'ouvrir des crédits pour organiser une circumnavigation, et s'était contenté d'autoriser le ministre

[1] Baudin, *Lettre à Ledru*, 15 germinal an vii [4 avr. 1799], dans André Bezin, « André-Pierre Ledru, sa correspondance à l'occasion d'un voyage aux Canaries et aux Antilles », *La Révolution dans le Maine*, 1934, vol. 10, pp. 201-202.

de la Marine à ouvrir une souscription pour trouver les fonds nécessaires [2]. Or, depuis, la France doit affronter la deuxième coalition européenne et risque de perdre l'Italie, voire d'être envahie. Dans ces circonstances dramatiques, il est difficile d'imaginer que le gouvernement puisse distraire des fonds, le moindre bâtiment – même de petit gabarit – et des marins à des opérations autres que militaires.

La campagne à laquelle Nicolas Baudin va participer *nolens volens*, est une tentative du Directoire pour reprendre la maîtrise de la Méditerranée, perdue à la suite de la bataille d'Aboukir [3]. Bonaparte et la meilleure armée française sont « prisonniers » dans leur conquête égyptienne. La première réaction du Directoire est d'organiser une riposte immédiate contre l'Angleterre en Irlande qui est censée être son talon d'Achille. Mais les expéditions irlandaises de Bompart et Savary vont échouer lamentablement, tandis que la deuxième coalition anti-française animée par l'Angleterre se forme avec la Turquie, la Russie et Naples. Les Anglais prennent Port-Mahón à Minorque et l'île de Gozo, avant-poste de Malte. Pour sauver Malte et l'armée d'Orient, le Directoire ordonne le 19 décembre que l'armée navale de l'Océan, composée de 24 vaisseaux, soit « équipée, approvisionnée et mise en état de prendre la mer dans le plus bref délai possible » [4]. Dans le même temps, il requiert le concours des Espagnols en vertu du traité de San Ildefonso du 19 août 1796, calqué sur le Pacte de famille en plus contraignant. D'après ce traité offensif et défensif, chacune des puissances contractantes a le droit de requérir un secours consistant en 15 vaisseaux, 6 frégates et 4 corvettes. Des négociations longues et épineuses s'engagent avec les Espagnols, partisans d'une descente en Irlande et hostiles à toute action en Méditerranée où ils ont plus à perdre qu'à gagner, d'autant plus que leur marine est dans un état lamentable. De l'avis de l'amiral anglais Jervis, « les marins espagnols ne sont ni vêtus, ni nourris, ni payés et leurs navires ressemblent plus à de mauvaises prisons et à des asiles de pestiférés qu'à des engins d'attaque ou de défense » [5]. En théorie, la flotte espagnole compte, outre les divisions du Ferrol et de Carthagène, 28 vaisseaux à Cadix, dont 18 seraient en état de prendre la mer, 10 étant désarmés à la Carraque par suite de la pénurie de matelots. Pour compliquer la donne, la France est représentée à Madrid par Guillemardet, un médecin d'Autun, ancien député de la Convention, qui a voté la mort de Louis XVI. Ignorant les usages du monde, ses relations sont exécrables avec la plus aristocratique des cours européennes. Dans ses mémoires, Barras le jugera « aussi mauvais diplomate qu'ignorant médecin » [6].

La situation se dégrade inexorablement au détriment de la France. La flotte russo-turque de l'amiral Ouchakov s'empare de Corfou et contrôle l'Adriatique. L'Autriche rejoint la deuxième coalition lorsque la France lui déclare la guerre pour avoir laissé

---

[2] *Décision du Directoire exécutif*, 29 thermidor an VI [16 août 1798] (Paris, Archives nationales de France (ANF), AF III/537, plaq. 3556).

[3] Voir Michèle BATTESTI, *La Bataille d'Aboukir (1798). Nelson contrarie la stratégie de Bonaparte*, Paris, Économica, 1998.

[4] *Arrêté du Directoire*, 29 frimaire an VII [19 déc. 1798] (ANF, AF III/563, plaq. 3815).

[5] Georges DOUIN, *La campagne de Bruix en Méditerranée (mars-août 1799)*, Paris, Société des Éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1923, p. 40.

[6] Paul-Jean-François-Nicolas BARRAS, *Mémoires de Barras, membre du Directoire*, Paris, Hachette, 1895-1896, t. III, *Le Directoire, du 18 fructidor au 18 brumaire*, p. 319.

le passage aux armées russes. La coalition anti-française aligne désormais quelque 300 000 hommes, alors que les forces françaises ne dépassent pas 197 000 hommes et sont dispersées. Les coalisés concentrent leur attaque sur l'Italie et la Suisse. Il est temps que l'armée navale de Brest intervienne en Méditerranée. Preuve du caractère exceptionnel de l'expédition projetée, elle est confiée à Eustache de Bruix, le ministre de la Marine : « Le seul marin capable de conduire cette expédition hardie » [7], selon Barras. Âgé de 40 ans, cet officier est énergique, excellent manœuvrier, organisateur hors pair, très populaire dans la marine, mais il n'a jamais exercé un grand commandement. Le 13 mars, le Directoire le promeut vice-amiral [8], avant de le nommer « général en chef de l'armée des côtes de Brest » [9] et de l'envoyer accélérer les préparatifs. La mission de Bruix, définie dans les instructions « secrètes » du 15 mars, est de secourir Corfou, Malte et l'Égypte, avec l'aide théorique des Espagnols. Si l'objectif est clairement défini – « le but de sa mission est de pénétrer dans la Méditerranée, et d'y détruire, ou du moins d'en chasser les forces navales ennemies qui peuvent s'y trouver » –, en revanche, les instructions d'exécution sont plus filandreuses : « En conséquence, le Directoire exécutif lui enjoint d'éviter tout combat qui pourrait l'arrêter ou même le retarder dans sa marche, soit en sortant de Brest, soit en atterrant au détroit de Gibraltar » [10]. Il doit embarquer 3 000 à 4 000 hommes en Italie, avec du matériel et des approvisionnements sur des navires marchands, pour les échelonner au plus vite entre Corfou – qui a déjà capitulé –, Malte et Alexandrie. En cas d'avaries graves ou de supériorité ennemie, il doit chercher refuge à Toulon.

Bruix rallie Brest le 23 mars, de conserve avec Nicolas Baudin, le capitaine de frégate Gaspar Moras et d'autres officiers triés sur le volet qu'il a personnellement choisis parmi ses affidés. Les préparatifs sont bien avancés, mais la tâche reste immense. Vingt-quatre vaisseaux sont sur rade, armés et approvisionnés avec quatre mois de vivres : une prouesse en raison de la pénurie en munitions navales (chanvre, goudron, mâts), contrecoup du blocus anglais qui interdit toute communication avec les pays de la Baltique, fournisseurs traditionnels de ces matériaux. Mais les équipages sont loin d'être au complet, le déficit est d'environ 30%. Les difficultés de recrutement, traditionnelles dans la marine, sont aggravées par les désertions massives, le mauvais rendement de l'inscription maritime, la course plus lucrative, la contre-révolution qui touche les bassins de recrutement des équipages (Bretagne, Vendée, Provence). Le Directoire a mis à la disposition de Bruix 7 millions de francs avec lesquels il paye douze mois d'arriérés de salaires et de soldes pour activer le travail des ouvriers de l'arsenal et enrayer la désertion des marins [11]. Mais cela ne suffit pas. Les équipages sont complétés avec excès par des novices. Un mois seulement après

---

[7] *Id.*, p. 285.

[8] *Arrêté du Directoire*, 23 ventôse an VII [13 mars 1799] (ANF, AF III/586, plaq. 4014).

[9] *Arrêté du Directoire*, 24 ventôse an VII [14 mars 1799] (*id.*, plaq. 4017).

[10] *Instructions secrètes du Directoire à Bruix*, 25 ventôse an VII [15 mars 1799] (*id.*, plaq. 4020).

[11] Ministre « empêché », son intérim au ministère de la Marine est assuré par Talleyrand du 7 au 14 mars, puis par Charles-Louis Lambrechts, ministre de la Justice. Le 3 juillet 1799, il lui est substitué l'administrateur Marc-Antoine Bourdon de Vatry. En disgrâce sous le Consulat, ce dernier est remplacé par l'ingénieur du génie maritime Pierre Forfait le 24 novembre 1799.

son arrivée à Brest, Bruix est prêt à prendre la mer avec 25 vaisseaux – dont 4 trois-ponts, 2 vaisseaux de 80 canons, 19 de 74 canons –, 6 frégates, 7 corvettes et plus de 23 000 hommes. Le 3 avril, il a été fait amiral de l'armée navale [12].

Dans un tel contexte, il n'est pas étonnant que Bruix se soit attaché les services de Nicolas Baudin. Après tout, l'explorateur est capitaine de vaisseau depuis le 4 août 1798. De plus, il doit son grade à Bruix. Son entrée dans le corps des officiers ne s'est pas fait sans mal [13]. En juin 1792, Baudin avait écrit au consul de France à Malaga que, ne voulant pas servir les ennemis de sa patrie, il était prêt à renoncer à son commandement de la frégate autrichienne *La Jardinière*, à renvoyer sa croix du mérite à l'empereur Léopold II ainsi que son brevet de capitaine de haut bord qui lui donnait rang de colonel, en contrepartie de sa « réintégration » dans la marine française. Le 27 juin, il avait essuyé une réponse négative, louant certes son attitude patriotique, mais arguant que la loi sur le recrutement des officiers de marine exigeait une durée de navigation sur un bâtiment de l'État qu'il était dans l'impossibilité de justifier. Le ministre de la Marine, le vice-amiral Truguet, lui avait confié en 1796 le commandement de la flûte *La Belle Angélique* dans le cadre d'une mission scientifique aux Antilles [14], mais il s'était bien gardé de l'intégrer dans le corps des officiers. Deux mois après son retour de cette campagne fructueuse, Bruix a enfin satisfait sa demande d'équivalence de grade avec celui obtenu dans la marine autrichienne et l'a promu capitaine de vaisseau. Élu à l'Académie de marine pour ses travaux hydrographiques quand il n'était que lieutenant de vaisseau, il est particulièrement réceptif à l'importance des apports scientifiques de Baudin. Mais l'intégration par le haut dans le corps de la marine de cet autodidacte, naturaliste amateur, navigateur au parcours atypique, coqueluche des journaux et des salons parisiens, a suscité des jalousies et des rancœurs, d'autant qu'il n'avait appartenu ni à la marine royale ni à celle de la Révolution, et que l'essentiel de ses services avait été rendu sous pavillon ennemi. Elle a été perçue comme une injustice et un acte arbitraire dans un corps sourcilleux, après les errements de la période révolutionnaire, sur la stricte application des règlements relatifs au recrutement et à l'avancement. La Révolution s'est en effet traduite par l'hémorragie de l'encadrement de la marine : 1 200 sur les 1 657 officiers émargeant à l'effectif du 1er janvier 1789 ont émigré. Ils ont été remplacés par des officiers provenant de la marine marchande et de la compagnie des Indes. Bons navigateurs, ceux-ci se sont révélés, faute de formation, inaptes à combattre en escadre. Leur réputation est exécrable auprès des officiers ayant eu une carrière militaire. Mépris et méfiance caractérisent leurs rapports.

En demandant à Baudin de l'accompagner, Bruix répond sans aucun doute à la nécessité du moment caractérisé par la pénurie d'officiers, mais aussi à la volonté d'imposer son protégé et de lui donner une légitimité militaire qui lui fait défaut pour

---

[12] *Arrêté du directoire*, 14 germinal an VII [3 avr. 1799] (ANF, AF III/591/ plaq. 4066). À l'époque, « vice-amiral » est le grade le plus élevé de la marine ; « amiral » est une charge temporaire pour commander en chef une armée navale.

[13] Dossier Baudin, Vincennes, Archives de la Marine (AMV), CC7 alpha 126.

[14] Nicolas BAUDIN, *Journal du voyage aux Antilles de* La Belle Angélique *(1796-1798)*, éd. par Michel JANGOUX, Paris-Bruxelles, Presses de l'université de Paris-Sorbonne et Académie royale de Belgique, 2009.

faire cesser toute polémique. Quelles fonctions Baudin occupe-t-il ? Il a été convoqué au débotté, deux heures avant son départ. Un procédé pour le moins cavalier, alors que les autres officiers de la flotte ont été nommés par le Directoire le 16 février. Dans ses courriers, Baudin a manifestement des difficultés à énoncer clairement son statut. Il se dit « adjudant général » – fonction occupée par le chef de division Christy de Pallières [15] –, puis « officier major attaché à la personne de l'amiral », « capitaine de vaisseau attaché à l'amiral » ; Guillemardet le désignera comme étant « un des adjoints » de Bruix. Plus tard, Baudin se targuera d'avoir été « chef d'état-major de l'amiral Bruix » [16], un titre qui est sujet à caution. En fait, Baudin est membre de l'état-major « particulier » de l'amiral, au même titre que le capitaine de frégate Moras, qualifié d'« adjudant particulier de Bruix ». Ces officiers n'appartiennent pas à l'état-major général de l'armée navale, commandé par Durand de Linois, promu contre-amiral pour la circonstance. Baudin se trouve dans une situation ambivalente. Il est sans emploi défini, corvéable à merci pour transmettre et exécuter la multitude des ordres de Bruix concernant les préparatifs de la flotte tant au niveau du matériel, des personnels que de la logistique, d'où sa réflexion qu'il est « surchargé de beaucoup d'affaires » [17]. « Quelqu'agréable que soit cette place » [18], reconnaît-il – appartenir au premier cercle de l'amiral est en soi enviable, prestigieux et utile pour poursuivre sa campagne de persuasion – Baudin ne l'occupe pas moins contre son gré et la perçoit comme un contretemps dans l'espoir d'être « plus heureux » à son retour pour exécuter son « grand voyage », « grand objet d'utilité publique » [19]. A-t-il au moins été impressionné par le spectacle exceptionnel offert par la concentration d'une si grande flotte ? Il n'en fait pas état, contrairement à Bruix qui confie à Talleyrand aller « en rade jouir du coup d'œil d'une des plus belles armées [qu'il ait] encore vues ». Reste à la mettre en œuvre.

Baudin, un observateur

La sortie de Brest constitue la première épreuve. L'escadre anglaise de Lord Bridport (Alexander Hood), comprenant désormais 16 vaisseaux (5 trois-ponts, un de 80 canons, 10 de 74 canons), croise à la hauteur de l'Iroise. Bruix est décidé à briser le blocus de vive force si nécessaire, mais ce serait contrevenir aux instructions du Directoire. La sortie doit avoir lieu par surprise et par mauvais temps. Coup de chance, le 25 avril, le vent se met à souffler du nord-est, obligeant Bridport à gagner

---

[15] Le grade de chef de division entre capitaine de vaisseau et contre-amiral, correspondant à celui de commodore dans la *Royal Navy*, est supprimé sous l'Empire, de même celui d'adjudant général correspondant à celui de colonel d'état-major. Pallières, comme les membres de l'état-major général, a été nommé par arrêté du Directoire exécutif le 28 pluviôse an VII [16 fév. 1799].

[16] N. BAUDIN, *Lettre au premier consul*, 17 nivôse an VIII [7 janv. 1800] (AMV, CC[7] alpha 126).

[17] ID., *Lettre à Ledru*, 4 avr. 1799, dans BEZIN, *op. cit.*

[18] ID., *Lettre à Jussieu*, 4 floréal an VII [23 avr. 1799] (ANF, fonds Muséum, AJ/15/592, séance du 4 prairial an VII).

[19] ID., *Lettre à Thouin*, 4 floréal an VII [23 avr. 1799], Paris, Archives du Muséum national d'histoire naturelle (MNHN), fonds Thouin.

le large. Sans retard, la flotte française sort de Brest. Le lendemain, elle franchit le Raz de Sein. Le 27 à midi, elle est à 60 milles au large. Bridport n'est informé de la sortie des Français que vingt-quatre heures après leur départ. Sa conviction est qu'ils se sont rendus en Irlande. Elle est confortée par la saisie de documents, fabriqués à dessein, à bord de l'aviso *Rébecca* dans lesquels il est question d'une expédition en Irlande. Mystifié, Bridport va s'établir dans les eaux du cap Clear, où des renforts lui sont prestement envoyés portant ses forces à 26 vaisseaux. L'amirauté britannique s'est fait berner.

Bruix continue sa progression sans encombre. Il lui faut franchir un deuxième passage encore plus dangereux que le premier : la traversée de Gibraltar, avec en prime, prépositionnés en avant-garde, les 16 vaisseaux anglais tenant le blocus de Cadix. Le 1er mai, Bruix perd l'avantage de l'effet de surprise, lorsqu'il manque, à la hauteur de Porto, l'interception de la frégate anglaise *Success* qui donne l'alerte devant Cadix le 3 mai. Les Français croient que le blocus de ce port est dirigé par Jervis, Lord Saint-Vincent depuis sa victoire sur les Espagnols en 1797 : une erreur. Épuisé par une longue campagne, Jervis se repose à Gibraltar. Il a été remplacé par Lord Keith, qui s'est illustré en 1795 par la prise de la colonie hollandaise du cap de Bonne-Espérance.

Keith, surclassé, n'en adopte pas moins une posture de combat, et manœuvre sous le vent de terre, maintenant sa ligne entre les Français au large et les Espagnols dans le port. Le 2 mai, Bruix a envoyé à Cadix la corvette *Le Berceau* pour requérir la sortie immédiate d'au moins dix vaisseaux. Dans la journée du 4 mai, les escadres de Bruix et de Keith sont prêtes à livrer bataille dans la grosse houle. L'armée française est formée en trois colonnes avec 6 vaisseaux en réserve « afin de mettre l'ennemi entre deux feux ». Bruix passe, avec son état-major y compris Baudin, sur la frégate *La Cocarde nationale* afin de « mieux suivre les mouvements de l'ennemi et diriger les nôtres ». Mais il reste à une quinzaine de milles de son adversaire et ne fait rien pour l'engager rapidement alors qu'il a le vent pour lui. Or la brise de sud-ouest force de plus en plus et se met à souffler en tempête. Une « bourrasque » [20] selon Baudin qui a vu bien pire dans les mers du Sud. La nuit est affreuse. Les vaisseaux sont drossés à la côte. Trois vaisseaux (*Le Terrible, Le Wattignies, Le Jean-Bart*) se séparent. « Bientôt on ne se vit plus, il ne fut plus possible de manœuvrer, il fallut songer à sa propre sûreté » [21]. Au petit matin, Bruix manœuvre pour aller à la rencontre des vaisseaux égarés. Baudin s'interroge, non sans ironie, sur le fait de savoir « si c'est un bonheur pour nous ou pour le Lord St-Vincent en vue duquel nous étions la veille, que ce mauvais temps ait eu lieu » [22]. Il poursuit en égratignant l'amiral anglais : « Comme [celui-ci] ne s'est pas cru en force suffisante pour nous disputer le passage dans la Méditerranée, il a pris le parti de profiter de cette circonstance pour faire sa retraite, si bien que le lendemain nous n'en avons plus eu connaissance et ne savons même pas quelle route il a fait[e] » [23]. Une interprétation pour le moins tendancieuse,

[20] Id., *Lettre à Jussieu*, 25 floréal an VII [14 mai 1799], *loc. cit.*

[21] *Journal de bord de* L'Océan (ANF, série marine, 4 JJ) ; Moras, *Expédition de la flotte de Brest dans la Méditerranée an VII* (AMV, BB4-131).

[22] Id., *Lettre à Jussieu*, 25 floréal an VII [14 mai 1799], *loc. cit.*

[23] *Ibid.*

puisqu'après avoir reformé son armée, Bruix renonce à chercher Keith. Il regagne *L'Océan* avec son état-major le 6 au petit matin et embouque le détroit de Gibraltar, vide de toute voile ennemie.

Bruix tient le destin de l'armée d'Égypte dans ses mains. Sa supériorité lui permet de déjouer le dispositif anglais très dispersé. Il remonte jusqu'au cap Palos pour filer droit sur Malte. Mais dans la nuit du 6 au 7, trois vaisseaux s'abordent (*Le Batave, Le Fougueux, Le Cisalpin*). L'un a cassé son beaupré et toute la guibre ; l'autre a son avant fracassé et le troisième signale des avaries. « Je ne puis exposer les deux premiers à aller seuls à Toulon », explique Bruix au Directoire. « J'ai cru devoir me rendre directement à Toulon » [24], ainsi que ses instructions le lui prescrivent. L'armée atterrit à Toulon le 13 mai. Bruix gâche une des plus belles surprises stratégiques de l'histoire maritime.

L'amiral en est conscient, aussi se justifie-t-il longuement auprès du Directoire [25]. Il avance une contre-proposition : enlever la Sicile à la faveur d'un coup de main et inciter les Espagnols à reprendre Mahón. En attendant la réponse du Directoire, Bruix se démène pour faire accélérer les réparations. La liste des travaux s'allonge : la visite des mâtures du trois-ponts *Le Terrible* et du *Formidable* découvre la malfaçon d'une hune pourrie qui se casse en deux et d'une autre sur le point de s'effondrer. Bruix fulmine contre l'arsenal brestois, l'accusant d'avoir saboté l'armement. Baudin est loin de ces préoccupations. Il demande à Jussieu des nouvelles des démarches entreprises auprès du Directoire, plus particulièrement auprès du directeur La Réveillère, concernant « le grand voyage » et s'il y a encore une chance qu'il ait lieu « dans cette saison » : « Pour moi, si je suis rappelé à Paris pour le mettre à exécution, ce jour-là sera le plus heureux de ma vie » [26], assure-t-il à Jussieu. Obnubilé par son projet de circumnavigation, Baudin continue à se fourvoyer sur la gravité de la situation.

Pendant ce temps, Keith abandonne le blocus de Cadix sur ordre de Jervis pour défendre Minorque, dangereusement exposée. Le 10 mai, *Le Berceau* a atterri à Cadix avec les dépêches de Bruix présentant le départ de José de Mazarredo comme une « urgente nécessité ». Celui-ci se résout à obtempérer et pénètre à son tour, le 14, en Méditerranée avec 17 vaisseaux (dont 5 trois-ponts), 4 frégates et 3 avisos. À la hauteur du cap de Gata, il est assailli par un coup de vent : une calamité pour ces vaisseaux mal armés, mal équipés, mal commandés. Alors que l'escadre de Keith étale ce coup de vent sans en souffrir, celle des Espagnols compte 9 vaisseaux sur 17 démâtés en totalité ou en partie, et les 8 autres ne marchant qu'à grand peine. Le 20 mai, jour où Keith arrive à Minorque, Mazarredo pénètre à Carthagène. La traversée a duré six jours, il n'en a pas fallu davantage pour que son escadre soit ravagée. Mazarredo estime à un mois le temps des réparations.

À son arrivée à Toulon, l'amiral a appris les revers de l'armée française en Italie. Le général russe Souvorov, qui a fait sa jonction avec l'armée autrichienne de Michaël Melas, a battu le général Moreau à Cassino. Les Français ont évacué Milan. Moreau a demandé à Macdonald, qui a dû abandonner Naples, de remonter le

---

[24] E. Bruix, *Lettres au Directoire*, 18 floréal an VII [7 mai 1799] (ANF, AF III/600).

[25] Id., *Lettres au Directoire*, 24 floréal an VII [13 mai 1799] (*ibid.*).

[26] N. Baudin, *Lettre à Jussieu*, 25 floréal an VII [14 mai 1799], *loc. cit.*

soutenir. La situation est très critique. Le Directoire, dans ses nouvelles instructions, commande à Bruix de concourir par tous les moyens à la jonction de Moreau et de Macdonald, en transportant au besoin ce dernier par mer. Il lui prescrit de se concerter avec Moreau pour mettre ses troupes de débarquement à sa disposition, de faciliter l'approvisionnement de la Ligurie et de la Toscane [27]. Bruix envoie quatre convois de blé à Gênes et arme le vaisseau vénitien le *Frontin* avec 1 000 quintaux de vivres, biscuit, farines, salaison, vin, eau-de-vie et munitions de guerre. Le 27 mai, il reprend la mer avec 22 vaisseaux à destination de Gênes et débarque 5 000 hommes en rade de Vado pour soutenir Savone, pressée par l'ennemi.

De son côté, le 26 mai, le Directoire, alarmé de la tournure prise par les événements sur terre, décide de rappeler Bonaparte et revient à l'idée d'incorporer les vaisseaux de de Mazarredo à l'escadre française. Bruix disposerait ainsi d'une *armada* d'une quarantaine de voiles avec laquelle il serait en mesure de reconquérir la maîtrise de la Méditerranée, de secourir Malte, d'aborder en Égypte, d'y prendre et de ramener Bonaparte avec tout ou partie de son armée. Par une voie détournée, la campagne est ainsi ramenée à son premier objet [28]. Talleyrand pousse Bruix à l'action : « C'est à l'audace que la République a dû la plus grande partie de son succès ». Mais l'amiral doute de la faisabilité d'une telle opération alors que les Anglais ont dû prendre position pour lui barrer l'accès à la Méditerranée orientale.

De fait, le 1er juin Keith est parti à sa recherche avec 22 vaisseaux dont 6 trois-ponts. Arrivé en vue de Toulon le 3, il s'est porté sur Gênes. D'après son plan, une grande bataille navale est inévitable en mer Tyrrhénienne. De quelque côté que les Français se retournent, ils devraient se heurter à des divisions britanniques : Keith au nord, Nelson au sud qui alignent 16 vaisseaux. Bruix, ayant appris le passage de Keith devant Toulon, quitte précipitamment le mouillage de Vado. Serrant la côte d'aussi près que possible, il croise de nuit l'escadre de Keith qui est un peu plus au large. À la hauteur de Toulon, il détache une corvette pour donner l'ordre aux 2 vaisseaux en réparation de le rejoindre, puis il file vers Carthagène où il atterrit le 23 juin. Il y découvre la flotte de Mazarredo miraculeusement remâtée, à l'exception de 5 vaisseaux toujours en réparation. Il est bientôt rejoint par ses deux vaisseaux, ce qui porte à 41 vaisseaux la flotte combinée. La concentration réclamée par le Directoire est enfin accomplie. Mais la donne politique a changé.

Baudin, acteur de l'expédition

Le 18 juin, cinq jours avant que Bruix n'atterrisse à Carthagène, la crise politique a entraîné la formation du « troisième Directoire ». Aux élections, les jacobins ont obtenu la majorité dans les conseils et rendu le gouvernement responsable des revers militaires. Sieyès en profite pour éliminer trois de ses adversaires : les Directeurs La Révellière-Lépeaux, Treilhard et Merlin de Douai. Une mauvaise nouvelle pour Baudin qui perd avec La Révellière-Lépeaux son protecteur le plus proche des arcanes du pouvoir. Autre répercussion des changements politiques, le 2 juillet le

---

[27] *Lettre du Directoire à Bruix*, 30 floréal an VII [20 mai 1799] (ANF, AF III/603).

[28] *Ibid.* ; TALLEYRAND, *Lettre à Bruix*, 7 prairial an VII [26 mai 1799] (ANF, AF III/604, plaq. 4203).

ministère de la Marine est confié à Bourdon de Vatry, alors commissaire de la marine à Anvers [29]. Le ton des instructions du Directoire change radicalement : « Comme vous avez sous vos ordres la presque totalité des vaisseaux de la République, et qu'un échec serait désormais irréparable, le Directoire vous recommande d'apporter la plus grande circonspection dans l'emploi de vos forces » [30]. Pour sa part, Bruix a toujours l'intention d'appliquer les instructions du 26 mai et entreprend de convaincre Mazarredo qu'il est possible de surprendre Jervis avant qu'il n'opère sa jonction avec les autres divisions anglaises, et de secourir Malte [31]. Estimant les forces anglaises à 60 vaisseaux – chiffre exagéré –, Mazarredo ne voit rien d'autre à faire que de rallier Cadix, peut-être de reprendre Minorque : « Ce serait faire une grande chose » [32]. Embarrassé, Bruix songe à un expédient : suivre les Espagnols dans l'Atlantique sans toucher Cadix, attendre au large le passage des Anglais lancés à leur poursuite pour rentrer en Méditerranée et exécuter la mission initiale. Le 28 juin, Bruix revient à la charge, en insistant sur la reprise de Mahón pour appâter les Espagnols. Rien n'y fait, les deux amiraux ne parviennent pas à se mettre d'accord sur un plan d'opération. Mazarredo transmet à la cour madrilène la proposition de Bruix d'une feinte dans l'Atlantique, accompagnée de la mention « absurde ». Mais il est un point sur lequel Mazarredo et Bruix s'accordent, c'est sur la dangerosité d'un séjour prolongé à Carthagène, les Anglais pouvant surgir à tout moment et les bloquer. Aussi décident-ils de lever l'ancre le 29 juin, pour aller mouiller à Cadix où ils parviennent le 10 juillet. La flotte combinée – 65 voiles dont 24 vaisseaux français et 18 espagnols – tourne le dos à ses objectifs. Elle vient de sortir de la Méditerranée !

Avec difficulté, Bruix complète ses vaisseaux à cinq mois de vivres et en eau. Convaincu que le plan de son collègue est de rester à Cadix, il décide de lui forcer la main. C'est à ce moment qu'intervient Nicolas Baudin. Jusque-là, il a été un observateur qui a suivi toutes les péripéties de l'expédition et des négociations. Ses courriers ne donnent pas l'impression qu'il y ait pris un grand intérêt. En tout cas, il a mis à profit les escales – Toulon Gênes, Vado, Carthagène – pour tenter de collecter des « objets d'histoire naturelle » et faire des parties de botanique. Le 12 juillet, Bruix le dépêche secrètement à Madrid pour renseigner l'ambassadeur de France sur la situation de l'armée navale et lui donner un argumentaire en vue d'obtenir un ordre formel du gouvernement espagnol pour obliger Mazarredo à quitter Cadix [33]. Mais lorsque Baudin parvient à Madrid, Ferdinand Guillemardet a anticipé la requête de l'amiral et obtenu du gouvernement espagnol « des pouvoirs tels [que Mazarredo] ne puisse plus motiver ses lenteurs et ses objections sur l'obligation de consulter la cour sur chacun des mouvements de son escadre » [34]. De fait, le 12 juillet, jour du départ de Baudin de Cadix, le gouvernement espagnol a donné l'ordre à

---

[29] *Arrêté du directoire*, 14 messidor an VII [2 juil. 1799] (ANF, AF III/612, plaq. 4290).

[30] *Lettre du Directoire à Bruix*, 3 messidor an VII [21 juin 1799], dans DOUIN, *op. cit.*, pp. 198-199.

[31] E. BRUIX, *Lettre à Mazarredo*, 5 messidor an VII [23 juin 1799] (AMV, BB4-131).

[32] J. DE MAZARREDO, *Lettre à Bruix*, *ibid.*

[33] E. BRUIX, *Lettre au ministre de la Marine*, 24 messidor an VII [12 juil. 1799], *ibid.*

[34] F. GUILLEMARDET, *Lettre au ministre de la Marine*, 30 messidor an VII [18 juil. 1799] (AMV, BB4-132).

Mazarredo d'accompagner Bruix : « Les forces combinées essaieraient de débloquer l'escadre espagnole qui est à Rochefort et l'escadre hollandaise qui est au Texel. Les escadres franco-espagnoles iront ensuite faire une expédition en Irlande ou ailleurs, conformément à ce que décideront les puissances alliées » [35]. Courrier et émissaire extraordinaire se sont croisés. La mission de Baudin est un coup d'épée dans l'eau. Guillemardet le charge de ramener à Paris les dépêches de Bruix et les siennes durant cette phase de tension franco-espagnole. Il ajoute dans son courrier au ministre de la Marine : « Nous n'avons pas cru l'un et l'autre qu'il fût nécessaire de vous les expédier par un extraordinaire parce qu'après les nouveaux ordres qui ont été adressés le 24 à Mazarredo elles n'ont plus le caractère d'urgence » [36]. Dont acte. Lorsqu'en janvier 1800, Baudin revendiquera « l'arrivée à Brest de l'armée espagnole » comme étant le « résultat de [ses] démarches auprès de la cour de Madrid » [37], il s'arrange avec la vérité. Baudin n'oublie pas l'essentiel et profite de son passage à Madrid pour déjeuner avec le botaniste Antonio José Cavanilles, dont il espère obtenir pour Jussieu « quelque chose de bien rare » [38].

In fine, le 21 juillet, la flotte combinée – 40 vaisseaux, 22 frégates et bâtiments inférieurs – sort de Cadix. Le 8 août, elle jette l'ancre en rade de Brest. Juste à temps. Keith, informé par des neutres de la direction de la flotte franco-espagnole, a fait force de voiles et parvient le 14 août à la pointe d'Ouessant pour constater que la flotte combinée lui a échappé. Ainsi s'achève cette insolite campagne où Bruix n'a atteint aucun de ses objectifs, mais a ramené la flotte intacte, ravitaillé l'armée d'Italie et tient sous sa coupe la flotte espagnole comme le gage d'une alliance déliquescente. De son côté, Nicolas Baudin prend le chemin de Paris pour rendre compte de sa mission. Passant par Bayonne puis Bordeaux, il arrive dans la capitale courant fructidor de l'an VIII. Son projet de voyage est plus que compromis en raison de l'éviction de La Révélière-Lépeaux du Directoire, et de la dégradation de la situation militaire. Mais le retour en France de Bonaparte et le coup d'État du 18 brumaire vont rebattre les cartes, d'autant que Bruix fait partie des intimes du nouveau premier consul…

Pour conclure…

Baudin ne donne pas l'impression de s'être passionné pour le raid de Bruix en Méditerranée, c'est un euphémisme. À sa décharge, à l'instar de la grande majorité des milieux maritimes de son époque, il ne croit pas à la guerre d'escadre, eu égard à l'écrasante supériorité de la *Royal Navy.* La stérilité de la campagne de Bruix lui donne en quelque sorte raison. Dans une lettre adressée au vice-amiral Truguet le 21 janvier 1796, il se déclarait fermement partisan de la guerre de course et proposait de harceler les convois anglais sur la route maritime au large de… Sainte-Hélène [39]. Il n'empêche

---

[35] *Lettre du Ministre d'État à Mazarredo*, 24 messidor an VII [12 juil. 1799], *ibid.*

[36] F. GUILLEMARDET, *Lettre au ministre de la Marine*, 30 messidor an VII [18 juil. 1799], *loc. cit.*

[37] N. BAUDIN, *Lettre au premier consul*, 17 nivôse an VIII [7 janv. 1800] (AMV, CC[7] alpha 126).

[38] ID., *Lettre à Jussieu*, 30 messidor an VII [18 juil. 1799] (ANF, fonds Muséum, AJ/15/742).

[39] ID., *Lettre à Truguet*, 1er pluviôse an V [21 janv. 1796] (AMV, CC[7] alpha 126).

que toutes les missives de Baudin expriment son obsession pour son projet de voyage scientifique, même si l'identité de ses correspondants, tous liés au monde scientifique, peut biaiser et expliquer leur contenu. Il regrette sans fard de n'avoir pu se « procurer que très peu d'objets d'histoire naturelle et presque rien en botanique » ; déception à peine compensée par « une petite collection de laves volcaniques assez gentille ». À croire que la République a organisé cette campagne en Méditerranée à la seule fin d'en découvrir la faune et la flore ! Il envie beaucoup Bonpland et Humboldt [40] – qui aurait dû l'accompagner dans son expédition de 1798 si elle n'avait pas été annulée – d'être parvenus à partir explorer l'Amérique du Sud grâce au sauf-conduit du roi d'Espagne Charles IV : « Ils sont l'un et l'autre bien plus heureux que moi ». Baudin est un bien curieux capitaine de vaisseau, habité par la seule passion de l'exploration et de la découverte. Il n'hésite pas à monter en épingle son rôle dans l'expédition, à se prétendre « chef d'état-major » de Bruix et à revendiquer le premier rôle dans l'obtention de la sortie de la flotte espagnole de Cadix. Il se plaint même d'être oublié dans les promotions et de n'avoir reçu aucun avancement, en somme il réclame un retour sur investissement. La démarche est surprenante pour un capitaine de vaisseau de fraîche date, propre à accroître l'agacement et le ressentiment à son égard dans la marine où sa légitimité continue à être mise en cause, ainsi que l'incompréhension rédhibitoire qui s'installera entre lui et son état-major durant son expédition dans les Terres australes, en apportera la preuve.

[40] Le naturaliste Aimé Goujaud dit Aimé Bonpland (1773-1858) explora les régions équinoxiales de l'Amérique de 1799 à 1804 en compagnie de Humboldt. Il fut nommé, en 1808, responsable des parcs et jardins de Malmaison.

Les jardins de Trianon de 1750 à 1805

Gabriela Lamy

L'histoire ne retient aujourd'hui des jardins du Petit Trianon à Versailles que la présence mythique de la reine Marie-Antoinette associée à des fêtes et réceptions d'un « enchantement parfait » [1]. Pourtant ces jardins sont avant tout issus de la complicité d'un roi et de ses jardiniers [2]. Louis xv, après la paix de 1748, envisage la création à Versailles d'une retraite studieuse et secrète. À partir de 1749, il confie à son premier architecte Ange-Jacques Gabriel le soin d'aménager, aux abords du palais du Grand Trianon, le Pavillon Français. Puis le long d'une avenue descendant du bassin du Trèfle, il fait construire une maison pour son nouveau jardinier, une figuerie, des serres chaudes et une orangerie. Chacune de ces constructions s'articule autour d'un jardin où sont rassemblées des plantes rares [3]. L'agronome Duhamel du Monceau cite plusieurs espèces étrangères qui y sont cultivées et qu'il a eu l'occasion d'y observer [4], illustrant ainsi la nouveauté et la diversité de cette récente collection. Il mentionne avec éloge le jardinier-fleuriste Claude Richard (1705-1784), originaire de Saint-Germain-en-Laye, chargé depuis 1750 de l'entretien de ces nouveaux jardins.

En 1757 ces premières installations sont démolies et une nouvelle composition de jardins va peu à peu se mettre en place sur les façades nord et est du futur petit

---

[1] Gustave Desjardins, *Le Petit Trianon, histoire et description*, Versailles, Bernard, 1885, p. 265.

[2] Voir en particulier Thomas Blaikie, *Sur les terres d'un jardinier, journal de voyages (1775-1792)*, éd. par Janine Barrier et Monique Mosser, Besançon, Éditions de l'imprimeur, 1997.

[3] Nicolas-Antoine Dezallier d'Argenville, *Voyage pittoresque des environs de Paris*, Paris, de Bure, 1755.

[4] Henri Duhamel du Monceau, *Traité des arbres et arbustes qui se cultivent en France en pleine terre,* Paris, Guérin-Delatour, 1755.

château de Trianon [5]. Une nouvelle orangerie est construite devant laquelle s'étend le jardin fleuriste où sont présentées par ordre de floraison les sept belles fleurs d'élite : primevères, oreilles d'ours, jacinthes, anémones, tulipes, renoncules et œillets. Le jardin potager se voit doté de nouvelles serres chaudes pour y cultiver les ananas, forcer les fruitiers (poiriers, pêchers, raisins) et observer la multiplication des fraises. Enfin un troisième type de jardin est proposé : un jardin botanique permettant d'étudier en un seul lieu des plantes rassemblées des quatre parties du monde. Un premier jardin botanique de forme carrée avec serre chaude et bassin de plantes aquatiques est aménagé à droite de la nouvelle orangerie. Devenu très vite trop petit, on en repousse le mur d'enceinte pour l'agrandir une première fois vers le sud en 1761 et une seconde fois vers le nord en 1767, en démolissant l'ancienne serre chaude remplacée par une nouvelle grande serre. Cette remarquable collection botanique de 4 000 plantes permet à Bernard de Jussieu, médecin et professeur de botanique au Jardin du roi à Paris, assisté du botaniste Michel Adanson, de mettre en place une nouvelle classification botanique, la classification naturelle.

Voyageurs et marins sont invités à rapporter graines et plantes à Trianon pour enrichir cette collection. Louis-Guillaume Lemonnier (1717-1799), premier médecin ordinaire de Louis XV à Versailles et professeur de botanique au Jardin du roi à Paris depuis 1755, envoie ainsi en mission le docteur Simon et André Michaux en Perse, Antoine Richard sur les côtes méditerranéennes, Pirault sur les bords de l'Euphrate, Aublet et Richard neveu à Cayenne, René-Louiche Desfontaines dans l'Atlas. En 1760, Antoine Richard, second fils de Claude Richard, accompagne en tant que botaniste-voyageur le comte de Lannion aux Baléares. Ce dernier venait d'être nommé gouverneur de Port-Mahón à Minorque après la récente victoire navale remportée en 1756 par l'amiral de La Galissonnière [6], ami de Duhamel du Monceau. Le 27 octobre 1760, la gazette hebdomadaire *L'avant-coureur* annonce que l'on venait de recevoir à Trianon, de la part d'Antoine Richard, des semences rares pour le jardin botanique et pour les serres chaudes : les graines de giroflée de Mahón ou *Cheiranthus maritimus* sont par exemple aussitôt utilisées par son père comme plante d'ornement pour réaliser de nouvelles bordures. Ce nouveau type de décoration s'appellera longtemps « gazon de Versailles » [7].

Après le retour d'Antoine en 1762, son père entame une correspondance avec Linné et un échange de lettres et de plantes s'établit entre Versailles et Uppsala. Antoine Richard rédige une *Flore de Majorque et des îles Baléares* qu'il envoie

---

[5] Les travaux de construction du château s'échelonnent de 1762 à 1768 ; il est intéressant de constater que les jardins sont aménagés et fonctionnels sur les trois faces du futur pavillon bien avant l'achèvement des travaux.

[6] L'amiral Roland-Michel de La Galissonnière (1693-1756) est le petit-fils de Michel Bégon (1638-1710), intendant de la marine à Rochefort. Officier de marine, il fut gouverneur du Canada de 1747 à 1749. Passionné de botanique, il acclimate dans sa propriété du Pallet, au bord de la Sèvre nantaise, de nombreux végétaux étrangers dont le catalpa, le sassafras, le tulipier de Virginie, le cyprès de Louisiane, le plaqueminier et le tulipier de Virginie.

[7] Pierre-Marie GAULT DE SAINT-GERMAIN, *Collection des fleurs et des fruits peints d'après nature par Jean-Louis Prévost, avec les explications des planches par Ant.-Nic. Duchesne*, Paris, Vilquin, 1805, pl. 39.

quelques années plus tard à Linné et dans laquelle les plantes sont classées selon le mode linnéen [8]. Ce dernier lui répond, enthousiaste, le 16 février 1770 :

> J'ai passé la nuit dernière sans dormir : je l'ai consacrée tout entière à lire votre *Flore*, et celle-ci était passée avant que je n'eusse fini ma lecture. Grand Dieu ! Qu'ils sont heureux les habitants de ce pays d'avoir dans leurs prairies toutes ces fleurs qui font l'ornement de nos jardins, même nos jardins académiques [9].

Le baron de Breteuil, ambassadeur de France à Stockholm, est invité à faciliter l'envoi des paniers de plantes soigneusement emballées : celles-ci voyagent par mer jusqu'au Havre, remontent la Seine jusqu'au port Marly puis sont livrées à Trianon par voie carrossable.

Le 12 août 1765, *L'avant-coureur* annonce que le chevalier Turgot [10] vient de rapporter de la nouvelle colonie de la Guyane un grand nombre de plantes curieuses pour Trianon, dont la vanille et le cacaoyer. Le retour du chevalier Turgot de Guyane est mentionné positivement par la presse sur le plan botanique, alors que sa mission de création d'une nouvelle colonie française de « France équinoxiale » s'était terminée au bout de trois mois seulement par le légendaire désastre de Kourou qui avait causé plusieurs milliers de morts.

Le 9 septembre suivant, la même gazette signale l'arrivée à Trianon, le 19 août, du thé. Cet arbuste tant attendu est rapporté de Chine par l'abbé Gallois [11]. Le 24 août, en présence de l'abbé, Richard le montre à Louis XV, ainsi que le cafier – aujourd'hui appelé caféier –, le manguier, le jambosier et d'autres arbres curieux. Une planche de l'herbier de Jussieu illustre cet événement botanique [12] : un premier échantillon a été récolté à Trianon par Philibert Commerson [13] le 7 novembre 1765. Commerson porte

---

[8] Merci à Gina Douglas, archiviste à la Linnean Society of London, de nous avoir transmis la copie de cette *Flore* conservée à Londres. Ce manuscrit a été publié par Pierre-Joseph Buc'hoz, *Flora balearica*, 1771 ; à ce jour cette publication n'a toujours pas été retrouvée.

[9] Armand Landrin, « Correspondance inédite de Linné avec Claude Richard et Antoine Richard (1764-1774) », *Mémoires de la Société des sciences naturelles de Seine-et-Oise*, Versailles, 1863. La correspondance de Linné est consultable sur le site http://linnaeus.c18.net/Letters/

[10] Frère cadet d'Anne-Robert-Jacques Turgot, contrôleur des finances et futur ministre de Louis XVI, Étienne-François Turgot (1721-1789), féru de botanique, entretient dans son château de Bons près de Falaise en Normandie un jardin où il acclimate de nombreux végétaux étrangers. Il avait publié en 1758 un *Mémoire instructif sur la manière de rassembler, de préparer, de conserver et d'envoyer les diverses curiosités d'histoire naturelle*. Cette publication correspond à une troisième édition complétée du même avis publié la première fois en 1752 par Duhamel du Monceau en collaboration avec l'amiral de La Galissonnière.

[11] Jérôme Gallois partage avec son frère Joseph-René Gallois (1719-1779), médecin de la compagnie des Indes, la même passion pour les plantes et la botanique. Ce dernier est autorisé à construire en 1773 une serre chaude pour la conservation de plantes étrangères sur un terrain face au logement des médecins à l'intérieur de l'arsenal de Lorient.

[12] Paris, Muséum national d'histoire naturelle [MNHN], Laboratoire de Phanérogamie, Herbier Jussieu, Amentaceæ, 3230 *Ulmus* 16947 *Pumila*. Le professeur Aymonin authentifie avec Cécile Aupic, le 10 octobre 2004, l'écriture de Commerson.

[13] Philibert Commerson (1727-1773) est médecin botaniste. Il accompagne l'expédition de Bougainville autour du monde à bord de *L'Étoile* partie de Rochefort le 1er février 1767.

sur l'étiquette de *determinavit* un commentaire très caustique sur la dénomination de cette plante donnée par l'abbé Gallois [14] :

> *Ulmus*... Le thé prétendu de l'abbé Gallois – Pseudo tea. Mr de Jussieu croit que c'est une espèce d'orme mais nullement le thé. Mr Poivre dit (peut-être par complaisance pour l'abbé Gallois) que si ce n'est pas le vrai thé c'en est du moins une espèce employée de même à la Chine. Ex H. Trian. 7e 9bre 1765.

Ce n'est qu'en 1779 que cet arbrisseau fleurira pour la première fois permettant de lui donner un nom. Louis-Claude Richard, neveu du jardinier de Trianon, donnera une description [15] de la plante qu'il nommera *Ulmus lucida pumila* [16]. Le deuxième échantillon de la planche d'herbier a été prélevé dans le jardin de M. Henri, jardinier au faubourg Saint-Antoine. L'intérêt des pépiniéristes pour les plantes nouvelles est donc perceptible à l'analyse de cette source d'archive.

Nicolas-Antoine Duchesne, fils du prévôt des bâtiments du roi, effectue à Trianon ses premières observations sur les fraises, notamment celles du Chili, rapportées cinquante ans auparavant par l'ingénieur Amédée Fraizier.

En janvier 1770, Antoine Richard se rend à Brest en plein hiver pour recevoir une cargaison de plantes à bord du *Sphinx* commandé par le capitaine d'Hector revenant de l'océan Indien. L'envoi préparé par Pierre Poivre, intendant des îles Mascareignes, comprend des arbres de la Chine dont l'anis étoilé, le buis de Chine [17] et le chamlagu, autrement appelé caraganier ou acacia jaune. Le commandant de la marine à Brest déplore la perte de dix-neuf hommes d'équipage et l'envoi de cinquante hommes à l'hôpital [18]. On peut imaginer l'état des plantes au vu de celui des marins… La nécessité d'avoir dans le port de Brest un jardin botanique où accueillir, acclimater et diffuser des plantes ayant subi un long voyage s'impose et un jardinier-botaniste aux compétences reconnues est nommé à la tête du nouveau jardin botanique de l'école de

---

Voir Jeannine Monnier, Anne Lavondes, Jean-Claude Jolinon et Pierre Élouard, *Philibert Commerson, le découvreur du bougainvillier*, Châtillon-sur-Chalaronne, Association Saint-Guignefort, 1993.

[14] Cette animosité est toujours perceptible dans une lettre adressée de l'île de France par Commerson au docteur Lemonnier en date du 30 avril 1772 : « il faudra surtout vous défier de tout ce qui porte nom de *Gallois* » (Paul-Antoine Cap, *Philibert, Commerson, naturaliste voyageur*, Paris, Victor Masson, 1861).

[15] Cette description sera lue à l'Académie des sciences en 1783 : « Rapport des commissaires du 1er février 1783, sur une description de quatre arbres ou arbrisseaux nouveaux présentée par Richard », *Procès-verbaux de l'Académie royale des sciences*, t. 102 (1780-1783).

[16] Louis-Claude Richard, *Lettre à Linné fils*, 17 déc. 1779. Nous remercions Mme Gina Douglas pour la communication de ce manuscrit, en latin, conservé à la Linnean Society of London.

[17] *Murraya exotica* ou *Marsana buxifolia*, du nom de la comtesse de Marsan, gouvernante des enfants de France. Elle avait mis son jardin de sa maison de Montreuil à Versailles à la disposition du docteur Lemonnier.

[18] Lettre de Rosilly, commandant de la Marine à Brest, 1er janv. 1770 (Brest, Archives navales, 1A/05). Nous remercions M. Claude-Youenn Roussel pour la communication de cette information.

chirurgie de la marine de Brest, créée en 1768. Antoine Laurent [19], jardinier originaire de Lyon, en prend la direction en 1771. Il avait passé deux années d'apprentissage du 1er janvier 1766 au 31 décembre 1767 au jardin royal de Trianon où il avait pu s'initier à la culture complexe des plantes étrangères.

Le Sphinx est précédé de peu en Bretagne par *La Boudeuse* avec à son bord Potaveri, « Taïtien » qui avait suivi Bougainville en France. Se serait-il ensuite rendu à Trianon où, selon l'abbé Delille, il serait tombé en larmes au pied d'un arbre de son pays qu'il venait de reconnaître ?

Je t'en prends à témoin, jeune Potavéri.
Un jour, dans ces jardins où Louis à grands frais
.....
De vingt climats divers en un seul lieu rassemble
Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,
Qui, changeant à la fois de saison et de lieu,
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu,
L'Indien parcourait leurs tribus réunies,
Quand tout à coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans
Frappe ses yeux. Soudain, avec des cris perçants
Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers [20].

À partir de 1774, la reine Marie-Antoinette ordonne la réorganisation des collections botaniques aménagées de façon pittoresque dans le nouveau jardin anglo-chinois. Un bâtiment à double usage de serre chaude et d'orangerie est livré aux jardiniers en 1777, permettant de conserver les plantes rares et fragiles. En 1783 Pierre-Joseph Buc'hoz [21] publie le *Jardin d'Éden ou Le paradis terrestre renouvelé dans le jardin de la reine à Trianon* qui rassemble, en un recueil *in folio*, 260 gravures de plantes étrangères cultivées à Trianon. Du cap de Bonne-Espérance à la Guyane, de la Chine à la Virginie, le « jardin d'Éden » permet de mettre ainsi en scène voyageurs, botanistes, princes et financiers qui ont permis de constituer une collection botanique méconnue et oubliée. Buc'hoz publie également les dessins de Louis-Barthélémy Fréret, peintre originaire de Cherbourg, nommé le 1er juin 1785 « peintre de la reine pour les fleurs étrangères » [22].

---

[19] Claude-Youenn Roussel et Arièle Gallozzi, *Jardins botaniques de la marine en France. Mémoires du chef-jardinier de Brest Antoine Laurent (1744-1820)*, Le Conquet, Coop Breizh, 2004.

[20] Jacques Delille, *Les jardins, ou L'art d'embellir les paysages*, Paris, Didot l'aîné, 1782.

[21] Pierre-Joseph Buc'hoz (Metz, 1731-Paris, 1807), médecin botaniste, attaché à la maison de Monsieur, frère de Louis XVI, est déjà vivement critiqué de son vivant et qualifié au XIXe siècle de « *miserabilissimus compilator* ». Il publie un très grand nombre d'ouvrages d'histoire naturelle dont plusieurs *in folio*. Très proche de la cour, il fut un véritable chroniqueur des faits scientifiques et botaniques des princes qu'il avait le privilège de côtoyer.

[22] Nous remercions Mme Perrier-Robbe, directrice des musées de Cherbourg-Octeville, ainsi que Mme Coëpel pour la communication de ce document conservé à la mairie de Cherbourg.

Le petit-fils du jardinier Claude Richard, Louis-Claude Richard (1754-1821), part en 1780 sur les traces de Jean-Baptiste Fusée-Aublet en Guyane. Après neuf ans d'absence, il rapporte en 1789 de nombreuses caisses d'histoire naturelle et de très beaux dessins.

À la Révolution, les nouvelles pépinières de Versailles – Trianon, Le Chesnay et le « Potager du dernier roi » – sont réorganisées à partir des collections botaniques confisquées aux jardins d'émigrés et condamnés. Elles continuent à bénéficier des envois de voyageurs, dont notamment ceux de François-André Michaux. Son père, André Michaux [23], avait déjà fait parvenir à Trianon des caisses de plantes américaines en 1786 et 1789.

Enfin Félix Delahaye, jardinier de l'expédition d'Entrecasteaux partie en 1791 à la recherche de La Pérouse [24], devient à son retour en France jardinier en chef des pépinières de Trianon, en février 1798 : il augmente les pépinières nationales de Versailles en créant la pépinière du Chesnay, à la porte Saint-Antoine. En 1805, il est appelé à la Malmaison pour diriger les jardins de l'impératrice Joséphine [25].

C'est le travail de tous ces hommes au Petit Trianon qu'il est intéressant de retrouver et de découvrir afin de mieux comprendre ces jardins exceptionnellement préservés, contrairement à d'autres qui ont disparu dans la tourmente révolutionnaire ou dans la logique urbaine des villes.

---

[23] Régis Pluchet, « André Michaux, le laboureur explorateur », *Hommes et plantes*, hiver 2005.

[24] Hélène Richard, *Le voyage de d'Entrecasteaux à la recherche de La Pérouse*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 1988.

[25] Bernard Chevallier, *Malmaison, château et domaine, des origines à 1904*, Paris, Réunion des musées nationaux, 1989 ; Félix Delahaye était entré en 1784 comme élève jardinier au jardin botanique de Rouen où le docteur Amable Pinard enseignait la botanique. Un échange de plantes s'était depuis longtemps établi entre les jardins du roi de Trianon et de Rouen.

DEUXIÈME PARTIE

L'expédition aux Terres australes : les relâches

Les Canaries au carrefour des grandes campagnes maritimes du XVIIIe siècle

José M. Oliver

Situées dans l'océan Atlantique, entre les 27º et les 29º de latitude Nord et les 14º et les 18º de longitude Ouest, les Canaries sont constituées de sept îles et quatre îlots. Elles sont séparées du continent africain par une petite centaine de kilomètres et se trouvent à environ 1 400 kilomètres de l'Europe. Les principales caractéristiques de chacune des îles et îlots sont reprises dans le tableau ci-dessous [1] :

Îles	Aire (km^2)	Altitude (m)	Périmètre (km)	Distance de l'Afrique (km)
Ténériffe (Tenerife)	2 034	3 718	269	284
Fortaventure (Fuerteventura)	1 655	807	255	95
Grande Canarie (Gran Canaria)	1 560	1 948	197	196
Lancerotte (Lanzarote)	807	670	203	125
La Palme (La Palma)	708	2 426	126	416
Gomère (Gomera)	370	1 487	87	333
Fer (Hierro)	269	1 501	95	383
La Graciosa	27,5	266	28	151
Alegranza	10,2	289	14	168
Lobos	4,4	122	9	123
Montaña Clara	1,3	256	4	159

[1] D'après José Maria Fernández Palacios et José Luis Martín Esquivel (dir.), *Naturaleza de las Islas Canarias : ecología y conservación*, Santa Cruz de Tenerife, Ediciones Turquesa, 2001, p. 44.

Bien que connues depuis l'Antiquité – et souvent identifiées comme étant les îles Fortunées, les vestiges des champs Élysées ou les débris de l'Atlantide –, les Canaries ne sont représentées sur les cartes qu'à partir du XIVe siècle, suite aux expéditions du Génois Lancelotto Mallocello. En fait, elles ne feront vraiment partie du « monde réel » que lorsque les Français Jean de Béthencourt et Gadifer de La Salle entreprendront la conquête de l'archipel au nom d'Henri III de Castille. Cette campagne d'annexion, qui a quasiment duré cent ans, a commencé par la colonisation de Lancerotte (1402) et s'est terminée par la prise de Ténériffe (1496). La chronique de la première phase de cet exploit, rédigée en français par les chapelains de l'expédition, constitue le premier texte de l'histoire des Canaries et l'un des premiers témoignages de l'expansion atlantique française [2].

Après son incorporation définitive à la couronne d'Espagne et suite à la découverte du continent américain, cet archipel cessera d'être considéré comme l'extrémité occidentale du monde et deviendra, grâce à sa situation géographique privilégiée, une escale incontournable pour les navires qui parcourent l'Atlantique en direction des côtes africaines, du Nouveau Monde et du Pacifique. Il faut signaler par ailleurs, que l'île de Fer – où se situait le méridien dit d'origine ou méridien zéro d'après l'ordonnance promulguée par Louis XIII le 1er juillet 1634 – et celle de Ténériffe – avec le pic du Teide, de 3 718 mètres, aperçu de très loin – vont longtemps servir aux navigateurs comme points de repère et leur permettre de corriger, le cas échéant, le calcul de la longitude et la route de leurs vaisseaux. Cette prédilection pour les îles Canaries, par rapport aux autres archipels de la Macaronésie (Açores, Madère et Cap-Vert), s'explique aussi par le fait qu'elles offraient de nombreux avantages pour l'approvisionnement des bateaux en eau, en vivres frais et en marchandises de toutes sortes. L'archipel canarien était également célèbre pour sa production de sucre, de vins, d'orseille et plus tard de cochenille. Enfin, les caractéristiques géologiques, botaniques, zoologiques et climatologiques de ces terres insulaires en faisaient une sorte de laboratoire d'essai pour les naturalistes participant aux grandes expéditions transatlantiques, particulièrement durant les XVIIIe et XIXe siècles.

Après ce préambule, je me propose de faire un tour d'horizon des principales expéditions européennes qui ont fait relâche aux îles Canaries au cours du XVIIIe siècle [3]. Je profiterai de l'occasion pour rappeler les principales activités que les marins, les naturalistes et autres savants qui faisaient partie de ces campagnes, y ont menées.

À cette époque, l'escale se faisait habituellement à l'île de Ténériffe, là où la capitale de l'archipel avait été établie une fois la conquête finie, d'abord à la ville de La Laguna, puis à la « porte » maritime de celle-ci : Santa Cruz. L'île disposait aussi de deux autres ports d'une dimension commerciale importante, celui de Garachico, comblé par une éruption volcanique en 1706, et celui de La Orotava, qui deviendrait

---

[2] Une édition en français moderne de cette relation a été publiée récemment sous la direction de Berta Pico dans *Le Canarien. Textes français de la conquête des Canaries au XVe siècle*, Paris, CNRS, 2008.

[3] J'omettrai de mentionner ici quelques relâches étant donné leur brièveté et/ou le manque de références canariennes vraiment significatives. C'est le cas, par exemple, du passage en janvier 1788 du *Bounty*, commandé par le capitaine Blight, ou celui de l'expédition scientifique espagnole sous la conduite d'Alessandro Malaspina en août 1789.

plus tard le Puerto de la Cruz. Bien que les conditions naturelles du port de Santa Cruz de Ténériffe ne fussent pas les meilleures, sa proximité de La Laguna entraîna sa rapide fortification et, par conséquent, l'accroissement de son trafic commercial. De plus, la concentration des fonctions administratives – siège du contrôle douanier obligatoire avec l'Amérique espagnole, par exemple – et l'expansion de ses activités économiques – commerce, pêche, construction navale, manufactures diverses, etc. – finiront par en faire le port principal non seulement de l'île, mais également de tout l'archipel.

Cependant, je suis porté à croire qu'il existe une autre raison qui a fait de Ténériffe l'île préférée pendant des siècles pour y effectuer les escales des grandes expéditions maritimes : le pouvoir d'attraction que le pic du Teide a toujours exercé sur les voyageurs, soit en sa qualité de phare, réel ou imaginaire, soit parce qu'il a été longtemps considéré comme le sommet le plus élevé du globe. Une anecdote assez célèbre existe à ce propos. Vers 1667, la toute jeune *Royal Society* chargea un petit groupe de savants anglais de se déplacer jusqu'au Teide pour essayer le baromètre de Torricelli ; lorsque les scientifiques se présentèrent devant l'ambassadeur du roi d'Espagne à Londres et lui demandèrent la permission d'aller « peser l'air au sommet du pic de Ténériffe » [4], celui-ci les crut fous et ordonna leur expulsion immédiate. Cette histoire se propagea rapidement dans les principales cours européennes et fut mise en vers par Voltaire en 1736 dans son *Épître au prince royal, depuis roi de Prusse. De l'usage de la science dans les princes* [5] :

> Du dernier roi d'Espagne un grave ambassadeur
> De deux savants anglais reçut une prière ;
> Ils voulaient, dans l'école apportant la lumière,
> De l'air qu'un long cristal enferme en sa hauteur,
> Aller au haut d'un mont marquer la pesanteur.
> Il pouvait les aider dans ce savant voyage ;
> Il les prit pour des fous, lui seul était peu sage.

En outre, il n'existe pas une seule relation de voyage qui ne fasse allusion, de quelque façon que ce soit, à ce légendaire volcan. Prenons par exemple les impressions de deux compagnons de voyage de Baudin aux Terres australes. Les premières sont de François Péron :

> Enfin, le 1er novembre, à six heures du soir, nous eûmes la vue si désirée du pic de Teide, le mont *Nivaria* des anciens. Au milieu des îles de Palma, de Ferro, de Gomère, à l'Ouest ; de celles de Canarie, de Fortaventure et de Lancerote, à l'Est, s'élève cette pointe si fameuse, connue sous le nom de pic de Ténériffe. Sa large base était alors voilée par les nuages, tandis que sa cime, éclairée par les derniers rayons du soleil, se dessinait majestueusement au-dessus d'eux [6].

---

[4] L'histoire est racontée, entre autres, par Benito Jerónimo Feijoo, *Cartas eruditas y curiosas*, Carta XVI, Madrid, Imprenta Real de la Gaceta, 1745 (en ligne dans *Proyecto Filosofía en español*, http://www.filosofia.org/bjf/bjfc216.htm ; consulté le 22 déc. 2009).

[5] Document en ligne sur http://www.voltaire-integral.com/Html/10/05EP4392.htm#ÉPÎTRE LII (consulté le 22 déc. 2009).

[6] François PÉRON, *Voyage de découvertes aux Terres australes exécuté par ordre de Sa Majesté l'empereur et roi, sur les corvettes* Le Géographe, Le Naturaliste *et la goélette* Le

Les secondes de Jacques Milbert :

> Voilà le fameux pic dans toute sa majesté. Quel spectacle ! Qu'il est imposant et sublime ! Je fus ébloui et obligé de voiler mes yeux en y portant la main. Le pic se présentait en face, dans l'éloignement ; il était entouré de montagnes dont les plans croisés et variés de mille manières se distinguaient facilement les uns des autres. [...] Le sommet du pic, détaché de l'atmosphère sur un ciel du bleu le plus pur, élève sa tête majestueuse, isolée dans l'espace : il domine souverainement les autres montagnes et semble un roi au milieu de sa cour [7].

Mais reprenons au début. Tout commence en 1724, lorsque le gouvernement français, soucieux d'éviter les nombreux actes de piraterie dont étaient victimes les vaisseaux qui traversaient l'Atlantique, décida qu'il convenait de déterminer avec exactitude la hauteur du Teide et la longitude du méridien de l'île de Hierro qui – comme je viens de le signaler – étaient deux références indispensables pour les navigateurs européens faisant route vers l'Amérique et les Terres australes [8]. C'est ainsi que l'Académie royale des sciences confia au père Louis Feuillée, mathématicien et botaniste du roi, expert astronome, la réalisation de plusieurs observations scientifiques dans l'archipel, lesquelles devaient être complétées par d'autres qui seraient effectuées à l'Observatoire astronomique de Paris. Bien que sa tâche principale consistât à établir la position exacte des îles de Ténériffe et de Fer, il allait profiter de son séjour de six mois aux Canaries pour réaliser des études astronomiques et barométriques, ainsi que des recherches sur la flore et la faune autochtones. C'est à Feuillée que l'on doit, par exemple, les premiers calculs scientifiques de la hauteur du Teide – malgré quelques erreurs – ou la première description de certaines plantes endémiques dans leur propre habitat – comme la violette du Teide, qui sera « redécouverte » et étudiée plus tard par Humboldt et Bonpland. Les évènements du voyage sont consignés dans son rapport manuscrit à l'Académie des sciences, qui comprend de précieuses indications astronomiques, physiques, biologiques et zoologiques, un petit essai sur l'histoire des Canaries, ainsi que quelques cartes et dessins [9]. Le père Feuillée est de nos jours reconnu comme l'initiateur des explorations scientifiques aux Canaries [10].

Casuarina *pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804*, Paris, Imprimerie impériale, 1807-1816, p. 13.

[7] Jacques-Gérard MILBERT, *Voyage pittoresque à l'Île-de-France, au cap de Bonne-Espérance et à l'île de Ténériffe*, Paris, A. Nepveu, 1812, p. 51.

[8] Le roi Louis XIII, par son ordonnance du 1er juillet 1634, avait établi le méridien d'origine à l'île canarienne de Hierro, formalisant ainsi une longue tradition qui remontait jusqu'à Ptolémée.

[9] Louis FEUILLÉE, *Voyage aux îles Canaries, ou Journal des observations physiques, mathématiques, botaniques et historiques faites par ordre de Sa Majesté*, Paris, Muséum national d'histoire naturelle, ms. 38.

[10] Pour plus de renseignements, voir Cristina DE URIARTE et José OLIVER, « Préparatifs, objectifs et résultats du voyage de Louis Feuillée aux îles Canaries en 1724 », dans Christiane DEMEULENAERE (éd.), *Explorations et voyages scientifiques de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2008, pp. 101-117.

Il faudra attendre 1749 pour disposer d'un nouveau témoignage d'une escale à Ténériffe, celle de Michel Adanson [11]. Dans le récit de son voyage au Sénégal, où il restera pendant cinq ans, ce naturaliste autodidacte consacre une dizaine de pages à son escale ténérifienne de huit jours, évoquant ses randonnées ainsi que ses impressions sur l'orographie, la faune, la flore ou le climat insulaires.

Mais ce sera à partir de la deuxième moitié du XVIIIe siècle que Ténériffe deviendra vraiment la première et la plus importante relâche atlantique pour les grandes campagnes d'exploration et de circumnavigation. C'est à cette époque également que le besoin de compter sur des instruments de navigation fiables mobilisera les gouvernements européens pour financer les projets des savants. Ce sera le cas du scientifique et officier de la marine française Charles-Pierre Claret de Fleurieu, qui à la fin de l'année 1768, au commandement de la frégate *L'Isis*, a la mission de vérifier les horloges marines de Ferdinand Berthoud. Au cours de son voyage, qui le mènera d'Aix à Terre-Neuve, il s'arrêta à Ténériffe, à l'aller et au retour, profitant de ces relâches pour faire des calculs et des observations astronomiques, des études cartographiques et des descriptions des principales villes de l'île qu'il rapportera plus tard dans son récit du voyage [12]. Chez M. Casalón, le consul français Fleurieu dressa, pendant sa première escale du 24 au 28 mars 1769, un observatoire qui lui permit de fixer la position de Santa Cruz, et plus tard, à son retour, le 15 août, d'observer le premier satellite de Jupiter.

Deux ans après, l'Académie française des sciences, déterminée à démontrer l'efficacité de certaines méthodes et de certains instruments utilisés particulièrement pour la mesure de la longitude et de la latitude, confiait au capitaine Jean-René-Antoine Verdun de La Crenne le commandement de la frégate *La Flore* pour une nouvelle expédition, pourvue pour l'occasion d'un état major d'élite composé de membres de l'Académie de marine. Après avoir fait une escale à Cadix et visité Madère et les îles Sauvages, *La Flore* arriva à Ténériffe le 23 décembre 1771. C'est alors qu'au cours d'une relâche de douze jours, le physicien et mathématicien Jean-Charles Borda et l'astronome et géographe Alexandre-Gui Pingré – lequel avait déjà accompagné Fleurieu à bord de *L'Isis* – accompliront l'un des objectifs de cette mission : fixer la position exacte des îles Canaries – notamment celle de l'île de Fer –, une entreprise qui donna lieu aussi au calcul de l'altitude du Teide. À Santa Cruz, la famille Cólogan mettra à leur disposition une maison confortable qui leur tiendra lieu de quartier général pour y réaliser leurs calculs et plusieurs expériences. De même, à La Orotava, ils auront à nouveau l'occasion de bénéficier de l'hospitalité d'autres personnalités locales, comme le colonel Franchy, chez lequel ils procéderont à diverses mesures. Les travaux menés par les scientifiques de *La Flore* à Ténériffe furent en général positifs, même si les deux essais pour mesurer le pic échouèrent finalement, ce qui contraignit Borda à retourner sur l'île en 1776, à l'occasion d'une campagne franco-

---

[11] Michel Adanson, *Histoire naturelle du Sénégal. Coquillages. Avec la relation abrégée d'un voyage fait en ce pays, pendant les années 1749, 50, 51, 52 et 53*, Paris, Claude-Jean-Baptiste Bauche, 1757.

[12] Charles-Pierre d'Éveux, comte Claret de Fleurieu, *Voyage fait par ordre du roi en 1768 et 1769, à différentes parties du monde, pour éprouver en mer les horloges marines inventées par M. Ferdinand Berthoud*, Paris, Imprimerie royale, 1773, 2 vol.

espagnole à bord des vaisseaux *La Boussole* et *L'Espiègle*. C'est ainsi que le 27 septembre, le géodésien français et les officiers espagnols Luis Arguedas et José Varela se trouvaient à la tête d'un groupe de quarante personnes pour effectuer de nouveaux calculs à La Orotava, aidés cette fois-ci d'instruments à réfraction et d'opérations trigonométriques prenant comme référence, entre autres, le jardin de M. Franchy et la maison de campagne des Cólogan. C'est alors que Borda attribua au pic de Ténériffe une hauteur de 1 904 toises (3 713 m), ce qui est considéré comme la première mesure exacte de son altitude. Mais ce n'était pas le seul but de cette expédition mixte car il fallait aussi compléter les travaux sur la position de l'archipel qu'il avait réalisés cinq ans auparavant avec Verdun de La Crenne et Pingré, une nouvelle réussite de Borda à laquelle il faut ajouter sa remarquable contribution à la cartographie insulaire.

À cette époque, les grandes campagnes maritimes qui étaient l'expression de la rivalité entre la France et l'Angleterre pour des raisons coloniales et d'exploration, avaient comme destination finale la mer des Indes, l'océan Pacifique et les Terres australes. Les îles Canaries renforcent alors leur position d'escale habituelle pour la plupart des expéditions de circumnavigation. S'il est vrai que Louis-Antoine de Bougainville (1766-1769) ne touchera pas l'archipel, pas plus que James Cook lors de ses deux premiers voyages, le *Resolution* jettera l'ancre le 1er août 1776 dans le port de Santa Cruz de Ténériffe lors de la première escale du troisième et dernier voyage du célèbre navigateur. Pendant les trois jours de la relâche, Cook eut la chance de rencontrer l'expédition franco-espagnole à laquelle participait Borda, ce qui permit un échange d'informations et une collaboration entre les deux équipages. Un bilan bien positif car, dans le rapport qu'il fit de son voyage, le capitaine anglais recommandait vivement le port canarien comme point de ravitaillement pour des raisons pratiques (prix du vin, disponibilité de vivres frais, etc.) : il aura ainsi incité d'autres navigateurs à suivre ses conseils.

Quelques années plus tard, en 1785, une autre expédition célèbre fera relâche dans le port principal de Ténériffe : celle de Jean-François de Galaup, comte de La Pérouse, avec les frégates *La Boussole* et *L'Astrolabe*. Cette campagne, projetée et parrainée par Louis XVI avec le concours des Académies des sciences et de médecine, se faisait dans le sillage des voyages réalisés par James Cook en 1769, 1772 et 1776. Incontestablement, c'était l'une des entreprises maritimes les plus ambitieuses mises en œuvre par le gouvernement français, pour laquelle il n'hésita pas à pourvoir les deux bâtiments des dernières innovations en matière d'appareillage et d'une bibliothèque extraordinaire et très complète, ainsi qu'à recruter une exceptionnelle équipe de scientifiques et naturalistes. L'escale aux Canaries n'était pas prévue, mais le prix élevé du vin à Madère poussa les Français jusqu'à Ténériffe, où ils pouvaient se le procurer à un prix bien inférieur. C'est ainsi qu'ils arrivèrent au port de Santa Cruz le 19 août pour en repartir le 30 avec 120 pipes d'un vin originaire de La Orotava. Pendant ce temps, le gouverneur général de l'archipel, le marquis de Branciforte, combla d'attentions La Pérouse et son équipage. Cela permit aux hommes de science de faire quelques calculs, des observations astronomiques et des collectes diverses (plantes, minéraux, insectes…), ainsi que de monter au Teide, d'où ils firent la description du cratère et réalisèrent des expériences chimiques et barométriques. Comme on le sait, l'expédition La Pérouse disparaîtra à Vanikoro en

juin 1788. Heureusement, une partie des journaux de bord ayant déjà été expédiée en France, le baron de Millet-Mureau fut en mesure de publier dès 1797, à la demande de la République, la relation du voyage. Ce récit comprend – en ce qui concerne les Canaries – des lettres du médecin et botaniste Joseph Boissieu de La Martinière [13] et un petit texte des naturalistes Lamanon et Mongès [14] contenant quelques observations sur la flore et le sol de l'archipel, ainsi que des commentaires sur certaines collectes minéralogiques et les mesures effectuées lors de l'ascension au Teide.

La mystérieuse disparition des deux navires de La Pérouse provoque une grande émotion en France et initie plusieurs campagnes de recherche. L'une d'entre elles fut assignée par l'Assemblée nationale au capitaine Bruni d'Entrecasteaux et au lieutenant Huon de Kermadec, à la demande de la Société d'histoire naturelle. Le fait que les instructions aient été élaborées par Fleurieu et Borda et supervisées par Louis XVI lui-même en dit long sur les moyens mis en œuvre et sur l'importance que l'on attachait à la recherche de nouvelles sur La Pérouse. Il faudra près de deux semaines aux navires *La Recherche* et *L'Espérance* pour arriver à Ténériffe, où ils séjournèrent du 13 au 23 octobre 1791. Les astronomes et d'autres scientifiques de l'expédition en profitèrent pour effectuer des observations et entreprendre la traditionnelle ascension du Teide ; le consul français, M. de Fonspertuis, et les autorités espagnoles facilitèrent l'approvisionnement des vaisseaux, spécialement en vin, légumes et viande fraîche. L'expédition, qui ne pourra pas atteindre son objectif qui était de retrouver La Pérouse, devra surmonter bien des difficultés : changement d'itinéraire, manque d'eau et de vivres, tempêtes, pannes, maladies, mort des deux capitaines de vaisseau, perte d'une partie des documents et des échantillons recueillis… Lorsque les quelques survivants furent de retour, Bonaparte chargea le capitaine Rossel, le dernier officier ayant été à la tête de l'expédition, de rédiger le rapport du voyage, ce qu'il fit à partir du journal de d'Entrecasteaux, de ses propres carnets et des résultats de ses recherches [15]. Un autre récit de cette campagne renfermant des informations dignes d'intérêt pour les Canariens, est celui du naturaliste La Billardière, lequel avait pris note des espèces végétales découvertes pendant son séjour à Ténériffe et décrit de même certaines des caractéristiques de ses lieux et de ses agglomérations [16].

L'une des dernières missions françaises à avoir fait relâche aux îles Canaries au cours du XVIIIe siècle est celle que commandait le capitaine Nicolas Baudin à bord de

---

[13] Lettres du botaniste de La Martinière, publiées par Henri CORDIER dans « Deux compagnons de La Pérouse », *Bulletin de la Section de géographie*, 1916, t. 31, pp. 54-82.

[14] *Extrait d'un voyage au pic de Ténériffe, par MM. de Lamanon et Mongès, le 24 août 1785, et Précis de quelques expériences chimiques faites sur le haut de ce pic, avec une description de nouvelles variétés de schorls volcaniques,* dans *Voyage de Lapérouse autour du monde*, Paris, Imprimerie de la République, an V [1797], t. IV, pp. 1-6.

[15] Élisabeth-Paul-Édouard DE ROSSEL, *Voyage de Dentrecasteaux, envoyé à la recherche de La Pérouse*, Paris, Imprimerie impériale, 1808, 2 vol.

[16] Jacques-Julien DE LABILLARDIÈRE, *Relation du voyage à la recherche de La Pérousse, fait par ordre de l'Assemblée constituante pendant les années 1791, 1792 et pendant la première et la deuxième année de la République française,* Paris, G. H. J. Jansen, an VIII [1799], 2 vol. *in 4°* et 1 vol. *in fol*.

La Belle Angélique [17]. L'escale canarienne de cette expédition, dont le but consistait à récupérer une collection d'histoire naturelle laissée sur l'île de la Trinité, n'était pas prévue. Mais quelques semaines après son départ du Havre, un ouragan d'une forte intensité se déclara entre Madère et les Canaries, causant des dégâts irréparables qui obligèrent le capitaine à modifier sa route et à mettre le cap sur Ténériffe, où il accosta le 6 novembre 1796. Le principal souci du marin français fut alors de remettre en état le bâtiment, ce qui se révéla finalement impossible. Pendant ce séjour forcé qui se prolongea au-delà de quatre mois, les relations de Baudin avec les autorités du pays, qui firent de leur mieux pour l'aider dans les nombreuses formalités à accomplir, furent excellentes [18]. Néanmoins, ce fut le consul Clerget [19] qui devait jouer un rôle de premier ordre car il s'occupa non seulement des démarches découlant de l'exercice de ses fonctions mais fut un vrai amphitryon et devint un guide d'exception. Grâce à lui, Baudin et ses compagnons eurent l'occasion de faire la connaissance de certains notables de l'île, comme le marquis de Nava [20], le vicomte de Buen Paso [21], l'ancien consul français Porlier [22], le docteur Domingo Saviñón [23], l'érudit José de Betancourt [24] ou les commerçants d'ascendance étrangère Bernardo Cólogan [25],

[17] Étant donné que ce volume est consacré à la figure de ce marin français, je porte une attention particulière à cette relâche. Pour plus de détails sur l'expédition en général, voir la contribution de Michel Jangoux, ainsi que son édition de Nicolas Baudin, *Journal du voyage aux Antilles de* La Belle Angélique *(1796-1798)*, Paris-Bruxelles, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne et Académie royale de Belgique, 2009.

[18] Je me réfère en particulier à l'enseigne de vaisseau et capitaine du port Carlos Adán y Brusoni, au commandant de la place Manuel Salcedo (1776-1813), lieutenant du roi qui deviendra gouverneur du Texas en 1808, et au gouverneur général Antonio Gutiérrez de Otero y Santayana (1729-1799), rendu célèbre par sa victoire sur l'amiral Horace Nelson, lors de l'attaque anglaise à Santa Cruz de Ténériffe en juillet 1797.

[19] Pierre-François Clerget (1746-1808). Député du clergé aux États-Généraux de 1789, membre de l'Assemblée constituante et reconnu défenseur des classes opprimées. Entre 1795 et 1800, il remplit la fonction de commissaire de la République aux îles Canaries.

[20] Alonso de Nava Grimón y Benítez de Lugo (1757–1832). Le sixième marquis de Villanueva del Prado joue un rôle de premier ordre dans la vie politique insulaire lors du passage difficile de l'Ancien au Nouveau Régime. C'est à lui que l'on doit la création du jardin d'acclimatation de La Orotava, si apprécié par les voyageurs européens.

[21] Le vicomte de Buen Paso et marquis de la Villa de San Andrés était le fils du grand poète canarien du même nom, Cristóbal del Hoyo.

[22] Il s'agit vraisemblablement de l'érudit canarien Antonio Porlier y Sopranis (1722-1813), premier marquis de Bajamar.

[23] Domingo Saviñón y Yanes (1769-1838), médecin de conviction libérale formé à Séville et Paris, était aussi professeur de mathématiques et de physique expérimentale à l'université de La Laguna.

[24] José de Betancourt Castro y Molina (1757-1817), frère aîné du célèbre ingénieur Agustín de Betancourt, était à la fois artiste et naturaliste.

[25] Bernardo Cólogan y Fallon (1772-1814) appartient à une famille de commerçants d'origine irlandaise établie aux Canaries depuis 1737. Il participe activement à la vie culturelle et politique de l'île et se montre un hôte généreux envers les naturalistes et les officiers étrangers.

Enrique Casalón [26], Tomás Cambreleng [27], Archibald Little [28], Diego Barry O'Brien [29] ou les frères Murphy [30]. La plupart de ces personnalités guidèrent ou accompagnèrent certains membres de l'expédition (Baudin, Ledru, Legros, Levillain, Maugé ou Riedlé, entre autres) lors de leurs recherches en histoire naturelle et de leurs promenades, notamment aux environs de Santa Cruz et de La Laguna, ou vers les villes de La Orotava, Güímar, Candelaria et au pic du Teide. L'une des dernières réussites du consul Clerget fut l'achat d'un brigantin américain, le *Betsy*, qui permit à la mission française de continuer son voyage vers l'île de la Trinité. Néanmoins, ce bateau étant d'un tonnage sensiblement inférieur à celui de *La Belle Angélique*, le capitaine fut obligé de laisser plus de la moitié de son équipage à Ténériffe dans l'attente d'un autre navire. Le seul membre de l'expédition à rester définitivement sur l'île fut l'amateur d'histoire naturelle Louis Legros [31].

Cette longue relâche à Ténériffe de l'expédition antillaise de Baudin permit de renforcer les liens historiques entre l'élite de la société insulaire et la France. Il faut noter en outre que le récit du voyage, publié par le botaniste André-Pierre Ledru quatorze ans plus tard et traduit en allemand en 1812 et en espagnol en 1863 [32], est devenu par la suite une lecture quasi obligée pour tous ceux qui s'intéressaient aux Canaries ou projetaient de s'y rendre.

Mais c'est sans doute l'escale faite par Alexander von Humboldt du 19 au 25 juin 1799, à bord de la corvette espagnole *Pizarro*, qui illustre le mieux le rôle joué par Ténériffe dans les voyages d'exploration. Il s'agissait de la première étape d'une longue mission scientifique en Amérique que le célèbre naturaliste et géographe venait

---

[26] La famille Casalón provient de la région du Béarn et s'établit à Ténériffe au XVIIIe siècle.

[27] Tomás Cambreleng y Espinosa (1773-1819), militaire canarien d'origine hollandaise qui participa à la défense de Santa Cruz de Ténériffe contre Nelson en 1797. Entre 1808 et 1811, il fut au service de l'armée hollandaise à Java et lutta plus tard sous les ordres de Napoléon lors de la campagne de Russie. En France, il fut nommé gouverneur militaire de Caen et commandant des troupes envoyées au Sénégal en 1818.

[28] Ce commerçant de vins anglais installé au Puerto de La Orotava, y acheta en 1774 une vaste propriété pour créer le *Little's Place*, lieu fréquenté par bon nombre de voyageurs illustres et connu aujourd'hui comme *Sitio Litre* au Puerto de la Cruz.

[29] Riche négociant d'origine irlandaise s'occupant aussi depuis 1780 d'exportation de vins canariens.

[30] Il s'agit des frères d'origine irlandaise José (1774-1841) et Patricio (1777-1836) Murphy y Meade. Le premier était un politicien libéral qui devait être nommé en 1837 consul général au Mexique.

[31] Pendant ce séjour il dressa, en collaboration avec Ledru, le plan du jardin d'acclimatation de La Orotava suivant la classification linnéenne. Après il devint professeur de dessin au Real Consulado del Mar et vice-consul à Ténériffe, où il mourut en 1827. Deux tableaux représentant saint André et saint Barnabé, conservés dans la petite église de Nuestra Señora de Candelaria à Mirca (La Palme), lui sont attribués.

[32] André-Pierre Ledru, *Voyage aux îles Ténériffe, La Trinité, Saint-Thomas, Sainte-Croix et Porto Ricco*, Paris, Arthus-Bertrand, 1810, 2 vol. ; trad. allemande : *Reise nach den Inseln Teneriffa, Trinidad, St. Thomas, St. Cruz und Porto-Rico*, Leipzig, H. Buschler, 1812 ; trad. espagnole : *Viaje a la isla de Puerto Rico en el año 1797,* Puerto Rico, Imprenta militar, 1863.

d'entreprendre en compagnie du chirurgien et botaniste français Aimé Bonpland. Les expériences et observations de cette expédition, qui allait durer cinq ans, sont recueillies dans les 36 volumes du monumental *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, dont une centaine de pages sont consacrées aux Canaries [33]. Les observations sur la végétation canarienne, que le naturaliste allemand a mises en relation avec les paramètres climatologiques, sont à l'origine de son *Essai sur la géographie des plantes* [34], texte fondateur de la géographie botanique. Humboldt réalisa aussi une description géologique de l'immense cirque du pic et examina les différentes mesures de son altitude connues jusqu'à la publication de son récit en 1814. Il fit en outre l'ascension au sommet du volcan, accompagné de Louis Legros, en suivant l'itinéraire emprunté par d'autres illustres voyageurs [35]. Les observations et recherches menées à bien par Humboldt et Bonpland ont entraîné la remise en question des connaissances scientifiques sur l'archipel à l'époque, surtout dans les domaines de la géologie et de la botanique. C'est ainsi qu'encouragés par le savant allemand, de nombreux hommes de science européens se déplaceront aux Canaries dans le but précis d'étudier sa nature, comme le géologue français Louis Cordier (en 1803), ou l'Allemand Léopold von Buch ou encore le botaniste norvégien Christen Smith (en 1815). Hélas, ce ne fut pas le cas du jeune Charles Darwin, lecteur avide de l'œuvre humboldtienne, qui dut se contenter en janvier 1832 de deviner le Teide depuis la rade de Santa Cruz. Les autorités locales avaient en effet interdit l'accostage du *Beagle*, mis en quarantaine à cause du choléra qui sévissait en ce temps-là en Angleterre.

Notre périple se termine par la relâche à Ténériffe, du 2 au 13 novembre 1800, de l'expédition aux Terres australes confiée à Nicolas Baudin par le premier consul Bonaparte. Initialement prévu comme une escale simple et rapide de ravitaillement [36]

---

[33] Alexander von HUMBOLDT et Aimé BONPLAND, *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804*, Paris, F. Schoell, 1814-1825 ; on se reportera particulièrement aux tomes 1 à 3. Humboldt fait également allusion à son expérience canarienne dans d'autres de ses ouvrages et lettres.

[34] A. von HUMBOLDT, *Essais sur la géographie des plantes*, Paris, Levrault, 1805.

[35] « Un seul chemin conduit au volcan. C'est celui qu'ont suivi le père Feuillée, Borda, M. Labillardière, Barrow, et tous les voyageurs qui n'ont pu séjourner que peu de temps à Ténériffe. Il en est de l'excursion au pic comme de celles qu'on fait communément dans la vallée de Chamouni et à la cime de l'Etna, où l'on est forcé de suivre ses guides ; partout on ne voit que ce qui a déjà été vu et décrit par d'autres voyageurs » (HUMBOLDT, *Voyage*, t. 1, p. 116).

[36] En effet, les instructions données par le ministre de Forfait étaient claires : « Le citoyen Baudin relâchera à Sainte-Croix de l'île de Ténériffe et s'y pourvoira d'un supplément de vin pour son voyage. Il y remplacera en même temps l'eau et le bois qu'il pourrait avoir consommés. Ces deux opérations doivent être faites avec la plus grande célérité » (cité dans N. BAUDIN, *Mon voyage aux Terres australes. Journal personnel du commandant Baudin*, éd. par Jacqueline BONNEMAINS *ea*, Paris, Imprimerie nationale, 2001, p. 75). Pour plus de détails sur cette escale, voir Michel JANGOUX, « En la ruta hacia las Tierras Australes : la escala en Tenerife de las naves del comandante Baudin », dans José OLIVER *ea* (éd.), *Escrituras y reescrituras del viaje. Miradas plurales a través del tiempo y de las culturas*, Berne, Peter Lang, 2007, pp. 309-320.

et malgré le souci et la diligence du consul français Broussonet [37], le séjour se prolongea à cause du manque de certains vivres frais qu'il fallut apporter de l'île voisine de Grande Canarie, et des difficultés pour se procurer du vin à bon prix. Cette attente fut l'occasion pour Baudin de retrouver Legros et quelques-uns des notables et des commerçants locaux qu'il avait fréquentés lors de sa première relâche sur l'île, comme Betancourt, Cólogan, Saviñón ou les frères Murphy. De leur côté, des membres de l'expédition eurent ainsi la possibilité de faire la connaissance de ces personnalités et de bénéficier de l'hospitalité insulaire. Le gouverneur général de l'archipel, José Perlasca [38], qui les reçut dès le premier jour, « fort civilement et amicalement » selon Baudin [39], s'avéra également un hôte d'exception. Au cours de ce bref séjour, les naturalistes s'employèrent, selon l'usage, à mettre au point leurs différents instruments, à parcourir l'île et à réaliser des herborisations et d'autres collectes et observations. Cependant, Baudin, désireux de partir le plus tôt possible, interdit aux membres de l'expédition de trop s'éloigner du port, ce qui les empêcha de faire l'excursion obligée au pic du Teide. Cela expliquerait l'irritation de Bory de Saint-Vincent, l'un des jeunes naturalistes qui devait quitter la campagne à l'Île-de-France, à cause de sa mésentente avec le capitaine : « Un voyageur, quand il a demeuré onze jours à Ténériffe, doit trembler en avouant qu'il n'a pas visité ce qu'il y a de plus remarquable dans l'île » [40]. L'expérience canarienne de cette expédition a été consignée dans une série composite de documents très différents par leur nature, leur développement et la personnalité de leurs auteurs. Ils constituent, sans aucun doute et malgré la brièveté de la relâche, l'évocation la plus riche et variée issue d'un seul voyage. Certains de ces documents sont bien connus, comme le récit officiel, dont la rédaction fut confiée au naturaliste François Péron et qui fut achevée, après sa mort, par l'officier Louis de Freycinet ; les ouvrages de Bory de Saint-Vincent, qui serviront pendant longtemps de référence pour de nombreux voyageurs [41] ; ou encore la chronique « pittoresque » du peintre Milbert. Il faut toutefois signaler que d'autres témoignages demeurent inédits ou ont été très peu divulgués. C'est le cas de quelques documents de Baudin, de certaines notes de Péron, des nombreuses illustrations réalisées par Nicolas-Martin Petit et Charles-Alexandre Lesueur, ainsi que des rapports, des journaux et des notes de l'officier Milius, du dessinateur Lebrun,

---

[37] Le naturaliste et médecin Pierre-Marie-Auguste Broussonet (1761-1807) fut nommé à l'Académie des sciences à l'âge de 24 ans. Son intérêt pour les affaires publiques l'amena à adhérer au parti des Girondins, ce qui le contraignit à s'exiler en Espagne et au Portugal. Rentré en France vers 1799, il fut nommé consul à Mogador, puis aux Canaries, et enfin professeur de botanique à Montpellier.

[38] José Juan Andrés de Perlasca y Bardela, maréchal de champ, fut gouverneur général des Canaries entre 1799 et 1803.

[39] Nicolas Baudin, *Journal de mer*, Paris, Archives nationales de France, série Marine, 5JJ/36.

[40] Jean-Baptiste-Geneviève-Marcellin Bory de Saint-Vincent, *Essais sur les îles Fortunées et l'antique Atlantide ou Précis de l'histoire générale de l'archipel des Canaries*, Paris, Baudouin an xi [1803], p. 78.

[41] En plus des *Essais*, il est l'auteur du *Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique*, Paris, F. Buisson, an xiii [1804].

des jardiniers Riedlé et Sautier, de l'ingénieur géographe Ronsard, du zoologiste Levillain, des minéralogistes Bailly et Depuch, du capitaine Hamelin des Essarts, de l'enseigne Saint-Cricq et des aspirants Breton et Couture [42].

Comme on peut bien s'y attendre, le rôle de l'archipel canarien en tant que carrefour intercontinental se poursuit au-delà du XVIIIe siècle, en même temps qu'il devient une destination et un objet d'étude spécifique. Nous avons dressé ci-dessous et en guise de bilan, une liste des principales campagnes, officielles ou privées, ayant accosté à Ténériffe entre 1724 et 1849.

1724	Voyage de Louis Feuillée
1749	Relâche de Michel Adanson (voyage au Sénégal)
1750	Relâche d'Alexis Rochon (voyage aux Indes orientales)
1768	Relâche de Claret de Fleurieu à bord de *L'Isis*
1771	Relâche de Verdun de la Crenne, Borda et Pingré à bord de *La Flore*
1776	Relâche de Borda à bord de *La Boussole* (campagne franco-espagnole)
1776	Relâche de James Cook (troisième voyage de circumnavigation)
1777	Relâche de Lady Kindersley (voyage aux Indes orientales)
1777	Mission botanique de Francis Masson
1785	Relâche de l'expédition du comte de La Pérouse
1785	Relâche de Sylvain Meinrad Xavier de Golbéry (voyage en Afrique)
1787	Relâche d'une flotte anglaise à destination de Botany Bay
1788	Relâche du *Bounty* sous le commandement du capitaine Bligh
1789	Relâche de l'expédition Malaspina
1790	Relâche de la campagne de circumnavigation du *Solide* commandé par Étienne Marchand
1791	Relâche de l'expédition au Pacifique commandée par George Vancouver
1791	Relâche de l'expédition de Bruni d'Entrecasteaux et Huon de Kermadec
1792	Relâche de Lord Macartney (voyage en Chine)
1796	Relâche de l'expédition de Nicolas Baudin aux Antilles
1799	Relâche d'Alexander von Humboldt et Aimé Bonpland (voyage en Amérique)
1800	Relâche de l'expédition de Nicolas Baudin aux Terres australes
1802	Relâche de Martin H. K. Lichtenstein (voyage au cap de Bonne-Espérance)
1803	Voyage de Louis Cordier
1803	Relâche de l'expédition russe commandée par Krusenstern
1815	Relâche de l'expédition russe du *Rurik* commandée par Otto von Kotzebue
1815	Voyage de Leopold von Buch et Christen Smith
1817	Relâche de *L'Uranie* commandée par Louis de Freycinet
1820	Voyage de Sabin Berthelot
1823	Relâche de *La Coquille* commandée par Duperrey

[42] La plupart de ces documents se trouvent à Paris, aux Archives nationales de France et à la Bibliothèque nationale de France. Quelques manuscrits et dessins appartiennent à des collections privées ou à d'autres institutions, comme le Musée d'histoire naturelle du Havre. Pour plus de détails, voir N. BAUDIN, *Sur la route des Terres australes*, *op. cit.* et M. JANGOUX, « En la ruta hacia las Tierras Australes », *art. cit*.

1824	Relâche de *La Thétis* et *L'Espérance* commandées par H.-P. de Bougainville
1826	Relâche de *L'Astrolabe* commandée par Dumont d'Urville (voyage en Océanie)
1826	Relâche d'Alcide d'Orbigny (voyage en Amérique du Sud)
1826	Relâche de l'expédition russe *Senjawin* commandée par Feodor P. Lutke
1828	Relâche de *La Zélée* commandée par Gustave Poutier
1832	Relâche [manquée] de Charles Darwin à bord du *Beagle*
1836	Relâche de *La Bonite* commandée par Auguste Vaillant
1837	Relâche de *L'Astrolabe* et *La Zélée* commandées par Dumont d'Urville
1837	Relâche de *La Vénus* commandée par Abel du Petit-Thouars
1837	Relâche de *L'Artémise* commandée par Cyrille Laplace
1842	Voyage de Charles Sainte-Claire Deville
1842	Relâche de *La Saint-Michel* avec à bord le prince Adalbert de Prusse
1843	Relâche de la frégate *La Sirène* et de la corvette *La Victorieuse* (ambassade française en Chine)
1847	Relâche de la frégate *La Bayonnaise* (voyage en Extrême-Orient)
1849	Relâche d'Edward Hildebrandt (voyage aux îles atlantiques)

Ce flux constant de voyageurs distingués a fourni à tous ceux qui s'intéressent aux études canariennes des renseignements précieux sur l'histoire, la nature et les habitants de cet archipel. Leurs récits nous ont permis non seulement de mieux connaître la mentalité des navigateurs et des naturalistes européens de l'époque, mais aussi d'analyser les différentes mises en écriture réalisées lorsqu'ils se sont vus confrontés à de nouveaux espaces [43].

[43] Ce travail a été réalisé dans le cadre du projet de recherche FFI2008-03695, cofinancé par le ministère espagnol de la Science et de l'Innovation et le FEDER.

Baudin, l'expédition aux Terres australes et l'Île-de-France Une relation tourmentée (1801-1803)

Claude Wanquet

L'expédition aux Terres australes est passée à deux reprises à l'Île-de-France, en 1801 puis en 1803. Et l'île eut pour elle et pour son commandant, Nicolas Baudin, une importance considérable.

À lire François Péron, le premier passage fut un véritable fiasco :

> Autant les individus attachés à notre expédition eurent à se louer de la réception que les habitants leur firent éprouver, autant notre chef eut à se repentir d'être venu relâcher dans cette colonie : sans entrer dans les tristes détails de cette partie de notre histoire, il me suffira de dire que le troisième bâtiment que nous devions y prendre nous fut refusé ; que nous ne pûmes obtenir aucune des provisions les plus indispensables ; que nous y perdîmes quarante matelots d'élite qui désertèrent, et qu'un grand nombre d'officiers, de naturalistes et d'artistes des deux vaisseaux, fatigués déjà des mauvais traitements du chef, ou justement alarmés pour l'avenir, restèrent dans la colonie [1].

Baudin lui-même le reconnaissait dans ses lettres du 4 floréal an IX (24 avril 1801), à Antoine-Laurent de Jussieu, directeur du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, et à Pierre-Alexandre Forfait, ministre de la Marine et des Colonies. Baudin avait prévu de passer quinze jours à l'Île-de-France et il y est resté trente-six jours, « ce qui, souligne-t-il, est beaucoup eu égard à la saison [et] peu s'en est fallu que le voyage ne se soit terminé [là]. Deux grandes causes pouvaient en arrêter l'exécution : le manque de vivres et la désertion des équipages ». Et là étaient effectivement les problèmes qu'il a rencontrés de façon aiguë. À Jussieu, il parle de « toutes les peines

[1] F. Péron, *Voyage de découvertes aux Terres australes, exécuté par ordre de Sa Majesté l'empereur et roi, sur les corvettes* Le Géographe*,* Le Naturaliste*, et la goélette* Le Casuarina*, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804*, Paris, Imprimerie impériale, 1807, t. 1, p. 61.

et chagrins qu'il a éprouvés durant son escale ». « Heureusement », ajoute-t-il, « que j'ai su faire tête à l'orage et culbuter la cabale » [2].

Le long récit qu'il fait de son escale, des efforts qu'il a déployés pour essayer de résoudre les problèmes précédemment mentionnés, de ses discussions tortueuses avec les différentes autorités locales, est passionnant dans la mesure où il met en lumière, d'une part, la personnalité du capitaine, extrêmement pugnace et véritable virtuose de l'ironie froide, et, d'autre part, la situation politique, militaire et sociale de l'île au début du XIXe siècle. Pour en bien saisir tous les détours, il faut avoir constamment à l'esprit que trois autorités, avec lesquelles Baudin était amené à dialoguer, se partageaient alors le pouvoir dans l'île : le général François-Louis Magallon de La Morlière, gouverneur général, l'intendant Thibault de Chanvalon, qui dirigeaient tous deux ce qu'il est alors convenu d'appeler « l'administration extérieure », quasiment cantonnée, dans les faits, au secteur militaire, et enfin, la Commission intermédiaire, émanation et quintessence de l'Assemblée coloniale, qui a la haute main sur « l'administration intérieure », autrement dit tout ce qui concernait la législation, en particulier dans le domaine économique et social.

Les difficultés rencontrées par les demandes d'aide de Baudin

Baudin arriva à l'Île-de-France le 25 ventôse (16 mars). Après une première journée consacrée aux visites protocolaires, il demanda aux administrateurs généraux de lui fournir « les objets de première nécessité […] indispensablement nécessaires pour la continuation de [son] voyage qui ne peut être retardé ». Car, laissait-t-il clairement entendre, outre l'intérêt qu'elle présente « pour le progrès général des sciences », sa mission « embrasse encore quelques points de vues politiques » et il se disait persuadé que « des administrateurs aussi éclairés » que Magallon et Chanvalon étaient bien conscients « que le gouvernement n'a pas fait entreprendre, dans les circonstances actuelles, une expédition de la nature de celles qu'[il allait] faire, sans avoir un but d'une utilité plus solide que le simple rassemblement d'objets de curiosité ou de fantaisie passagère ».

Mais tout en protestant de leur désir de satisfaire « le vœu du premier consul », les administrateurs lui opposaient, deux jours plus tard, une fin de non-recevoir en arguant de leur dénuement total :

> Nos moyens ne répondent pas à notre bonne volonté. Notre misère est à son comble, point de subsistances, point d'approvisionnement d'aucun genre, plus d'argent. L'administration n'a de blé que pour fournir pendant deux mois encore le pain aux rationnaires, de salaisons que pour un mois. Elle ne sait comment elle se procurera dorénavant ce qu'il lui faudra de ces objets. Quant au vin, nos hôpitaux en sont privés depuis plus d'un an… Depuis longtemps, la métropole ne nous fournit rien. La colonie est hors d'état de suppléer à ce défaut d'envois. Nulle autre source de revenus pour l'administration extérieure, aussi les paiements les plus urgents sont-ils

[2] N. BAUDIN, *Mon voyage aux Terres australes*, éd. par Jacqueline BONNEMAINS *ea*, Paris, Imprimerie nationale, 2000, pp. 174 et 176-177. Dans ce journal, Baudin a reproduit les diverses lettres qu'il échangea avec les autorités de l'Île-de-France et les réponses qu'il en reçut. Sauf dans les cas où une autre référence est précisée, nous y renvoyons sans préciser les numéros de page, afin d'alléger la présentation.

très en retard. La paie des soldats ne se fait point, quoiqu'elle soit réduite de moitié depuis un temps infini. Les appointements également réduits au quart pour la plupart des salariés, sont arriérés de sept mois, les travaux les plus indispensables à la sûreté de l'île ne peuvent se continuer.

Le 1er germinal (22 mars), une conférence avec les principaux négociants de l'île, organisée par Magallon à l'Hôtel du gouvernement et à laquelle assistait Baudin, ne donna rien, les négociants se contentant de « protester de leur dévouement à la France » et d'exprimer leurs plus vifs regrets de ne pas avoir « la douce satisfaction d'être utiles aux sciences » ! En fait les administrateurs avaient prévu cette réponse qu'ils demandent à Baudin de ne pas « attribuer à la défiance », mais à « la situation gênée des négociants qui ont moins d'avance qu'autrefois, et plus besoin de leurs capitaux pour se satisfaire réciproquement en argent comptant ».

Le 2 germinal (23 mars), Baudin décida de s'adresser à la commission intermédiaire [3]. Il soulignait bien que sa relâche, « ordonnée par le gouvernement français », n'avait d'autre but « que le remplacement des vivres consommés depuis [son] départ de France » [4]. Ayant estimé à 10 000 piastres le coût « des différents objets de première nécessité sans lesquels [il ne pourrait] prendre la mer », il ajoutait : « cette somme me paraît trop peu conséquente pour ne pas être persuadé que vous ferez tous vos efforts pour en faire l'avance au gouvernement de la métropole, sur la reconnaissance de laquelle vous devez compter ». Mais, le lendemain, la commission, qui avait réévalué à 16 000 piastres le coût des objets demandés par Baudin, lui répondait par une fin de non-recevoir en arguant, à son tour, de l'état de pénurie dans lequel se trouvait la colonie : « la plupart des objets que vous demandez viennent d'Europe et la colonie en est totalement dénuée ». Elle insistait aussi sur son « devoir, dans une saison où nous avons à craindre les croisières, quand nous nous préparons à repousser un ennemi qui nous menace d'une attaque prochaine » de ne pas « dégarnir imprudemment [l'île] de la faible portion de vivres » qui y existait encore [5].

C'est une vieille amitié – celle entre Baudin et le consul danois Pelgrom – et la bienveillance de capitaines neutres qui allaient résoudre le problème du ravitaillement en vivres de l'expédition. Baudin qui connaissait Pelgrom de longue date, s'adressa à lui en désespoir de cause. La réponse du consul danois, le 5 germinal (26 mars), est très révélatrice : la dépêche de Baudin l'a « à la vérité, un peu surpris, y voyant le peu de secours que [lui] fournit la situation pécuniaire de cette colonie pour la continuation d'un voyage aussi essentiel […] pour toutes les nations de l'Europe ».

---

[3] « Plusieurs personnes », souligne Baudin, « l'avaient déjà engagé à faire cette démarche mais il s'y était toujours refusé pour que l'administration n'eût pas à s'en plaindre ». Ce qui prouve bien qu'il était très conscient des tensions et des querelles de préséance qui existaient entre les deux administrations.

[4] Comme on le voit, dans toutes les démarches entreprises par Baudin auprès des autorités insulaires, il n'était plus jamais question du petit navire de renfort qu'il espérait à son départ de France trouver dans l'île.

[5] François-Louis Magallon de La Morlière relaya cette réponse, en insistant, « d'après les nouvelles qui [lui] parviennent de l'Inde », sur l'urgence de la défense de la colonie, et soulignant qu'il a si peu de moyens qu'il se trouve « forcé de s'adresser à la colonie pour en obtenir ceux de première urgence ».

Le lendemain, il conviait chez lui Baudin, douze capitaines danois et trois suédois, à un « dîner d'une grande magnificence ». Il proposa à plusieurs capitaines qui avaient des remises à faire en Europe de donner à Baudin « une somme de 10 000 piastres au change ordinaire de la colonie ». Tous les capitaines danois trouvèrent cette somme si modique que tous voulurent la compléter par égale portion, mais l'un d'entre eux, ayant plus besoin de faire passer des fonds en Europe que tout autre, obtint la préférence. « Je ne vis pas sans peine », ajoutait Baudin, « que les Français et surtout les négociants capitalistes allaient se couvrir de honte aux yeux de toute l'Europe pour m'avoir refusé une somme aussi modique ». Son problème était donc réglé par « des lettres de change, tirées par [lui], à quatre mois de vue au change de 33 1/3 pour 100 de bénéfice, taux de la colonie même dans le temps de paix » et c'est Pelgrom lui-même qui se chargea, avec les 10 000 piastres, d'acheter les approvisionnements nécessaires à Baudin qui, lorsqu'il quitta l'île, disposait de vivres pour un an à bord de chacun de ses bateaux.

Les discussions évoquées ci-dessus mettent bien en lumière les problèmes de l'île et les priorités auxquelles elle entendait répondre. Mais ces priorités comme ces problèmes étaient-ils bien réels ou, pour une bonne part, imaginaires ?

La pénurie de fonds et de produits de première nécessité

Enseigne de vaisseau à bord du *Naturaliste*, Jacques Saint-Cricq écrit :

> Je trouvai l'Île-de-France dans une position bien différente de celle que je m'étais imaginée. Tous les rapports qu'on m'avait faits, tout ce que j'avais lu, tout, enfin, m'avait fait me représenter ce pays dans un état florissant […] Au lieu de richesses, je trouvai la plus grande pénurie et le dénuement le plus total des ressources premières chez la majeure partie des habitants [6].

L'île, effectivement, pâtissait beaucoup de la rupture de ses relations avec sa métropole due à la guerre et à la pression anglaise et, plus encore, à la coupure de leurs liens politiques occasionnée par son refus d'appliquer la loi française d'abolition de l'esclavage. Même en temps de paix, l'Île-de-France ne produisait que le tiers environ de ses besoins alimentaires, le complément devant venir prioritairement de l'île Bourbon, mais aussi d'Europe, de Madagascar ou de l'Inde, notamment. De France n'étaient plus arrivés, depuis 1796, que quelques bateaux et non seulement des produits de consommation courante manquaient, mais aussi et surtout l'argent. Les piastres espagnoles, la monnaie effective, ne circulaient pratiquement plus et les papiers-monnaies émis localement connaissaient une dépréciation vertigineuse. En ce sens, la réponse des administrateurs aux demandes de Baudin était donc tout à fait justifiée, tout comme leur refus de lui remplacer le matériel de marine qu'il avait perdu en venant au secours d'un petit navire arabe en grande difficulté au sortir du port [7]. Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent note : « La colonie étant dans ce moment épuisée par les dépenses qu'elle faisait pour sa propre sûreté depuis huit ans […]

---

[6] J. Saint-Cricq, *Journal* (Paris, Archives nationales de France [anf], série Marine, 5 JJ 48). Je remercie chaleureusement Michel Jangoux de m'avoir communiqué ce document.

[7] Surpris de l'indifférence des gens du port qui ne lui portaient aucun secours, Baudin lui expédia deux chaloupes avec chacune un câble et une ancre pour le sortir de l'embarras.

excepté du riz et une sorte d'eau-de-vie de sucre nommée arack, on ne put rien donner à nos capitaines au moment de leur départ » [8].

On aurait tort, cependant, de trop exagérer la pénurie dans laquelle se trouvait l'île. Celle-ci, en effet, en plus des ravitaillements fournis par les prises des corsaires, recevait des secours des neutres, particulièrement des Danois [9] et, jusqu'à la « quasi-guerre » menée contre eux, des Américains [10]. Les relations avec Madagascar – surtout pour l'approvisionnement en riz – et avec l'Afrique orientale s'avéraient également très utiles. Lors de l'escale de l'expédition dans l'île, en sortaient, le 30 ventôse (21 mars), trois bâtiments arabes dont l'un, on l'a vu, manqua couler sur les rochers. Baudin fait encore mention de l'arrivée de plusieurs navires : un prussien, le 13 germinal (3 avril), avec 44 passagers à bord, différents bâtiments le 20 germinal (10 avril) dont une prise anglaise, un brigantin en provenance de Madagascar avec une cargaison de riz. « Dans le bassin [du Port nord-ouest] qui est assez large se trouvaient réunis un grand nombre de vaisseaux français, danois, prussiens, hambourgeois et américains », écrivait aussi Jacques Milbert qui, lors de sa première descente à terre, admirait « de jolies boutiques contenant toutes sortes de marchandises [qui] bordent les deux côtés de la grande rue » [11].

Il ne semble pas, d'ailleurs, que Pelgrom ait eu beaucoup de mal à rassembler ce qui était nécessaire à l'expédition, le principal problème s'avérant le coût particulièrement élevé de certains produits. Ainsi du vin, ce qui incita Baudin à en restreindre la consommation à une fois par décade – et ceci afin de le conserver pour d'éventuels malades – et à le remplacer par de la bière [12].

La priorité apparemment donnée à la défense contre les Anglais

L'argument le plus souvent avancé pour justifier le refus des demandes de Baudin était, on l'a vu, la nécessité de conserver à l'île tous ses moyens de défense contre une attaque anglaise jugée imminente. À coup sûr, celle-ci était plausible. Chaque année, en effet, voyait revenir des croisières anglaises à proximité des Mascareignes et l'Île-de-France avait subi, depuis 1795, sept sièges allant d'une durée de quelques semaines à presque trois mois. En avril-mai 1799, par exemple, le commodore Woodley Losack avait capturé, à proximité de l'île où il venait pour la troisième fois, deux vaisseaux neutres et quelques *boths*. La mort de Tipou Saïb, le sultan du Mysore allié de la France, avait libéré les Anglais de tout souci en Inde, ce qui ne pouvait manquer d'aviver encore les craintes. Or, d'après Cossigny de Palma, qui affirmait disposer de sources sûres, les Anglais avaient, en octobre 1800, accumulé dans l'océan Indien

---

L'opération réussit, mais il perdit une ancre et un câble dont il demanda en vain le remplacement à l'ordonnateur.

[8] Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, *Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique,* Paris, Buisson, an XIII [1804], p. 182.

[9] Une étude systématique, si tant est qu'elle soit possible, des arrivées du comptoir danois de Tranquebar fournirait sans doute des informations très intéressantes.

[10] Auguste Toussaint, *Early American trade with Mauritius*, Port-Louis, Esclapon, 1954.

[11] J. Milbert, *Voyage pittoresque à l'Île-de-France, au cap de Bonne-Espérance et à l'île de Ténériffe*, Paris, Nepveu, 1812, t. 1, p. 124 et 126.

[12] N. Baudin, *op. cit.*, 12 germinal [2 avr.], p. 149.

une formidable armada : « 39 bâtiments de guerre, soit vaisseaux de ligne (14 ou 15 dont 5 en station au Cap), soit frégates, soit corvettes ou bricks » [13]. En outre, une forte expédition contre la colonie, que le commodore William Hotham – qui auparavant avait croisé devant le Port Nord-Ouest – était parti solliciter en Europe était parfaitement crédible.

Quelques mois avant sa mort, le gouverneur général Anne-Joseph de Maurès de Malartic affirmait à son adjoint Philippe-Antoine Jacob de Cordenay, le commandant de La Réunion, qu'à l'Île-de-France l'opinion ne connaissait « qu'un cri, celui d'exterminer et de chasser les Anglais » et que contre eux l'île serait « prête à marcher dans un quart d'heure » [14]. Une résolution que Baudin avait effectivement pu lui-même vérifier lors de son arrivée qui avait déclenché un véritable branle-bas de combat car on subodorait que le pavillon français arboré par *Le Naturaliste* et *Le Géographe* était en fait « un déguisement à l'aide duquel des bâtiments ennemis tentent parfois d'approcher la terre » [15]. « Je n'ai pu m'empêcher », écrit Baudin, « de rire de la frayeur que des bâtiments, aussi pacifiques que les nôtres, avaient occasionnée, et j'observai seulement [à l'officier dépêché à son bord] que notre manœuvre devait nous rendre d'autant moins suspect que nous avions eu toute la nuit, au mouillage que nous occupâmes, des feux à tous nos mâts ». Mais il reconnut par la suite qu'« à terre on faisait de grands préparatifs pour recevoir les Anglais qu'on s'attendait à voir paraître à chaque instant, ayant été informé qu'il se faisait dans l'Inde un armement considérable dont on ignorait la destination » [16].

Cependant les batteries côtières n'étaient pas les seuls moyens de lutte contre les Anglais. Une autre possibilité de leur faire pièce était les bateaux corsaires qu'on armait traditionnellement dans l'île. La course offrait le double avantage de fournir des revenus importants et d'approvisionner l'île en objets de première nécessité qu'elle ne pouvait plus espérer d'Europe. Aussi, de 1793 à 1802, les « îles sœurs » [17] ont armé 69 corsaires dont 49 ont capturé ou détruit 203 navires ennemis. Certaines de leurs victoires avaient particulièrement marqué les esprits, ainsi de la prise du *Kent*, un *indiaman*, par *La Confiance* de Robert Surcouf, le 7 octobre 1800. Comme les corsaires exportaient des îles trop d'hommes et d'armes et réduisaient d'autant leur potentiel défensif, les autorités coloniales avaient parfois été amenées à prendre des arrêtés ralentissant ou suspendant momentanément la course. Mais celle-ci demeurait très active au moment où l'expédition de Baudin passa à l'Île-de-France. À preuve, le 20 germinal (10 avril), « parmi les différents bâtiments qui entrèrent dans le port, il

---

[13] Joseph-François CHARPENTIER DE COSSIGNY DE PALMA, *Lettres à Pierre-Alexandre Forfait et Daniel Lescallier*, 6 et 11 brumaire an IX [28 oct. et 2 nov. 1800] (Paris, ANF, col C4 /113, p. 73 ; Maurice, Archives nationales (AM), A 103/4).

[14] A.-J. DE MALARTIC, *Lettres à D. Jacob*, janv. 1799 et 12 germinal an VIII [9 avr. 1800] (Saint-Denis, Archives départementales de La Réunion (ADR) L 107/1).

[15] J. MILBERT, *op. cit.*, t. 1, p. 121. Pour plus de détails sur cet épisode tragi-comique, voir C. WANQUET, « L'Île-de-France à l'arrivée de Baudin (mars 1801), une île malade du syndrome de Saint-Domingue », dans Serge RIVIÈRE et Kumari ISSUR (éd.), *Baudin-Flinders dans l'océan Indien*, Paris, L'Harmattan, 2006, pp. 19-41.

[16] N. BAUDIN, *op. cit.*, pp. 140 et 149-150.

[17] Expression désignant l'Île-de-France et l'île Bourbon.

se trouva une grande prise anglaise venant de l'Inde et chargée de mâtures », écrivait Baudin qui ajoutait : « ce bâtiment, dont les armateurs du corsaire qui l'arrêta firent peu de cas, était une véritable perte pour les Anglais » [18]. En outre, un nouveau bateau était en cours d'armement en course. Mais tout le monde savait très bien qu'un des problèmes dont l'île souffrait chroniquement était l'insuffisance du nombre de marins dont elle pouvait disposer. Débaucher ceux de Baudin ou le retenir le plus longtemps possible « dans la colonie, afin de s'emparer de [son] monde si [les Anglais] venaient à paraître » était donc très tentant pour les armateurs du corsaire et pour la Commission intermédiaire.

Baudin s'était très vite rendu compte de ce danger, ce qui l'avait incité à « mettre au moins les bâtiments hors du port » afin de pouvoir, aussitôt qu'ils auraient été prêts, « faire route pour Batavia ou Manille où j'étais bien assuré de ne pas éprouver les mêmes difficultés ». L'opération s'effectua le 4 germinal (25 mars) pour *Le Géographe*, que rejoignit, le lendemain, *Le Naturaliste* [19]. Déjà, cependant, la désertion avait commencé à affecter leurs équipages.

Les colons de l'Île-de-France avaient-il véritablement la volonté unanime de repousser les Anglais de toutes leurs forces ? Il est permis d'en douter, comme le souligne très lucidement Saint-Cricq :

> Les colons étaient divisés en trois classes. La première, la plus nombreuse à la vérité, était décidée à la résistance la plus vigoureuse. La seconde, au contraire, penchait pour se rendre dès les premières sommations sous prétexte que ce moyen était le seul de conserver leurs propriétés. Enfin la troisième était composée de ceux d'entre eux qui, toujours incertains sur le parti qu'ils doivent prendre, attendaient pour se décider d'avoir connaissance des forces qui les attaqueraient [20].

Au passage Saint-Cricq avait bien mis en lumière une des ambiguïtés qui rendaient plus complexes les relations de l'île avec les Anglais : ceux-ci pouvaient apparaître comme la solution la meilleure pour garantir la pérennité de son système esclavagiste. Les Anglais en avaient bien conscience et multipliaient les gestes de courtoisie qui devenaient autant de gestes de séduction : le commodore Losack avait ainsi envoyé à l'Assemblée coloniale une lettre d'excuses pour avoir malmené un inoffensif bateau de pêche [21] ; pavillons en berne, l'escadre qui était censée assiéger l'île avait salué par des salves de canon, le 28 juillet 1800, la cérémonie funèbre organisée en hommage à Malartic ; un véritable parti anglophile avait même vu le jour à La Réunion, en particulier à Saint-André, dont deux des chefs, plus ou moins déclarés, n'étaient rien moins que des proches du gouverneur, l'un, le médecin Rivière, son beau-frère, l'autre, l'adjudant général Jean-Baptiste de Galaup, son adjoint direct. En avril 1800, ce parti avait tenté une ébauche de complot pour prendre le pouvoir dans l'île, mais

---

[18] N. Baudin, *op. cit.*, p. 151.

[19] *Id.*, p. 146.

[20] J. Saint-Cricq, *op. cit.*

[21] W. Losack, *Lettre à l'Assemblée coloniale*, lue lors de la séance du 20 mai 1799 (Saint-Denis, ADR).

celui-ci avait été rapidement déjoué et plusieurs de ses dirigeants avaient été expulsés, justement à l'Ile-de-France [22] !

Mais quoi qu'il en soit de la volonté réelle de l'Île-de-France de résister jusqu'à la mort aux Anglais, il est certain qu'au moment où l'expédition aux Terres australes y fait escale, il n'est pas possible de la vérifier car rapidement la menace de leur attaque imminente s'estompe. « Si j'en crois les nouvelles publiques », écrit Baudin aux administrateurs dès le 28 germinal (18 avril), « […] vous devez être sans inquiétude pour les ennemis extérieurs. Car vous savez comme moi qu'ils ont pris une route bien différente de celle qui pourrait les conduire dans la colonie ». Cependant, une fois l'expédition repartie, la menace réapparaît, ainsi que le raconte Bory :

> Je me proposais de demander au général Magallon la permission d'aller visiter les Seychelles et Madagascar, quand les signaux des côtes nous annoncèrent que le pavillon ennemi flottait à la vue du port. [Admis comme officier dans l'état-major du gouverneur], je passai quelque temps dans l'espoir de voir les Anglais entreprendre une attaque et n'obtenir qu'une humiliation : l'esprit de la colonie était excellent, il n'y avait pas de doute que tous les citoyens n'eussent été de bons soldats ; mais le commodore Elphinston ne jugea pas à propos de l'essayer : au bout de quelques mois de blocus, nous le vîmes disparaître, et son absence rétablit la communication entre les îles de France et Bourbon [23].

Le syndrome de Saint-Domingue [24]

Mais une autre menace pèse sur l'île, que les colons jugeaient sans nul doute plus grave, celle des représailles de leur mère patrie. Saint-Cricq l'atteste avec lucidité :

> Tous s'accordaient […] sur un point : la loi sur la liberté des nègres les faisait trembler. Si elle avait son exécution, nombre d'entre eux devaient attendre le même sort qu'eurent, dans le temps, les malheureux habitants de Saint-Domingue et de la Guadeloupe, c'est-à-dire qu'ils se voyaient ruinés sans ressources et peut-être même sur le point d'être massacrés […]. Aussi avaient-ils empêché non seulement que cette loi fut mise à exécution, mais encore avaient-ils réussi à la laisser ignorer à leurs esclaves qui, s'ils l'eussent connue, n'auraient pas manqué de se révolter pour obtenir cette liberté dont on voulait les frustrer [25].

Saint-Cricq met ici parfaitement le doigt sur le problème le plus grave, celui qui hante journellement les colons, à savoir le risque permanent d'abolition de l'esclavage, depuis que la France a décidé sa suppression le 16 pluviôse an II (4 février 1794). Après une trop longue période de tergiversations, le Directoire avait envoyé une importante expédition navale afin de mettre en application cette abolition mais, en juin 1796, les colons, avec l'appui de Malartic, avaient chassé ignominieusement les commissaires civils chargés de faire appliquer dans l'île la constitution de l'an III. À compter de cette date, tout en affirmant bruyamment son légitimisme vis-à-vis de la République française, l'Île-de-France se retrouva, *de facto*, dans une position de

---

[22] Pour plus de détails sur cet épisode peu connu de l'histoire réunionnaise, voir C. WANQUET, *Histoire d'une Révolution. La Réunion*, Marseille, Laffitte, 1984, t. 3, pp. 433-464.

[23] J.-B. BORY DE SAINT-VINCENT, *op. cit.*, t. 1, p. 259.

[24] Sur cette question voir C. WANQUET, « L'Île-de-France », *art. cit.*

[25] J. SAINT-CRICQ, *op. cit.*

rébellion. Aussi pouvait-elle logiquement redouter des représailles sévères de la part de la puissance tutélaire [26].

Or l'expédition aux Terres australes n'était-elle pas le signe avant-coureur d'une autre, beaucoup plus puissante et beaucoup plus sévère ? Aussi, avec une étonnante ingénuité, les envoyés de la Commission intermédiaire demandèrent-ils à Baudin, à son arrivée au Port Nord-Ouest, s'il n'avait pas à bord « quelque agent secret chargé de mettre à exécution les décrets sur la liberté des noirs » ! Par ailleurs, comme tout ce qui était susceptible d'attiser une politique abolitionniste ou même simplement d'y faire allusion devait être censuré, ils exigèrent, non seulement de Baudin, mais aussi de tous les passagers du navire, la remise de tous les courriers en leur possession [27]. Ils n'appréciaient guère que Baudin fît une exception à cet ordre pour les lettres du ministre destinées aux administrateurs généraux, d'autant que le passé du capitaine, venu déjà à plusieurs reprises dans l'île [28], incitait à la méfiance [29]. Ils n'apprécièrent pas plus qu'on découvre sur *Le Géographe* un certain Guth que les autorités coloniales avaient expulsé en France avec d'autres individus déportés pour la menace qu'ils représentaient – ou étaient accusés de représenter – pour la stabilité de l'ordre social [30].

Baudin s'efforça de désamorcer les préventions à son égard en même temps qu'il informait des habitants avides de nouvelles. Tout en insistant systématiquement sur l'intérêt que prenait l'Europe entière à son expédition, il soulignait aussi les succès de Bonaparte et ses bonnes dispositions pour les colonies orientales [31] : « je leur assurai que tout était dans le meilleur ordre possible [en France] et qu'ils apprendraient bientôt qu'une paix glorieuse assurerait la stabilité et la prospérité de la République ». Il y avait toutefois un détail révélateur des ambiguïtés qui persistaient au niveau du

---

[26] Pour tous détails sur cette histoire, très complexe et aux rebondissements multiples, on se reportera à C. Wanquet, *La France et la première abolition de l'esclavage. Le cas des colonies orientales : Île-de-France (Maurice) et La Réunion (1794-1802)*, Paris, Karthala, 1998.

[27] Ce qui explique que Saint-Cricq mentionne « les précautions étonnantes que prennent les colons de l'Île-de-France avant d'autoriser l'entrée d'un bâtiment à un port, quel qu'il soit, surtout s'il vient d'Europe ».

[28] Voir Madeleine Ly-Tio-Fane, Le Géographe *et* Le Naturaliste *à l'Île-de-France (1801, 1803). Ultime escale du capitaine Baudin*, Port-Louis, msm, 2003.

[29] « C'est une chose de notoriété publique qu'au nom du commandant on fut au moment de nous interdire la communication avec la terre et de nous donner l'ordre d'aller relâcher ailleurs » (J.-B. Bory de Saint-Vincent, *op. cit.*, t. 1, p. 171).

[30] Ce Guth était un musicien, « trouvé à bord » deux jours après le départ du Havre, qui espérait retrouver femme et enfants à l'Île-de-France et « sortir de la misère dans laquelle il vivait depuis six mois ». Bien que Baudin le jugeât inoffensif « sous tous les rapports », « toutes les démarches de ses amis et connaissances [n'arrivèrent pas à le] faire admettre dans la colonie », les autorités locales se proposant « de l'envoyer aux Seychelles par la première occasion » (N. Baudin, *op. cit.*, 9 germinal [30 mars], p. 148).

[31] Même démarche de la part de Milbert et de ses amis débarqués du *Géographe* : « nous confirmâmes de vive voix les heureux événements qui assuraient leur existence politique et morale. Nous leur fîmes sentir comment le premier consul, en prenant les rênes de l'État, avait pour jamais assuré le repos et la fortune de tous les Français » (J. Milbert, *op. cit.*, t. 1, p. 125).

gouvernement français à propos de la politique à suivre vis-à-vis des Mascareignes. Dans le courrier apporté par Baudin se trouvait une lettre de Jean-Marie Joyeuse au maire de Port-Louis. Joyeuse était un officier d'artillerie que la colonie avait envoyé en 1797 porter à Paris ses justifications du renvoi des agents du Directoire :

> Cette lettre contenait en substance que le général Villaret-Joyeuse [32] arriverait bientôt dans la colonie comme gouverneur en chef, qu'il porterait avec lui une somme assez considérable pour le paiement des salariés du gouvernement et que lui se rendrait à Lima pour y prendre un supplément de fonds qui redonnerait bientôt à la colonie l'état de splendeur dont elle avait joui autrefois. Son arrivée devait avoir lieu six ou huit mois après celle du général [33].

Cette lettre lue par le maire devant un public nombreux avait vraisemblablement satisfait l'auditoire. Mais ce que celui-ci – et Baudin aussi sans doute – ignorait, c'est que les instructions données à Villaret-Joyeuse consacraient le maintien du principe d'une abolition progressive de l'esclavage [34]. La mission n'eut finalement pas lieu, mais ce projet, largement inspiré par Lescallier, prouvait que les craintes des colons à propos d'une éventuelle expédition de représailles de la métropole n'étaient pas infondées.

L'Île-de-France pouvait d'autant plus la redouter qu'elle n'appliquait pas l'interdiction de la traite des noirs qu'elle avait pourtant proclamée avant même de connaître la suppression de l'esclavage votée par la Convention. Cette traite, qui n'avait sans doute jamais disparu, avait repris de plus belle : ainsi, le 21 germinal (11 avril), Baudin mentionne l'arrivée dans le port de « deux petits brigantins venant de Madagascar, ayant pour cargaison du riz et des noirs esclaves » [35].

Baudin avait tout à fait raison de penser que les autorités coloniales, appuyées par l'opinion locale, souhaitaient retarder son départ pour éventuellement bénéficier des renforts en hommes susceptibles de résister aussi bien à la pression française qu'à la pression anglaise que pouvait procurer le débauchage d'une partie de ses équipages. D'autant que les effectifs militaires sur place étaient minces : « il n'y avait d'autres troupes dans l'île », écrit Saint Cricq, « que celles composées de noirs affranchis et ces troupes, qui étaient à la solde de la colonie, n'agissaient que par l'ordre des autorités reconnues par elle » [36]. Ce n'est pas tout à fait exact et surtout cette appréciation rapide fait litière du poids que pouvait représenter la garde nationale dont la mobilisation sur les batteries côtières avait été particulièrement rapide lors de l'arrivée des navires de l'expédition.

La désertion d'une partie des équipages de l'expédition

Baudin était persuadé que, dès le départ, existait une espèce de complot pour le retenir. À preuve, « le placard que l'on avait affiché au coin de quelques rues », qu'il

---

[32] Louis-Thomas Villaret-Joyeuse était le frère de Jean-Marie Joyeuse. En fait, Villaret-Joyeuse était vice-amiral et non général, comme l'indique par erreur Baudin.

[33] N. Baudin, *op. cit.*, p. 142.

[34] Pour plus de détails, voir C. Wanquet, *La France et la première abolition*, p. 580-590.

[35] N. Baudin, *op. cit.*, p. 151.

[36] J. Saint-Cricq, *op. cit.*

découvrit dès le 28 ventôse (18 mars), « sur lequel il y avait écrit en gros caractères : “Voyage de découvertes manqué” ».

Pourtant, au début de son séjour à l'Île-de-France, il ne paraissait pas trop craindre la désertion de ses matelots. Dans les premiers jours, « comme il convenait de laisser un peu de repos à des hommes qui tenaient la mer depuis six mois, il fut réglé que chaque jour, 12 auraient la permission d'aller à terre et que les autres n'iraient que quand les premiers seraient de retour » (27 ventôse, 18 mars). Comme le 30 ventôse (21 mars) est un jour de décade, « il fut permis à la moitié de l'équipage de descendre à terre, les uns pour laver leur linge et les autres pour se promener » [37].

Baudin rendait Chanvalon indirectement responsable du déclenchement des désertions. En lui refusant les vivres frais qu'il réclamait, il provoquait, d'une part, le mécontentement des équipages à propos de la manière dont il était nourri en rade, « prétexte pour la désertion », d'autre part, le début de maladies qui furent aussi une étape et un encouragement pour cette désertion. À l'heure de son départ, en recommandant à ses bons soins ceux de ses hommes qu'il laissait à l'hôpital, Baudin rappellera à Chanvalon qu'à son arrivée les équipages de ses deux bâtiments étaient en bonne santé [38] : « je suis porté à croire que les heureuses dispositions dans lesquelles ils étaient tous se seraient longtemps soutenues, si j'avais pu obtenir pour eux les rafraîchissements que la loi commande après les grandes navigations » [39].

Les effets pervers des options adoptées par Chanvalon ne tardèrent effectivement pas à se faire sentir. Le 2 germinal (23 mars) entraient « à l'hôpital huit hommes attaqués de fortes coliques avec fièvre [que] le médecin du bord attribua à la qualité de l'eau ». « La conduite de l'intendant envers les équipages », écrit Baudin le 4 germinal (25 mars), « avait fait que plusieurs, persuadés que je ne pourrais pas partir, commençaient à se déranger et devenaient même importants. Plusieurs furent mis aux fers à bord pour servir d'exemple, mais ils firent peu de cas de cette punition » [40]. Le 6 germinal (27 mars), les désertions commencèrent : ce jour-là, il manqua quatre hommes, dont le troisième maître, et Baudin se résigna à déclarer leur désertion deux jours plus tard.

Cependant, à cette date, il ne dramatisait absolument pas le problème. Ce qui se passa le 10 germinal (31 mars) eut de quoi effectivement le rassurer. Comme c'était un décadi, il autorisa la moitié de son équipage à passer la journée à terre avec ordre de revenir coucher à bord. « Le soir, au coup de canon, il ne manqua que quatre hommes […] Ils revinrent dans la nuit » [41]. Et lorsque, le 17 germinal (7 avril), ses anciennes connaissances le prévinrent d'avoir à se méfier et l'avisèrent que plusieurs

---

[37] N. Baudin, *op. cit*., p. 143.

[38] Ce que confirme, au moins pour *Le Géographe,* Bory de Saint-Vincent, excepté pour « le lieutenant Baudin, Bissy et Milbert, dont la santé paraissait très délabrée » (J.-B. Bory de Saint-Vincent, *op. cit.*, t. 1, p. 161).

[39] N. Baudin, *Lettre à Chanvalon*, 4 floréal [24 avr.]. Le même jour, il écrit aussi au ministre ses regrets qu'il faille « aujourd'hui traiter et médicamenter dans les hôpitaux des hommes précieux et qui n'y seraient peut-être pas entrés si on eût voulu se convaincre qu'il en coûte moins à l'État de prévenir la maladie que de la guérir ».

[40] N. Baudin, *op. cit*., p. 146.

[41] *Id*., p. 148.

personnes avaient déjà fait « des démarches pour engager [ses marins] à déserter », il jugea « cette crainte […] mal fondée en ce que, jusqu'à ce moment, ils s'étaient généralement peu écartés de leurs devoirs ». Le 20 germinal (10 avril), il autorisait encore les deux tiers de l'équipage à passer le décadi à terre. Au coup de canon, il manquait trois hommes, mais ils rentrèrent à bord dans la matinée du lendemain. Le 23 germinal (13 avril), il fut prévenu que huit personnes avaient le projet de déserter, mais il se refusa à « prendre d'autres mesures que de doubler la garde des passavants pendant la nuit et de consigner aux sentinelles les embarcations ». Ces mesures se révélèrent très insuffisantes : six hommes désertèrent à la nage pendant la nuit, passant « par la poulaine ».

En conséquence, Baudin décida le lendemain – on l'a vu – de mettre son navire, *Le Géographe*, à l'abri – du moins, le croyait-il – des désertions « en dehors des pavillons ». « Il ne me restait plus », écrit-il, « qu'à faire rentrer les hommes qui étaient à l'hôpital et les déserteurs qu'il me semblait facile de trouver ». Le lendemain, *Le Naturaliste* le rejoignit, mais après avoir perdu trois hommes qui avaient déserté à la nage [42].

En vérité, le nombre des déserteurs était plus grand que celui qui apparaît dans le journal de bord de Baudin puisque dans les divers courriers qu'il adressa aux autorités insulaires le 23 germinal (13 avril), il faisait état de trente-trois hommes qui avaient déserté depuis deux jours. Ils avaient été attirés par des individus qui leur offraient une prime substantielle – cent cinquante piastres d'avance – pour faire partie de l'équipage du corsaire qui était alors en armement.

Que ces déserteurs qui étaient, au départ, comme le souligne Baudin, dénués de tout moyen de subsistance, aient trouvé des complicités et plus encore des encouragements chez certains habitants, était à l'évidence un secret de polichinelle. Aussi la formule par laquelle Baudin feignait d'en informer les membres de la Commission intermédiaire, Magallon et les administrateurs de la police générale, – « Vous ignorez sans doute que… » – n'en a-t-elle que plus de saveur. Parfaitement renseigné, Baudin parlait même aux policiers de « deux maisons dans la ville où l'on fait un trafic infâme de marins ». « Je ne vous adresse point un état nominatif des hommes qui me manquent, parce qu'on ne les trouvera pas sous leur véritable nom, mais, en faisant arrêter tous ceux qui sont inconnus et sans passeport, on est certain de les rencontrer », écrit-il encore à tous ses interlocuteurs. Et s'adressant plus spécialement aux administrateurs de la police générale il ajoutait avec sa coutumière et mordante ironie : « comme personne ne peut être caché pour vous dans la colonie, je ne doute pas qu'ils [les déserteurs] me soient bientôt rendus » [43].

La preuve que les déserteurs trouvaient des complicités dans la population et même auprès des autorités est donnée par deux épisodes très révélateurs. Lorsque, le

---

[42] Ce retard et ses conséquences irritèrent fortement Baudin contre son second, Emmanuel Hamelin, le commandant du *Naturaliste.* En fait ce dernier avait été empêché de le suivre immédiatement par le commandant du ponton, le capitaine Mangin, « sous prétexte qu'il n'était permis à aucun bâtiment de sortir au coucher du soleil. J'ai su très mauvais gré à M. Hamelin d'avoir eu égard pour un tel ordre et de n'avoir pas exécuté le signal que j'avais fait, n'en ayant à recevoir que de moi ».

[43] N. Baudin, *op. cit.*, pp. 163-164.

25 germinal (15 avril), Baudin se rendit à l'hôpital, il fut « peiné d'apprendre que dans la nuit huit de ses meilleurs matelots avaient déserté en passant par-dessus les murs ». Informations plus approfondies prises, le commandant découvrit qu'en réalité « ils étaient sortis par la grande porte avec leur bagage sur un billet du commissaire chargé de cette partie du service » ! « Cette conduite », écrit-il, « me démontra clairement le regret qu'on avait de nous voir en dehors du port et l'intention qu'on avait de reculer notre départ qu'on supposait ne pouvoir s'effectuer, faute de monde ». Quatre jours plus tard, « la nature du supplice » infligé à deux noirs accusés d'avoir voulu empoisonner leur maître – les malheureux furent brûlés vifs – attira beaucoup de badauds au nombre desquels figurèrent plusieurs déserteurs. Cela permit d'en arrêter vingt-deux, mais « la garde à laquelle on les confia pour les conduire à la prison du port, n'étant composée que de carabiniers ou de cantiniers, ils en laissèrent évader 14 en route »… « Il paraît », ajoute Baudin, « que ceux qu'ils laissèrent échapper étaient leurs débiteurs, car parmi ceux qu'ils ont conduits, aucun ne leur devait rien » [44].

Baudin mit clairement les membres de la Commission intermédiaire devant leurs responsabilités : « dans un entretien assez vif que j'eus l'occasion d'avoir avec plusieurs membres de cette assemblée », écrit-il le 29 germinal, « je ne leur laissai pas ignorer, que je savais, de bonne part que, quand ils avaient eu quelqu'un à déporter, ils avaient bien trouvé les moyens de le faire arrêter, même au milieu des bois, et qu'il était plus aisé de rencontrer 40 hommes et plus qui nous manquaient qu'un seul ». De son côté, la Commission intermédiaire prit très mal le fait que Baudin voulût mettre sous sa responsabilité la sûreté des bâtiments et la suite de l'expédition :

> La responsabilité dont le capitaine Baudin se prétend en droit de charger la Commission envers le gouvernement français, envers l'Europe entière, n'ajoute rien à nos obligations. Nous répondons à la colonie de sa sûreté intérieure, au gouvernement de la fidélité, de l'attachement qui lient cette colonie à la France. Nous plaçons au premier rang de nos devoirs de conserver ce pays à la République et surtout de le rendre toujours digne des éloges qu'elle lui a décernés. Les recherches continueront d'avoir lieu dans les campagnes, quoique le capitaine Baudin ne doive pas ignorer que les habitants sont bien plus intéressés que lui-même à ne pas souffrir qu'ils s'y répandent [45].

Un arrêté qu'elle avait déjà pris le 23 germinal (13 avril) demandait effectivement d'arrêter non seulement tous marins qui pourraient provenir des équipages des vaisseaux de Baudin, mais aussi « généralement tous hommes inconnus, vagabonds et sans aveu ». Remarquons cependant que Magallon – se déclarant « réellement désespéré » par les désertions que lui annonçait Baudin, avait donné le même jour des ordres identiques – ne lui avait pas caché « que de semblables ordres, donnés antérieurement en pareilles circonstances, n'ont pu obtenir, en raison des localités et des moyens que trouve un déserteur de se cacher dans l'île, qu'un bien médiocre succès ».

Pour Baudin, il n'est plus question maintenant de faire preuve du moindre laxisme vis-à-vis de ses équipages : quoique le 30 germinal (20 avril) fût jour de décade,

---

[44] *Id.*, pp. 152-153.

[45] *Lettre de la Commission à N. Baudin*, 28 germinal [18 avr.].

« il ne descendit personne du bord à terre et pas même les noirs ». Dans la nuit cependant, deux hommes désertèrent à la nage « quoique nous fussions éloignés [de la terre] de plus d'une lieue » : l'un d'eux, totalement épuisé, fut rattrapé par le petit canot aussitôt mis à la mer ; l'autre, vraisemblablement, se noya. Le premier floréal (21 avril), un matelot espagnol proposa au capitaine de lui livrer seize déserteurs moyennant vingt piastres. La garde de police qu'obtint Baudin ramena effectivement, le soir, du quartier de la Grande Rivière, douze matelots dont neuf du *Naturaliste.* Dans la nuit du 2 au 3 floréal, deux d'entre eux désertèrent à nouveau à la nage, mais furent repris par une embarcation envoyée à leur poursuite. Cela incita Baudin à redoubler de précautions, « et la garde des passavants et de la poulaine [fut] doublée avec ordre de faire feu sur quiconque tâcherait de s'évader ».

« Nous perdîmes », écrit Saint-Cricq, « une grande quantité de nos équipages par la désertion, mais heureusement on nous en remplaça une partie par des hommes que l'on prit indistinctement sur les navires où ils étaient embarqués » [46]. Effectivement les administrateurs de la République aidèrent à la reconstitution des effectifs indispensables au bon déroulement de l'expédition. Ils commencèrent par envoyer à Baudin une cinquantaine de noirs de l'État pour le calfatage de ses navires. Une main-d'œuvre peu compétente, ou peu active, selon le capitaine qui, lorsque le calfatage fut enfin terminé, le 15 germinal (5 avril), écrivait : « nous nous débarrassâmes avec plaisir de vingt-huit hommes qui nous avaient beaucoup gêné pour les autres travaux que nous avions à faire. Je suis persuadé que dix Européens auraient fait en huit jours ce que vingt-six noirs ont eu de la peine à faire en vingt » [47].

Pourtant Baudin conserva à bord de ses navires vingt et un noirs – quinze sur *Le Géographe* et six sur *Le Naturaliste* – que les administrateurs lui avaient prêtés et dont ils réclamaient vivement la restitution. « Un motif impérieux m'oblige encore à les garder, puisque s'il fallait mouiller une seconde ancre ou filer du câble, je serais hors d'état de le faire », leur écrivait-il en demandant même quinze noirs de plus pour abréger son séjour sur la rade. Après avoir réuni ses officiers dans un conseil de marine, il envoya aux administrateurs, le 27 germinal (17 avril), une véritable mise en demeure, soulignant que « le gouvernement français verrait avec peine que les autorités de la colonie n'eussent pas employé les moyens de rigueur, s'ils sont nécessaires, pour y trouver des marins dont la retraite ne peut être longtemps ignorée, en faisant les perquisitions convenables ». Il s'engageait à rendre les noirs, mais uniquement après que les administrateurs auraient déclaré prendre sous leur responsabilité pleine et entière les bâtiments de la République qui étaient en rade. Il insistait constamment sur la responsabilité que prend la colonie entière vis-à-vis de l'Europe qui soutenait le succès de son expédition. Le jour même, les administrateurs, en réponse, lui envoyèrent vingt individus qui se trouvaient à la caserne de mer, estimant ainsi que Baudin n'avait « plus aucun prétexte raisonnable de refuser de rendre les noirs […] qui sont indispensables pour l'accélération des travaux [de fortifications] contre l'attaque prochaine dont nous sommes menacés ». En retour, Baudin demanda si les hommes qu'on lui envoyait « sont de nature à pouvoir leur confier la conduite des embarcations

[46] J. Saint-Cricq, *op. cit.*

[47] N. Baudin, *op. cit.*, p. 150.

qu'[il était] obligé d'envoyer continuellement à terre pour le service journalier des vaisseaux ». Il s'étonnait que l'État, ayant à l'Île-de-France à sa disposition plus de deux mille noirs, « on n'en puisse obtenir qu'une vingtaine […] pour la sûreté des bâtiments qui sont en rade ». Une nouvelle fois, il promit de les rendre lorsque les administrateurs auraient clairement affirmé qu'ils se chargeaient de la responsabilité de ces bâtiments.

La réponse de Magallon, le 28 germinal (18 avril), est pour le moins aigre-douce. Rappelant à nouveau les mises en garde contre les risques de désertion qu'il avait adressées à Baudin [48], il protestait qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu pour la récupération des déserteurs et ajoutait :

> Je me suis assuré qu'hier un remplacement de 12 matelots vous a été envoyé. On y a joint quelques noirs, on pourra vous donner une dizaine de Malais, sous la condition que vous les restituiez à la colonie de Batavia, notre alliée, qui nous les a prêtés. Si on découvre quelques-uns de vos matelots déserteurs, ils vous seront renvoyés. Voilà humainement tout ce qu'il me paraît possible de faire. Quant à ma responsabilité, citoyen, je vis bien tranquille. Un homme qui, comme je n'ai cessé de le faire, s'est toujours conduit avec honneur et loyauté, qui a fidèlement et courageusement servi sa patrie, n'a rien à redouter d'un gouvernement juste […] qui l'a jugé digne d'une portion bien acquise de sa confiance. Je n'en ai jamais essuyé ni encouru un reproche et j'espère qu'il saura me rendre justice.

Immédiatement Baudin fit prudemment machine arrière, affirmant « que personne n'est plus convaincu que [lui] des principes et de la loyauté franche et sincère » de Magallon. « Quelle que puisse être votre façon de penser à mon égard, je saurai toujours vous rendre la justice que vous méritez », concluait-il en le remerciant de l'aide qu'il lui avait apportée.

En définitive, lorsque Baudin fut enfin prêt à partir, dans l'état qu'il dresse des personnes du *Géographe* restées à l'Île-de-France, sont mentionnés vingt et un marins déserteurs et vingt autres à l'hôpital. Ayant obtenu par ailleurs des administrateurs six Malais « qui étaient à la cayenne et qu'on devait renvoyer à Batavia » et trois nègres, en sus des hommes déjà envoyés par Magallon, il avait cent hommes et *Le Naturaliste* quatre-vingt-cinq, ce qui suffisait pour prendre la mer avec tranquillité

L'abandon d'un certain nombre d'officiers et de savants

Un autre problème aurait pu compromettre le succès de l'expédition : l'abandon à l'Île-de-France d'un nombre important de ses officiers et savants. On peut, à la lecture du journal de Baudin, voir comment le phénomène s'est progressivement déroulé.

Dès le 26 ventôse (17 mars), écrit-il, « la plupart des naturalistes débarquèrent leurs effets et prirent des logements dans différents quartiers de la ville ». Le 1er germinal (22 mars), « plusieurs savants demandèrent au médecin en chef du bord des billets d'hôpital pour aller s'y rafraîchir. Un des officiers du *Géographe*, François-André Baudin [49], lieutenant de vaisseau, avait depuis deux jours pris un logement en ville et je n'en fus informé que par son absence au moment où il devait prendre la garde. Cette

[48] Déjà le 23 germinal [13 avril], Magallon avait rappelé à Baudin les sérieuses mises en garde sur les risques de désertion qu'il lui avait faites dès son arrivée.

[49] Les deux hommes n'avaient aucun lien de parenté.

conduite me parut un peu extraordinaire et je remis à lui en témoigner ma surprise à la première rencontre ». Bientôt plusieurs officiers « se contentent de ne paraître à bord qu'une fois ou deux par décade pour faire ce qu'ils appellent leur service de garde, auquel ils se croient uniquement tenus pendant le séjour des bâtiments dans le port. Je me plaignis à plusieurs de cette conduite. Ils me répondirent que le soin de leur santé était leur premier devoir et que le médecin en chef de l'hôpital l'avait jugé ainsi. La vérité est que ces messieurs étaient beaucoup mieux portants que moi, car à cette époque j'avais gagné un coup d'air qui me faisait beaucoup souffrir » [50].

À plusieurs reprises, Baudin se rendit à l'hôpital, mais il n'y trouva jamais aucun des savants ni officiers qui étaient censés s'y reposer : les sœurs de la Charité lui expliquèrent le 6 germinal (27 mars), « que ces messieurs rentraient quelquefois le soir et même assez tard, mais que pour l'ordinaire, ils passaient la journée en ville où, sans doute, leurs amusements étaient plus variés qu'ils ne l'auraient été en demeurant dans un semblable séjour ». De même, le 10 germinal (31 mars), malgré la pluie, ils allèrent « se promener sur différentes habitations ».

Au moment de partir, Baudin constata l'absence de six ou sept officiers soi-disant malades et de plusieurs savants : François Bissy, Jacques Milbert et Louis Lebrun du *Géographe* ; André Michaux, Michel Garnier, Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, Jean-Baptiste Dumont, Jacques Delisse et les deux garçons jardiniers de Michaux, du *Naturaliste*. Parmi eux, écrivait Baudin, toujours avec ironie, « trois se mettent maîtres d'école et vont enseigner le dessin et les mathématiques, un se marie et j'ignore la haute destinée des autres ». « La suite de la campagne », écrit-il au ministre, « fera connaître si leur embarquement était nécessaire et je me réfère sur ce chapitre aux différentes lettres que j'ai adressées à l'Institut avant notre départ de France ». De tous, confie-t-il à Jussieu [51], Michaux « est le seul que je regrette. Je lui ai fait les représentations amicales sur les inconvénients qui pourraient en résulter. Tout a été inutile, il n'a pu se faire à l'idée qu'il devait remettre au gouvernement les objets qu'il pourrait rassembler pendant le temps qu'il serait avec nous. Voilà l'unique raison qui l'a fait nous abandonner ». Pour les autres « savants », le jugement du capitaine était sans appel :

> Les citoyens Garnier, Bissy et Bory de Saint-Vincent, sous prétexte de maladie, sont constamment restés dans le port occupés de leur plaisir […]. Indépendamment des amusements frivoles auxquels ils se sont livrés, la suite de la campagne leur a paru ne pas offrir des amusements aussi agréables que ceux dont ils ont joui dans cette colonie. En conséquence, ils se sont débarqués sous le spécieux prétexte de soigner leur santé. Comme [ils] n'ont rien fait pour les sciences et l'utilité jusqu'à ce moment, […] je suis pleinement convaincu que leur séjour à l'Île-de-France est plutôt un bien qu'un mal pour l'expédition.

Le jardinier Riedlé était sensiblement du même avis, mais en étant plus sévère pour Michaux :

> Vous apprendrez avec surprise, qu'il se trouve plusieurs savants qui quittent l'expédition […]. Si nous en faisions autant [celle-ci] manquerait tout à fait après

[50] N. Baudin, *op. cit.*, 5 germinal [26 mars], p. 146.
[51] *Id.*, 4 floréal an ix [24 avr. 1801], p. 175.

> avoir fait tant de dépenses pour l'exécuter. Cela ferait la honte de la nation […]. Tous ces Messieurs n'ont rien fait pour l'avantage de l'expédition que de lui occasionner beaucoup de dépenses. Le citoyen Michaux est moins excusable que les autres, lui qui a obtenu des conditions si favorables [52].

La version des faits par Bory de Saint-Vincent était radicalement différente. Pour ce qui est de son cas personnel, il affirmait que, descendu malade à terre, il avait songé sérieusement à se ménager « pour être rétabli au moment du départ de l'expédition », mais qu'entraîné par sa passion de la botanique il avait continué à se fatiguer en courant la campagne pour herboriser. Surtout, il rendait Baudin responsable, par ses maladresses et ses vexations incessantes, du départ d'un certain nombre de ses confrères :

> Il affecta de publier partout que la moitié des membres de l'expédition étaient inutiles à son succès ; que l'Institut lui avait donné des *savants* dont il ne savait que faire ; qu'il n'avait besoin que de *ramasseurs*, etc. Ces propos étaient accompagnés de choses très dures qui mortifièrent infiniment les personnes délicates à qui elles furent adressées. Les géographes et les astronomes, surtout, n'étaient pas bien dans l'esprit du commandant ; il prétendait que ses officiers auraient suffi pour la géographie et l'astronomie, et que d'ailleurs il aimait mieux découvrir un mollusque nouveau qu'une terre nouvelle […]. Il paraît bien qu'il voulait nous excéder et nous forcer à une levée de boucliers ; mais il ne pensait pas que Michaux, dont la réputation était faite, serait le premier à l'abandonner. Il était d'ailleurs furieux que ce fût à des indispositions que nous dussions notre débarquement, qu'il aurait voulu qualifier d'indiscipline [53].

Pour le dessinateur Milbert, Baudin est moins sévère [54] : « il avait peut-être », reconnaît-il, « quelques bonnes raisons de [débarquer], mais je pense que s'il eût plus de confiance en lui-même que dans les médecins qu'il a consultés, il eût indubitablement continué le voyage ». En fait, de l'avis de Bory, Milbert était, parmi les membres de l'expédition, un des plus malades. C'est ce que lui-même confirme en expliquant qu'il pouvait à peine se tenir debout, étant, comme plusieurs de ses camarades, « incommodé d'un engourdissement pénible et d'enflures considérables aux jambes ». Il comptait se rétablir par « l'influence salutaire du climat », mais « les officiers de santé » le jugeaient dans l'impossibilité de suivre l'expédition. Il était à l'hôpital lorsque les corvettes quittèrent l'île et ce n'est que longtemps après leur départ, expliquait-il, qu'il était parvenu à recouvrer la santé, « grâce aux soins des

---

[52] Anselme Riedlé, *Lettre à André Thouin*, 30 germinal an IX [20 avr. 1801] (Paris, Muséum d'histoire naturelle (MNHN), Fonds Thouin). Je remercie M. Jangoux de m'avoir aimablement communiqué ce document.

[53] J.-B. Bory de Saint-Vincent, *op. cit.*, t. 1, pp. 183, 185 et 189.

[54] Il faut dire aussi que sa perte était moins sensible pour l'expédition, car elle était compensée par les qualités d'autres dessinateurs restés à bord, Nicolas-Martin Petit et Charles-Alexandre Lesueur, dont Baudin faisait un vif éloge. À leur propos, il écrivait en particulier que leurs « dessins coloriés ne laissent rien à désirer pour l'exactitude, le détail, la régularité et une parfaite ressemblance [et que] ces deux jeunes gens […] auront plus de droit à la reconnaissance nationale que tous ces fameux dessinateurs qu'on a choisis et dont le mérite trop vanté fait qu'ils regardent comme au-dessous de leur talent un travail qui aurait dû les honorer ».

sœurs de la Charité qui desservaient l'hôpital, et au régime rigoureux qu'elles me firent suivre » [55].

Plusieurs officiers de l'expédition restèrent également à l'hôpital, mais « je m'apercevrai peu qu'ils manquent à bord », affirmait Baudin.

L'affrontement avec l'ordonnateur Chanvalon

Un problème mineur mais très irritant que rencontra Baudin durant toute sa relâche à l'Île-de-France fut la guérilla qui l'opposa à l'ordonnateur Chanvalon. Il n'est pas de mesquineries dont le commandant n'accusât son adversaire durant ce conflit qui avait pris des aspects multiples.

Dès sa première rencontre avec l'ordonnateur, Baudin sentit que les choses s'engageaient mal : « je ne trouvai point [chez lui] », écrit-il, « cet accueil honnête et gracieux que j'avais rencontré ailleurs » (25 ventôse, 16 mars). À l'origine de cette première tension, il y aurait eu, chez Chanvalon, une blessure d'amour-propre. L'intendant aurait très mal pris le fait que Baudin, en sortant de chez le gouverneur, fût d'abord allé à la Commission intermédiaire « avant que d'aller lui rendre [ses] devoirs ». Un reproche dont Baudin se défendait en expliquant que, dès sa descente à terre, il avait constamment été accompagné d'un membre de la Commission intermédiaire et d'un officier municipal et qu'il avait simplement suivi leurs instructions.

Le malentendu entre les deux hommes venait aussi du fait que le ministre de la Marine, en annonçant à l'intendant l'arrivée de Baudin, « lui annonçait aussi que nous n'avions besoin de rien ». Baudin a beau lui faire observer « que le besoin de rien ne portait que sur ce qui était nécessaire au gréement des bâtiments, mais que cela ne pouvait pas s'entendre de même pour la ration d'usage à la suite des longues navigations, ce raisonnement », déplore-t-il, « n'eut pas plus de succès que les autres ». En fait il était convaincu, qu'il y avait dans les refus de Chanvalon à accéder à ses demandes « plus de mauvaise humeur […] que d'impossibilité » réelle à les satisfaire.

Les administrateurs reprochaient à Baudin divers manquements aux procédures réglementaires. Ainsi de ne pas avoir daté une de ses lettres, ce que reconnut le commandant. Plus grave, de n'avoir « fait au bureau des Classes […] aucune déclaration de désertion […] des vaisseaux sous [son] commandement, ce qui est contraire à toutes les lois », et ce qui expliquait qu'ils ignoraient « combien il [lui] manque de matelots, et si même il [lui] en manque » [56]. À quoi Baudin répondit, au seul Chanvalon, qu'un de ses officiers s'était présenté à quatre reprises, le 23 germinal, au bureau des Classes, sans avoir « eu le bonheur de rencontrer le commissaire chargé de ce détail », et qu'il avait remis le même jour au bureau de police l'état nominatif des déserteurs que Chanvalon se plaignait de n'avoir pas reçu.

Chanvalon multipliait les entraves, contrariant les démarches de Baudin. Celui-ci obtint, trois fois par décade, de la viande du boucher « dont se sert le gouvernement

---

[55] J. Milbert, *op. cit.*, t. 1, pp. 123 et 146.

[56] *Post-scriptum* de leur lettre du 27 germinal [17 avr.] dans laquelle ils avaient pourtant commencé par reconnaître comme « plausible » l'excuse que donnait Baudin pour conserver les noirs qu'ils lui avaient prêtés (N. Baudin, *op. cit.*, p. 166).

pour les fournitures de l'hôpital », avec promesse d'un paiement différé. Mais Chanvalon faisait « défense par écrit à ce boucher de rien fournir [à l'expédition] que pour de l'argent comptant ». Magallon avait accordé à Baudin six milliers de blé qu'il avait distraits de la quantité de trente-cinq milliers que la Commission intermédiaire avait mise à sa disposition pour la nourriture du personnel administratif. Mais lorsque Baudin lui demanda la permission de le faire moudre au moulin de l'État, Chanvalon lui conseilla un autre moulin, celui de l'État étant en mauvais état, « c'est-à-dire pour nous », ironise Baudin, « car m'y étant transporté, je l'ai trouvé en pleine activité pour le public qui paye pour cela l'administration » [57].

Baudin ne rate pas une occasion d'exercer sur Chanvalon sa causticité : « Vous savez, citoyen ordonnateur », lui écrit-il par exemple, le 28 germinal (18 avril), en lui transmettant les réclamations de quatre des hommes qu'il a reçus en renfort, « que tout homme qui entreprend un voyage comme le nôtre, doit être fourni d'habillement et, s'il paraît indifférent à ceux qui restent dans la colonie qu'ils soient nus ou couverts, les ordonnances et mon devoir m'obligent à leur faire rendre la justice qu'ils réclament ». Baudin laissait aussi clairement entendre que Chanvalon était intéressé à l'armement du navire « qui n'attendait que son départ pour s'armer en course avec une partie de nos déserteurs » ainsi qu'à la récupération des noirs qui lui avaient été prêtés car, s'il les avait emmenés, cela « aurait fort déplu à quelques individus de sa suite ou peut-être à lui-même. Car ils savent très bien s'en faire un revenu assez considérable » (30 germinal, 20 avril). Les rapports entre les deux hommes étaient tellement tendus qu'à la suite d'une rencontre où « la conversation [était devenue] très sérieuse », Baudin s'était retiré et avait décidé de n'avoir plus avec l'intendant que des rapports écrits [58].

Baudin obtient toutefois de l'ordonnateur « deux jeunes taureaux, deux génisses, deux cabris mâles, deux chèvres […] pour être déposés sur quelques-unes des îles que [l'expédition aura l']occasion de visiter ». En les lui expédiant, malgré la « détresse » qui affectait son service, Chanvalon précisait même qu'il avait recommandé « qu'ils soient sains et bien portants », ce qui, avouons-le, ne manque pas de saveur (1er floréal, 21 avril). Lors du banquet tenu à la veille du départ de l'expédition, l'intendant réaffirma encore à Baudin ses regrets de n'avoir pu l'aider davantage [59]. Mais à la fin de sa lettre d'adieu à Chanvalon, le commandant lui décoche la flèche du Parthe : après avoir fait des vœux pour la prospérité de la colonie « j'espère », écrit-il, « qu'à mon retour vos moyens auront augmenté, de manière à ne plus vous laisser d'inquiétudes pour l'avenir. Alors vous nous dédommagerez sans doute des rigueurs que nous avons éprouvées [et] l'intérêt que l'Europe entière a mis au succès de notre expédition ne vous sera plus étranger » [60].

---

[57] *Id.*, p. 150.

[58] *Id.*, 3 germinal [24 mars], p. 145.

[59] Baudin invitait Jussieu à ne « pas prendre au pied de la lettre les expressions dont se servent » les différentes administrations de la colonie dans leur correspondance, « car elles sont bien loin d'être sincères ». « On verra », ajoute-t-il, « à la lecture [des lettres de Chanvalon], ses bonnes dispositions pour nous, et je ne doute pas que le gouvernement ne le remercie de la manière qu'il mérite pour l'intérêt qu'il a pris à la santé de mon équipage et au succès de l'expédition » (*op. cit.*, p. 173).

[60] *Id.,* 4 floréal an IX [28 avr. 1801], p. 172.

Remarquons que durant tout ce conflit, Magallon essaie, tant bien que mal, de jouer les médiateurs. Déjà, si l'on en croit Bory, c'est lui qui a fait admettre Baudin dans la colonie malgré les préventions que nourrissaient à son égard certains membres de la Commission intermédiaire. Il tente aussi d'aider le commandant lors de ses négociations avec les « capitalistes » français, pour la recherche de ses déserteurs [61] ou pour l'envoi d'hommes de renfort [62].

Baudin avait bien conscience que ses récriminations répétées finiraient par exaspérer le gouverneur. Ainsi, lorsqu'il alla se plaindre à lui que l'intransigeance du commandant de ponton vis-à-vis du *Naturaliste* avait facilité la désertion à la nage de trois hommes de son bord, « le général, sans trop approuver la conduite de l'officier du ponton, ne me parut pas faire grande attention à mes représentations » [63]. D'après Bory, Magallon, sans tenir compte des propos du commandant, accueillit « avec distinction » tous les savants qui se présentaient à lui, en particulier Michaux, « ainsi que les officiers que M. Baudin affectait de traiter du haut de sa grandeur » [64].

La persistance des frayeurs entre les deux passages de Baudin dans l'île

Baudin était à peine parti que, fin juillet 1801, les frayeurs renaissaient à l'Île-de-France lorsque celle-ci apprit l'arrivée prochaine dans ses eaux de soixante-dix déportés condamnés à la suite de l'explosion, rue Saint-Nicaise, le 3 nivôse an IX (24 décembre 1799), de la machine infernale. Ces déportés, en effet, parmi lesquels se trouvait l'ex-général Jean-Antoine Rossignol, étaient des Jacobins notoires. Le 4 vendémiaire (26 septembre), l'Assemblée coloniale apprenait avec stupeur et indignation que la destination de ces déportés était les Seychelles. Aussitôt elle protesta contre cette opération « injuste, impolitique » et même « absurde et inhumaine ». Elle craignait en effet que les déportés ne voulussent mettre en application dans l'archipel le décret du 16 pluviôse et que sa population, peu nombreuse, donc peu à même de leur résister, ne fût obligée de se réfugier à l'Île-de-France. Elle décida immédiatement la peine de mort pour tout déporté qui s'introduirait dans l'île ainsi que pour tout capitaine de navire qui l'aurait sciemment aidé, décision que même les très conservateurs historiens mauriciens du XIXe siècle ont reconnu totalement illégale. Elle décida aussi une expédition pour purger l'archipel de ses éléments les plus dangereux. Cette expédition eut bien lieu et envoya aux Comores trente-trois déportés qui, à l'exception de trois d'entre eux, y périrent dans des conditions atroces.

Il est manifeste que dans toute cette affaire s'était surtout exprimée la paranoïa des colons, car rien ne prouve que les déportés aient eu l'intention d'appliquer l'abolition de l'esclavage, plusieurs d'entre eux s'empressant au contraire d'acheter des noirs pour pouvoir économiquement survivre. La crise avait réveillé les vieilles peurs des

---

[61] Une aide dont Baudin avait bien conscience qu'elle ne lui serait pas d'un grand secours, car, écrivait-il, « comme il n'est pas le maître de faire ce qu'il veut, il y a tout lieu de croire que les choses resteront [en l'état] » (*id.*, 1er floréal [21 avr.], p. 154).

[62] Ainsi le 1er floréal [21 avr.], il l'informe « que, d'après les démarches de M. l'Intendant, [il] recevra le lendemain douze hommes de la cayenne qu'il lui a dit être marins » (*Id.*, p. 154).

[63] *Id.*, 25 germinal [15 avr.], p. 152.

[64] J.-B. Bory de Saint-Vincent, *op. cit.*, t. 1, pp. 189-190.

possédants qu'ils expriment dans des adresses aux Consuls. « La perspective dans laquelle on voit d'ici les Antilles est horrible », leur écrit, par exemple, le Comité administratif dionysien, le 25 brumaire (16 novembre). Magallon leur demande, de son côté, d'excuser certaines expressions des colons qu'ils jugeraient un peu outrées. « Nous vivons ici », souligne-t-il très lucidement, « sur une mine chargée ; la moindre lueur du feu que l'on craint peut la faire sauter […]. Ces deux colonies si importantes ne tiennent et ne tiendront jamais qu'à un fil, tant qu'elles craindront l'application d'un principe dont la moindre idée est une crise ». Aussi, pour lui, il n'y a pas à balancer : « dans des circonstances aussi délicates le point capital est de conserver intactes, à quel prix que ce soit, deux propriétés […] plus que jamais précieuses [pour la France] sous tous les rapports politiques, militaires et commerciaux ». Autrement dit, ce qu'il recommandait, c'était le maintien du système esclavagiste.

En novembre 1802, le retour de Batavia des survivants – trois cents hommes environ – du 12e bataillon déclencha une dernière fois la paranoïa insulaire. Les administrateurs étaient prêts à accueillir ces soldats d'autant que le capitaine du corps était en mesure de payer leurs soldes et répondait d'eux. L'Assemblée coloniale, pourtant, insista auprès de Magallon et fit appel « à ses qualités de père et de colon » pour le dissuader de laisser entrer dans la colonie des individus qui pouvaient faire renaître les troubles. Magallon s'inclina et, en totale contradiction avec sa politique précédente, l'Assemblée décida l'envoi aux Seychelles des soldats, ce qui finalement ne put se faire, faute de moyens financiers. Les troupes furent donc autorisées à descendre dans l'île après avoir prêté le serment – qu'elles respectèrent – de n'en pas troubler la tranquillité.

Le deuxième passage de l'expédition

L'expédition de Baudin est passée à nouveau à l'Île-de-France en 1803. L'ambiance y était très différente car, entre-temps, Bonaparte avait garanti le maintien de l'esclavage dans les colonies orientales par la loi du 30 floréal an X (20 mai 1802). Par ailleurs, l'installation d'un nouveau gouverneur, Decaen, pouvait apparaître comme une assurance supplémentaire du retour à l'ordre traditionnel foncièrement conservateur.

Accosta d'abord *Le Naturaliste* qui fit une brève relâche du 3 au 10 février avant de partir pour la France avec les collections faites lors de la campagne de 1801-1802. Arrivé dans les eaux européennes, il fut arraisonné par la frégate *La Minerve* et conduit à Portsmouth le 27 mai. Relâché après l'intervention de Joseph Banks, il put gagner Le Havre le 7 juin et remettre au Muséum sa « collection d'objets d'histoire naturelle et divers animaux ».

Le Géographe arriva le 7 août (19 thermidor), mais le journal de mer de Baudin s'arrête deux jours auparavant. *Le Casuarina*, que Baudin avait acquis à Sydney et confié à Louis Freycinet, arriva le 12 août (24 thermidor). Baudin, très malade, s'installa chez Mme Kerivel, veuve d'un notaire du Port Nord-Ouest déporté sur *Le Brûle-Gueule* qui fit naufrage sur les côtes françaises. Il y mourut le 16 septembre [65].

[65] Sur les derniers jours de Baudin, voir M. Ly-Tio-Fane, *art. cit.*, pp. 128-129.

De cette seconde relâche, on retiendra surtout la nouvelle tentative faite par les autorités locales pour conserver les équipages des navires afin de renforcer les moyens locaux de défense. Milius, nommé à la tête du navire, au détriment de Freycinet, s'en plaignit et fut appuyé par une réclamation de l'état-major du *Géographe* rédigée par Péron : « une semblable disposition, contraire aux instructions les plus précises du gouvernement, aux ordres du premier consul lui-même, ne saurait manquer d'être regardée par les ennemis de la France comme un acte violateur de la neutralité consentie pour nous par toutes les nations ». Les administrateurs restituèrent les équipages qu'ils avaient « empruntés ».

Decaen se souciait assez peu des animaux transportés par l'expédition : « je ne trouvais pas », écrivit-il à Decrès, « que le transport de quelques kangourous dont on possède l'espèce en France, dût l'emporter sur l'avantage de faire son retour deux mois plus tôt pour vous porter des dépêches qui pourraient, en la circonstance, beaucoup plus intéresser le gouvernement ». Faisant bien peu de cas de la neutralité de l'expédition, il entendait l'utiliser comme un banal messager politique. Ainsi envoya-t-il sur *Le Géographe*, qui partit le 16 décembre et accosta à Lorient le 23 mars 1804, son aide de camp, le capitaine Barrois, porter au plus vite à Paris ses plans pour la reconquête de l'Inde qui était une de ses obsessions favorites [66]. Ce voyage en hiver affecta beaucoup les collections scientifiques : Milius mentionnait dans son rapport au ministre qu'« arrivé à la latitude de Bordeaux, le froid excessif que nous éprouvâmes, entretenu par une pluie continuelle, porta la mort et la destruction parmi nos animaux et nos plantes. Nous eûmes de grandes pertes en ce genre ». Ainsi se termina, assez misérablement, la grande expédition française de découvertes des Terres australes [67].

---

[66] Sur les chimères entretenues en France à propos de l'Inde, voir C. Wanquet, « La première République française et l'Inde : mythes et réalités », *Revue historique de l'océan Indien*, 2008, vol. 4, pp. 49-65 ; et Yves Benot, *La démence coloniale sous Napoléon*, Paris, La découverte, 1992.

[67] Pour plus d'informations sur les péripéties et conflits qui marquèrent la fin de l'expédition, voir M. Jangoux, « Le retour du *Géographe* (août 1803) : récit naturaliste et politique d'une fin d'expédition à l'Île-de-France », dans S. Rivière et K. Issur (éd.), *op. cit.*, pp. 65- 79.

Bernardin de Saint-Pierre et Baudin à l'Île-de-France et au Muséum Une rencontre improbable

François Moureau

Le 29 avril 1769, Bernardin de Saint-Pierre rédigeait, à l'Île-de-France, une lettre fameuse sur l'esclavage ; trente et un ans plus tard, le 12 fructidor an VIII (30 août 1800), il faisait adopter par l'Institut des instructions destinées à l'expédition du capitaine Baudin [1]. Dans le premier texte, il était question de morale et d'humanité ; dans le second, de science nautique et de médecine navale. Bernardin de Saint-Pierre ignorait évidemment que la carrière de Nicolas Baudin se terminerait à l'Île-de-France [2]. Et pourtant, cette rencontre improbable a quelque chose à nous dire.

Les carrières des deux hommes furent aussi différentes qu'on peut l'imaginer. Homme à projets selon la formule du XVIIIe siècle, aventurier autant que navigateur, meneur d'hommes aussi, Baudin n'a que peu à voir avec le « solitaire » Bernardin [3],

---

[1] « Expériences nautiques et observations à proposer au capitaine Baudin dans son voyage autour du monde, présenté par le citoyen Bernardin de Saint-Pierre et adoptées par un arrêté de la Classe des sciences morales et politiques » (Vincennes, Archives de la marine (AMV), BB4-995). Ce texte a été publié sous le titre « Physique, hygiène. Expériences nautiques, et observations diététiques, proposées pour l'utilité et la santé des marins dans les voyages au long cours » dans la *Décade philosophique*, 1er trimestre an IX [1800], pp. 141-145.

[2] Sur le séjour et la mort de Baudin à l'Île-de-France, voir le ch. 6 de Frank Horner, *The French reconnaissance. Baudin in Australia : 1801-1803*, Carlton, Melbourne University Press, 1987 (*La reconnaissance française. L'expédition Baudin en Australie (1801-1803)*, trad. par Martine Marin, Paris, L'Harmattan, 2006) ; et, plus généralement, les actes du colloque de Maurice : Serge Rivière et Kumari Issur (éd.), *Baudin-Flinders dans l'océan Indien. Voyages, découvertes, rencontre*, Paris, L'Harmattan, 2006. On y joindra la contribution de Claude Wanquet au présent volume.

[3] Pierre Naudin, « Le solitaire et l'ordre du monde selon Bernardin de Saint-Pierre », *Revue d'histoire littéraire de la France*, sept.-oct. 1989, pp. 802-810.

aussi peu sociable que son ami et maître Jean-Jacques, philosophe et hommes de lettres, dont l'humeur voyageuse fut surtout, autour de sa trentième année, le fruit d'une quête de reconnaissance sociale et intellectuelle. Les parcours se rejoignirent pourtant dans deux lieux emblématiques de leurs existences : l'Île-de-France et le Muséum d'histoire naturelle, de la collecte à la collection.

Il n'est pas nécessaire d'évoquer ici des détails bien connus des spécialistes de Baudin et de Bernardin de Saint-Pierre. Rappelons seulement que l'Île-de-France fut à l'origine de la carrière littéraire de ce dernier, bien avant *Paul et Virginie* (1788), grâce à un séjour difficile, mais très productif par ailleurs, qu'il y fit de juillet 1768 à novembre 1770 comme capitaine ingénieur et dont sa relation *Voyage à l'Île-de-France, à l'île Bourbon, au cap de Bonne-Espérance* [4] fut l'occasion d'une première prise de conscience que nous évoquons plus loin. Baudin y fit, pour sa part, des escales diverses au cours de sa vie de navigateur et de botaniste : la première en 1775 avec *Le Flamand*, en 1787 lors de ses entreprises botaniques au service de l'Autriche et, lors du « voyage de découverte aux Terres australes », il y fit une relâche à l'aller pour y mourir au retour en septembre 1803. On sait que Bernardin fut l'intendant du Jardin national des plantes et de son Cabinet d'histoire naturelle, ex-Jardin du roi et futur Muséum, de juillet 1791 à 1793 et que la première expédition française de Baudin, celle de *La Belle Angélique* aux Antilles (1796-1798), dont la relation inédite vient d'être publiée par Michel Jangoux [5], fut l'émanation de la nouvelle politique initiée au Muséum par Antoine-Laurent de Jussieu, son directeur. On ne connaît pas, malheureusement, de correspondance entre l'illustre homme de lettres et le marin [6]. Sans s'être vraiment rencontrés, jamais à l'Île-de-France et, rarement, sans doute, à Paris, ces deux hommes, si dissemblables, peuvent permettre de s'interroger sur ce que l'on peut appeler les ambiguïtés des sciences de l'homme et de la nature à la fin du XVIIIe siècle.

Les « expériences nautiques et observations » proposées à Baudin par Bernardin sous l'égide de la Classe des sciences morales et politiques de l'Institut ne concernent évidemment que les domaines couverts par cette académie, les aspects proprement scientifiques de l'expédition étant du ressort de la Classe des sciences physiques et mathématiques et surtout du Muséum. Cela explique que les « observations » traitent d'un problème récurrent dans la nosologie maritime, la lutte contre le scorbut et le « régime diététique des marins », question de santé publique autant que fatalité sans solution viable. Évoquant Fleurieu et surtout Bougainville pour qui le tour du monde [7]

---

[4] Jacques-Henri BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Voyage à l'Île-de-France, à l'île Bourbon, au cap de Bonne-Espérance, par un officier du roi*, Amsterdam-Paris, Merlin, 1773, 2 vol., cité *VIF*.

[5] Nicolas BAUDIN, *Journal du voyage aux Antilles de* La Belle Angélique *(1796-1798),* éd. par Michel JANGOUX, Paris-Bruxelles, Presses de l'université de Paris-Sorbonne et Académie royale de Belgique, 2009.

[6] Information fournie amicalement par Malcolm Cook, responsable de la nouvelle édition de la correspondance de Bernardin de Saint-Pierre publiée à la Voltaire Foundation d'Oxford.

[7] Antoine DE BOUGAINVILLE, *Voyage autour du monde*, édité pour la première fois en 1771. Voir l'édition annotée par Michel BIDEAUX et Sonia FAESSEL, *Voyage autour du monde*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2001. Sur les aspects idéologiques et scientifiques

fut aussi l'occasion d'expérimenter, avec succès d'ailleurs, la fameuse « cucurbite » de Pierre-Isaac Poissonnier [8], Bernardin fonde, pour l'essentiel, ses recommandations sur sa propre expérience lors de son voyage aller à l'Île-de-France au printemps 1768. Il y restitue en détail ce qu'il avait noté sur son « journal » de bord [9], dont ses « Observations sur le scorbut » [10], publié dans son *Voyage* et complété dans le même volume par des « Observations qui peuvent être utiles à la police des vaisseaux » [11], où les relâches trimestrielles et surtout le traitement des eaux croupies et de la nourriture avariée étaient les hypothèses de travail proposées en accord avec des « Observations sur les mœurs des gens de mer » [12], dont on trouve encore l'écho dans les « observations » de l'an VIII parfois assez singulières sur les effets psychosomatiques positifs de la musique et de la danse sur les équipages. Cela prouve une fois de plus que le voyage à l'Île-de-France, pour lequel Bernardin travailla à une nouvelle édition jusqu'en 1796 [13], est le point de départ d'une bonne partie de la réflexion du philosophe des *Études de la nature*. On sait aussi que la première version de *Paul et Virginie* (1788), l' « Histoire de Mlle de La Tour », est connue par un manuscrit du *Voyage* antérieur à 1773, qui fait le lien entre les deux textes [14].

Le mémoire pour Baudin semble, dans le domaine nosologique, une redite d'idées que Bernardin avait développées depuis près de trente ans. Ce qui concerne les « expériences nautiques » inaugurant le texte remis à l'Institut était une autre mise au goût du jour d'une expérience dont il avait, en l'an V (1797), entretenu les « auteurs de la *Décade philosophique* ». En effet, l'utilisation de bouteilles scellées abandonnées à la mer pour cartographier les courants marins avait été l'objet d'une expérience réussie de « correspondants » du Muséum, dont Bernardin avait alors fait le récit [15]. Cela peut expliquer que François Péron ne cite pas sa contribution dans la liste des mémoires qui furent demandés aux membres de l'Institut [16] après la décision positive prise par le premier consul, le 17 germinal an VIII (7 avril 1800), ce que

---

de ce voyage, consulter François MOUREAU, « Philosophes et marins français dans la Mer du Sud avant Baudin : l'exemple de Bougainville et de ses compagnons », *Australian Journal of French Studies*, 41/2 (2004), pp. 15-32.

[8] A. DE BOUGAINVILLE, *op. cit.*, p. 198 et n. 57 (p. 184 de l'édition de 1771).

[9] « Cette maladie qui se manifeste de si bonne heure, répand la terreur dans l'équipage » (*VIF*, t. I, p. 37). Ensuite, dans le *Journal*, nombreuses références aux marins « scorbutiques » jusqu'à 90 à l'arrivée à l'Île-de-France, ce que reproduisent les « Observations ».

[10] *VIF*, t. I, pp. 91-93.

[11] *VIF*, t. I, pp. 83-86.

[12] *VIF*, t. I, pp. 32-26. Il y traite de l'« influence de la mer sur les marins ». « La mer aigrit naturellement l'humeur ». Grossiers, inconstants, « taciturnes et sombres », ivrognes, mais « francs, généreux, braves, et surtout bon maris », car c'est la femme qui dirige tout à terre.

[13] Ces notes ont été publiées pour partie par Robert CHAUDENSON dans son édition du *Voyage à l'Île-de-France, texte augmenté d'inédits avec notes*, Île Maurice, Édition de l'océan Indien, 1986.

[14] Le Havre, Bibliothèque municipale, dossier 107, f. 30.

[15] J.-H. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Œuvres complètes*, éd. par Louis-Aimé MARTIN, Paris, Méquignon-Marvis, 1818, t. XII, pp. 673-684, cité *OC*.

[16] François PÉRON, *Voyage de découvertes aux Terres australes, exécuté par ordre de Sa Majesté l'empereur et roi, sur les corvettes* Le Géographe *et* Le Naturaliste *et la goélette* Le

Baudin appelle dans son *Journal* « la rédaction des différents objets de sciences dont nous aurions à nous occuper » [17]. Et pourtant, Baudin reproduit dans son *Journal* le texte de Bernardin en notant que le mémoire fut « adopté par la Classe [des sciences morales et politiques] pour être remis par la commission au capitaine Baudin » [18]. Mais dans les pages du *Journal* consacré à ces mémoires, il rapporte plusieurs autres « instructions » ou « rapports » relatifs aux questions d'hygiène en mer, alors sujet d'ardentes polémiques [19], rédigés par de plus experts dont de copieuses « instructions sanitaires » par Pierre-François Keraudren, médecin de la marine [20]. L'utilité du mémoire médical de Bernardin fut donc très faible : l'avis d'un amateur, certes philosophe – ce qui n'est pas contradictoire avec la science au XVIIIe siècle –, mais, de toute manière, d'un intérêt pratique limité.

Car Bernardin de Saint-Pierre est situé idéologiquement, en cette fin du XVIIIe siècle, à la rupture de deux conceptions des sciences de la nature, dont font partie les sciences de l'homme. Sa pensée théorise une nature théologiquement ordonnée par un déisme naturaliste, dont Rousseau et « la profession de foi du vicaire savoyard » [21] – « une volonté meut l'univers et anime la nature » – avaient fourni les clefs. Le monde est donc une « collection » cohérente et structurée dont il faut constituer le « catalogue ». Conceptualisé dans les mémoires de la Société des observateurs de l'homme, qu'emporte Baudin, le « voyage aux Terres australes » considère la « collecte » d'une tout autre manière. Cette Société, mentionnée dans plusieurs contributions au présent volume, était de création récente (1799) et destinée à disparaître rapidement [22] ;

Casuarina *pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803, et 1804*, Paris, Imprimerie impériale, 1807, t. 1, p. 9.

[17] N. BAUDIN, *Mon voyage aux Terres australes,* éd. par Jacqueline BONNEMAIN *ea*, Paris, Imprimerie nationale, [2000], p. 32. Cette édition se fonde sur les manuscrits conservés aux Archives nationales de France à Paris, série Marine, 5 JJ 35, 40.

[18] N. BAUDIN, *Mon voyage*, pp. 50-52.

[19] On en trouvera une synthèse dans Yannick ROMIEUX, « Les livres médico-pharmaceutiques dans le Service de santé navale », dans Annie CHARON, Thierry CLAERR et F. MOUREAU (éd.), *Le livre maritime au siècle des Lumières. Édition et diffusion des connaissances maritimes (1750-1850)*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2005, pp. 167-168.

[20] N. BAUDIN, *Mon voyage*, pp. 52-59. On devait y trouver aussi les mémoires de Gérando et de Cuvier (sept pages qui ont disparu du manuscrit). Baudin transcrit *in-extenso* les « notes et mémoires relatifs à l'expédition » : Franz Anton Mesmer, docteur en médecine, sur la « petite vérole » (pp. 47-49) ; « questions d'histoire naturelle » non signées (pp. 49-50) ; Keraudren sous la signature de Coulomb, inspecteur général du Service de santé de la marine, « instructions sanitaires pour les deux corvettes » (pp. 52-59) ; « mémoires de la Société des observateurs de l'homme » (pp. 60-63) ; et le très copieux « Mémoire sur les cuisines à aérage des corvettes *Le Géographe* et *Le Naturaliste* » de l'ingénieur mécanicien Garos (pp. 63-74).

[21] Il s'agit en réalité d'un passage du livre IV d'*Émile*, paru pour la première fois en 1762 (Jean-Jacques ROUSSEAU, *Profession de foi du vicaire savoyard*, Paris, Librairie philosophique Vrin, 2003). La *Profession de foi* « est essentiellement une théodicée qui se prolonge en une morale » (Nguyen VINH-DE, *Le problème de l'homme chez Jean-Jacques Rousseau,* Québec, Presses de l'université du Québec, 1991, p. 132).

[22] Jean-Luc CHAPPEY, *La Société des observateurs de l'homme (1799-1804). Des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes, 2002.

elle témoignait néanmoins d'une quête de normalisation épistémologique et méthodologique propre à définir « une science générale de l'homme », sans pour autant renoncer à l'unité du projet encyclopédique des savoirs. Mais de « l'arbre des connaissances » de l'*Encyclopédie*, on était passé à l'*Encyclopédie méthodique* publiée par Charles-Joseph Panckoucke, qui se découpait en savoirs spécialisés et renonçait à l'utopie du savant philosophe omniscient [23]. La science de l'homme, qu'on appellera plus tard l'anthropologie, est le fruit de cette segmentation, que refuse Bernardin de Saint-Pierre.

L'homme dans ses diverses activités est au centre du projet du voyage aux Terres australes. Baudin le dit clairement dans le projet lu devant les trois Classes de l'Institut les 16 et 17 ventôse an VIII (7 et 8 mars 1800) :

> Le plan de ce voyage […] a pour objet de vérifier quelques points douteux de géographie ; de relever des côtes inconnues ; de visiter les peuples qui les habitent ; de reconnaître, s'il se peut, l'intérieur de leur pays ; de les enrichir par échange ou par dons des animaux et des végétaux qui peuvent s'acclimater sur leur sol, et offrir par la suite des ressources aux navigateurs ; de recevoir de ces nations en retour les productions propres à augmenter nos richesses nationales ; de faire dans ces lieux inconnus ou dans d'autres qui n'ont pas été assez visités par les voyageurs instruits, des recherches relatives à l'histoire naturelle et des collections qui tendraient à compléter dans tous les genres celles qui sont déposées au Muséum [24].

Si l'on compare ce plan à celui que réalisa Bernardin dans les vingt-huit lettres à ses « amis », dont Louis-David Duval [25], du *Voyage à l'Île-de-France*, on constate une conception très différente de la collecte. Si l'on met à part le « journal » de bord et le « journal météorologique » qui lui est lié, plus diverses « observations » déjà citées, le premier volume consacré à cette île des Mascareignes se présente comme une série de choses vues. L'expression : « J'ai vu… » est récurrente [26] pour signaler la légitimité du témoignage par l'« autopsie », qui était traditionnellement ce que le voyageur apportait à la connaissance du monde. De même, on notera la répétition du terme de

---

[23] Voir F. MOUREAU, *Le roman vrai de l'*Encyclopédie, Paris, Gallimard, 1990 [rééd. 2001]. Par exemple, l'*Encyclopédie méthodique* consacra quatre volumes à la « Marine » entre 1783 et 1787 (Étienne TAILLEMITE, « Le livre maritime français au temps de Louis XVI », dans *Le livre maritime au siècle des Lumières, op. cit.*, pp. 55-56). On retrouve de nombreux membres de la Société des observateurs de l'homme parmi les collaborateurs de l'*Encyclopédie méthodique*, dont certains fournirent des mémoires à Baudin (Joseph-Marie de Gérando) ; et parmi les membres correspondants, Baudin lui-même et certains de ses compagnons (François Péron, Hyacinthe de Bougainville, Anselme Riedlé).

[24] N. BAUDIN, *Mon voyage*, p. 30.

[25] *VIF*, t. I, p. I ; t. II, p. 1. Voir des lettres du Genevois Duval, joaillier de la tsarine, datées de Saint-Pétersbourg, dans L.-A. MARTIN, *Mémoire sur la vie et les ouvrages de J.-H. Bernardin de Saint-Pierre […] accompagné de lettres*, Paris, Ladvocat, 1826, pp. 435-444 : il y est question en 1773 de sa lecture du *Voyage.*

[26] « J'ai vu » et ses variantes (*VIF*, t. I, pp. 190, 193, 196, 198, etc.). Il met aussi en scène cette autopsie et l'expérience qui en découle : « J'aperçus il y a quelques jours […] Je fus surpris […] J'en goûtai », note-t-il à propos d'un arbre à poison qu'il nomme « mapou » (« Lettre VIII », *VIF*, t. I, p. 113).

« catalogue » pour désigner la mise en forme de ces expériences sur le terrain [27]. Dans la lettre qui clôt le *Voyage* – « Sur les voyageurs et les voyages » [28] – que Bernardin rédigea à son retour à Paris le 1er janvier 1773, il considérait cette enquête comme des « matériaux » pour un « édifice considérable » [29], vision prémonitoire de ce que seront les *Études de la nature* (1784-1788). Mais il remarquait surtout qu'« il est assez singulier qu'il n'y ait aucun voyage publié par ceux de nos écrivains qui se sont rendus les plus célèbres dans la littérature et la philosophie » [30], reprenant ainsi implicitement la fameuse sortie de Rousseau contre les voyageurs dans la note X du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité* (1755) [31].

Ce voyageur philosophe, comme il se flatte de l'être, non sans quelque forfanterie, dans l'*Avant-propos* de l'ouvrage, oppose la naïveté de l'observation, voire l'ignorance positive [32], à la science livresque :

> J'ai écrit sur les plantes et sur les animaux, et je ne suis point naturaliste. L'histoire naturelle n'étant point renfermée dans des bibliothèques, il m'a semblé que c'était un livre où tout le monde pouvait lire. J'ai cru y voir les caractères sensibles d'une providence [33].

En effet, la relation viatique se présente sous la forme de lettres thématiques, méthodiques pourrait-on dire à la manière de Panckoucke, où la collecte à l'Île-de-France abandonne la forme du récit de voyage pour devenir un catalogue structuré dont le voyageur est à la fois le garant et l'observateur mis à distance, selon un procédé connu de l'écriture de Bernardin. Il en avait exposé le schéma dans l'*Avant-propos* :

> Voici le plan que j'ai suivi. Je commence par les plantes et les animaux naturels à chaque pays. J'en décris le climat et le sol tel qu'il était en sortant des mains de la nature. Un paysage est le fonds du tableau de la vie humaine. Je passe ensuite aux caractères et aux mœurs des habitants [34].

Si on compare ce plan à celui de Baudin précédemment cité, on mesure – le statut des deux hommes mis à part : un voyageur solitaire et un chef d'expédition organisateur – combien leurs univers intellectuels divergent.

L'exemple de la lettre XII « Des noirs » du *Voyage à l'Île-de-France* [35] doit être restitué dans son contexte. Mais, auparavant, il convient de mettre cette lettre en parallèle avec le *Journal* de Baudin dont le séjour dans l'île dura du 25 ventôse (6 mars) au 5 floréal

---

[27] *VIF*, t. I, p. 134 et *passim*.

[28] *VIF*, t. II, pp. 222-238.

[29] *VIF*, t. II, p. 223.

[30] *VIF*, t. II, pp. 223-224.

[31] J.-J. Rousseau, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque de la Pléiade »), 1964, t. III, p. 212.

[32] Cette espèce de *tabula rasa* permet l'accès direct à la réalité du monde : « À force de nous naturaliser avec les arts, la nature nous devient étrangère » (*VIF*, t. II, pp. 227). Il avoue, par exemple : « J'ai lu ce qu'on a écrit sur la formation des coquilles, et je n'y entends rien » ; il poursuit : « Je soupçonnerais que… » (*VIF*, t. I, p. 152).

[33] *VIF*, t. I, pp. III-IV.

[34] *VIF*, t. I, pp. I-II.

[35] *VIF*, t. I, pp. 188-200.

an IX (25 avril 1801) [36]. Le capitaine connaissait bien l'île et il avait suffisamment d'occupations et de soucis pour ne pas consacrer son journal à une relation d'intérêt secondaire pour l'expédition. Les deux seules allusions aux populations serviles sont assez singulières. La première concerne le soupçon des responsables de la colonie à l'encontre de Baudin qui viendrait pour « mettre à exécution les décrets sur la liberté des noirs » [37] : il rassure sans tarder ses interlocuteurs. La seconde est une phrase incidente sur l'exécution de deux noirs, qui « attira beaucoup de curieux » [38]. C'est tout et c'est peu pour l'ancien capitaine négrier. La rhétorique humaniste de Bernardin, trente-deux ans plus tôt, était d'une autre densité. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la critique du système esclavagiste de la colonie n'était pas nécessairement un sujet tabou dans la France de la fin du règne de Louis XV. En 1767, la compagnie des Indes avait rétrocédé l'île au roi qui en assurait maintenant la gestion. Bernardin parle par erreur de 1765 [39]. La critique du système était donc essentiellement la critique de la compagnie. À la même époque, le publiciste Guillaume-Thomas Raynal, qui travaillait depuis longtemps pour le pouvoir royal, commençait la première version de l'*Histoire philosophique et politique [...] des deux Indes* [40]. D'ailleurs, le fait que Bernardin ait soumis son manuscrit à la censure des bureaux de Versailles [41] et qu'il ait été édité sous « permission tacite » – manière d'autoriser la diffusion d'une publication en faisant mine de la considérer comme une impression étrangère [42] – prouvent que sa lettre « Des noirs » avait l'aval d'une partie au moins du personnel politique. Cela n'enlève rien à ce que Bernardin appellera lui-même des « horreurs » [43], dont il n'est pas le lieu ici de rapporter les détails. Notons seulement que l'émotion de Bernardin se combine à une analyse économique du système esclavagiste. Ceux qu'il nomme les Malabars pourraient faire d'excellents « laboureurs » et éviter le transfert d'Europe de bras qui y sont plus utiles que dans les îles [44].

Si le frontispice gravé du voyage représente une esclave noire face au voyageur et témoigne de l'importance centrale de cette lettre XII, elle n'en est pas moins intégrée dans une série-catalogue qui s'étend des lettres VI à XV considérant successivement la géographie de l'île, ses « productions naturelles » – plantes et animaux –, ses

---

[36] N. BAUDIN, *Mon voyage*, pp. 140-203.

[37] *Id.*, p. 142.

[38] *Id.*, p. 153.

[39] *VIF*, t. I, p. 178.

[40] Amsterdam, 1770, 6 vol. Sur la carrière de Raynal, voir Jean SGARD, *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, notice 666, t. II, pp. 821-824.

[41] Voir la préface de R. CHAUDANSON à son édition, *op. cit.*, pp. 24-25.

[42] « À Amsterdam, et se trouve à Paris, chez Merlin, Libraire, rue de la Harpe, à Saint Joseph ». Sur la pratique très répandue de la « permission tacite » dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, voir F. MOUREAU, *La plume et le plomb. Espaces de l'imprimé et du manuscrit au siècle des Lumières*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2006, p. 206.

[43] « Ma plume se lasse d'écrire ces horreurs ; mes yeux sont fatigués de les voir, et mes oreilles de les entendre » (*VIF*, t. I, pp. 198-199).

[44] *VIF*, t. I, p. 189. C'est le thème de l'*Avant-propos* de l'ouvrage : « Je croirai avoir rendu service à ma patrie, si j'empêche un seul honnête homme d'en sortir, et si je peux le déterminer à y cultiver un arpent de plus dans une lande abandonnée » (*VIF*, t. I, p. V).

« productions maritimes », les « mœurs des habitants blancs » précédant les « noirs », qui sont suivis de l' « agriculture » des plantes et des animaux importés par la colonisation : le lien avec les lettres précédentes se justifie ; les deux lettres suivantes resituent le voyageur dans cet environnement par un « voyage à pied autour de l'île », selon les sains principes du Citoyen de Genève. Si l'esclavage et, en particulier, les châtiments infligés sont l'objet de la condamnation de Bernardin, l'abolition du système lui-même n'est nulle part suggérée [45] ; ce crime est surtout considéré comme un non-sens économique [46], une idée que l'on trouve aussi chez Raynal à la même époque. Bernardin possédait lui-même deux esclaves, « mes noirs » [47] : un esclave du roi – fourni par la colonie – et un autre qu'il avait acheté et auquel il avait imposé le nom de son correspondant favori Duval [48]. Il les laissa à l'Île-de-France, sous le prétexte qu'ignorant le français – comme le Tahitien Aoutourou qu'il rencontra dans l'île [49] –, ils n'auraient pu s'adapter en Métropole [50]. L'humanisme des Lumières n'était pas exempt d'ambiguïtés [51]. Quant à Baudin, il s'en dispensait [52].

Le plus intéressant du *Voyage à l'Île-de-France* est, pour notre propos, une annexe du second tome intitulée « Entretiens sur les arbres, les fleurs et les fruits » [53], qui imagine trois dialogues entre le Voyageur et une Dame [54] à la manière de l'archétype que furent les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle [55] ou, dans le genre épistolaire, les huit lettres de Rousseau sur la botanique à Marie-Catherine

---

[45] Même remarque formulée à propos de *Paul et Virginie* par Jean-Claude HALPERN, « Démons et merveilles. L'opinion populaire et les rivages de l'océan Indien », dans C. WANQUET et Benoît JULIEN (éd.), *Révolution française et océan Indien. Prémices, paroxysmes, héritages et déviances*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 27.

[46] *VIF*, t. I, *Post-scriptum*, pp. 201-204.

[47] *VIF*, t. I, p. 293.

[48] *VIF*, t. II, p. 1.

[49] *VIF*, t. II, pp. 2-5.

[50] *VIF*, t. II, pp. 1-2.

[51] Notons pourtant que la réception de la « Lettre XII » fut suffisamment longue pour qu'elle serve encore sous la Restauration à compléter une analyse très précise et illustrée des instruments de torture utilisés sur les esclaves par les armateurs nantais : « Noirs », copie manuscrite contenant une « Lettre à M. le Président de Société de la morale chrétienne » signée : « Auguste de Staël, Paris, 5 décembre 1825 » suivie de la « Lettre XII » (Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 5376). Auguste de Staël (1790-1827) était le fils aîné de Mme de Staël et militait pour l'abolition. Sans la « Lettre XII », la « Lettre à M. le Président » a été publiée dans A. DE STAËL, *Œuvres diverses*, Paris, Treuttel-Würtz, t. I, pp. 273-285.

[52] Pas tout à fait puisque l'inventaire après décès de Baudin signale qu'il possédait « un noir mozambique nommé l'Espérance » (Maurice, Archives, dossier X1/3^E^ [Baudin]).

[53] *VIF*, t. II, pp. 157-221.

[54] Elle reste anonyme comme le Voyageur qui est de toute évidence Bernardin lui-même. Au cap de Bonne-Espérance, il avait fréquenté à son retour une jeune fille âgée de seize ans, Mlle Berg, qui lui « donna trois perruches à tête grise », son père, le conseiller hollandais Berg, lui ayant fait don, pour sa part, de nombreuses « curiosités naturelles » (« Lettre XXIV », *VIF*, t. II, p. 86).

[55] Voir David ADAMS, *Bibliographie d'ouvrages français en forme de dialogues (1700-1750)*, *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 293 (1992).

Delessert [56]. Ces « Entretiens » sont à mettre en relation avec un texte plus tardif publié sous la Révolution et signé somptueusement de « Jacques-Bernardin-Henri de Saint-Pierre, intendant du Jardin national des plantes et de son Cabinet d'histoire naturelle » : le *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au Jardin national des plantes de Paris* [57]. Nous retiendrons essentiellement de ces deux textes, rédigés à près de vingt ans de distance, les éléments qui témoignent de l'évidente continuité de la pensée de Bernardin sur les divers « règnes » de la nature. Il inaugurait ses « Entretiens » par une référence, bien connue des naturalistes de l'époque, au statut incertain des madrépores et du corail, « arbres de pierre » [58] autant qu'êtres vivants, qui remettaient en cause les « limites des règnes de la nature » [59]. Dans ses *Nouveaux essais sur l'entendement humain* de 1704, publiés de manière posthume en 1765, Leibniz avait développé une « loi de continuité » qui allait dans ce sens – « *natura non facit saltum* » –, mais un philosophe naturaliste comme Charles Bonnet (1720-1793) avait abattu, dans la *Contemplation de la nature* (1764-1765), avant même de connaître ce texte, les barrières qui isolaient les ordres : « Les plantes et les animaux ne sont donc que des modifications de la matière organisée. Ils participent tous à une même essence, et l'attribut distinctif nous est inconnu » [60].

C'est ainsi que, dans les « Entretiens », les plantes sont présentées avec une sensibilité animale et presque une conscience. Par exemple, les écorces des arbres sont la preuve qu'ils « ont eu la précaution d'envelopper leurs maisons de plusieurs étoffes fort épaisses » pour passer l'hiver [61]. « La fleur est l'ouvrage des femmes » à cause de ses couleurs qui attirent le mâle ; c'est « un vaste temple, où se célèbrent à la fois plusieurs hymens », « chaque feuille est un lit » [62]. On sait que Bernardin développa de tels exemples jusqu'au ridicule dans les *Études de la nature.* Dans une analyse récente de ces « Entretiens », Nathalie Vuillemin [63] prétend qu'ils « déconstruisent le désordre du monde, pour rétablir un ordre naturel utopique » [64]. Si l'adjectif « utopique » [65]

---

[56] J.-J. Rousseau, *Œuvres complètes*, *op. cit.,* 1969, t. iv, pp. 1149-1195. Il s'agit de lettres inédites de 1771 à 1773 que Bernardin n'a pu connaître.

[57] Paris, [Pierre-François] Didot le jeune, 1792 ; cité *mnm,* d'après les *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. xii, pp. 633-669 et notes, pp. 685-692.

[58] *vif*, t. ii, p. 157.

[59] Jean-François Dicquemare, « Dissertation sur les limites des règnes de la nature », *Observations sur la physique, l'histoire naturelle et sur les arts*, 1776, t. viii, pp. 371-376. Voir F. Moureau, « Le corail dans l'histoire naturelle de l'Âge classique », dans Michel Vergé-Franceschi et Antoine-Marie Graziani (éd.), *Le corail en Méditerranée*, Ajaccio, Alain Plazziola, 2004, pp. 173-188.

[60] Charles Bonnet, *Contemplation de la nature*, x^e^ partie : « Parallèle des plantes et des animaux », dans *Œuvres*, Neuchâtel, S. Fauche, 1781, t. iv, p. 177.

[61] *vif*, t. ii, pp. 174-175.

[62] *vif*, t. ii, pp. 185-186.

[63] N. Vuillemin, « Les *Entretiens entre un voyageur et une dame sur les arbres, les fleurs et les fruits* de Bernardin de Saint-Pierre : libertinage d'esprit ou naissance du propos critique ? », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 2005:07, pp. 281-293.

[64] *Id.,* p. 293.

[65] Dans cet article très informé, l'auteur note, par ailleurs, le refus du système et l'« éloge de l'ignorance » dans la pensée de Bernardin de Saint-Pierre.

semble ici un peu fort, l'idée d'une continuité des règnes de la nature combinée à ce que Bernardin nomme le principe de « compensation » [66], conséquence de la loi de convenance universelle des êtres, va même au-delà du règne animal, puisque dans son projet de réédition du *Voyage* en 1797, il voulait compléter ces « Entretiens » par un quatrième dialogue sur les « animalcules » qui étaient à la base de toute construction animale et humaine [67]. De fait, Bernardin fut impressionné par le jugement négatif, poli mais ferme, que porta Rousseau sur ces « Entretiens ». Bernardin avoua alors avoir tenté « d'étayer un principe faux d'observations vraies » [68]. Cela ne l'empêcha pas d'y revenir dans son mémoire de 1792 sur la ménagerie du Jardin des plantes, prenant pour argent comptant ce qu'il faisait dire à la Dame des « Entretiens » : « J'aime à rencontrer des gens qui ne sont pas de l'avis des autres » [69].

Le *Mémoire* de 1792 est à première vue un document administratif rédigé par le nouvel intendant du Jardin des plantes pour solliciter la création d'une ménagerie propre, à partir des collections de la ménagerie de Versailles, que les événements rendaient sans objet. D'ailleurs ce transfert nationalisait une institution royale : « Une ménagerie est donc nécessaire aux bienséances et à la dignité de la nation » [70]. Les ci-devant animaux de Versailles allaient devenir des êtres « régénérés », selon le vocabulaire d'époque. Cette ménagerie fut effectivement créée en 1795 : elle existe toujours. Mais ce n'est pas notre sujet. Ce qui retient à la lecture des 63 pages de l'édition originale destinée à la Convention [71] est un ton qui n'a que peu à voir avec la langue administrative. Bernardin y continue ses « études de la nature » dans une autre perspective, bien connue des lecteurs qui le suivent depuis le *Voyage à l'Île-de-France*. Il y a d'abord une critique feutrée de la méthode de Buffon, son prédécesseur au Jardin du roi, décrivant des individus qu'il n'avait pas toujours observés *in vivo* [72]. Bernardin notait déjà dans les « Entretiens » qu'il ne fallait pas renoncer à « un système par compassion. Les anatomistes ont plus de courage ; quand ils en font un, ils tuent tout ce qui leur tombe sous la main » [73]. L'observation réelle des animaux avait fait défaut,

---

[66] « La nature fait souvent des compensations. Elle a peut-être voulu nous donner le nécessaire avec simplicité, et le superflu avec magnificence » (*VIF*, t. II, p. 192). Voir Jean SVAGELSKI, *L'idée de compensation en France (1750-1850)*, Lyon, L'Hermès, 1981.

[67] Notes pour la réédition dans R. CHAUDANSON, *op. cit.*, pp. 361-362. Certains commentateurs, comme Louis Roule en 1930, ont vu dans ce système une prescience de l'existence des cellules ; c'est aller un peu loin.

[68] J.-H. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, « Étude première », *Époques de la nature* (1784), éd. par Colas DUFLO, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2007, pp. 64-65. Contrairement à ce que prétend C. Duflo (p. 7, n. 2), Bernardin n'est pas le prénom de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, mais son patronyme. Cette confusion vient du « chevalier de Saint-Pierre » lui-même – voir le *Mémoire* de 1792 où Bernardin est joint aux prénoms par un trait d'union – et surtout de l'édition de Louis-Aimé Martin – qui signait lui-même Louis Aimé-Martin ! – des *Œuvres complètes* en 1830 et de l' « Essai sur la vie de Bernardin de Saint-Pierre » qui les précède.

[69] *VIF*, t. II, pp. 171-172.

[70] *MNM*, p. 642.

[71] *MNM*, p. 667.

[72] *MNM*, pp. 635-636.

[73] *VIF*, t. II, p. 219.

selon lui, à Buffon pour prendre connaissance de « leurs goûts, de leurs instincts, de leurs passions » [74].

Cet anthropomorphisme baigne le *Mémoire* tout entier. Nous nous limiterons à quelques exemples : l' « amitié », voire la « tendresse » que le lion du Sénégal de la ménagerie de Versailles porte à son compagnon, un chien braque au point que si c'eût été une chienne, « il en fût résulté peut-être un accouplement » [75]. Alors des souvenirs lui reviennent des îles Mascareignes : le cacatoès amoureux d'un chien épagneul et le rhinocéros amoureux d'une chèvre [76]. Pour Bernardin, il n'y a pas de cloisons entre les divers règnes d'une nature engendrée par la Providence, par un finalisme animiste où tout est lié : il s'agit donc pour « le philosophe » d'étudier « le règne animal pour lequel a été inventé le végétal »[77], « les rapports des animaux avec les plantes, qui leur sont compatriotes », les « correspondances des animaux avec l'homme » [78], ce dernier étant dans cet ensemble un simple maillon de la chaîne des êtres et non l'instituteur et le maître de la nature : « le docteur y recevra des leçons de la bête. La science de l'homme n'est infaillible que quand elle s'appuie de l'instinct des animaux » [79]. « L'étude suivie de leurs mœurs dans une ménagerie, peut donc procurer de grandes lumières à la philosophie, et des avantages mêmes à l'économie rurale » [80]. Il y a dans ces pages quelques idées neuves enrobées dans un fatras qui dut interloquer les professeurs du Muséum pourtant habitués au discours philosophique de Bernardin de Saint-Pierre. Ce qu'il dit de désagréable sur l'incapacité des Anglais, certes excellents navigateurs, à juger des choses de goût [81], ne leur déplut certainement pas, non plus que sa conception de la collecte naturaliste, certes marquée d'un épanchement « sentimentaire » [82] un peu hors de propos pour eux :

> Quels seraient les plaisirs et les découvertes d'un amateur de la nature, qui voyagerait dans des pays inhabités, sans armes et sans autres instruments que ses yeux et son cœur ! Il jouirait des instincts variés de tous les animaux, qui s'abandonneraient sans méfiance à ses observations, comme aux premiers temps du monde. [83]

À côté de ce naturaliste, nouvel Orphée, ils durent moins apprécier son évocation des « naturalistes meurtriers » sous nos « climats », chasseurs et autres [84]. Et ils durent encore moins s'associer à un finalisme qui ressemblait un peu trop à la littérature des

---

[74] *MNM*, p. 635.

[75] *MNM*, pp. 640 et 646.

[76] *MNM*, p. 646.

[77] *MNM*, pp. 643 et 635.

[78] *MNM*, pp. 649 et 661.

[79] *MNM*, p. 651.

[80] *MNM*, p. 647.

[81] « Si les Anglais ne se livrent pas aux arts de goût, c'est à la navigation qu'il faut s'en prendre : elle absorbe toutes leurs vues dès l'enfance ; et par ses études géométriques, ses calculs, ses fonctions pénibles et rudes, elle les prive de ces grâces d'expression qui seules rendent celles de la nature » (*MNM*, notes, pp. 691-692).

[82] Cet adjectif dépréciatif d'époque fut introduit par Choderlos de Laclos dans *Les liaisons dangereuses* (1782, lettre CXLIV).

[83] *MNM*, p. 660.

[84] *MNM*, pp. 660-661.

« merveilles de la nature », dont les plumes jésuites en particulier avaient abreuvé depuis deux siècles l'Europe catholique [85]. Dans le « Rapport fait au gouvernement par l'Institut impérial sur le *Voyage de découvertes aux Terres australes* », remis à la Classe de physique et de mathématiques, le 9 juin 1806, Georges Cuvier, illustre professeur d'anatomie comparée au Muséum, notait sévèrement en ouverture de son texte sur l'expédition Baudin devenue Péron : « Une fausse méthode de description introduite dans la science [histoire naturelle] en a beaucoup retardé le progrès. Les voyageurs et surtout ceux de l'école de Linneus l'avaient consacrée plus expéditive et plus facile » ; ils décrivaient certains « caractères » sans se soucier des autres. Enfin Péron vint, qui a établi les « caractères d'une manière *absolue* » [86], selon les principes d'Antoine-Laurent de Jussieu. Son prédécesseur à la direction du Muséum en était resté à ce qu'il avait développé dans les *Études de la nature* et qui allaient reparaître dans les *Harmonies de la nature*, publiées de manière posthume en 1815.

Comme l'on sait, François Péron, le rédacteur des *Voyages aux Terres australes*, n'y cite jamais nommément le capitaine Baudin, pas plus que Bernardin de Saint-Pierre, ainsi que nous l'avons signalé plus haut ; et son chapitre IV du premier volume consacré au « Séjour à l'Île-de-France » [87] est, d'une certaine manière le tombeau des principes de Bernardin de Saint-Pierre en matière d'histoire naturelle. La « collection » fixiste va céder la place à l'étude de la transformation des espèces selon la théorie de Lamarck [88] et au catastrophisme dynamique de Cuvier [89]. Avec quelque condescendance, Péron renonce même « à parler des animaux de l'Île-de-France, et de ses habitants ; mais d'autres climats, d'autres hommes, appellent nos recherches » [90]. L'Australie l'attend. Il restait à Bernardin à méditer ce qu'il avait noté en conclusion de son *Voyage à l'Île-de-France* : « Un peu d'histoire naturelle servirait à écrire l'histoire des hommes » [91]. Mais cette histoire s'écrivait dorénavant sans lui.

---

[85] Du père Étienne BINET et son *Essai des merveilles de nature et des plus nobles artifices* (1621) à l'abbé Noël-Antoine PLUCHE et son ouvrage à succès *Le spectacle de la nature ou Entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle* (1732-1750). Voir Françoise GEVREY *ea* (dir.), *Écrire la nature au XVIIIe siècle. Autour de l'abbé Pluche*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2006.

[86] En préface de F. PÉRON, *op. cit.*, t. I, pp. II-XV.

[87] F. PÉRON, *op. cit.*, pp. 48-62.

[88] Goulven LAURENT, *La naissance du transformisme : Lamarck entre Linné et Darwin*, Paris, Vuibert, 2001.

[89] G. CUVIER, *Discours sur les révolutions de la surface du globe et sur les changements qu'elles ont produits dans le règne animal*, Paris, Dufour, 1822 ; éd. critique par G. LAURENT, Paris, Bourgois, 1985.

[90] F. PÉRON, *op. cit.*, t. I, p. 61.

[91] « Lettre XXVIII », *VIF*, t. II, p. 230.

Les tristes escales timoraises du capitaine Baudin La première grande expédition scientifique à Timor

Frédéric Durand

Nicolas Baudin a fait escale deux fois à Kupang, dans la partie occidentale de Timor, avec son navire *Le Géographe* : une première fois du 22 août au 13 novembre 1801, une deuxième fois du 6 mai au 3 juin 1803. Il ne s'agissait pas d'une découverte, puisque l'île de Timor avait été identifiée par les Portugais dès le début du XVIe siècle. De leur côté, les Hollandais s'y étaient installés dans la deuxième moitié du XVIIe siècle [1]. D'ailleurs plusieurs récits de voyages – certains embarqués dans la bibliothèque de bord du *Géographe* – apportaient des indications sur Timor. Baudin n'était en outre pas le premier Français à s'arrêter dans l'île. Le naturaliste Pierre Poivre y avait séjourné en 1755 et François-Étienne de Rosily en 1772.

Par rapport à l'Australie, Timor, qui semblait moins inconnue, n'était pas la préoccupation principale de Nicolas Baudin. Les relâches qu'il y a faites ont pourtant marqué un tournant dans la connaissance de l'île. Tout d'abord, comparée à l'Australie hostile de cette époque, Timor apparaissait comme un havre de sécurité, où l'expédition pouvait se réapprovisionner et l'équipage essayer de retrouver forces et santé, même si plusieurs marins y ont fini leurs jours. Ensuite, c'était la première grande expédition scientifique qui se soit arrêtée à Timor. Ses membres en ont ramené une mine d'éléments sur l'économie et la situation politique de la colonie

[1] Voir notamment, Geoffrey C. Gunn, *Timor Loro Sae : 500 Years*, Macau, Livros do Oriente, 1999 ; Frédéric Durand, *Timor Lorosa'e, pays au carrefour de l'Asie et du Pacifique : un atlas géo-historique*, Marne-la-Vallée-Bangkok, Presses universitaires de Marne-la-Vallée-Institut de recherche sur l'Asie du Sud-Est contemporaine, 2002 ; F. Durand, *Catholicisme et protestantisme dans l'île de Timor (1556-2003). Construction d'une identité chrétienne et engagement politique contemporain*, Toulouse-Bangkok, Arkuiris-Institut de recherche sur l'Asie du Sud-Est contemporaine, 2004.

néerlandaise et sur ses relations avec les royaumes de la partie occidentale de Timor. Ces informations étaient pour une bonne part de deuxième main, car elles avaient été fournies par les administrateurs ou par des métis timorais. Elles apportaient néanmoins un complément utile à des archives locales souvent fragmentaires.

Dans des conditions difficiles, les naturalistes ont également ramené de précieuses collections de minéraux, de plantes et d'animaux naturalisés, avec un soin qui a été salué par Cuvier. Une autre marque importante laissée par le passage des savants de l'expédition Baudin est très certainement le grand nombre de dessins et d'aquarelles, abondamment repris et déclinés par la suite sous forme de gravures, parfois jusqu'à la fantaisie.

Une île faussement connue

Lors de la préparation du voyage de Nicolas Baudin en 1800, le but principal de l'expédition était clairement l'étude de la Nouvelle-Hollande, rebaptisée par la suite Australie. L'île de Timor était seulement considérée comme une étape possible, ainsi que l'attestent explicitement les instructions données au capitaine Baudin. En effet, après une première phase d'étude d'une portion nord-ouest de la côte australienne de mars à septembre 1801, il était prévu une unique escale à Timor :

> À cette époque, il fera route pour se porter sur l'île de Timor, où il doit être rendu au plus tard [au milieu d'octobre]. Il relâchera à la baie de Babao, nommée aussi Coupang [Kupang], côte sud-ouest de l'île, où il pourra se procurer des rafraîchissements. Peut-être préférera-t-il la petite île de Savu, qui pourvoira facilement à ses besoins, si, comme on doit le croire, la description que le capitaine Cook en a faite dans la relation de son premier voyage nous présente un détail exact des ressources que cette île offre aux étrangers. Le capitaine Baudin pourra séjourner un mois et demi, soit à Timor, soit à Savu, ou s'il le juge utile pour se procurer plus facilement des substances, partager cet espace de temps entre ces deux premières îles et celles d'Amboine [Ambon] et de Bouro [Buru] [2].

On perçoit bien ici le manque d'intérêt vis-à-vis de Timor, d'autant que les îles d'Ambon et de Buru sont situées dans l'archipel des Moluques, à 900 kilomètres de Kupang, ce qui aurait entraîné de longues traversées supplémentaires. Ce peu d'intérêt est certainement lié au fait que Timor paraissait relativement bien connue à l'époque. Son étude apparaissait donc bien moins prioritaire que celle de l'Australie. De fait, les Portugais avaient fondé un comptoir permanent à Kupang au milieu du XVIe siècle. Les Hollandais les en avaient chassés dans la seconde moitié du XVIIe siècle, obligeant leurs rivaux à s'installer à Lifau sur la côte nord-ouest, puis à Dili, plus à l'est, à partir de 1769.

À ce titre plusieurs journaux de voyages embarqués à bord du *Géographe* apportaient des indications non négligeables sur l'île de Timor. C'était en particulier le cas du récit du navigateur anglais Dampier qui était passé en 1699 à Kupang et à Lifau. Il en avait donné des descriptions détaillées et des appréciations très justes sur la situation des deux établissements néerlandais et portugais, même si elles remontaient

[2] Nicolas BAUDIN, *Mon voyage aux Terres australes, Journal personnel du commandant Baudin*, éd. par Jacqueline BONNEMAINS *ea*, Paris, Imprimerie nationale, 2000, p. 78.

à plus d'un siècle au moment du voyage de Baudin [3]. Le livre de Dampier contenait en outre une carte de la baie de Kupang et une de celle de Laphao (Lifau) [4].

Bougainville en 1768 et Cook en 1770 n'avaient pas fait escale à Timor, mais leurs journaux de bord contenaient des éléments glanés auprès d'informateurs locaux. De son côté, Rosily – futur amiral, alors seulement enseigne de vaisseau – avait séjourné plus d'un mois dans la partie orientale de Timor en 1772. Il avait laissé un manuscrit détaillé accompagné d'une carte, dont des copies étaient conservées dans la bibliothèque du *Géographe* [5].

Le capitaine William Bligh du *Bounty* accordait également une place importante à Timor dans son récit. Il avait été abandonné par les mutins au large des îles Tonga, en plein milieu du Pacifique, le 29 avril 1789, avec dix-huit membres d'équipage qui lui étaient restés fidèles. La chaloupe sans pont contenait en principe juste assez de provisions et d'eau pour atteindre la terre la plus proche, ainsi qu'un sextant et une montre, mais ni carte ni compas. Pourtant, craignant d'être attaqué par des populations locales hostiles, le capitaine Bligh avait préféré ne pas s'arrêter dans les îles avoisinantes et naviguer sur 6 700 kilomètres pendant un mois et demi pour atteindre ce qu'il considérait comme la « poche de civilisation » la plus proche : l'île de Timor. L'accueil très chaleureux que Bligh avait reçu pendant ses deux mois de séjour de la part du gouverneur hollandais Willem Adriaan van Este pouvait laisser espérer à Baudin un séjour réparateur, même si plusieurs hommes de Bligh étaient morts à Timor, dont son botaniste, David Nelson.

L'expédition Baudin disposait d'un dernier document original sur Timor, une carte de l'amiral d'Entrecasteaux, réalisée lors de sa navigation à la recherche de La Pérouse. Toutefois, cette carte représentait seulement une partie de la côte nord-est et ne pouvait être que d'une utilité relativement limitée [6].

En dépit de toutes ces données, l'île de Timor restait très mal connue. De fait, Hollandais comme Portugais étaient principalement cantonnés dans de modestes comptoirs d'au plus quelques kilomètres carrés, alors que l'île s'étend sur plus de 30 000 km² (la superficie de la Belgique), avec des sommets culminant à près de 3 000 mètres d'altitude. Les colons dépendaient largement des nombreux souverains locaux ou des marchands chinois prêts à s'aventurer à l'intérieur des terres pour s'approvisionner en bois de santal et en cire, qui constituaient à l'époque les principales recettes d'exportation de l'île, avec, dans une moindre mesure, les chevaux et les esclaves. En outre, les Européens installés à Timor étaient peu nombreux. En général, il y avait au plus quelques dizaines de « blancs » dans chaque établissement, et ils

---

[3] William Dampier, *A Voyage to New Holland, the English Voyage of Discovery to the South Seas in 1699*, Gloucester, Allan Soutton, 1981.

[4] Cartes reproduites dans F. Durand, *Timor (1250-2005) : 750 ans de cartographie et de voyages*, Toulouse-Bangkok, Arkuiris-Institut de recherche sur l'Asie du Sud-Est contemporaine, 2006.

[5] Voir Anne Lombard-Jourdan, « Un mémoire inédit de F.-É. de Rosily sur l'île de Timor (1772) », *Archipel*, 1982, vol. 23, pp. 83-104.

[6] Charles-Francois Beautemps-Beaupré, *Atlas du voyage de Bruny-Dentrecasteaux commandant les frégates* La Recherche *et* L'Espérance *en 1791, 1792 et 1793*, Paris, Dépôt général des cartes et plans de la marine et des colonies, 1807, n.p.

étaient peu soucieux de recherche. Il faudra par exemple attendre 1927 pour disposer de la première carte précise de l'île [7]. À ce titre, l'expédition Baudin se révèle très précieuse. Même si les observations se sont limitées aux environs de Kupang, certaines se révèlent pertinentes pour d'autres régions de l'île, y compris du côté oriental sous influence portugaise.

Un moment particulier de l'histoire européenne et locale

Les deux escales de Nicolas Baudin à Kupang du 22 août au 13 novembre 1801, puis du 6 mai au 3 juin 1803, représentent une durée totale de près de quatre mois.

C'était un moment très particulier de l'histoire locale. Après deux siècles de présence dans les îles de la Sonde, la *Vereenigde Oostindische Compagnie* (VOC), la compagnie néerlandaise privée des Indes orientales, avait été déclarée en faillite en 1798. Le royaume des Pays-Bas venait juste de prendre officiellement en charge cette « colonie », dans le contexte politique européen très troublé des guerres napoléoniennes. Avec les *Kew letters*, en 1795, le prince d'Orange avait préféré confier ses colonies aux Anglais, plutôt de les voir tomber aux mains des Français. Tous les gouverneurs n'avaient toutefois pas appliqué ces instructions. L'expédition Baudin nous renseigne sur cet épisode très particulier. En 1797, les Anglais avaient attaqué le fort de Kupang et s'en étaient emparés. Les Hollandais avaient été obligés de capituler. Paradoxalement, comme nous l'apprennent les journaux des membres de l'expédition Baudin, c'est seulement grâce au courage et à la pugnacité des Timorais que les Anglais avaient pu être chassés. À ce titre, un des meilleurs et plus fins observateurs de l'expédition se révèle être le botaniste Théodore Leschenault de La Tour :

> Lorsque les Anglais s'emparèrent il y a quatre ans du fort hollandais, ils forcèrent par leurs vexations et leurs débordements plusieurs familles de fuir, les unes à Batavia et les autres dans l'intérieur de l'île. Elles appelèrent à leur secours les Malais de l'intérieur qui massacrèrent une partie des Anglais et forcèrent les autres de s'embarquer précipitamment. […] Depuis cette époque, dès que les habitants de Coupang aperçoivent quelques bâtiments européens, ils sont fort inquiets. Ils s'arment aussitôt pour opposer la plus forte résistance. Notre conduite leur a appris que tous les Européens ne sont point Anglais. Ils détestent ceux-ci autant qu'ils paraissent disposés à aimer les Français.
>
> Nous avons été témoins de la haine que les Malais ont pour la nation anglaise. Pendant notre séjour une frégate anglaise qui croisait sur les côtes de Timor eut avis que deux navires français étaient mouillés dans la rade de Coupang. Ils y vinrent pour s'assurer qui nous étions et nous enlever si la chose était possible. Aussitôt qu'ils s'approchèrent les Malais se rassemblèrent en armes avec les signes de la plus grande fureur. Plusieurs disaient que s'ils avaient le bonheur de tuer quelques Anglais, ils mangeraient leur tête. Une embarcation de nos navires, étant allée à bord de la frégate anglaise, montra les passeports que leur Gouvernement avait accordés à notre expédition ; la frégate partit et tout rentra dans l'ordre [8].

---

[7] F. Durand (2006), p. 300.

[8] Théodore Leschenault de La Tour, *Journal* (Paris, Archives nationales de France (ANF), série Marine, 5JJ56). Nous remercions Michel Jangoux de nous avoir communiqué la partie des journaux de l'expédition traitant de Timor.

De fait, après quelques instants de méfiance, l'accueil fait aux Français par le gouverneur hollandais fut chaleureux, comme l'atteste le journal de bord du capitaine Baudin. Il en est allé de même de celui des notables de la ville, dont la veuve du précédent gouverneur, qui avait accueilli le capitaine Bligh [9] en 1789 : Mme Van Este. Cela fut d'autant plus apprécié que plusieurs membres de l'équipage étaient malades :

> Je présentais au gouverneur les passeports hollandais dont j'étais porteur, ainsi que la lettre qui les accompagne. Il en prit de suite lecture et je vis avec plaisir les différents changements qu'éprouvèrent sa figure et sa contenance en les lisant, car jusqu'alors il avait paru tellement inquiet et mal à l'aise, qu'il me sembla persuadé que nous étions des Anglais […]. Mais enfin rassuré par la preuve incontestable du contraire, il se félicita de pouvoir nous être utile et m'assura que toutes les ressources du pays seraient à notre disposition. […] nous nous entretînmes de nos besoins particuliers et surtout d'un logement pour y mettre nos malades qui étaient au nombre de dix, et dont deux avaient le scorbut au dernier degré. […] Indépendamment du logement pour les malades, je demandais deux autres maisons commodes dont une pour les naturalistes et l'autre pour l'astronome, le géographe et moi. Tout fut promis de la meilleure grâce [10].

Des informations précieuses sur le mode de gouvernement et les sociétés

Au cours des deux mois et vingt jours de son premier arrêt forcé dans l'établissement néerlandais en 1801, le capitaine Baudin, qui dut s'aliter à plusieurs reprises, n'avait tenu son journal que pendant deux semaines. Le reste du temps, pris entre les charges administratives et les soucis quotidiens avec son équipage, il n'avait guère pu circuler en dehors de Kupang [11]. Encore plus souffrant lors du deuxième séjour à Timor en 1803, il n'avait plus tenu son journal. Le capitaine Baudin s'était néanmoins renseigné auprès de ses hôtes afin d'alimenter les rapports et les nombreux courriers qu'il envoyait à l'amirauté. Même si elles sont souvent de seconde main et pas forcément impartiales ni dénuées de préjugés, ces informations apportent un regard extérieur et critique par rapport aux archives fragmentaires des administrateurs :

> En dehors du fort de la Concorde, les Hollandais ont un petit village qui autrefois n'était pas sans agrément mais qu'un tremblement de terre et les suites de la dernière guerre ont entièrement ruiné. […] Les maisons en étaient agréables et commodes, et si le sol des environs eût été propre à la culture, on y trouverait abondamment tout ce qu'on peut désirer sous un climat si voisin de l'équateur.
>
> La garnison du fort de la Concorde devrait être composée de cinquante hommes. Mais elle n'est jamais complète et la plupart de ceux qui la formaient à l'époque où nous nous y trouvâmes, étaient malades ou invalides, hors d'état de faire le

---

[9] William Bligh, *A Voyage to the South Sea […] for the purpose of conveying the bread-fruit tree to the West Indies […] : including an account of the mutiny on board said ship and the subsequent voyage of part of the crew, in the ship's boat, from Tofoa, one of the Friendly Islands, to Timor, a Dutch settlement in the East Indies*, Londres, George Nicol, 1792.

[10] N. Baudin, *Mon voyage*, p. 326.

[11] Muriel Proust de La Gironière, *Nicolas Baudin, marin et explorateur, ou Le mirage de l'Australie*, Paris, Éditions du Gerfaut, 2002, p. 79.

service. Différents postes avancés sont garnis par les habitants du pays, soldés par la Compagnie [la *VOC*] [12].

En réalité, comme on l'a vu, la *VOC* avait été mise en faillite en 1798 mais le mode de fonctionnement des implantations néerlandaises n'avait pas forcément été modifié. Cela dit, Matthew Flinders, le concurrent de Baudin dans l'exploration de l'Australie, qui a séjourné à Timor en avril puis novembre 1803, avait signalé ce changement dans la relation de son séjour [13].

Le capitaine Baudin avait également relevé des informations sur l'économie de l'île. Il précisait qu'à son avis, l'île de Timor n'est guère intéressante notamment du fait de son « funeste climat ». De fait, sa maladie et la mort de plusieurs de ses compagnons de voyage ne le mettaient guère dans de bonnes dispositions pour aimer les lieux :

> La culture du riz est la principale occupation des Malais. Tout autre travail convient peu et nous avons éprouvé par nous-mêmes combien il est difficile de les décider à se rendre utiles. Les productions de l'île de Timor se réduisent à peu de choses. Elles consistent principalement en bois de santal et en cire jaune. Le premier de ces articles commence à devenir rare et se vend aussi cher sur les lieux qu'à Batavia ou même en Chine. Sa valeur était de vingt piastres le pied ou les cent trente-cinq livres pendant notre relâche, malgré le peu d'occasions qu'il y avait de l'exporter. […] Les esclaves font aussi partie du commerce de la Compagnie. Timor et les îles des environs en fournissent ordinairement deux cents par année qui sont transportés à Batavia. Tous ne sont que des enfants d'une jolie figure, étant destinés aux plaisirs des hommes en place ou des gens riches.
>
> Deux petits brigantins suffisent pour tout le commerce que fait la Compagnie avec ces îles. Pour se procurer des esclaves, on a soin d'entretenir la guerre avec les rajas qui ne sont pas dans les intérêts de la Compagnie ou de la faire naître sous différents prétextes.
>
> Indépendamment des avantages qui résultent de ce commerce, la Compagnie y trouve celui d'avoir moins d'ennemis à craindre. Suivant les différents renseignements que je me suis procurés, il ne me paraît pas qu'on ait trouvé dans l'île de Timor aucun des arbres à épiceries qui font la principale richesse des Moluques. Différents quartiers seraient très propres pour la culture du sucre ou du café, mais la politique des Hollandais l'a entièrement prohibée et même sous des peines assez rigoureuses. Il est facile de concevoir que l'intérêt a dicté cette défense qui est entièrement à l'avantage de la Compagnie qui a seule le privilège exclusif d'en vendre […].
>
> On fabrique aussi dans ces îles quelques toiles grossières en coton colorié qui servent à l'habillement des Timoriens trop peu avancés dans les arts d'industrie pour se pourvoir par eux-mêmes de ce qu'ils achètent des autres [14].

Toutes ces informations ne sont pas inédites. Baudin, qui n'échappait pas à un certain nombre de préjugés de l'époque, confirmait de nombreux éléments évoqués par ses prédécesseurs, notamment le déclin du commerce et la raréfaction du bois de santal, déjà observés par le capitaine Bligh en 1789. Il apportait cependant des précisions

---

[12] N. Baudin, *Mon voyage*, pp. 399-400.

[13] Matthew Flinders, *A voyage to Terra Australis undertaken for the purpose of completing the discovery of that country*, Londres, Nicol, 1814, t. 2, p. 255.

[14] N. Baudin, *Mon voyage*, p. 400.

absentes des récits antérieurs comme, par exemple, le fait que les Hollandais avaient décrété une interdiction absolue de la culture du café – qui allait devenir une richesse de la colonie portugaise à l'est de Timor à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle –, afin de préserver les bénéfices des plantations de Java. Le capitaine Baudin soulignait également la manière dont les Hollandais entretenaient les rivalités entre royaumes afin de se procurer des esclaves et d'éviter que des royaumes trop puissants ne contestent leur autorité. Son appréciation des relations entre Timorais et Hollandais confirmait d'ailleurs le caractère ténu des alliances :

> Les habitants de Timor paraissent être d'un caractère soupçonneux et méfiant, presque toujours armés. Il est rare d'en rencontrer, même dans le village, sans un poignard ou un fusil. Exercés de bonne heure à la filouterie, ils nous ont souvent donné des preuves qu'ils y étaient très adroits. Le nombre de ceux que la Compagnie compte parmi ses vassaux est, suivant les données du gouverneur, de sept à huit mille hommes, mais je le crois beaucoup moins considérable. Lorsque la frégate anglaise la *Virginie* parut sur la rade de Coupang et que l'alarme fut devenue générale, il n'en descendit pas plus de deux cent cinquante à trois cents des montagnes.
>
> Nous fûmes prévenus dans cette circonstance de ramasser soigneusement tous nos effets, en ce que les défenseurs de la forteresse s'occupent bien plus sérieusement du pillage des maisons que de la garde des côtes. Comme cette frégate se retira après nous avoir parlé, ces montagnards passèrent deux jours dans les environs de l'établissement faisant grand tapage la nuit et courant les rues pendant le jour. Ce ne fut pas même sans peine qu'on parvint à les éloigner [15].

Ces éléments prouvent à quel point le contrôle occidental était limité. La véritable « colonisation » de l'île ne s'est d'ailleurs amorcée qu'à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle. En outre, le commandant Baudin consacrait un passage aux Chinois, dont il constatait la relative instrumentalisation par les Hollandais [16] :

> Parmi les habitants qui composent la population de Coupang, on compte une centaine de Chinois. Ce sont les seuls commerçants et même artisans de cet établissement. Aucun ne passe pour être riche et il y a de bonnes raisons pour qu'ils ne le deviennent pas facilement. Ils sont assujettis à tant de droits et d'impositions particuliers que tous les bénéfices qu'ils peuvent faire sont plus pour le gouverneur que pour eux. […]
>
> Ceux qui sont réfugiés à Coupang sont venus de Batavia où ils ne sont guère mieux traités. Tout étranger qui trafiquera avec eux doit s'en défier et se faire payer de ce qu'ils leur vendront avant que de l'avoir livré [17].

On notera au sujet des Chinois, qu'ils sont comparés dans plusieurs journaux de bord aux « Juifs d'Europe » [18], ce qui montre leur situation particulière et souvent inconfortable, tant vis-à-vis des autorités coloniales que des populations locales. Les

---

[15] *Ibid.*

[16] Sur les Chinois de Kupang, voir pour plus de précisions l'article d'Anne Lombard-Jourdan et Claudine Salmon, « Les Chinois de Kupang (Timor), aux alentours de 1800 », *Archipel*, 1998, vol. 56, pp. 393-428.

[17] N. Baudin, *Mon voyage*, pp. 400-401.

[18] Notamment ceux de Leschenault de La Tour et de Saint-Cricq, qui a manifestement recopié les notes du premier (Jacques Saint-Cricq, *Journal*, Paris, anf, série Marine, 5JJ48).

rapports ou anecdotes personnels du capitaine Baudin ont été relativement limités en raison de son état de santé. La majeure partie des observations originales sur Timor furent apportées par l'équipe des savants et naturalistes.

Des observations originales d'une grande richesse

Parmi les personnalités qui ont laissé des éléments originaux sur Timor, il faut citer particulièrement Charles-Alexandre Lesueur, François Péron, Nicolas-Martin Petit, Anselme Riedlé et Louis-Théodore Leschenault de La Tour. On peut aussi signaler pour mémoire, bien que son action n'ait pas été majeure lors de l'expédition elle-même, la présence de Louis-Claude de Freycinet qui était enseigne de vaisseau à bord du *Naturaliste*, et qui fut promu lieutenant au cours du voyage. Il jouera un rôle important dans la publication de l'ouvrage tiré du voyage et effectuera une nouvelle expédition vers Timor en 1818. Les compétences de l'équipage n'avaient cependant pas été forcément été décelées ou mesurées dès l'origine, puisque Lesueur et Petit, qui s'illustrèrent comme les grands dessinateurs de l'expédition, avaient été tous deux recrutés comme aides-canonniers de 4e classe.

Charles Lesueur dessina notamment un magnifique panorama de la baie de Kupang en 1801, ainsi qu'une esquisse hydrographique de la baie. De son côté, Petit, qui avait été élève du peintre Jacques-Louis David, réalisa un des deux seuls portraits connus du capitaine Baudin [19]. Ses aquarelles et esquisses n'égalent pas forcément en finesse celles d'autres peintres qui se rendront par la suite à Timor, comme Jacques Arago et Alphonse Pellion en 1818, mais Petit a laissé de nombreux dessins originaux, dont celui du « Malais libre », de la porteuse d'eau ou du cavalier malais, qui ont été ultérieurement repris et déclinés par de nombreux graveurs [20].

Le botaniste Anselme Riedlé, qui avait déjà voyagé avec Baudin à bord de *La Belle Angélique* de 1796 à 1798 [21], a activement collecté pendant son séjour, en dépit des fièvres qui lui furent fatales en novembre 1801. Il fut inhumé à côté du botaniste David Nelson de l'équipage du capitaine Bligh, mort en 1789. Baudin notait que Riédlé avait rassemblé sept cents plantes d'herbier, deux caisses de graines et fruits séchés, soixante-dix échantillons de bois et quatre-vingts plantes vivantes en pleine végétation. Ces collections s'ajoutent à l'herbier de Louis-Théodore Leschenault, aux deux mille coquilles et trois cents oiseaux empaillés rassemblées par le zoologiste Maugé, et à deux caisses de minéraux prélevés par Louis Depuch. Baudin se montrait beaucoup plus réservé quant à la valeur du travail de Péron qui, selon lui, aurait voulu s'intéresser à trop de tâches à la fois [22].

Par-delà les collections naturalistes, d'un point de vue historique et anthropologique, c'est au botaniste Louis-Théodore Leschenault que l'on doit les observations les plus

---

[19] A. Lombard-Jourdan, « Les deux portraits de Nicolas Baudin », *Archipel*, 2001, vol. 62, pp. 65-70.

[20] Pierre Labrousse, « Images de Timor en France (1812-1824) », *Archipel*, 2001, vol. 62, p. 72.

[21] Voir N. Baudin, *Journal du voyage aux Antilles de* La Belle Angélique *(1796-1798),* éd. par Michel Jangoux, Paris-Bruxelles, Presses de l'université de Paris-Sorbonne et Académie royale de Belgique, 2009.

[22] N. Baudin, *Mon voyage*, p. 398.

fines. Il avait pris la peine d'apprendre la langue malaise, dont il a d'ailleurs réuni un vocabulaire et esquissé des éléments de grammaire dans son journal. Cela lui a permis de mieux approcher les Timorais et de dépasser les préjugés sur les compétences limitées des populations locales. Leschenault récusait ainsi les thèses sur la cruauté, la fourberie ou la paresse des Timorais, avec des accents qui ne sont pas sans évoquer une influence rousseauiste :

> Le peu d'habitude qu'ils [les Timorais] ont de voir des étrangers, les rend d'abord timides et réservés ; mais lorsqu'on a gagné leur confiance, ils accueillent avec un empressement et un désintéressement sans borne ; admis dans leur intimité, on est regardé comme faisant partie de la famille : ce n'est qu'alors qu'on peut justement apprécier les bonnes qualités de leur cœur.
>
> Les Européens leur reprochent leur indolence, leur manière de vivre molle et oisive ; mais outre que l'on peut considérer cela comme la suite naturelle de l'influence du climat, le gouvernement de la compagnie hollandaise coopérait encore à éteindre en eux toute espèce d'émulation et toute industrie ; son monopole les empêchait de se livrer à aucune spéculation sur les denrées coloniales : la culture des épiceries, du poivre, du café, du sucre, de l'indigo, était défendue à Timor, et le gouvernement se serait opposé à toute industrie manufacturière qui l'aurait privée de la vente des marchandises qu'ils importaient de Batavia. Les habitants de Coupang étaient donc réduits au seul commerce d'échange qu'ils faisaient avec les habitants de l'intérieur de l'île, et sur lequel encore le résident hollandais exerçait souvent le monopole [23].

Leschenault observe aussi, avec davantage de perspicacité que la plupart de ses prédécesseurs, le mode de gouvernement timorais :

> Dans les environs de Coupang, et dans les îles qui dépendent de ce comptoir, une vingtaine de rayas [rajas] sont tributaires du gouvernement européen ; ces petits chefs ne possèdent guère qu'un ou deux villages. Les plus puissants d'entre eux sont le raya de Coupang […] ; le raya Amerassi, auquel on accorde le titre pompeux d'empereur : son pays fournit une grande quantité de santal blanc ; le raya Amori, qui demeure à l'intérieur des terres ; un raya de Solor […].
>
> Les rayas n'ont qu'une autorité très limitée, restreinte par celle du résident, qui a le pouvoir non seulement de les démettre, mais encore de les envoyer prisonniers à Batavia.
>
> Je suis allé chez plusieurs de ces petits rois ; presque toujours je les ai trouvés entourés de leurs sujets, en paraissant plutôt les compagnons que les maîtres […].
>
> L'autorité de ces rayas est subordonnée aux usages depuis longtemps établis ; leurs ordres ne seraient point exécutés s'ils étaient contraires à ces coutumes ; et si leur conduite n'était point réglée par la justice, leurs sujets les abandonneraient pour aller s'établir dans quelques autres villages, ou porteraient leurs plaintes au chef hollandais, qui ne manquerait pas de profiter de cette occasion pour faire quelques avanies aux rayas. Cette espèce d'égalité entre les chefs et le peuple est une suite naturelle de leur pauvreté ; personne n'a intérêt à flatter un maître qui n'a ni récompense à donner, ni

[23] L.-T. Leschenault de La Tour, « Description de la ville de Coupang et de ses environs sur la côte sud-ouest de l'île de Timor », *Annales de voyages, de la géographie et de l'histoire*, 1811, vol. 16, pp. 295-296.

> force coercitive à sa disposition pour opprimer, et qui, avant de se faire obéir, a besoin de se faire aimer de ceux auxquels il commande [24].

Cette analyse corrobore celle d'un autre observateur français Jean-Baptiste Pillon (ou Pelon), qui a séjourné pendant huit ans à Timor, de 1771 à 1778, et a laissé une monographie très détaillée publiée en français en 2002. Il écrivait ceci au sujet des souverains :

> Leur gouvernement ne peut être mis dans aucune classe, quoiqu'on puisse plutôt lui donner le nom de monarchique que tout autre […]. Celui qui porte le nom de roi devrait avoir plus de pouvoir sur ses sujets pour être despotique et n'en a pas assez pour être monarchique. Il est cependant le seul qui a une volonté arbitraire, mais son pouvoir est si borné qu'il n'ose jamais attenter à la liberté, aux biens et à la vie de ses sujets [25].

Cela montre que les systèmes traditionnels de gouvernement locaux pouvaient être bien plus sophistiqués et même « démocratiques » que cela n'a souvent été dit. Affonso de Castro, qui a été gouverneur de la colonie portugaise dans la deuxième moitié du XXe siècle, confirmait cette analyse pour la partie orientale de Timor :

> Timor est divisé en royaumes plus ou moins peuplés et étendus. Les royaumes se divisent en sucos [villages], composés de plusieurs centres de population, ce qui détermine leur importance. Les royaumes sont gouvernés par un chef [colonel-roi ou colonel-reine]. […] Les rois sont élus par les officiers [notables timorais] […].
>
> La véritable autorité des royaumes réside dans les dattos [chefs de sucos], qui sont considérés comme les maîtres de la terre, car les affaires que le roi peut décider sans réunir les dattos en conseil sont peu nombreuses. Et non seulement le roi consulte les dattos, mais il est obligé de se soumettre à leurs délibérations. On peut dire que les royaumes de Timor sont des républiques aristocratiques [26].

La question de l'esclavage mérite également une attention particulière, d'autant que Baudin a parfois été accusé abusivement d'avoir été « esclavagiste ». De fait, plusieurs textes antérieurs à l'expédition Baudin parlaient d' « esclavage » à Timor. Dès 1515, Tomé Pires, un des premiers Portugais à évoquer Timor, a indiqué la présence d'esclaves, hommes et femmes. De son côté, William Dampier a mentionné des esclaves dans la région de Kupang en 1699, mais en précisant qu'ils pouvaient être rémunérés. En 1770, James Cook a remarqué qu'il « est nécessaire de préciser que tous les hommes importants avaient des esclaves qui étaient des natifs de ces îles. Ils pouvaient en disposer et les échanger, mais ne pouvaient les vendre pour qu'ils

---

[24] *Id*., pp. 296-298.

[25] Voir Jean-Baptiste Pelon, « Description de Timor occidental et des îles sous domination hollandaise [1771-1778] », *Cahiers d'Archipel*, 2002, vol. 14, p. 33. A. Lombard-Jourdan qui a présenté et annoté ce manuscrit indique avoir trouvé comme seule indication d'auteur une note par un Hollandais anonyme indiquant : « Jean-Baptiste Pelon of Pilon ». En 1803, François-Michel Ronsard relate dans son journal de voyage avoir entendu parler d'un ancien officier français ayant travaillé pour la *VOC* à Timor et nommé Pillon (F.-M. Ronsard, *Journal*, Paris, ANF, série Marine, 5JJ29).

[26] Affonso de Castro, « Timor et les Timoriens », *Revue maritime et coloniale*, 1872, vol. 33, pp. 169-170.

soient envoyés hors de ces îles » [27]. Un certain nombre d'historiens ou chroniqueurs portugais ont également signalé que les esclaves étaient généralement bien traités. Il semble d'ailleurs qu'il ait existé au moins deux types d'esclaves : les *lutuum* qui étaient plutôt des « dépendants » ou des serviteurs, et les prisonniers de guerre ainsi que les membres des familles de jeteurs de sorts ou sorciers (*feiticeiros*) qui pouvaient être considérés comme de véritables esclaves [28].

Les observations des membres de l'expédition Baudin ont montré que le phénomène n'est pas négligeable puisque Baudin parlait de deux cents esclaves par an provenant de Timor et des îles des environs. En outre Mme Van Este, la veuve de l'ex-gouverneur, avait la réputation d'avoir à son service plus de 2 000 esclaves, tandis que les autres notables en avaient également « un très grand nombre ». Les journaux de bord et ouvrages publiés par les membres de l'expédition Baudin confirment les nuances qu'il faut appliquer à cette pratique dans un contexte timorais. Ainsi le lieutenant de vaisseau Saint Cricq note-t-il :

> [Les] Hollandais n'exigent [des rois locaux] ni impôt direct ni corvée, si ce n'est lorsqu'il y a quelques travaux extraordinaires auxquels ne pourraient suffire les esclaves attachés au service du port. Alors les rois, tributaires de la compagnie, fournissent un nombre d'hommes qui ne sont ni payés ni nourris, même pendant le temps que durent ces travaux. On use cependant de ce droit avec beaucoup de réserve [29].

De son côté, l'ingénieur de marine Ronsard faisait remarquer que les esclaves sont généralement très proprement vêtus et qu'on ne les différencie guère des hommes du commun [30]. Certaines esclaves avaient même été envoyées à Batavia pour y apprendre la musique. Là encore, c'est à Leschenault que l'on doit les observations les plus pertinentes. Il note dans son journal :

> Il est vrai qu'il y a des esclaves, mais il y a une grande différence entre la manière dont on les traite ici et le régime de nos colonies européennes. Le préjugé des couleurs n'existe point puisque la teinte est la même. L'esclave est attaché à ses maîtres et il s'empresse de prévenir les moindres désirs de celui dont la vie uniforme ne le soumet à aucun caprice.
>
> La condition des esclaves n'est point très dure. Comme c'est un luxe d'en avoir en grand nombre pour le service intérieur de la maison, ils ne sont point surchargés de travail. D'autres esclaves sont employés aux travaux extérieurs tels qu'à la culture du riz, du maïs, à la garde du troupeau de buffles [31].

Malgré une réduction de sa pratique à partir des années 1830, l'esclavage s'est maintenu à Timor jusqu'à la fin du XIXe siècle.

L'expédition de Baudin est repartie le 13 novembre 1801 pour explorer la Terre de Diemen (Tasmanie) et la côte sud-est de l'Australie. Elle a transité une nouvelle fois à Timor le 6 mai 1803, pour se ravitailler, mais Baudin, de nouveau malade, n'a

---

[27] James Cook, *Journal d'un voyage autour du Monde,* Paris, Saillant, 1772.

[28] Humberto Leitão, *Os Portugueses em Solor e Timor de 1515 a 1702*, Lisbonne, Tipografia LCGG, 1948, p. 152.

[29] J. Saint-Cricq, *loc. cit.*

[30] F.-M. Ronsard, *loc. cit.*

[31] L.-T. Leschenault de La Tour, *loc. cit.*

rien noté dans son journal. D'autres membres ont également été trop souffrants pour continuer à tenir leur journal comme Leschenault. Ce dernier, qui n'était pas en état de voyager, a d'ailleurs été laissé à Timor. De là, il rejoignit Java où il étudia la flore de l'île pendant plus de deux ans, avant de rentrer en France.

On doit néanmoins à cette seconde escale à Timor la description d'une chasse au crocodile dans la région de Babao, près de Kupang, par Péron et Lesueur [32]. Par-delà son caractère anecdotique, cette chasse de 1803 a pu marquer une amorce de rupture chez certains Timorais. En effet, de nombreuses légendes indiquent que les premiers habitants se seraient installés sur le corps d'un grand crocodile qui se serait fossilisé en mer pour leur donner une terre. Traditionnellement, les Timorais appelaient souvent les crocodiles « grand-père ». Cette chasse a pu fragiliser cette croyance ou en tout cas laisser penser à certains que les « blancs » pouvaient être plus forts que les représentants de leur ancêtre.

L'expédition de Baudin quitta Timor le 3 juin 1803. Contrairement à l'opinion de son capitaine, Ronsard évoqua dans son journal l'intérêt que pourrait avoir une installation française à Timor :

> L'établissement des Hollandais à Timor ne leur est utile qu'autant qu'ils empêchent par là les autres nations européennes de s'y établir et d'en tirer tout le parti possible pour le commerce des épiceries, ce que les Hollandais ne font pas. Mais s'il tombait au pouvoir de la France voici en quoi il pourrait être utile. D'abord on aurait, par là, de grandes relations avec les Moluques, la plupart de ces îles n'appartiennent qu'au roi qui les possède et ont très peu de relations avec les Hollandais. Il serait facile d'amener ces souverains à des liaisons de commerce, et de partager par là au bout de peu de temps tout le commerce des Moluques. Dans le cas d'un établissement sur la Nouvelle-Hollande ou à la Terre de Diemen, Timor serait encore utile particulièrement pour le commerce de la Chine auquel il servirait d'entrepôt. […]
>
> La France retirerait donc de la possession de Timor un double avantage, celui du commerce des Moluques et celui du commerce de la Chine. Je ne proposerais pas à Timor un arsenal maritime comme les Espagnols en ont un à Manille parce que cela serait impraticable, vu les localités. Tout ce qu'on y pourrait faire serait un bassin qui peut donner abri à quelques frégates en cas de besoin. Timor alors ne serait qu'un entrepôt comme est maintenant pour nous l'Île-de-France, mais il aurait le grand avantage de fournir la métropole et d'épiceries, et de denrées de la Chine sans qu'elle fût obligée de les acheter de seconde ou troisième main. Tous les déboursés pour le retour de ces navires en France se feraient toujours en denrées ou objets de manufacture française. Ainsi on parviendrait à acheter le thé, le girofle, la muscade, etc., avec du fer et des quincailleries fabriquées en France [33].

Ce projet n'est pas sans évoquer celui esquissé, trente ans auparavant, par Rosily, qui avait envisagé tout l'intérêt que la France aurait pu avoir à s'implanter à Timor en profitant des rivalités entre Portugais et Hollandais, et de la volonté des souverains timorais de se chercher de nouveaux alliés. Peut-être d'ailleurs, Ronsard avait-il été

---

[32] A. Lombard-Jourdan, « François Péron et Charles Lesueur à Timor, une chasse au crocodile en 1803 », *Archipel*, 1997, vol. 54, pp. 81-121.

[33] F.-M. Ronsard, *loc. cit.*

inspiré en cela par le mémoire de son prédécesseur. En tout cas, les autorités françaises n'ont pas repris cette idée.

La postérité timoraise de l'expédition Baudin

Le passage de Baudin à Timor a été un moment exceptionnel, même si la postérité a surtout conservé le souvenir des autres parties de l'expédition vers des terres plus inconnues. Le capitaine étant mort lors du voyage de retour, de même que plusieurs savants comme Riedlé ou Depuch, les bénéfices de leur travail furent en partie récupérés par d'autres et notamment par Péron qui publia en 1807 le premier volume du *Voyage de découvertes aux Terres australes* [34], en mobilisant tous les éléments réunis lors de l'expédition. Ce premier volume a été complété par la suite par un atlas réalisé par Lesueur et Petit en 1811 [35], puis par un ouvrage sur la navigation et la géographie en 1815 par Freycinet [36].

En ce qui concerne Timor, les textes et les dessins ont nettement enrichi la connaissance relative à l'île. Ils préludent à la deuxième expédition menée par Freycinet en 1818. Cette dernière sera sensiblement plus modeste, avec moins de savants et un seul bateau. Elle sera néanmoins remarquée grâce à la présence de deux dessinateurs qui ont enrichi l'iconographie timoraise : Jacques Arago [37] et Alphonse Pellion [38]. Elle fut également l'occasion du premier voyage autour du monde d'une femme : Rose-Marie de Freycinet, dont le journal est riche en anecdotes différentes de celles des hommes [39]. Leur passage à Timor a aussi été relativement plus court : deux semaines à Kupang et une semaine à Dili, dans l'établissement portugais.

Après cela, mis à part les recherches scientifiques coloniales par les deux puissances administrantes, il n'y aura plus que deux grandes expéditions naturalistes à Timor. La première fut celle d'Alfred Russel Wallace, le codécouvreur de la théorie de l'évolution avec Charles Darwin, qui a séjourné à Kupang puis surtout dans la partie orientale en 1859 puis en 1861. La seconde fut menée par Henry Forbes en 1883. On signalera néanmoins le passage d'un dernier grand voyageur français à Timor : Alain Gerbault qui a fait escale deux semaines à Kupang en juillet 1927 lors de son tour

---

[34] F. Péron, *Voyage de découvertes aux Terres australes, exécuté par ordre de Sa Majesté l'empereur et roi, sur les corvettes* Le Géographe *et* Le Naturaliste *et la goélette* Le Casuarina *pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803, et 1804*, Paris, Imprimerie impériale, 1807, t. 1.

[35] C.-A. Lesueur et N.-M. Petit, *Voyage de découvertes aux Terres australes, exécuté par ordre de Sa Majesté l'empereur et roi, sur les corvettes* Le Géographe *et* Le Naturaliste *et la goélette* Le Casuarina *pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803, et 1804. Atlas (historique)*, Paris, Imprimerie impériale, 1811.

[36] L. Freycinet, *Voyage de découvertes aux Terres australes exécuté sur les corvettes* Le Géographe*,* Le Naturaliste *et la goélette* Le Casuarina *pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804 sous le commandement du capitaine de vaisseau N. Baudin. Navigation et Géographie*, Paris, Imprimerie royale, 1815.

[37] J. Arago, *Promenade autour du monde pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820, sur les corvettes du roi* L'Uranie *et* La Physicienne*, commandées par M. Freycinet*, Paris, Leblanc, 1822, 2 vol.

[38] P. Labrousse, *art. cit.*, p. 72.

[39] Rose de Freycinet, *Journal du voyage autour du monde à bord de* L'Uranie (*1817-1820)*, Paris, Éditions géographiques, 1927.

du monde à bord du *Firecrest*. Il s'est rendu une nouvelle fois à Timor, mais dans l'établissement portugais de Dili en 1941. Il y est mort peu de temps avant l'invasion de l'île par les Japonais.

Nicolas Baudin
La relâche à Sydney
et la deuxième campagne du *Géographe*

Nicole Starbuck [1]

La rencontre entre le commandant Nicolas Baudin et les habitants de la Nouvelle-Galles du Sud, qui est présentée par René Bouvier et Édouard Maynial comme « un événement assez curieux » [2], était, il est vrai, un exemple peu ordinaire de coopération franco-anglaise. Baudin a beaucoup sollicité ses hôtes et, étant donné la situation dans laquelle ceux-ci se trouvaient, l'aide qu'ils lui ont accordée était exceptionnelle. En effet, son séjour dans la colonie n'a pas eu le caractère habituel de ce type de visites qui se prolongeaient généralement juste le temps nécessaire au réapprovisionnement, avant un rembarquement en toute hâte vers de nouvelles découvertes. Baudin et ses hommes sont restés cinq mois au Port Jackson et – comme le fait remarquer Frank Horner –, pendant ce temps, le commandant a fait bien plus que préparer la suite de son voyage : il a en réalité conçu et mis en place une nouvelle expédition, dans le but d'exécuter sa mission avec plus d'efficacité [3].

Les auteurs qui se sont intéressés à ce séjour, lequel n'était pas prévu dans l'itinéraire initial, ont tendance à attribuer le fait que Baudin ait pu préparer une nouvelle campagne, moins aux efforts du commandant lui-même, qu'à la générosité du gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, Philip Gidley King, et des autres habitants de la colonie. On explique, par exemple, que les Anglais, qui tenaient à respecter la tradition bien établie de coopération internationale en matière de recherche scientifique et qui savaient, de toute façon, que la paix d'Amiens venait de mettre fin aux hostilités

---

[1] L'auteur tient à remercier John West-Sooby d'avoir traduit cet article de l'anglais.

[2] R. Bouvier et É. Maynial, *Une aventure dans les mers australes : l'expédition du commandant Baudin (1800-1803)*, Paris, Mercure de France, 1947, p. 178.

[3] Selon Horner, il s'agissait pour Baudin de créer « *a leaner, more efficient instrument for carrying out his instructions* » (Frank Horner, *The French Reconnaissance : Baudin in Australia (1801-1803)*, Carlton, Melbourne University Press, 1987, p. 252).

entre leurs pays, n'ont pas hésité à venir à la rescousse des Français. Cependant, s'il est indéniable que les Anglais se sont montrés accueillants et généreux envers Baudin et ses compagnons, une étude plus approfondie des circonstances qui ont garanti cette « entente cordiale » montre que la réalité était beaucoup plus complexe. Plus précisément, ce qui manque dans cette description du séjour au Port Jackson, c'est la part prise par Baudin lui-même. Certes, comme on le sait, Baudin a cessé de tenir son journal en arrivant à Sydney. Néanmoins son séjour dans la colonie a laissé assez de traces écrites – des comptes rendus de dépenses, des lettres, des notes de toutes sortes – qui permettent d'analyser la façon dont il a conduit ses affaires durant ces cinq mois. C'est sur la base de cette documentation que nous tenterons de mettre en lumière le rôle joué par le commandant français à ce moment critique de son expédition.

Car la coopération exige par définition une certaine réciprocité. La générosité des Anglais est évidemment un élément important du bon déroulement du séjour, mais tout aussi significatifs, sinon plus, sont les rapports qui se sont établis entre les différents protagonistes. Ces rapports ont été influencés autant par des facteurs particuliers, comme les codes d'honneur, la question de l'autorité ou les ambitions personnelles, que par l'actualité internationale. Étant donné la complexité de la situation, l'idée que le commandant français n'aurait été que l'heureux bénéficiaire de l'hospitalité anglaise ne semble guère plausible. Qui plus est, quand on considère de près tout ce que Baudin a fait dans la colonie, on peut se demander si son but était simplement de garantir le bon déroulement du séjour ou s'il n'a pas activement et de façon délibérée géré ses rapports avec les Anglais dans le dessein de renouveler complètement l'expédition et de préparer une nouvelle campagne.

Afin d'apporter une réponse à cette question, il convient de prendre les choses, non pas à l'arrivée du *Géographe* au Port Jackson, mais aux mois précédents durant lesquels Baudin a exploré la côte inconnue de la Nouvelle-Hollande. La reconnaissance de la côte sud de l'Australie avait été identifiée, dans le plan de campagne dressé par Charles-Pierre Claret de Fleurieu, comme étant de la première importance :

> Cette portion de côte n'a point encore été découverte. Aucun navigateur ne l'a aperçue, et le citoyen Baudin doit s'attacher à fixer la position géographique des points qui s'y feront remarquer et à lever de l'ensemble une carte exacte qui en présente le développement [4].

De plus, ajoutait-il, « une terre visitée pour la première fois offre l'espérance d'objets nouveaux à connaître et à recueillir » [5]. Fleurieu avait spécifié que ce travail devait être effectué assez tôt, pendant l'automne austral, soit entre mars et juin 1801. Toutefois, à cause des retards qu'il avait subis, Baudin n'arriva sur la côte de la Nouvelle-Hollande qu'au début de l'hiver, c'est-à-dire à une époque où les conditions auraient rendu

---

[4] « Plan de la campagne que doivent exécuter les corvettes *Le Géographe* et *Le Naturaliste*, rédigé par les citoyens Fleurieu et Buache et approuvé par le ministre de la Marine », reproduit dans le *Journal du capitaine de vaisseau N^s^ Baudin commandant en chef des corvettes* Le Géographe *et* Le Naturaliste, *destinées par le gouvernement à faire une campagne de reconnaissance et de recherches dans différentes parties des mers australes* (Paris, Archives nationales de France (ANF), série Marine, 5JJ35).

[5] *Ibid.*

périlleuse la reconnaissance de la côte sud. Par conséquent, il décida de remettre cette tâche importante à l'année suivante, après sa reconnaissance de la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande et la relâche à Timor. Au moment où *Le Géographe* entamait enfin l'exploration de la côte inconnue, en mars 1802, le navigateur anglais Matthew Flinders venait de commencer sa propre reconnaissance de cette même partie du continent, mais dans le sens inverse. La rencontre des deux navigateurs, le 8 avril 1802, devait mettre fin aux espoirs qu'ils nourrissaient de faire de nouvelles découvertes sur la côte « inconnue ». Flinders, qui avait découvert les deux golfes de l'actuelle Australie du Sud ainsi que l'île aux Kangourous à leur entrée, avait eu la part belle. Néanmoins, Baudin décida de poursuivre sa reconnaissance, car il restait encore quelques lacunes sur les cartes que le navigateur anglais lui avait montrées, notamment la côte sud de l'île aux Kangourous. Frustré par le mauvais temps, Baudin finit cependant par prendre la résolution de chercher du repos dans la jeune colonie anglaise du Port Jackson.

Or, le journal de bord tenu par Baudin pendant ces mois passés sur la côte sud nous permet de mieux comprendre quel était son but pendant ce séjour. Tout d'abord, il faut souligner que la décision de visiter le Port Jackson n'a pas été prise à la hâte, dans un moment de crise, comme on l'a souvent laissé entendre. Le journal de son second, le capitaine Emmanuel Hamelin, prouve qu'il en avait évoqué la possibilité en février 1802, avant de quitter l'île Maria sur la côte est de la Terre de Diemen. Mais ce n'avait été que deux mois plus tard, en arrivant à l'endroit où Antoine Bruni d'Entrecasteaux, son prédécesseur sur la côte sud de la Nouvelle-Hollande, avait abandonné sa reconnaissance, c'est-à-dire à l'ouest des îles Saint-Pierre et Saint-François, que Baudin avait pris la résolution de se diriger vers la colonie anglaise. Il est généralement avancé qu'en faisant route pour le Port Jackson, Baudin n'avait eu d'autre pensée que le besoin urgent de se réapprovisionner et de donner du repos à ses hommes [6]. Si l'on suit ce raisonnement, ce n'est qu'après avoir satisfait ces besoins immédiats que Baudin aurait formé ses projets pour la deuxième partie du voyage. Toutefois, l'idée de relancer l'expédition sur des bases nouvelles avait commencé à germer en lui bien avant qu'il ne se trouvât dans l'obligation de chercher le secours des Anglais. Sa reconnaissance de la côte sud et ses efforts pour s'approcher suffisamment des rivages afin d'en dresser des cartes précises avaient été contrariés par ce qu'il présumait être les effets de « la saison avancée » [7]. Le 9 mai, il notait dans son journal que pour examiner de façon efficace les îles Saint-François et Saint-Pierre et pour cartographier l'île aux Kangourous, il était « absolument nécessaire […] de s'y trouver dans le milieu de l'été où les jours sont longs et le temps maniable ». Un peu plus loin, il précisait clairement ses intentions : « C'est aussi ce que je compte à faire

---

[6] Voir, à titre d'exemple, Edward Duyker, *François Péron : An impetuous life. Naturaliste and Voyager*, Carlton, Miegunyah Press, 2006, p. 131 ; F. Horner, *op. cit.*, p. 231 ; Anthony Brown, *Ill-Starred Captains : Matthew Flinders and Nicolas Baudin*, Fremantle, Fremantle Arts Centre Press, 2004, pp. 240-241.

[7] N. Baudin, *Journal du capitaine de vaisseau N^s Baudin commandant en chef les corvettes* Le Géographe *et* Le Naturaliste *destinées par ordre du gouvernement à un voyage de découvertes* (Paris, anf, série Marine 5JJ35, 16-17 floréal an x [24-25 avr. 1802]).

à la saison prochaine » [8]. C'est donc avec un but bien précis – celui de « présenter au gouvernement une côte entièrement déterminée » [9] – que Baudin avait mis le cap sur le Port Jackson.

Il savait cependant qu'il ne serait pas facile d'y obtenir tout ce qui était nécessaire pour réaliser ce projet. À l'époque où l'expédition a visité la colonie, les provisions étaient sévèrement rationnées et Baudin savait que l'arrivée de cent soixante-dix hommes n'était pas « une circonstance heureuse pour le moment » [10]. Cela n'a pas empêché King de faire aux Français un accueil chaleureux, même si, comme le fait observer Ernest Scott, il était « conscient de ses responsabilités » [11] tant envers les habitants de la colonie que par rapport aux ressources clairement limitées qu'il pouvait mettre à la disposition de ses visiteurs. Baudin a néanmoins réussi à obtenir plus d'aide de la part de King qu'Hamelin, deux mois auparavant. Hamelin avait présenté à King une liste des provisions qu'il désirait se procurer avant même de descendre à terre et en employant un ton qui révélait un certain manque d'assurance. Comme Joan Webb le fait observer, ce ton suggère qu'il s'attendait presque à un refus [12]. En l'occurrence, Hamelin n'a pas pu obtenir toutes les provisions qu'il lui fallait et il a dû monter les tentes de son observatoire à Green Point, c'est-à-dire à un mille de l'entrée du port et bien loin de Sydney. Par contraste, Baudin s'est familiarisé avec la colonie avant de soumettre au gouverneur la liste des provisions qu'il entendait se procurer. Ses premières lettres à King démontrent qu'il avait acquis une bonne connaissance des ressources dont disposait la colonie. De plus, Baudin chercha d'emblée à créer un esprit de camaraderie en faisant appel aux sentiments d'humanité du gouverneur et à sa propre expérience de marin. Ces lettres indiquent aussi que Baudin était bien conscient des exigences politiques de la situation. Alors que Hamelin s'était montré distant et s'était tenu sur la défensive, donnant à King l'impression qu'il avait des secrets à

---

[8] *Ibid.*, 18-19 floréal an X [8-9 mai 1802].

[9] « Je me persuadai facilement qu'il me convenait mieux de présenter au gouvernement une côte entièrement déterminée qu'un ouvrage plus étendu mais imparfait » (N. Baudin, *Lettre à Antoine-Laurent de Jussieu*, Port Jackson, 20 brumaire an X [11 nov. 1802], Paris, Muséum national d'histoire naturelle (MNHN), m2082, pièce n° 8).

[10] N. Baudin, *Lettre aux administrateurs-généraux des îles de France et de la Réunion*, Port Jackson, 12 brumaire an XI [3 nov., 1802] (reproduite dans Frank Murcott Bladen (éd.), *Historical Records of New South Wales* (*HRNSW*), Sydney, Government Printer, 1896, vol. IV, p. 968).

[11] Ernest Scott, *Terre Napoléon : A History of French Explorations and Projects in Australia*, Londres, Taylor-Francis, 1910, p. 204.

[12] Joan Webb, *George Caley : Nineteenth Century Naturalist*, Chipping Norton, Surrey Beatty and Sons, 1995, p. 41. Voir aussi Jacques-Félix-Emmanuel Hamelin, *Lettre à Philip Gidley King*, Port Jackson, 25 avr. 1802 (reproduite dans *HRNSW*, vol. IV, p. 942). Selon Péron, Hamelin avait eu raison de craindre que les colons ne lui donnent pas d'aide, puisque les guerres napoléoniennes avaient affermi la haine des Anglais pour les Français (voir François Péron, *Voyage de découvertes aux Terres australes exécuté par ordre de Sa Majesté l'empereur et roi, sur les corvettes* Le Géographe, Le Naturaliste, *et la goélette* Le Casuarina, *pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803, et 1804*, t. 1, *Historique*, Paris, Imprimerie impériale, 1807, p. 364).

garder [13], Baudin a eu l'intelligence d'offrir de partager avec son hôte tous les résultats du voyage déjà accompli. En demandant à pouvoir séjourner « quelque temps » dans la colonie, il n'hésita pas à montrer tous les papiers relatifs à l'expédition [14]. Et dans le même esprit, quand il sollicita la permission de dresser les tentes de son observatoire sur Bennelong Point, il offrit de communiquer toutes les observations que feraient ses astronomes. Dès son arrivée dans le port, son comportement envers le gouverneur indique qu'il y était venu dans un but bien précis. Il s'est montré ferme et résolu dans ses intentions.

Le consentement de King au séjour des Français ne marquait pourtant pas la fin du travail de diplomate de Baudin. Avant même que *Le Géographe* n'arrivât au mouillage, le commandant avait reçu de son hôte une liste des règlements que les Français devaient respecter pendant leur séjour, ce qui suggère que King entendait surveiller l'expédition de façon très attentive. François-Michel Ronsard avait l'impression que King voulait traiter Baudin comme son inférieur [15], en dépit du fait que le commandant français avait un rang supérieur à celui du gouverneur [16]. Il était important que Baudin, tout en respectant le statut de King comme gouverneur, ne se laissât pas traiter comme un subordonné. Cela faciliterait ses négociations pour l'obtention des provisions et de l'aide nécessaires, tout en lui permettant de maintenir l'ordre à bord de ses vaisseaux. En présentant à son état-major et à son équipage les règlements formulés par King, Baudin, conscient sans doute des enjeux, a annoncé des règlements similaires, mais encore plus nombreux, qu'il avait lui-même rédigés [17]. En revendiquant ainsi le partage de cette responsabilité, en confirmant les ordres de King tout en affirmant son propre rôle, Baudin a montré l'importance fondamentale qu'il accordait dans ses relations avec le gouverneur aux questions d'honneur et d'autorité.

Cette attitude de la part de Baudin devait s'avérer cruciale, surtout dans les moments de discorde entre les officiers français et leurs homologues anglais. Dans ce contexte, il convient de reconsidérer un des incidents survenus pendant le séjour, un incident peut-être mieux connu que compris par les chercheurs. Afin de célébrer le nouvel an républicain, les officiers français avaient dressé le navire et, pour offrir leurs compliments, les officiers des bâtiments britanniques qui se trouvaient dans le port ont

---

[13] Philip Gidley King, *Lettre au duc de Portland*, Sydney, 21 mai 1802, dans *HRNSW*, p. 763.

[14] N. Baudin, *Lettre à Philip Gidley King*, Port Jackson, 5 messidor an x [23 sept., 1802], dans *HRNSW*, pp. 948-949.

[15] Ronsard a remarqué : « Je trouve qu'on y parle trop en maître et comme on ferait à un capitaine marchand et non à un commandant d'expédition » (François-Michel Ronsard, *Journal nautique tenu pendant la campagne de découvertes commandée par le capitaine de vaisseau Nicolas Baudin, à bord de la corvette* Le Géographe*, par Monsieur Ronsard, officier du génie maritime et lieutenant de vaisseau*, t. i, 3 messidor an x [22 juin 1802], Paris, anf, série Marine, 5JJ29).

[16] Baudin était capitaine de vaisseau, alors que King avait le rang de commandant. Pour les définitions de ces termes, voir Ian Dear et Peter Kemp, *The Oxford Companion to Ships and the Sea*, Oxford, Oxford University Press, 1976, pp. 125 et 440.

[17] F.-M. Ronsard, *op. cit.*, 3 messidor an x [22 juin 1802].

fait de même. On n'a pas tardé à signaler à King que les Français n'avaient pas placé le drapeau anglais à l'endroit spécifié dans les règlements de la marine britannique [18]. King ordonna alors au capitaine du port de remettre un message à Baudin indiquant ce qu'il présumait être une erreur de la part des officiers français. En effet, comme cela fut aussitôt confirmé, les Français, ignorant quel était l'usage dans la marine royale, avaient en toute bonne foi placé le drapeau à l'endroit prescrit par les règlements français. Dès qu'on leur eut expliqué leur méprise, ils changèrent les drapeaux de place. Baudin n'a cependant pas caché son mécontentement face à la manière dont les Anglais s'étaient comportés en cette occasion. Il a indiqué que leurs protestations l'avaient poussé à écrire « une lettre de reproche et de réprimande à des officiers qui étaient loin de l'avoir mérité » [19]. King, estimant que le commandant français avait eu tort de réprimander ses officiers aussi inutilement, en fit la remontrance à son hôte, non sans une certaine condescendance [20]. Comme King, les commentateurs ont généralement conclu que Baudin avait réagi de façon excessive [21]. Cependant, dans la lettre que Baudin a adressée à ses officiers, il ne les accuse pas, en fait, de s'être mal conduits ; bien au contraire, il leur demande simplement et calmement une explication de l'incident [22]. Par conséquent, les officiers – qui ne manquaient pourtant pas une occasion de se plaindre des remarques que Baudin leur adressait en d'autres circonstances – ne s'étaient pas du tout offusqués de cette lettre. Ils ont noté l'incident presque en passant, et sans le moindre commentaire sur la manière dont le commandant s'était comporté à leur égard. Baudin avait donc choisi délibérément de témoigner son mécontentement aux Anglais en exagérant la sévérité avec laquelle il aurait réprimandé ses officiers. Il s'agissait d'une manœuvre astucieuse et non d'une saute de mauvaise humeur.

Se pose alors la question du but visé par cette stratégie. Sans doute Baudin entendait-il, pour partie du moins, montrer qu'il pouvait exercer son autorité. Il ne s'ensuit cependant pas que son indignation ait été entièrement feinte : elle était très certainement inspirée par un véritable sens de l'injustice. Des rumeurs, ou des « propos indiscrets », comme disait Baudin, avaient commencé à se répandre dans la colonie, prétendant que les officiers français avaient délibérément placé le drapeau au mauvais endroit par mépris pour la nation anglaise [23]. Le mal que risquait de causer la rumeur dans une telle situation ne doit pas être sous-estimé. Par ses protestations, Baudin voulait montrer que lui seul, et non pas King, était responsable du comportement des officiers français. Sa stratégie était destinée aussi à calmer les tensions qui avaient commencé à se développer entre ses officiers et leurs homologues anglais. Enfin,

---

[18] Voir John Harris, *Lettre à N. Baudin*, Sydney, 25 sept. 1802, dans *HRNSW*, p. 964.

[19] N. Baudin, *Lettre à Philip Gidley King*, Port Jackson, 1er vendémiaire an XI [23 sept. 1802], dans *HRNSW*, p. 957 ; et *Lettre à J. Harris*, Sydney, 2 vendémiaire an XI [23 sept. 1802], dans *HRNSW*, p. 958.

[20] P. G. King, *Lettre à N. Baudin*, Sydney, 23 sept. 1802, dans *HRNSW*, p. 963.

[21] Voir A. Brown, *op. cit.,* p. 264 et F. Horner, *op. cit.*, pp. 253-254.

[22] N. Baudin, *Lettre aux officiers du* Géographe, Sydney, dans *Table de loch du* Géographe, 2 vendémiaire an XI [24 sept. 1802] (Paris, ANF, série Marine 5JJ25).

[23] N. Baudin, *Lettre à J. Harris*, dans *HRNSW*, pp. 959-960.

comme le suggèrent Jean Fornasiero, Peter Monteath et John West-Sooby [24], en faisant appel au code d'honneur de la marine, Baudin cherchait à protéger la réputation de ses hommes [25].

Bien entendu, les relations entre Baudin et King n'étaient pas déterminées uniquement par des questions d'ordre politique. Comme on l'a souvent fait observer, leurs rapports semblent avoir été caractérisés aussi par un respect mutuel sincère. Cependant, cette amitié n'était pas due au hasard. Jose note qu'au Port Jackson le commandant français a été « reçu par King, qui n'était pas d'une familiarité excessive, comme un visiteur de distinction, mais aussi comme un ami personnel » [26]. Le gouverneur anglais – que Manning Clark décrit comme « morose, sentimental et souffrant de la goutte » [27] – a témoigné en actes son estime pour Baudin. Il lui a remis des lettres d'introduction auprès des personnalités les plus en vue de la société londonienne [28], et il devait même garder comme souvenir concret de la visite du commandant français, un portrait exécuté à sa demande.

Dans l'ensemble, la conduite de Baudin n'était peut-être pas aussi « réservée » que les autorités parisiennes l'auraient souhaité. Cependant, en agissant avec autorité, Baudin a réussi à maintenir son contrôle sur l'expédition. De plus, il a exercé son autorité de façon judicieuse, et a contribué ainsi à seconder les efforts de King pour s'assurer que l'harmonie régnerait pendant le séjour des Français dans la colonie.

S'il est juste de dire que les bonnes relations entre Baudin et King ont joué un rôle essentiel dans le renouvellement de l'expédition, il n'en est pas moins vrai que les besoins matériels des Français ont été satisfaits, pour la plupart, par d'autres membres de la colonie. King a donné à Baudin la permission d'acheter un nouveau bâtiment, que le commandant a nommé *Le Casuarina*. Cette permission a été accordée, explique King, parce que le bâtiment « appartenait à un particulier » [29]. La correspondance de Baudin montre pourtant que le commandant avait négocié l'achat de ce vaisseau et sa mise en état, non pas avec le gouverneur, mais avec l'armateur James Underwood et son associé Henry Kable. L'achat du *Casuarina* était destiné à faciliter le travail de reconnaissance des côtes pendant la seconde campagne. Baudin savait, pourtant, qu'il ne pourrait pas accomplir tout ce qu'il voulait, s'il n'obtenait pas les provisions nécessaires. Il s'en expliquait à Jussieu : « les observations géographiques exigent

---

[24] J. Fornasiero, P. Monteath et J. West-Sooby, *Encountering Terra Australis : The Australian Voyages of Nicolas Baudin and Matthew Flinders*, Kent Town, Wakefield Press, 2004, p. 208.

[25] Baudin a clairement exprimé ce point de vue en écrivant à Harris : « *What happened to the* Casuarina, which, like me, flew the English flag on the starboard of her main yard arm, *and not where you had indicated it should be placed* » [c'est Baudin qui souligne] (N. Baudin, *Lettre à J. Harris*, citée dans *ibid.*).

[26] Arthur W. Jose, « Nicolas Baudin », *Royal Australian Historical Society : Journal and Proceedings*, 1934, vol. 20, p. 360.

[27] Charles Manning Hope Clark, *A History of Australia,* vol. 1, *From the Earliest Times to the Age of Macquarie*, Melbourne, University of Melbourne Press, 1968, p. 161.

[28] P. G. King, *Lettres à Charles, Samuel et George Enderby*, Sydney, 6 nov. 1802 ; et *Lettre à Joseph Banks*, Sydney, 10 nov. 1802 (Paris, anf, série Marine 5JJ53).

[29] P. G. King, *Lettre à Baudin*, Sydney, 11 juil. 1802, dans *hrnsw*, p. 953.

beaucoup de temps ; et toutes reconnaissances faites trop promptement seront superficielles, imparfaites et remplies d'erreurs » [30].

Une des priorités de Baudin, en arrivant au Port Jackson, avait été de soigner les malades. King avait stipulé qu'il ne pouvait admettre dans l'hôpital que ceux qui en avaient absolument besoin et, de plus, que Baudin devait s'occuper lui-même des frais médicaux ainsi occasionnés [31]. Baudin, en fait, n'a pas seulement payé les frais, mais a joué un rôle actif en s'assurant que les malades étaient bien soignés. Non seulement il a fourni à leurs besoins les plus urgents, suivant de près leurs progrès, mais il a exploité ses relations avec les Anglais – Flinders, par exemple – afin de procurer à ses hommes des médicaments nouveaux [32]. Cette préoccupation a fait bonne impression sur le chirurgien Thomson, qui devait décrire plus tard Baudin comme « un homme d'une grande humanité » [33].

La façon dont Baudin a abordé le problème du réapprovisionnement révèle une autre facette de son caractère. Le commissaire de la colonie, John Palmer, avait mis de côté la commande de biscuit que Baudin lui avait adressée pour s'occuper en priorité des besoins des capitaines des vaisseaux anglais qui se trouvaient dans le port. Baudin lui écrivit une lettre pleine d'indignation. Il y faisait appel à son sens du devoir et de l'honneur, ajoutant que si les navires français étaient retardés par l'attente du biscuit, il informerait le gouvernement britannique que Palmer en aurait été la cause [34]. Son intervention a produit les résultats escomptés : les hommes du *Géographe* ont employé la première moitié d'octobre à embarquer et à ranger les provisions de biscuit [35]. Les relations que Baudin a su établir avec Palmer ont été si efficaces que celui-ci a accepté par la suite de jouer le rôle d'intermédiaire auprès de H. Weld Noble, l'agent du navire marchand américain le *Fanny*. Noble ne souhaitait pas être payé par Baudin en lettres de change à faire valoir auprès du gouvernement français. Plutôt que d'insister, Baudin chargea Palmer de négocier une partie des achats qu'il entendait faire sur le *Fanny*, tout en stipulant avec fermeté ce qu'il était prêt à payer au commissaire pour le restant de la commande [36]. L'expédition avait un besoin urgent de rhum, de bœuf, de porc et de spiritueux, mais Baudin ne ferait pas de compromis. L'affaire se conclut, non sans dissensions, mais à la satisfaction de Baudin et au profit de l'expédition.

Grâce aux échanges commerciaux de Baudin avec Palmer et Noble, mais aussi avec les marchands de la colonie – James Underwood et Henry Kable, Simeon Lord,

---

[30] N. Baudin, *Lettre à A.-L. de Jussieu*, *loc. cit*, pièce n° 8.

[31] P. G. King, *Lettre à N. Baudin*, Sydney, 23 juin 1802, dans *HRNSW*, p. 948.

[32] Du quinquina, par exemple, qu'on utilisait pour traiter le paludisme ; voir Matthew Flinders, *Lettre à N. Baudin*, Port Jackson (Paris, ANF, série Marine, 5JJ53).

[33] James Thomson, « Narrative of the Proceedings of the *Géographe*, and *Naturaliste*, sent on a Voyage of Discovery, by the French Government, in 1800 », dans John Turnbull, *A Voyage of Discovery around the World, 1801, 1802, 1803 and 1804*, Londres, A. Maxwell, 1813, p. 476.

[34] John Palmer, *Lettre à N. Baudin*, Sydney, 13 sept. 1802 (Paris, ANF, série Marine 5JJ53).

[35] *Table de loch du* Géographe, 4 fructidor an X au 24 vendémiaire an XI [22 août 1802-16 oct. 1802].

[36] N. Baudin, *Lettre à H. W. Noble*, Sydney, s.d. (Paris, ANF, série Marine 5JJ53).

William Cox et Samuel Enderby – ainsi qu'avec les agriculteurs Andrew Thompson et Samuel Skinner ou encore avec les capitaines Richard Brooks et George Bass, les navires français ont pu quitter le Port Jackson en novembre 1802 avec bien plus de provisions – suffisamment pour douze mois de navigation [37] – qu'ils n'en avaient eu en quittant Le Havre [38]. Il est donc injuste de suggérer, comme le fait Duyker, que l'aide de King n'était qu'une « aubaine » et d'omettre le rôle astucieux joué par Baudin dans le réapprovisionnement de l'expédition et le rétablissement de la santé de ses hommes [39].

On pourrait s'imaginer que ces activités commerciales et diplomatiques ont absorbé toute l'attention de Baudin pendant ces mois, au point qu'il en aurait négligé la mission scientifique de l'expédition. Il avait certes peu de temps pour partir lui-même ramasser des spécimens sur le terrain, mais grâce aux relations qu'il avait su nouer dans la colonie, il a néanmoins enrichi de plusieurs spécimens importants la collection de l'expédition. Il a négocié avec Underwood des plantes, des caisses en verre, des pots et des cages [40] ; il a obtenu de Noble des oiseaux ; et il a marchandé avec différents membres de la colonie afin de se procurer des poissons, des cygnes et ce qu'il appelait un « chat sauvage » [41]. Une lettre envoyée à Baudin par Andrew Thompson, résident d'Hawkesbury, démontre que son enthousiasme avait amené les gens à chercher des spécimens pour lui :

> Je prends la liberté d'envoyer le petit animal dont j'ai parlé lorsque j'étais récemment à Sydney ; il vit dans la caisse depuis plusieurs semaines et semble être une espèce de chat sauvage. Le cacatoès est perdu mais j'essaie de m'en procurer un autre auprès des naturels ainsi que des jeunes cygnes et, si je les obtiens en temps nommé, je vous les enverrai ; ils seront facilement apprivoisés et maintenus en vie à bord du navire [42].

En effet, comme il l'avait expliqué à King, Baudin avait fait exprès d'encourager les colons à contribuer aux collections de l'expédition en les payant avec du rhum, mais au-dessus de sa valeur ordinaire pour qu'ils puissent en profiter en le vendant [43].

---

[37] « Nous avons eu le bonheur que sur la fin de notre séjour il est arrivé plusieurs bâtiments d'Angleterre qui ont considérablement diminué le prix des salaisons et des farines, ce qui nous a mis à même de nous compléter un an de vivres pour *Le Casuarina* et pour moi, *Le Naturaliste* n'en a eu que pour huit mois et ne doit faire aucune relâche » (N. Baudin, *Lettre au ministre de la Marine et des Colonies*, Port Jackson, 26 brumaire an XI [17 nov. 1802], Vincennes, Archives de la marine (AMV), BB4-995).

[38] Voir Geoffrey C. Ingleton, *Matthew Flinders : Navigator and Chartmaker*, Sydney, Genesis Publications Ltd, 1986, p. 70.

[39] Voir E. Duyker, *op. cit.*, p. 138.

[40] N. Baudin, *Lettre à J. Underwood*, 1802 (Paris, ANF, série Marine, 5JJ53).

[41] N. Baudin, « Compte général des dépenses relatives aux bâtiments de la République, *Le Géographe*, *Le Naturaliste* et *Le Casuarina* pendant la relâche au Port Jackson, Nouvelle-Hollande » (Vincennes, AMV, BB4-997) ; et « Commodore Rum Account » (Paris, ANF, série Marine, 5JJ53).

[42] A. Thompson, *Lettre à N. Baudin*, Parramatta, 3 nov. 1802 (Paris, ANF, série Marine, 5JJ53).

[43] N. Baudin, *Lettre à P. G. King*, Port Jackson, 4 oct. 1802, dans *HRNSW*, p. 976.

Sa passion personnelle pour l'histoire naturelle a sûrement aussi joué un rôle et son enthousiasme transparaît dans la manière dont il s'est comporté avec les habitants de la colonie. Pendant son séjour, il a fait don au lieutenant-colonel Paterson, membre de la Royal Society, de plusieurs spécimens botaniques collectés à Timor et sur les côtes de la Nouvelle-Hollande [44]. Et, lors de son départ du Port Jackson, il emportait une lettre dans laquelle King le recommandait à Sir Joseph Banks, comme un homme de mérite et de talent qu'il avait le plaisir de lui présenter, ainsi qu'à ses amis scientifiques et littéraires [45]. En effet, l'intérêt de Baudin pour l'histoire naturelle lui a permis de nouer de nombreuses relations avec ceux qui partageaient sa passion et de mélanger travail et plaisir, toujours pour le bien de l'expédition. Bass – explorateur et entrepreneur anglais qui a contribué à la collection anthropologique de l'expédition par 160 objets collectionnés dans le Pacifique – prenait plaisir à fréquenter Baudin. Dans une lettre à sa femme, il écrit :

> Je me fais amadouer avec une bonne dose de l'*Huile des sots* de P. Pindar, administrée par la main de M. Baudin, le commandant français, qui collectionne des curiosités pour le Muséum national et qui a menacé de me mettre dans une niche dans une caisse de verre [46].

Baudin n'a donc pas négligé les objectifs scientifiques du voyage pendant son long séjour au Port Jackson. Avant de reprendre la mer, il écrivit à Jussieu : « Je me recommande à votre souvenir et je vais faire tous mes efforts pour compléter de nouveau une collection aussi nombreuse que celle que vous allez recevoir par *Le Naturaliste* » [47]. En effet, la mission scientifique demeurait au cœur des projets de Baudin pour la seconde campagne.

Cette tâche – la préparation en territoire britannique de ce que Louis Freycinet appelait le « nouveau voyage » du commandant – a guidé celui-ci dans toutes les relations qu'il a cultivées dans la colonie. Il était venu au Port Jackson dans un but clair et précis : renouveler son expédition afin d'effectuer une exploration plus complète et précise des côtes des Terres australes. Il a su obtenir la coopération indispensable à la réalisation de ses nouveaux objectifs et transformer ainsi ses cinq mois de séjour en un épisode charnière décisif. Même si, en exerçant son autorité, parfois avec force, il a couru le risque de provoquer l'hostilité de ses hôtes comme de son état-major, il a su rester parfaitement respectueux des règlements et des usages de la marine et se frayer un chemin dans la situation politique complexe de la colonie. Sa maîtrise lui a ainsi permis de maintenir son contrôle sur l'expédition, tout en respectant la position et le rôle du gouverneur de la colonie. Bien entendu, la bonne volonté des colons et d'autres habitants a joué un rôle fondamental dans le renouvellement de l'expédition, mais ce séjour n'aurait pas été aussi remarquablement fructueux sans les efforts astucieux et déterminés du commandant : sans eux, la seconde campagne n'aurait peut-être jamais vu le jour.

---

[44] William Paterson, *Lettres à J. Banks*, Sydney, *ca* août 1803 et 13 mai 1803 (Sidney, State Library of New South Wales, *The Papers of Sir Joseph Banks*, séries 27.28 et 27.27).

[45] P. G. King, *Lettre à J. Banks*, Sydney, 10 nov. 1802 (Paris, anf, série Marine 5JJ53).

[46] G. Bass, *Lettre à Elizabeth Bass*, Port Jackson, 15 nov. 1802 (Sidney, Mitchell Library, ms 6544).

[47] N. Baudin, *Lettre à A.-L. de Jussieu*, Port Jackson, 20 brumaire an xi [11 nov. 1802] (Paris, mnhn, ms 2082, pièce n° 8).

TROISIÈME PARTIE

L'expédition aux Terres australes
Science de l'homme et sciences humaines

Le capitaine Baudin et la Société des observateurs de l'homme Questions autour d'une mauvaise réputation

Jean-Luc Chappey

En 1811, la notice biographique rédigée par Esménard dans la *Biographie universelle ancienne et moderne* de frères Michaud reflète, en même temps qu'elle la diffuse plus largement, la mauvaise réputation dont est victime le capitaine Baudin :

> [Il] mourut le 16 septembre 1803 sans avoir recueilli le fruit de ses travaux, et sans s'être justifié de beaucoup d'imputations graves. M. Péron, l'un des naturalistes qui l'avaient accompagné dans son expédition, et qui avait beaucoup à se plaindre de lui, a publié la relation d'une partie de ce voyage. […] Le nom de Baudin ne se trouve pas même cité une seule fois dans cette relation [1].

Les publications successives des différents récits de voyage de ceux qui partagèrent son voyage vers l'Australie sont autant de pierres jetées dans le jardin de sa renommée. Si les animosités inter-individuelles ont sans doute joué un rôle dans la construction de cette mauvaise image, il est impossible d'en rester là. Baudin ne fut pas le seul capitaine à maltraiter son équipage et à flétrir l'amour-propre de ses officiers. La virulence des attaques et le consensus qui s'est construit autour de la condamnation de Baudin ne sauraient être expliqués par de tels facteurs. La mauvaise réputation de Baudin peut donc être appréhendée comme un objet d'analyse, nécessitant de replacer les étapes de sa construction dans le contexte particulier de transformation profonde qui caractérise l'organisation institutionnelle, sociale et théorique du monde intellectuel au tournant des XVIIIe et XIXe siècles. Cette étude prend en compte un moment particulier, situé entre le départ de Baudin vers l'Australie (1800) et la publication de la notice biographique dans la *Biographie universelle ancienne et moderne* des frères Michaud (1811), une instance majeure dans le processus de fixation des réputations pendant le XIXe siècle.

---

[1] Joseph-Alphonse Esménard, « Baudin », *Biographie universelle ancienne et moderne*, Paris, Michaud, 1811, vol. 3, pp. 538-539.

C'est pendant cette période très courte que tout se joue pour longtemps. La mort de Baudin en 1803 est un facteur crucial pour comprendre que ses adversaires auront le champ libre pour juxtaposer diverses strates d'un récit qui, finalement, établira, pour longtemps, une véritable légende noire autour du personnage.

Le départ du héros et les espoirs des anthropologues

En 1799, une année après son retour de l'expédition menée en Amérique latine sur *La Belle Angélique*, Baudin fait figure de véritable « héros ». Les matériaux naturalistes rapportés de son expédition sont exposés triomphalement à Paris et recueillis par les professeurs du Muséum national d'histoire naturelle aux yeux de qui Baudin est érigé en collecteur privilégié [2]. Le capitaine est également particulièrement bien introduit dans différents cercles de sociabilité mondaine et intellectuelle, de nouveau actifs sous le Directoire. Ces différents réseaux qui traversent les espaces savants et administratifs sont mis en activité tant dans la création de la Société des observateurs de l'homme que dans la confirmation de la décision de confier à Baudin le commandement de l'expédition vers les Terres australes. Soutenu par les professeurs du Muséum national d'histoire naturelle sous le Directoire, Baudin obtient encore la confiance des nouvelles autorités politiques du Consulat. Dès le printemps 1800, la Société des observateurs de l'homme est sollicitée par Antoine-Laurent Jussieu, qui dirige la commission issue de l'Institut national pour désigner les membres de l'équipage [3], afin de participer à la préparation théorique de l'expédition maritime. Alors que les membres cherchent à donner des fondements théoriques et méthodologiques à leur projet savant, cette sollicitation constitue une réelle opportunité [4]. Composée à partir d'un jeu particulièrement complexe de solidarités tant intellectuelles que politiques et religieuses qui aboutit à la co-habitation de personnalités aux parcours particulièrement opposés, la Société est – et restera – une institution particulièrement fragile dont l'unité scientifique et la cohérence institutionnelle poseront toujours problème [5]. La rédaction des différents mémoires sur les normes de l'observation de

---

[2] Nicolas Baudin, *Journal du voyage aux Antilles de* La Belle Angélique *(1796-1798),* éd. par Michel Jangoux, Paris-Bruxelles, Presses de l'Université Paris-Sorbonne et Académie royale de Belgique, 2009.

[3] Les membres de cette commission sont choisis dans les différentes classes de l'Institut national : Bougainville, Camus, du Theil, Lacépède, Laplace et Lelièvre siègent aux côtés de Jussieu.

[4] Selon Antoine-Laurent Jussieu, « l'expédition confiée au capitaine Baudin doit produire de grands avantages pour l'histoire naturelle et la géographie ; elle doit aussi servir à l'histoire de l'homme, à connaître les mœurs, les habitudes des nations peu ou point connues ; mais le gouvernement ne doit pas s'en tenir à ces résultats utiles aux sciences et à la philosophie : il doit encore chercher à former des établissements dans des lieux qui offrent quelques avantages pour les relations commerciales » (Paris, Archives nationales de France (anf), fonds Muséum, AJ/15/569 : « Lettre de Jussieu (s.d.) », dossier 1, p. 293).

[5] La Société des observateurs de l'homme ne peut plus être considérée ni comme une « succursale » de l'Idéologie ni comme un groupe de savants partageant les mêmes règles épistémologiques et méthodologiques. Cette spécificité, liée à la très forte hétérogénéité, peut justifier l'absence des outils de visibilité « normaux » : liste de personnel, publication de mémoires… Seul un règlement est publié en septembre 1800 (voir Jean-Luc Chappey,

l'homme et des sociétés tant sur le plan moral que physique permet aux membres de mettre à jour les fondements possibles de cette anthropologie dont ils se réclament. Les textes issus du travail mené entre le printemps et l'automne 1800 sont bien connus tant ils ont été progressivement érigés en textes canoniques de l'anthropologie française[6]. La décision de publier les seules *Considérations sur les méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages* de Joseph-Marie Degérando[7] souligne le caractère privilégié accordé à ce texte par les Observateurs qui se réunissent autour de la figure du voyageur philosophe et philanthrope défendue par l'auteur. Pour les animateurs de la Société, l'anthropologie ne saurait se réduire à une étude érudite ou spéculative de l'homme et des sociétés humaines. Le voyageur-anthropologue doit surtout chercher à communiquer et à s'intégrer complètement dans la société qu'il doit observer. « Assis auprès d'eux, au milieu de leurs forêts désertes et sur leurs rivages ignorés », le voyageur ne doit pas s'en tenir à « étudier quelques individus isolés », mais chercher à se fondre totalement parmi ceux qu'il doit étudier et devenir pour eux un « frère ». Si pour Degérando, l'observation ne peut se réaliser que dans une durée assez longue, elle justifie surtout l'importance portée à l'apprentissage du langage des peuples que les voyageurs sont amenés à rencontrer. C'est sans doute le point crucial de son mémoire : la connaissance repose sur un dialogue, un échange que l'anthropologue doit construire avec les peuples : il faut surtout chercher à bien s'entendre avec les hommes auxquels on s'adresse, avant d'établir certains résultats sur les relations qu'on prétend en recevoir. Le premier moyen pour bien connaître les sauvages est de devenir en quelque sorte comme l'un d'entre eux ; et c'est en apprenant leur langue qu'on deviendra leur concitoyen. Observer et étudier l'homme, c'est aussi faire en sorte de le transformer, le soigner et le perfectionner, le projet scientifique des Observateurs s'inscrivant dans la continuité des projets portés sous la Révolution par ceux qui entendaient « régénérer » les hommes et les sociétés humaines. L'anthropologie pratique des Observateurs a pour fonction, comme le rappellera en 1801 leur secrétaire perpétuel, Louis-François Jauffret[8], de détruire les « abus » de la Révolution :

La Société des observateurs de l'homme (1799-1804). Des anthropologues sous Bonaparte, Paris, Société des études robespierristes, 2002).

[6] Georges Cuvier rédige sa *Note instructive sur les recherches à faire relativement aux différences anatomiques des diverses races d'hommes* ; Joseph-Marie Degérando, ses *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages* ; et, enfin, le jeune médecin Louis-Jacques Moreau de La Sarthe son *Mémoire sur l'établissement d'un muséum anthropologique* (textes reproduits par Jean Copans et Jean Jamin, *Aux origines de l'anthropologie française. Introduction aux mémoires de la* Société des observateurs de l'homme, Paris, Le Sycomore, 1978).

[7] Le mémoire de Degérando est en effet publié par la *Société* en octobre 1800. La Société éditera en 1803 un autre mémoire rédigé par le jeune Grec Adamance Coray, *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation de la Grèce lu à la* Société des observateurs de l'homme, Paris, 16 nivôse an xi [6 janv. 1803].

[8] Un des frères de Louis-François Jauffret n'est autre que l'auteur d'un des fameux portraits du capitaine Baudin publié au moment du départ de l'expédition en 1800.

> La Société, en cherchant à relever la dignité humaine, cette belle prérogative qui fut si cruellement méconnue, si insolemment outragée, pendant l'affreux régime qui pesa quelque temps sur la France, aura l'avantage de concourir, par la seule influence de ses observations, à l'extinction d'une foule d'abus que ce régime odieux fit naître, et que le gouvernement actuel n'a pas pu parvenir encore à détruire complètement [9].

L'idée d'une anthropologie qui devait être le support d'une œuvre de civilisation est au cœur du projet des Observateurs comme l'illustre la valorisation de l'image de la « famille réunie » qui constitue un des thèmes récurrents dans leurs différents travaux. La décision de confier au capitaine Baudin le jeune Chinois Tchong-A-Sam pour que ce « malheureux » puisse retrouver les siens, s'inscrit dans cette perspective [10].

Pendant que les Observateurs travaillent, aux côtés d'autres institutions, à la préparation théorique de l'expédition, Baudin et les autorités doivent s'occuper de lever l'équipage tant militaire que scientifique. Si quitter Paris et les institutions scientifiques est vécu de manière de plus en plus difficile par les savants consacrés [11], l'aventure et le voyage restent pour les plus jeunes des moyens de se faire un nom. Le recrutement de l'équipage est ainsi entièrement soumis à un jeu de protections et de faveurs qui dépasse largement les enjeux scientifiques et échappe en large partie à la volonté du capitaine qui parvient néanmoins à imposer parmi l'équipage des fidèles, en particulier Anselme Riedlé et René Maugé. Pour le reste, la mobilisation d'éminentes personnalités scientifiques et politiques justifie le fait que l'on retrouve parmi l'équipage de nombreux « héritiers » (Bougainville, Baudin des Ardennes…). Contrairement à l'expédition d'Égypte, ce voyage s'inscrit dans la continuité des grandes expéditions maritimes du XVIIIe siècle : par la rédaction d'instructions de voyage, les autorités tentent de recruter des savants susceptibles de balayer l'ensemble des savoirs sur la connaissance de la nature et des sociétés humaines [12]. Au début du Consulat, l'expédition suscite de grands espoirs tant intellectuels que politiques, les enjeux pragmatiques liés à la concurrence avec l'Angleterre dans la découverte

---

[9] Louis-François JAUFFRET, « Introduction aux *Mémoires de la Société des observateurs de l'homme* », 1801 (texte reproduit par J. COPANS et J. JAMIN, *op. cit*., p. 54).

[10] De l'enfant sauvage confié à l'abbé Sicard aux aliénés de l'hôpital de la Salpetrière en passant par les sourds-muets et les sauvages, il s'agit toujours pour les membres de la Société des observateurs de l'homme de lutter contre l'isolement des individus et des peuples, isolement considéré comme un frein aux progrès de la civilisation.

[11] Rappelons ces propos de Georges Cuvier refusant de participer à l'expédition d'Égypte : « Mon calcul fut bientôt fait. J'étais au centre des sciences et au milieu de la plus belle collection, et j'y étais sûr d'y faire de meilleurs travaux, plus systématiques et des découvertes plus importantes, que dans le voyage le plus fructueux » (cité dans Dorinda OUTRAM, *Georges Cuvier. Vocation, science and authority in post-revolutionary France*, Manchester University Press, 1984, p. 61).

[12] En dépit de leurs efforts, des difficultés apparaissent pour représenter certaines spécialités, comme les astronomes : « Le grand voyage que doit entreprendre le capitaine Baudin pour les sciences, exigeant deux astronomes, on a proposé le C. Quenot, habile navigateur et observateur et le C. Ciccolini, citoyen romain (ci-devant chevalier de Malte) qui s'occupe depuis longtemps d'astronomie au Collège de France. Les astronomes sont encore si rares qu'on aurait de la peine à en trouver un troisième qui pût et qui voulût entreprendre une pareille expédition » (*Le magasin encyclopédique*, 1800, vol. 31, t. I, p. 413).

de nouvelles terres et routes maritimes ne pouvant être occultés. Une célébration en l'honneur de l'équipage est organisée quelques semaines avant le départ dans l'Hôtel de La Rochefoucauld par les membres de la Société des observateurs, de l'Institut national et de la Société d'Afrique intérieure [13]. Publiés en 1802, mais sans doute réalisés au lendemain de son départ, le portrait et la notice consacrée à Baudin dans le recueil de François Bonneville illustrent cette bonne réputation :

> Ce marin, déjà connu par quelques expéditions scientifiques en sollicitait depuis longtemps une plus importante, et son voyage entrepris en l'an 9 est un des bienfaits du gouvernement pour les sciences. […] Un voyage de deux ou trois ans ne pourra manquer de fournir aux sciences de nombreux et intéressants résultats. Une Société (celle des observateurs de l'homme), avant le départ du capitaine Baudin, son correspondant, lui a remis, ainsi qu'aux savants qui l'accompagnent, des instructions sous le titre de *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages.* Jusqu'à ce jour, en effet, l'observation de l'homme entrait pour peu de chose dans l'exécution des grands voyages entrepris au nom du gouvernement. Il est à désirer que tout en s'occupant de géographie, de botanique, de minéralogie, le capitaine Baudin remplisse le but qui lui a été proposé, et s'occupe de l'homme lui-même, considéré soit au physique, soit au moral [14].

Comme le signale le professeur Bernard de Lacépède dans son cours donné en octobre 1800, au moment où l'expédition quitte les rivages du Havre, celle-ci est la première à avoir l'homme pour objet d'étude, une perspective particulièrement importante qui justifie que plusieurs membres de l'équipage reçoivent leur brevet de correspondants de la Société des observateurs de l'homme [15]. La Société se présente ainsi comme un espace de rassemblement des collections anthropologiques, objet du mémoire présenté par Jacques-Louis Moreau de La Sarthe. En dépit des espoirs suscités par l'entreprise et par son capitaine, le projet scientifique tombe rapidement à l'eau.

Réorganisation des savoirs : la science de l'homme impossible

Depuis la fin du XVIIIe siècle, l'aventure scientifique a perdu de plus en plus de son autonomie. Ses objets, les pratiques même du voyage, sont fortement liés aux institutions et aux savants « sédentaires » qui affirment de plus en plus leur contrôle sur

---

[13] Créée durant l'année 1799 par des négociants marseillais, cette Société a pour objectifs d'ouvrir de nouveaux espaces commerciaux et, par là, de favoriser la « civilisation » des populations de l'Afrique. Cette Société, qui compte parmi ses membres Henri Grégoire, organise une expédition maritime : commandée par Levaillant, elle devait partir au même moment que l'expédition maritime du capitaine Baudin. Les instructions de voyage rédigées par les membres de la Société des observateurs de l'homme sont également destinées aux membres de cette expédition vers l'Afrique. Elle compte aussi parmi ses membres quelques « hommes de lettres », tels que Grégoire et Louis-François Jauffret.

[14] François Bonneville, *Portraits des personnages célèbres de la Révolution*, Paris, chez l'auteur, an X [1802], t. IV, p. 35.

[15] Bernard de Lacépède, *Discours de clôture du cours d'histoire naturelle de l'an VIII donné au Muséum d'histoire naturelle : Sur les avantages que les naturalistes peuvent procurer au corps social dans l'état actuel de la civilisation et des connaissances humaines*, Paris, Plassan, an VIII [1800], 20 p.

les voyageurs, les modalités d'observation de terrains et les matériaux collectés[16]. Une des particularités de l'expédition Baudin – et ce qui explique sans aucun doute la transformation rapide de la figure du capitaine Baudin – est que les conditions épistémologiques, institutionnelles et sociales qui fondent l'organisation de l'espace scientifique et justifiaient les objectifs et la nature de l'expédition, se transforment rapidement pendant l'expédition. Les fondements de l'expédition sont mis en cause et progressivement renversés. Les attentes des savants, les conditions politiques qui avaient provoqué les espoirs et les attentes de la communauté intellectuelle et politique vont, dès 1801[17], progressivement disparaître, posant le problème du statut et de l'horizon d'attente de l'expédition. À la croisée de logiques politiques (signature du Concordat en 1801, rétablissement de l'esclavage en mai 1802 et réactualisation de thèses polygénistes…[18]) et intellectuelles (mise en cause de « l'empire » des sciences et de l'autorité des savants par les hommes de lettres, attaques portées contre « l'encyclopédie vivante » défendue par Cabanis…), les fondements posés depuis la réorganisation épistémologique et institutionnelle de l'espace intellectuel par la Convention thermidorienne puis incarnée par l'Institut national des sciences, lettres et arts, sont bouleversés. Tout en pouvant se prévaloir de défendre les sciences et les lettres, le nouveau régime appuie la mise en place d'un nouveau système d'organisation des savoirs qui favorise la spécialisation, l'atomisation et l'individualisation des savoirs, les professeurs des grandes institutions pédagogiques étant, pour la plupart, les grands vainqueurs de cette réorganisation. La suppression en janvier 1803 de la Classe des sciences morales et politiques dont la portée politique ne saurait être mise en doute, participe de cette transformation de l'espace intellectuel et de la marginalisation progressive des lieux de savoirs encyclopédiques. En dépit de quelques résistances qui se font jour dans la presse, le contexte devient ainsi particulièrement défavorable aux promoteurs d'une science générale de l'homme qui s'inscrirait dans une perspective de perfectionnement de l'homme et des sociétés. Il s'agissait pourtant d'un des fondements du programme scientifique de l'expédition.

En dépit d'un succès évident de la Société en 1802 – marqué en partie par le succès remporté par les promenades anthropologiques organisées par Louis-François Jauffret dans les bois entourant la capitale –, elle connaît un indéniable déclin à partir de 1803 et devient de plus en plus invisible. Ses membres cessent de se réunir régulièrement

---

[16] Marie-Noëlle Bourguet, « Voyage et histoire naturelle (fin xviie – début xixe siècle) », dans Claude Blankaert *ea* (dir.), *L'histoire des sciences de l'homme. Trajectoires, enjeux et questions vives,* Paris, L'Harmattan, 1999, pp. 163-196 ; Yves Laissus, « Les naturalistes français en Amérique du Sud au xviiie siècle. Les conditions et les résultats », dans Michel Mollat et Étienne Taillemite (éd.), *L'importance du voyage maritime au Siècle des Lumières. À propos du voyage de Bougainville*, Paris, cnrs, 1982, pp. 69-70.

[17] Notons que les premières critiques portées contre le capitaine apparaissent en 1801, au fil de certaines lettres adressées par des officiers aux autorités administratives et politiques. De telles critiques sont ainsi présentes dans une lettre que le lieutenant de vaisseau Pierre Gicquel Destouches, resté malade à l'île de France, adresse à son « patron », Bontemps-Beaupré, le 7 floréal an 9 [27 avr. 1801]. Je remercie Michel Jangoux pour ce renseignement.

[18] Yves Benot, *La démence coloniale sous Napoléon*, préface inédite de Marcel Dorigny, Paris, La découverte, 2006, p. 211 et s.

et ses projets sont abandonnés. Loin d'être victime d'une intervention hostile du pouvoir, cette disparition de la Société est liée directement à la nouvelle organisation des savoirs. Les conditions, fragiles, de travail en commun tendent à disparaître : pour ses membres les plus consacrés, la Société devient inutile, voire gênante, et la plupart la quittent avec les membres de leur clientèle. Restent finalement ceux qui, sans appartenir aux institutions pédagogiques, tentent de défendre la construction d'une science susceptible de devenir une science de gouvernement, une perspective battue en brèche par un régime qui, s'il entend mobiliser les savants, n'entend pas partager le pouvoir politique avec eux. La promotion des savants au sein des élites sociales s'accompagne en effet de leur exclusion comme communauté de la sphère de décision politique. Certains des animateurs et chevilles ouvrières de la Société sont d'ailleurs victimes de ces transformations et la cible d'attaques contre ceux qui sont désormais considérés comme des charlatans ou des demi-savants. La science de l'homme devient ainsi rapidement anachronique et, à partir de 1804, rares sont ceux qui osent ou simplement prétendent s'en réclamer. Ces transformations rapides ne fragilisent pas seulement les savants présents à Paris, mais plus encore les membres de l'équipage vers les Terres australes. Ce sont en effet les fondements mêmes de leur travail, les modalités de leurs observations et de leurs collectes, qui sont mis en cause par ces transformations. Que signifie être un voyageur « anthropologue » ou encore un correspondant de la Société des observateurs de l'homme quand, dès 1803, celle-ci n'existe plus et que le projet scientifique qu'elle incarnait disparaît progressivement ? Il s'agit bien de comprendre que le contexte du regard porté sur le capitaine Baudin et sur les travaux menés par les membres de l'expédition est fondamentalement différent du contexte du départ et de la fixation des objectifs scientifiques de l'expédition. Celle-ci est ainsi victime d'un bouleversement contextuel qui transforme radicalement les jugements portés sur les protagonistes. Comme bien d'autres, Baudin est ainsi victime de l'accélération du temps et des transformations profondes qui caractérisent la période.

Le récit des vainqueurs

Face à l'effacement des formes collectives de production des savoirs, le contrôle sur le récit du voyage est l'objet d'une concurrence féroce entre les différents voyageurs. Les premiers récits s'inscrivent dans le contexte de luttes et de concurrences qui traversent l'espace savant. Bory de Saint-Vincent[19] qui a « déserté » doit chercher à justifier son départ, en noircissant le portrait du capitaine Baudin[20]. À bien des égards, certains abandons en cours de l'expédition pourraient être interprétés comme des signes des stratégies individuelles menées par ceux qui cherchent à rejoindre au plus vite Paris où se jouent les carrières. Publiés entre 1804 et 1807,

---

[19] Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, *Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique, fait par ordre du gouvernement, pendant les années neuf et dix de la république (1801 et 1802), avec l'Histoire de la traversée du capitaine Baudin jusqu'au Port-Louis de l'île Maurice*, Paris, F. Buisson, an xiii [1804], 3 vol.

[20] Hervé Ferrière, *Bory de Saint-Vincent (1778-1846), naturaliste, voyageur et militaire entre Révolution et Monarchie de Juillet. Essai biographique*, thèse de doctorat, Université Paris 1, 2006, vol. 1, p. 132.

les récits successifs de l'expédition auxquels les journaux, en particulier *Le magasin encyclopédique*, accordent une très large place, doivent être considérés comme des instruments de conquêtes et de promotions au sein de la nouvelle organisation épistémologique et sociale des savoirs[21]. Dans le même temps, la disparition de la Société des observateurs de l'homme transforme le statut des matériaux rapportés dans le domaine de l'anthropologie, les réduisant à des objets de « curiosité ». Contrairement aux collections naturalistes, les matériaux concernant l'étude de l'homme, pourtant nombreux, ne sont pas mis en valeur. Certes, ils ne disparaissent pas, mais rejoignent les collections de Joséphine. Parallèlement, la figure de Baudin, « observateur de l'homme », disparaît derrière celle des jeunes savants, collecteurs, au service des professeurs du Muséum national d'histoire naturelle qui s'évertuent, dans un contexte de forte concurrence, à mettre en valeur ces collections. Dès 1806, les résultats scientifiques de l'expédition australe sont réduits aux seules collections naturalistes[22]. C'est par suite de ce rapport présenté à la première Classe de l'Institut national par Georges Cuvier qu'il est décidé d'accorder des encouragements à la publication du *Voyage de découverte* de Péron. En 1807, ce dernier construit une interprétation de l'expédition qui va s'imposer comme dominante[23] : on sait que le nom de Baudin n'apparaît pas dans le premier volume et que l'évocation du rôle du « capitaine » ou du « chef » se limite à des critiques[24]. Les critiques portées contre Baudin sont reprises, sous l'Empire, par les différents journaux comme *Le*

---

[21] J.-L. Guillaume, « Voyages dans les principales mers d'Afrique […] avec l'Histoire de la traversée du capitaine Baudin », *Le magasin encyclopédique ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, 1805, t. ii, pp. 85-124.

[22] « Maintenant, nous osons le demander, quel travail plus intéressant et plus complet que celui dans lequel se trouvent compris tant d'animaux importants et nouveaux, que celui dans lequel toutes les circonstances de la température, des lieux, des saisons, des mœurs, des habitudes, des aliments, ont été scrupuleusement observées et recueillies ; dans lequel toutes les descriptions ont été faites sur les animaux vivants, d'après une méthode uniforme et absolue ; dans lequel tous les objets essentiels ont été dessinés ou peints vivants avec la plus grande exactitude et dans tous leurs détails ; dans lequel tous ces mêmes objets ont été conservés avec tant de soin, qu'il en est peu dont l'examen immédiat ne puisse servir de terme de comparaison et de vérification soit pour la description, soit pour le dessin et la peinture ? » (« Rapport fait au gouvernement par l'Institut de France sur le voyage de découvertes aux Terres australes. Extrait du procès-verbal de la Classe des sciences physiques et mathématiques », dans François Péron, *Voyages de découvertes aux Terres australes […]*, 2e éd., Paris, Arthus Bertrand, 1824, t. 1, pp. 8-9).

[23] François Péron, *Voyage de découvertes aux Terres australes, exécuté par ordre de Sa Majesté l'empereur et roi, sur les corvettes* Le Géographe *et* Le Naturaliste *et la goélette* Le Casuarina *pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803, et 1804*, Paris, Imprimerie impériale, 1807, t. 1.

[24] Frank Horner, *La reconnaissance française. L'expédition Baudin en Australie (1801-1803)*, Paris, L'Harmattan, 2006 [1re éd. 1987], p. 22. Voir aussi Margaret Sankey, « The English Translation (1809) of the *Voyage de découvertes aux Terres australes* of François Péron : The Politics of discovery in early nineteenth century France and England », dans Serge Rivière et Kumari Issur (éd.), *Baudin-Flinders dans l'océan Indien*, Paris, L'Harmattan, 2006, pp. 195-216.

magasin encyclopédique de Millin ou les *Annales des voyages* de Malte-Brun[25]. Les accusations, souvent violentes, qui pèsent sur le jeune naturaliste François Péron, accusé, en noircissant le portrait de Baudin, de « trahir » les principes des Observateurs et de tuer dans l'œuf l'anthropologie française, doivent être pourtant très largement nuancées. Si le récit de Péron dévoile certaines inflexions des sciences de l'homme – en particulier l'effacement du versant de l'étude du moral de l'homme au profit du physique –, celles-ci doivent être surtout recherchées du côté des dynamiques plus générales qui caractérisaient les mutations des savoirs entre l'Empire et la Restauration. Si la première partie du *Voyage de découverte en Terres australes* marque bien un infléchissement dans le regard porté sur les populations sauvages, Péron ne peut pas être considéré comme le « fossoyeur » de l'anthropologie française. Son travail s'est adapté à des normes et à la nouvelle organisation des sciences qui n'étaient pas celles envisagées au départ de l'expédition. C'est à ce type de travail des matériaux naturalistes que Georges Cuvier finit de réduire l'expédition dans son fameux *Rapport sur le progrès des sciences* :

> Des jardins, des ménageries, ont été établis ; des collections ont été rassemblées dans toutes les grandes capitales ; de grands voyages ont été ordonnés, et c'est un des caractères de notre âge, que ces expéditions lointaines et périlleuses, entreprises uniquement pour éclairer les hommes et enrichir les sciences. […] La première de Baudin, quoique bornée aux Antilles, n'a pas laissé de procurer aussi des plantes nouvelles : mais la seconde, ordonnée par Votre Majesté peu de temps après son avènement au gouvernement, et qui s'est portée vers la Nouvelle-Hollande et l'Archipel indien, a été la plus fructueuse qu'aucune nation ait jamais exécutée[26].

Michel Jangoux a rappelé qu'au retour de l'expédition, certains ont tenté, certes timidement, de défendre la réputation de Baudin. Ainsi du botaniste André-Pierre Ledru qui a sollicité Jussieu pour qu'il s'engage contre les détracteurs du capitaine :

> Si Baudin était revenu en France, il eût facilement répondu à ses accusateurs. Mais il y aurait maintenant de la lâcheté à exhumer ses cendres pour flétrir sa mémoire. […] Quand un citoyen recommandable par un zèle soutenu pour l'honneur de sa patrie, emporte au tombeau les regrets de ses amis et l'estime des savants, le récit des services qu'il a rendus est une justice que réclament ses mânes. Personne ne peut mieux que vous, Monsieur, acquitter cette dette de la reconnaissance publique. Baudin attachait le plus grand prix à votre estime et à votre amitié[27].

Or Jussieu ne bouge pas… pourquoi ? Sans doute parce que, comme l'a montré Emma Spary, le monde des naturalistes est alors traversé de conflits violents. Jussieu, comme d'autres, entend maintenir sa réputation scientifique : fondée sur le cumul de positions dans des institutions scientifique et administrative, cette position reste fragile. On sait que Ledru cherchera à publier un récit de voyage qui sera édité par

---

[25] *Le magasin encyclopédique*, 1808, vol. IV, pp. 191-192 ou les *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, 1808, vol. III, p. 122.

[26] Georges CUVIER, *Rapports sur le progrès des sciences, des lettres et des arts depuis 1789*, Paris, Belin, 1989 [1re éd. 1810], pp. 211-212.

[27] Cité dans Michel JANGOUX, « Nicolas Baudin par son contemporain André-Pierre Ledru : une autre perception du capitaine naturaliste », dans Sophie LINON-CHIPON et Daniela VAJ (éd.), *Relations savantes. Voyages et discours scientifiques*, Paris, PUPS, 2006, p. 117.

Sonnini de Manoncourt. Ce dernier, pourtant adversaire virulent de Cuvier[28], corrige la défense de Ledru en faveur de Baudin, participant donc à la construction de la légende noire[29]. Un consensus apparaît ainsi dès 1810 : la formalisation du monde des naturalistes se construit par l'exclusion de certaines figures, un processus que l'on retrouve dans d'autres domaines scientifiques au même moment[30]. Comme le souligne John West-Sooby, la mort physique de Baudin ne suffisait pas. Encore fallait-il dénigrer la réputation de ce voyageur pour renforcer davantage les nouveaux fondements épistémologiques et sociaux de l'espace savant sous l'Empire[31]. La mauvaise réputation de Baudin ne saurait être expliquée par le jeu des animosités et des règlements de compte. Elle participe directement à la condamnation et à l'abandon d'un projet plus général porté par la possibilité de construire une science générale de l'homme. Cette stigmatisation de Baudin, promise à un long avenir, doit en effet être inscrite dans d'autres processus comme l'abandon de l'idée de soigner l'enfant sauvage de l'Aveyron[32]. L'époque n'est plus à l'utopie et Victor – dont les facultés ont été « mesurées » par les médecins Gall et Spurzheim – est considéré comme irrémédiablement « idiot ». Avec Baudin, ce qui disparaît, c'est une mission accordée aux savants et à la science, celle de transformer l'homme et les sociétés humaines. Au moment où Napoléon Bonaparte entend affirmer sa rupture avec les idéaux révolutionnaires et républicains, les sciences ne doivent plus avoir comme usages de « transformer » ou de « perfectionner » les populations, mais plutôt de les contrôler et de les domestiquer. Ces deux exemples révèlent un phénomène plus général de construction d'une nouvelle sémiologie du corps social qui sert de fondement à la légitimation des nouvelles formes de domination mise en place à travers le rétablissement de l'esclavage ou le Code civil. Comme l'ont montré Marc Renneville dans son étude sur la criminologie ou Nicole Edelman sur l'hystérie

---

[28] Pietro Corsi , « Buffon sous la Révolution et l'Empire », dans Jean Gayon (éd.), *Buffon 88*, Paris, Vrin, 1992, pp. 639-648.

[29] André-Pierre Ledru, *Voyage aux îles de Ténériffe, la Trinité, Saint-Thomas, Sainte-Croix et Porto Rico, exécuté par ordre du gouvernement français depuis le 30 septembre 1796 jusqu'au 7 juin 1798, sous la direction du capitaine Baudin, pour faire des recherches et des collections relatives à l'histoire naturelle*, ouvrage accompagné de notes et d'additions par M. Sonnini, Paris, Arthus Bertrand, 1810.

[30] Pensons par exemple à la stigmatisation de la figure de Coulmier, directeur de l'hôpital de Charenton entre 1797 et 1813, par les historiens de la folie.

[31] Selon John West-Sooby, « *the fact that the conflict over science had become so bitter, as the voyage entered its final phase, also showed how central the scientific endeavour had been to all the voyagers and hence to the voyage itself. Even after Baudin's death, it still seemed necessary to damn him as a scientific leader in order to ensure that the new scientific order, represented by Péron, would prevail* » (« Baudin, Flinders and the scientific voyage », dans Serge Rivière & Kumari Issur (éd.), *op. cit*., p. 191).

[32] Jean-Marc Itard, *Rapport fait à Son Excellence le ministre de l'Intérieur sur les nouveaux développements et l'état actuel du sauvage de l'Aveyron*, Paris, Imprimerie impériale, 1807.

féminine[33], les sciences tendent à graver dans le marbre les diverses distinctions et hiérarchies sociales et politiques établies d'autant plus fortement qu'elles peuvent alors se parer des oripeaux de la science[34].

L'expédition Baudin marque sans doute bien une rupture dans les expéditions scientifiques. La mauvaise réputation dont est l'objet le capitaine servira de prétexte à leur transformation[35]. Les vainqueurs de cette expédition et du récit qui est construit autour d'elle sont les professeurs du Muséum national d'histoire naturelle, ces savants sédentaires qui renforcent leur autorité sur les champs disciplinaires dont ils ont la charge, en renforçant leur contrôle sur les différentes collections rapportées par les voyageurs. La construction de la mauvaise réputation de Baudin est le signe de l'effacement progressif de la figure du voyageur-philosophe du XVIIIe siècle, mais aussi de celle du voyageur-aventurier. Si l'aventure ne cesse pas, elle est désormais rejetée hors des frontières de l'espace savant. L'effacement du capitaine devant les objets rapportés qui viennent enrichir les collections naturalistes marquerait ainsi une étape dans l'histoire de la science « moderne ».

---

[33] Marc Reneville, *Crime et folie. Deux siècles d'enquêtes médicales et judiciaires*, Paris, Fayard, 2003, chap. II et III ; Nicole Edelman, *Les métamorphoses de l'hystérique. Du début du XIXe siècle à la Grande Guerre*, Paris, La découverte, 2003.

[34] Claude Blanckaert, *La nature de la société. Organicisme et sciences sociales au XIXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004.

[35] « On sait que Freycinet qui avait vu de près dans la campagne du *Géographe* et du *Naturaliste* les mécomptes de l'organisation ancienne, avait exclu de son bord tout savant de profession. Cette mesure qui a continué à être appliquée à tous les armements de même nature par la Restauration ou le gouvernement de Juillet, a valu à la science française cette admirable phalange de naturalistes-voyageurs fournis par le corps de santé de la marine » (Ernest Théodore Hamy, *Les débuts de Lamarck*, Paris, Guilmoto, 1908, p. 315).

Deux observateurs de l'homme aux antipodes Nicolas Baudin et François Péron

Jean Fornasiero

L'historiographie de l'expédition Baudin aux Terres australes est faite de revirements et retournements, vu le nombre d'étapes ayant marqué la réception controversée de ce voyage depuis le retour du *Géographe* en France en 1804 jusqu'à nos jours. Au centre de toutes les polémiques se trouve le problème posé par les relations difficiles entre les deux personnalités les plus hautes en couleurs et les plus entières qui se trouvaient à bord du *Géographe* : son commandant, Nicolas Baudin, et le zoologiste, François Péron. Ces deux intrépides voyageurs des antipodes, dont les opinions se situent aux antipodes les unes des autres, ont laissé chacun un récit des événements, ce qui oblige l'historien et ses lecteurs à choisir entre deux versions conflictuelles d'un même voyage. Des historiens de plusieurs générations, à commencer par Ernest Scott en 1914, Jean-Paul Faivre en 1952, Bouvier et Maynial en 1953, et Frank Horner en 1987, se sont donné pour tâche de démêler le vrai du faux. Ils ont cherché à en finir avec les stéréotypes du commandant brutal et du jeune héros martyrisé, en dépouillant systématiquement de leurs secrets les diverses archives de l'expédition [1]. Or, malgré tous ces efforts de révision et de rectification dus à ces pionniers et à leurs successeurs, malgré les récentes éditions de tous les grands récits

[1] Ernest Scott, *Terre Napoléon, A History of French Exploration and Projects in Australia*, Londres, Methuen & Co, 1910 ; René Bouvier et Édouard Maynial, *Une aventure dans les mers australes* : *l'expédition du commandant Baudin (1800-1803)*, Paris, Mercure de France, 1947 ; Jean-Paul Faivre, *L'expansion française dans le Pacifique de 1800 à 1842*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1953 ; Frank Horner, *The French Reconnaissance* : *Baudin in Australia (1801-1803*), Carlton, Melbourne University Press, 1987.

du voyage, dont ceux de Baudin et de Péron[2], le grand public et même certains historiens se laissent encore convaincre par les légendes entourant le voyage et son commandant : l'aventure romanesque en grande partie imaginée par Péron continue de passer pour de l'histoire. Clairement, son récit n'a rien perdu de son charme, ni le stéréotype de son éclat.

Or, comme nous avons eu lieu de le constater à propos de la relation entre Baudin et le navigateur anglais Matthew Flinders, les métaphores de la course et de la rivalité fournissent à coup sûr la matière d'une belle histoire : au gagnant, le droit de nommer les Terres australes et de se faire un nom[3]. En revanche, ces mêmes métaphores constituent un formidable obstacle à la compréhension des enjeux scientifiques des deux expéditions car ils renforcent une logique colonialiste – celle d'une efficacité et d'un savoir-faire exclusivement britanniques – qui n'est plus de notre temps. Dans le cas du seul voyage de Baudin, la métaphore s'avère encore plus problématique. Nous avons avancé ailleurs l'argument que les enjeux scientifiques de l'expédition offrent un mode d'analyse et même une forme de rivalité bien plus intéressants que les conflits personnels qui auraient opposé Baudin à Péron[4]. D'une part, une telle analyse met davantage en valeur les compétences et l'intelligence stratégique de Péron que ne le fait l'histoire unidimensionnelle d'une vindicte personnelle ; d'autre part, elle permet de comprendre le contexte institutionnel qui permit, puis amplifia la disgrâce de Baudin, victime d'un changement de direction et de mode de pensée dans le milieu scientifique[5]. Mais surtout, le paradigme de la rivalité personnelle empêche de voir clair dans une des branches de la recherche scientifique la plus intimement associée au voyage : celle de l'anthropologie. En effet, c'est dans ce contexte que le paradigme s'avère si envahissant qu'il est lui-même source de conflits secondaires. Au lieu de se pencher sur l'ensemble des données recueillies par l'expédition, les historiens se divisent encore aujourd'hui sur les mérites relatifs de Péron et de son commandant en tant qu'observateurs de l'homme. Comme le projet anthropologique de la Société des observateurs de l'homme était justement « fondé sur un idéal d'unité des savoirs »[6],

---

[2] Pour les récentes éditions des journaux de Baudin, voir : *The Journal of Post-Captain Nicolas Baudin*, trad. par Christine Cornell, Adélaïde, Libraries Board of South Australia, 1974 (rééd. 2004) ; *Mon voyage aux Terres australes. Le journal personnel du commandant Baudin*, éd. par Jacqueline Bonnemains, Paris, Imprimerie nationale, 2000 ; *Journal du voyage aux Antilles de* La Belle Angélique *(1796-1798),* éd. par Michel Jangoux, Paris-Bruxelles, Presses de l'université de Paris-Sorbonne et Académie royale de Belgique, 2009. La deuxième édition du *Voyage aux Terres australes* de François Péron et Louis Freycinet a été publiée en traduction anglaise : *Voyage of Discovery to the Southern Lands*, trad. par C. Cornell, Adélaïde, Friends of the State Library of South Australia, 2003-2008, 3 vol. et *Atlas.*

[3] Voir Jean Fornasiero « Of Rivalry and Reputation : The Portrait of Two Captains », dans Serge Rivière et Kumari Issur (éd.), *Baudin-Flinders dans l'océan Indien. Voyages, découvertes, rencontre*, Paris, L'Harmattan, 2006, pp. 175-177.

[4] J. Fornasiero, « Nicolas Baudin, François Péron and the Sciences of Discovery », communication présentée au colloque *Scientific Voyaging* : *Histories and Comparisons*, Londres, 8-10 juil. 2008, à paraître en 2010.

[5] Sur cette question, voir la contribution de Jean-Luc Chappey au présent ouvrage.

[6] Jean-Luc Chappey, *La Société des observateurs de l'homme (1799-1804) : des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes, 2002, p. 467.

comme sur des valeurs humanistes, la désunion marquée de ses premiers observateurs et les affrontements de leurs défenseurs constituent un problème intéressant en lui-même.

Pour en dessiner les contours, penchons-nous justement sur l'histoire de la réception de l'expédition Baudin en ce qui concerne sa contribution aux sciences de l'homme. Avant d'entrer dans le vif du sujet, rappelons que les liens entre le voyage de Baudin, l'existence de la Société des observateurs de l'homme et les balbutiements de l'anthropologie en France sont étroits, si étroits, en fait, que le prétendu échec de l'un semble trouver son exacte contrepartie dans l'échec de l'autre. Et pourtant, de la Société des observateurs de l'homme en soi, il sera peu question ici, notamment parce que la vie et la mort de cette institution ont déjà été passées au peigne fin dans l'étude compréhensive, voire définitive, de Jean-Luc Chappey. Nos propres analyses porteront plus particulièrement sur la problématique de la rivalité entre Nicolas Baudin et François Péron et sur la place centrale qu'occupe cette relation conflictuelle dans la perception du voyage et de ses résultats dans les milieux anthropologiques, tant français qu'anglo-saxons.

Pour traiter du problème, nous évoquerons, dans l'ordre chronologique, le moment du retour de l'expédition en 1804, la redécouverte des documents de l'expédition au cours du XIXe siècle, la redécouverte de ces mêmes documents dans les années 1960, la deuxième renaissance de la Société des observateurs et de leurs documents à la fin des années 1970, l'entrée en force dans le débat des historiens et anthropologues australiens pendant les années 1980, et enfin, le débat actuel sur les prétentions respectives de Baudin et de Péron au titre d'observateur de l'homme. Suivant cette analyse des données historiques qui ont favorisé ce mode d'analyse concurrentiel, nous en évaluerons les conséquences pour la réception de la documentation collectée par Baudin et ses compagnons, tout en proposant un contre-exemple qui ouvrira la voie à une autre approche de leurs précieuses observations sur les Aborigènes des Terres australes.

Le retour de l'expédition (1804)

La mort du commandant à l'Île-de-France et la situation difficile qui attend l'expédition lors de son retour suffisent largement à expliquer l'ambiance de vindicte qui règne chez les survivants, privés de la gloire à laquelle ils s'attendaient. Pour ce qui concerne l'anthropologie, cependant, on peut dire que, dans un sens, la question de la rivalité ne se pose même pas, puisque Péron, promu premier savant de l'expédition, est désormais le seul autorisé à en parler. En revanche, si nous abordons la question sous un autre angle, nous constatons que la logique de rivalité fonctionne à plein régime. Effectivement, la période du retour est celle de la victoire de Péron, dont l'autorité l'emporte désormais sur celle de son commandant en toute chose. Le retour du *Géographe* consomme donc la disgrâce de celui que la Société des observateurs de l'homme avait porté aux nues à la veille du départ de l'expédition en 1800. Il est vrai aussi qu'une autre forme de rivalité est à l'œuvre en 1804, celle qui oppose les mentors scientifiques de Baudin et de Péron. En 1800, Baudin était le client d'Antoine-Laurent de Jussieu, alors en pleine puissance, non seulement en tant que directeur du Muséum d'histoire naturelle, mais aussi comme président de la Société des observateurs de

l'homme[7] ; au retour, non seulement la Société n'existe plus, mais le mentor de Péron, Georges Cuvier, est en pleine ascension et prêt à prendre en main la collecte de son client[8].

En tout cas, celui que Baudin avait désigné avec ironie comme « notre observateur de l'homme » se voit reconnaître par ses supérieurs dans le monde savant, cette fois sans ironie, comme chef parmi les observateurs. Bien que le temps manque à Péron pour s'acquitter de la tâche de publier immédiatement ses pensées sous forme de traité exhaustif, le savant signale clairement son intention de s'occuper plus systématiquement de la question de l'homme, prévoyant des voyages qui lui permettraient de développer ses observations sur les peuples d'Australie et de Timor en les situant dans un contexte plus large. Entre-temps, dans son rôle de porte-parole de l'expédition, Péron se met à intégrer dans le récit officiel du voyage ses rencontres avec les « peuples sauvages » et ses expériences comparatives sur leurs forces physiques. Certaines de ces observations paraissent en 1807 dans le premier volume du *Voyage de découvertes aux Terres australes*[9] ; le texte qui paraît dans le deuxième volume de 1816 correspond – avec d'importantes modifications – au mémoire scientifique qui avait été lu devant les membres de l'Institut en 1804[10].

Le retournement de situation est complet. Et pourtant, de rivalité intellectuelle entre Péron et Baudin il ne saurait être question ; la contribution de Baudin à la collecte ethnographique de l'expédition est tout simplement gommée. Cette éclipse trouve son parallèle dans la disparition de l'idéal encyclopédique de la Société des observateurs, dont le domaine s'étendait à tous les savoirs, alliait le social et le culturel au physique, incorporait les instructions préparées par Joseph-Marie de Gérando et Cuvier[11]. Avec l'ascendant de Péron et le triomphe de l'anthropologie physique, la nature collective de l'entreprise anthropologique de l'expédition bat aussi en retraite. Dans le récit de Péron, une seule voix d'observateur se fait entendre, ce qui fait un contraste frappant avec la pratique du commandant, qui incorporait tels quels les rapports des savants et des officiers dans le journal qu'il préparait pour la publication[12] Il suffit

---

[7] Chappey signale le rôle central que joue Jussieu dans la vie de la Société au moment du départ de l'expédition Baudin (*op. cit.*, p. 223).

[8] Chappey montre à quel point l'ascension de Péron correspond à son alignement sur les projets et ambitions de Cuvier (*op. cit.*, p. 466).

[9] F. Péron, « Expériences sur la force physique des peuples sauvages de la Terre de Diémen, de la Nouvelle-Hollande et des habitants de Timor », mémoire lu devant l'Institut le 14 prairial an XIII [3 juin 1805] et publié dans le *Voyage de découvertes aux Terres australes*, t. 1, Paris, Imprimerie impériale, 1807, pp. 446-484.

[10] F. Péron, « Mémoire sur quelques faits zoologiques applicables à la théorie du globe », lu à la Classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut national, le 30 vendémiaire an XIII [22 oct. 1804], *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts*, 1804, vol. 59, pp. 463-479.

[11] Ces instructions ont été reproduites dans l'ouvrage de Jean Copans et Jean Jamin, *Aux origines de l'anthropologie française. Les mémoires de la Société des observateurs de l'homme en l'An VIII*, Paris, Le Sycomore, 1978.

[12] Il s'agit du *Journal historique* du commandant, connu aussi sous le nom de *Journal mis au net* ou *Journal personnel* (Paris, Archives nationales de France [ANF], série Marine, 5JJ 35, 40B, C,D). C'est ce journal qui a été publié par Jacqueline Bonnemains en 2000.

de lire, par exemple, le rapport que laisse le minéralogiste Louis Depuch sur les rencontres avec les Aborigènes que lui et ses compagnons avaient faites dans la baie du Géographe : on constate non seulement que Baudin voyait l'intérêt que pouvaient avoir de multiples relations d'un même événement, mais aussi que le savant avait compris le rôle d'observateur et le devoir d'humanité qui lui incombait, grâce aux directives que son commandant lui avait communiquées et dont il fait mention [13]. L'espace à multiples voix que ménageait Baudin dans l'ébauche de son récit officiel relève, certes, du genre du journal de bord et du devoir de transparence envers ses supérieurs, mais il témoigne aussi de la reconnaissance que le commandant éprouvait pour ceux qui partageaient ses idées sur l'œuvre désintéressée du savant et sur le travail d'observateur de l'homme. Il ne faut pas douter non plus que Péron lui-même avait autrefois partagé ce point de vue en préparant des rapports qui s'intégraient dans cet espace [14]. Cependant, au retour de l'expédition, il avait bien compris la nouvelle donne : cet espace à multiples voix était passé de mode. Une raison de plus pour occuper un autre espace, celui où une seule voix se faisait entendre, celle de Péron lui-même [15].

Tout ce qui précède ne doit évidemment pas nous faire oublier la réelle malveillance dont le commandant fut l'objet, mais sert d'explication au fait que la disparition du rival de Péron était aussi due à tout un milieu intellectuel et institutionnel. Persister à lire cette mise à mort du commandant purement en termes de revanche personnelle, c'est oublier le contexte historique qui la favorisa. C'est aussi discréditer nos deux observateurs de l'homme à la fois, en réduisant la portée de leurs travaux, et de leurs intéressantes différences de pensée et de pratiques d'observation de l'homme.

Les travaux de la Société d'anthropologie

En tout cas, l'adhésion sans faille de la classe intellectuelle à la version des événements donnée par Péron explique l'emprise et la longévité de cette histoire de rivalité et de revanche. Tout au long du XIXe siècle, le commandant ne figura dans la littérature scientifique, comme dans la littérature tout court, que dans la discussion des diverses catastrophes dont il était censé être responsable [16]. De son rôle d'observateur,

---

[13] Voir l'édition du rapport de Depuch dans N. Baudin, *Mon voyage aux Terres australes*, pp. 249-252.

[14] Péron avait préparé, lui aussi, un long rapport sur la baie du Géographe (voir N. Baudin, *Mon voyage aux Terres australes*, pp. 252-272).

[15] Il est vrai que Péron incorpore les rapports de certains de ses proches dans *Voyage aux Terres australes*, celui du botaniste Leschenault, par exemple, mais dans le récit même du voyage, il se place au centre de tous les événements, se construisant un personnage de héros, comme le constatent tous les commentateurs, dont l'un des premiers est Margaret Sankey, « F.-A. Péron et l'écriture de la science », *Cahiers de sociologie économique et culturelle*, 1988, vol. 9, pp. 37-46.

[16] Pour l'analyse du procès fait au commandant au moyen de la littérature scientifique et des représentations fictionnelles, voir J. Fornasiero et John West-Sooby, « Doing it by the Book : Breaking the Reputation of Nicolas Baudin », dans J. Fornasiero et Colette Mrowa-Hopkins (éd.), *Explorations and Encounters in French*, Adélaïde, University of Adélaïde Press, 2010, pp. 133-162.

il n'était jamais question. Lorsque les anthropologues français recommencent à parler de l'expédition dans la deuxième moitié du siècle, c'est de la récupération des textes de la Société des observateurs de l'homme qu'il s'agit surtout et, ensuite, du travail de Péron. Si le travail de ce dernier est redevenu d'actualité, c'est grâce à l'activité de la Société d'anthropologie, qui se penchait sur les origines françaises de la discipline. Le début de ces travaux correspond aussi à l'époque où un grand nombre de dessins des deux artistes de l'expédition, Petit et Lesueur, devinrent accessibles aux chercheurs, surtout après le dépôt de la collection Lesueur au Muséum du Havre après la mort de l'artiste en 1846. Dans diverses études publiées au début du XXe siècle, dont celles de Georges Hervé et d'Ernest-Théodore Hamy[17], la reconnaissance du travail de l'expédition Baudin est en bonne voie : Péron est y salué comme précurseur du travail de terrain, le grand talent de Petit et de Lesueur est reconnu, mais l'heure de la réhabilitation du commandant n'est pas encore venue. Son cas est si désespéré qu'il ne saurait être question de le voir ni en rival de Péron ni en observateur tout court. Sa mauvaise réputation – renforcée par le rôle de bourreau qu'il se voit encore accorder dans des publications populaires à prétentions scientifiques, dont celles de Jules Verne, des années 1860 et 1880[18] – semble le reléguer éternellement à l'arrière-plan. Baudin a beau être tout aussi respectueux des instructions de Gérando que Péron, sinon davantage, il n'est clairement pas un ancêtre assez respectable pour figurer dans le panthéon de la Société d'anthropologie, qui a retrouvé son « observateur participant » en Péron : au tournant du XIXe siècle, Baudin est plutôt un honteux secret de famille.

Les années 1960 : l'expédition vue par les anthropologues anglo-saxons

Après cette redécouverte française de son expédition et de ses instructions, Baudin attendra encore un demi-siècle avant de connaître un début de réhabilitation en tant qu'homme et voyageur scientifique. Au cours des années 1960[19], les *Observations* de Gérando refont surface, mais cette fois-ci sous leurs aspects sociaux et culturels, que la Société d'anthropologie avait plutôt occultés[20]. Le tableau de l'expédition redessiné par les historiens Faivre, Bouvier et Maynial au cours des années 1950 a sans doute précipité ce nouveau travail de mémoire chez les historiens français de la

[17] G. Hervé, « L'éthnographie en 1800 », *Revue d'anthropologie*, 1883, vol. 6, pp. 152-182, et « Les premières armes de Péron », *Revue anthropologique*, 1913, vol. 23, pp. 1-16 ; E.-T. Hamy, « Les collections anthropologiques et ethnographiques du voyage de découvertes aux Terres australes (1801-1804) », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1906, vol. 1, pp. 24-34.

[18] Il s'agit du roman de J. Verne, *Les enfants du capitaine Grant*, Paris, Hetzel, 1867-1868 ; et de son *Histoire des voyages et des grands voyageurs*, Paris, Hetzel, 1880, vol. 2.

[19] Les années 1960 constituent aussi une étape importante dans la réception du voyage et de ses résultats ethnographiques en France. Si nous insistons davantage sur sa réception chez les Anglo-Saxons, c'est que le paradigme de la rivalité s'y présente sous les deux formes qui nous intéressent ici : entre les deux courants de pensée que représentent Cuvier et Gérando, et entre les deux formes d'observations que recueillent Péron et Baudin.

[20] Pour l'histoire des divers malentendus entourant la réception des *Observations* de Gérando, voir J. Copans et J. Jamin, *op. cit.*, pp. 25-29.

discipline[21]. En tout cas, c'est le moment où l'expédition de Baudin reprend dans l'histoire des idées une place qu'elle ne perdra plus.

Quant à Baudin lui-même, ce seront les anthropologues anglo-saxons, peu conscients ou peu soucieux du lourd passé du capitaine, qui lui redonneront un rôle de premier plan dans l'exécution de ses instructions scientifiques. Si, de nouveau, c'est la publication des instructions de Gérando qui déclenchera des réflexions sur l'expédition et ses rapports avec les objectifs de la Société des observateurs de l'homme, cette fois-ci, la thématique de la rivalité revient en force, non plus sous sa première forme d'animosité personnelle, mais dans sa version intellectuelle : celle de la concurrence entre Baudin et Péron pour le titre de meilleur observateur de l'homme. D'ailleurs, dans son édition des *Observations* de Gérando, Francis Moore n'y va pas de main morte[22]. Pour cet historien de l'anthropologie, le travail accompli par Péron est carrément « pitoyable »[23] et son *Voyage aux Terres australes* n'a aucune valeur ethnographique[24] ; Moore le qualifie de récit d'aventures en tous points conventionnel[25]. Selon lui, le meilleur observateur de l'homme est indiscutablement Baudin « doté de sens commun, d'une grande humanité, travailleur, capable de traiter les hommes les plus étranges comme des êtres humains – là aurait pu être l'anthropologue de l'expédition »[26]. Ce faisant, Moore jette les bases d'une analyse qui garde encore sa pertinence chez la plupart des historiens anglo-saxons, qui n'hésitent pas à accorder au commandant le statut d'observateur éclairé, après examen de ses écrits qu'ils considèrent comme relativement exempts de préjugés culturels et marqués par une « incertitude de bon aloi »[27]. La dureté de Moore à l'égard de Péron ne sera certes pas du goût de tous, mais sous la plume de son défenseur, Baudin retrouve sa voix, sa personnalité et son autorité dans un domaine où il s'était consciencieusement investi. La rivalité change donc de face par rapport au modèle français, mais rivalité il y a encore. Encore une fois, ce mode d'analyse n'avance la cause ni de Péron ni de Baudin, puisque les réactions ne se font pas attendre, surtout du côté de l'anthropologie française, où l'habitude de défendre Péron, perçue comme victime du capitaine et porte-drapeau de la science, est bien enracinée.

Néanmoins, chez les Anglo-Saxons, Péron continue de se faire mieux connaître, surtout après la parution de l'étude de George Stocking, qui pose un regard neuf sur ses travaux à la fois ethnographiques et proprement anthropologiques. Dans un article paru en 1964 et qui fait date, l'historien américain reconnaît en Péron l'observateur

---

[21] J. Copans et J. Jamin, *op. cit.*, p. 28. Tous font état aussi de l'amitié qui liait J.-P. Faivre à Jean Poirier qui, dans un texte capital des années 1960, avait insisté sur l'importance de Gérando dans l'histoire de la pensée ethnologique (voir son *Ethnologie générale*, Paris, Gallimard, 1968, pp. 26-27).

[22] J.-M. de Gérando, *The Observation of Savage Peoples*, éd. et trad. par F. C. T. Moore, Londres, Routledge-Kegan Paul, 1969.

[23] F. C. T. Moore, « Translator's Introduction », dans *id.*, p. 29.

[24] *Id.*, p. 30.

[25] *Id.*, p. 34.

[26] *Id.*, p. 39.

[27] *Id.*, p. 34.

de l'homme attitré de l'expédition et épluche attentivement ses écrits [28]. Là où Stocking entre dans une logique différente de celle de ses prédécesseurs, c'est qu'il examine les écrits à la lumière des instructions fournies par les deux savants chargés de les préparer : Gérando et Cuvier. Il finit par conclure, comme presque tous les historiens après lui, que Péron respecte davantage les instructions du second que celles du premier, mais qu'il va bien plus loin que son mentor dans les conclusions qu'il tire de ses observations. Stocking identifie chez Péron quelques suggestions d'une prise de position polygéniste, à partir de la constatation que fait Péron que les Tasmaniens et les Aborigènes de la Nouvelle-Hollande ont des caractéristiques physiques essentiellement différentes et que leurs différences doivent donc être originelles [29]. Rejetant les conclusions de Stocking, Edward Duyker [30] accuse l'anthropologue d'avoir mal lu ou mal traduit le mémoire consacré à ce sujet par Péron en 1804 [31]. Il est vrai que ce dernier y spécule sur une séparation entre la Tasmanie et la Nouvelle-Hollande qui serait ancienne, mot qui exclurait, selon Duyker, l'hypothèse que les différences entre les populations fussent originelles. Mais Stocking ajoute que c'est le *titre* – nous soulignons – du *Mémoire* qui suggère le lien entre la pensée de Péron et le polygénisme. De plus, Stocking ne fonde pas son argument sur le texte du *Mémoire*, comme Duyker le prétend ; il cite le texte du deuxième tome du *Voyage aux Terres australes*, c'est-à-dire un texte qui paraît sous un titre différent et qui annonce, justement, l'évolution de sa pensée [32]. C'est dans le *Voyage* que Péron revient sur les raisons des différences entre les deux populations aborigènes, ainsi que sur le moment de la séparation de ces mêmes populations. Dans le *Voyage*, il affirme que la séparation est « antérieure à l'époque même de la population de ces deux pays » [33]. Il va donc plus loin dans le texte de 1816 que dans celui de 1804. Par conséquent, Stocking ne s'est pas trompé en transcrivant les mots de Péron : non seulement il cite textuellement le dernier mot que Péron a écrit à ce sujet, mais il en indique clairement la source.

Évidemment, il est permis de débattre des conclusions de Stocking, comme de celles de Péron, mais il est clair que celui-là ne déforme nullement les mots de celui-ci. D'ailleurs, les historiens de l'anthropologie qui reviennent sur les questions soulevées par leur collègue continuent de travailler dans le même sens. Devant ces mêmes écrits

---

[28] George Stocking Jr, « French Anthropology in 1800 », *Isis*, 1964, vol. 55/2, pp. 134-150.

[29] Pour appuyer ses conclusions, Stocking cite précisément les pages concernées de F. Péron, *Voyage de découvertes aux Terres australes, exécuté par ordre de Sa Majesté l'empereur et roi, sur les corvettes* Le Géographe *et* Le Naturaliste *et la goélette* Le Casuarina *pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803, et 1804*, t. 2, *Historique,* Paris, Imprimerie impériale, 1816, pp. 163-165, 182-183, et 304 et s.

[30] Edward Duyker, *François Péron, Naturalist and Voyager, An Impetuous Life*, Carlton, Melbourne University Press, 2006, p. 108.

[31] F. Péron, « Mémoire sur quelques faits zoologiques », *loc. cit*., p. 478.

[32] Id., « De quelques phénomènes de la zoologie des régions australes, applicables à l'histoire physique du globe et à celle de l'espèce humaine », dans *Voyage de découvertes aux Terres australes*, 1816, t. 1, pp. 161-191.

[33] *Id*., t. 2, p. 64.

de Péron, les spécialistes ont non seulement tendance à confirmer les conclusions de leur prédécesseur, mais ils en rajoutent. Par exemple, Bronwen Douglas insiste sur le fait que l'emploi du mot « race » chez Péron hésite entre le sens de « variété » et la connotation moderne et raciale du terme, qui impliquerait des différences physiques originelles et flirterait effectivement avec le polygénisme [34]. Comme la dernière en date des remarques de Douglas est de 2008, il est clair que le sujet reste d'actualité et que le débat sur le rôle de Péron dans le passage entre les conceptions universalistes du XVIIIe siècle et les tendances raciales de l'anthropologie du XIXe siècle est loin d'être clos [35].

Où en est-on de la rivalité de Péron avec le commandant ? Dans le cas de Stocking, il ne s'agit pas de Baudin ni de la totalité de la documentation ethnographique rapportée par l'expédition. L'anthropologue s'intéresse au fossé qui sépare les conceptions de Gérando de celles de Cuvier, et du problème que ces deux doctrines auraient posé à Péron. Stocking ne s'implique donc pas dans la bataille entre défenseurs de Péron et accusateurs de son commandant, mais invite plutôt ses collègues à revenir sur les textes fondateurs de leur discipline et sur les grands débats qu'ils représentent.

Les années 1970 : moment de transition

L'accès aux sources sera effectivement la grande préoccupation des années 1970. Grâce aux progrès accomplis dans ce sens, la décennie marquera un tournant dans l'histoire de la réception du personnage de Baudin, de son expédition et de son travail par rapport aux sciences de l'homme. Non seulement la traduction anglaise du journal de Baudin par Christine Cornell voit le jour en 1974, mais l'édition en 1978 des textes de la Société des observateurs de l'homme permet de reconstituer un corps d'écrits qui mettent en lumière les objectifs et les résultats scientifiques du voyage aux Terres australes. Malheureusement, bien que le recueil édité par Copans et Jamin ait été généralement bien reçu et se soit vite imposé aux historiens de l'expédition comme un outil indispensable [36], sa parution ne signala pas immédiatement la fin des hostilités. Au contraire, dans les premiers temps, cet ouvrage ne fit que heurter les sensibilités, notamment en renonçant un peu trop vite au soutien inconditionnel de Péron, toujours perçu par certains comme l'un des héros fondateurs de l'anthropologie française. En

[34] Bronwen Douglas, « Slippery Word, Ambiguous Praxis : « Race » and Late-18th-Century Voyagers in Oceania », *Journal of Pacific History*, 2006, vol. 41/1, pp. 23-24.

[35] Id., « Climate to Crania : Science and the Racialization of Human Difference » et « "Novus Orbis Australis" : Oceania in the Science of Race » , *in* B. Douglas et Chris Ballard (éd.), *Foreign Bodies : Oceania and the Science of Race (1750-1940)*, Canberra, Australian National University E Press, 2008, chap. 1 et 2.

[36] Jean-Luc Chappey (*op. cit.*, pp. 22-27) fait d'importants commentaires sur la démarche adoptée par Copans et Jamin. Malgré l'ouverture que représentait un tel ouvrage, permettant aux chercheurs d'accéder à des textes devenus introuvables, Chappey estime que ces auteurs ont fini par proposer une lecture « officielle et canonique qui s'est progressivement imposée comme incontestable » (p. 26). Sans entrer dans ce débat qui exigerait un trop long développement, notons à quel point les sourdes rivalités entre anthropologues qui sous-tendent ce livre font écho à notre thématique.

raison de la préface de Faivre jugée excessivement indulgente envers Baudin [37], l'initiative qui aurait pu réconcilier les positions françaises et anglo-saxonnes sur Baudin et de Péron, tous deux présentés en observateurs de l'homme, a déraillé à cause du retour en force des anciens partis pris, voire d'une forme de patriotisme. Critiquer Péron, dans le contexte de la redécouverte des « origines françaises » de l'anthropologie, objectif ouvertement déclaré par Copans et Jamin, ressemblait passablement à une incohérence, sinon à un acte sacrilège. Dans un compte rendu particulièrement hostile à la préface [38], le critique Paul Jorion rejette l'idée de réhabiliter un homme qu'il décrit comme « le « fayot » dans toute son horreur » [39] et continue à présenter Péron en victime [40]. La virulence de la réaction de Jorion peut surprendre aujourd'hui, mais celle-ci répondait alors à la profondeur de l'attachement d'un certain milieu scientifique à la mythologie péronienne. Voir la jeune et pure victime transformée soudain en bourreau de son capitaine était encore inacceptable, voire inimaginable. Comme la victime, le bourreau avait été désigné une fois pour toutes. Comment se débarrasser en un jour du poids de près de deux siècles de commentaires, surtout si l'on cherchait à mettre en valeur une figure de proue nationale ?

Cela dit, ce moment de réaction n'était qu'un moment, car le travail de Copans et Jamin répondait à un besoin d'information sur une discipline elle-même en plein développement. Les textes fondateurs se trouvant grâce à leurs soins dans le domaine public, le débat sur la rivalité s'ouvrait à de nouveaux publics et ne restait plus confidentiel. Ce qui n'empêche que Copans et Jamin trouvent prudent, lors de la préparation de la seconde édition de leur livre d'en omettre la préface « encombrante » [41]. Le commandant « encombrant », en revanche, ne pouvait plus rester en marge de sa propre histoire. Révélé aux anthropologues et historiens par l'intérêt de ses observations sur l'homme, il entrait enfin dans sa période de réhabilitation, surtout dans le pays qui avait été l'objet de ses regards à l'aube du XIXe siècle : l'Australie.

Les années 1980 : le retour du commandant

Or, un réflexe national cède la place à un autre dans la décennie qui s'ouvre. Le bicentenaire du débarquement des colons anglais sur le sol australien a sensibilisé les historiens à leur devoir de mémoire ; d'où un foisonnement de livres sur la colonisation du continent et sur la grande époque de l'exploration maritime dont elle fut le produit. Cela dit, les célébrations de 1988 offraient aussi aux Australiens l'occasion de remettre

---

[37] J.-P. Faivre, « Préface », dans Copans et Jamin, *op. cit*., pp. 11-22.

[38] Paul Jorion, « Compte rendu », *L'homme*, 1980, vol. 20/2, pp. 91-98. La source de son indignation est incontestablement la défense de Baudin : « Faivre choisit Baudin, j'aurais plutôt tendance à choisir Péron » (p. 94).

[39] *Id*., p. 94.

[40] « Ce qu'il faudrait encore expliquer, c'est la résistance à Péron, comme Freud parle de résistance à la psychanalyse » (*id.*, p. 97).

[41] J. Copans et J. Jamin, *op. cit.*, 2e édition, Paris, Jean-Michel Place, 1994. Nous empruntons cette épithète à P. Jorion : « La préface de rancœur de M. Faivre fait question. Pourquoi d'ailleurs Copans et Jamin ont-ils sollicité cette encombrante contribution, dont la perspective réactionnaire s'accorde mal avec la leur ? » (*op. cit*., p. 94).

en question leur passé colonial et colonialiste. Le moment était donc propice pour chercher les traces d'autres versions de l'histoire nationale, surtout des versions dans lesquelles les premiers habitants de l'Australie auraient leur juste place. L'histoire de l'expédition Baudin, rigoureusement reconstruite par Horner en 1987, était justement une de ces histoires, surtout en raison des ambitions anthropologiques qui avaient présidé à sa création et de la riche iconographie qui en avait résulté. Effectivement, ce sont des aspects du voyage auxquels Horner consacre de longs développements. Néanmoins, lors de son évaluation de l'ensemble des résultats anthropologiques du voyage, celui-ci limite ses analyses à la publication scientifique et donc au travail de Péron[42]. Ayant l'ambition de venir à bout des anciennes histoires de rivalité entre Péron et Baudin, l'historien n'avait sans doute pas l'intention d'en créer d'autres. Le temps était à la réconciliation et à la reconnaissance des talents de chacun.

Les anthropologues, en revanche, reprenaient à cette époque le sujet de la rivalité entre les deux observateurs, même s'ils finissaient eux aussi par adopter le discours de la réconciliation. Dans l'étude qu'il consacra au séjour de Baudin en Tasmanie, Brian Plomley mettait en valeur la collecte ethnographique de l'expédition, ainsi que le soin que mettait Baudin lui-même à gérer le travail scientifique de son voyage [43]. Après avoir passé en revue les multiples observations des officiers et savants sur leurs rencontres avec les peuples indigènes de Tasmanie, Plomley conclut que Baudin était particulièrement apte à faire des observations sur les Aborigènes, en raison de son expérience du travail scientifique et de la clarté de sa pensée[44]. En même temps, il exonéra Péron de la plupart des accusations de Moore, montrant, entre autres, que le jeune savant avait consciencieusement respecté certains aspects des instructions de Gérando et que le manque d'attention à son rôle d'observateur à Sydney s'expliquait par une surcharge de travail plutôt que par des activités d'espionnage[45]. Après examen, Plomley passe outre au problème de la rivalité : chez lui, le projet anthropologique de l'expédition se conçoit et se raconte comme une aventure collective. C'est également l'approche qu'adopte Rhys Jones, qui se mit quelques années plus tard à passer au crible les observations et artéfacts collectés par le voyage chez l'ensemble des peuples indigènes d'Australie qu'ils avaient rencontrés[46]. Chez Jones, comme chez Horner et Plomley, les conclusions sont similaires et le ton est nuancé. Finalement, un consensus semble se dégager sur la nécessité de réhabiliter le capitaine, sans toucher à la réputation scientifique de Péron, même dans le domaine où son héritage se fait contester depuis deux décennies.

Une seule étude rompt avec cette unanimité : celle que Miranda Hughes consacra aux rapports que Baudin et Péron avaient rédigés sur leurs observations des peuples

---

[42] F. Horner, *op. cit.,* pp. 363-367.

[43] Norman James Brian Plomley, *The Baudin Expedition and the Tasmanian Aborigines 1802*, Hobart, Blubber Head Press, 1983, p. 3.

[44] *Id.*, p. 103.

[45] *Id.*, pp. 10-11.

[46] R. Jones, « Images of Natural Man », dans J. Bonnemains, E. Forsyth, B. Smith (éd.), *Baudin in Australian Waters. The Artwork of the French Voyage of Discovery to the Southern Lands (1801-1804)*, Melbourne, Oxford University Press, 1988, pp. 35-64.

de Tasmanie[47]. Tout en faisant remarquer la présence de préjugés culturels chez l'un et l'autre, elle formule de nombreux reproches concernant la démarche de Péron, démarche qu'elle trouve bien plus subjective que celle de Baudin. Comme Plomley, elle apprécie la clarté des descriptions du commandant, chez qui elle remarque l'emploi conscient des conventions méthodologiques de la fin du XVIIIe siècle. Chez Péron, elle note que, pour arriver à ses conclusions sur l'infériorité des Tasmaniens, il adopte une démarche peu scientifique, même par rapport aux conventions de son époque[48]. Enfin, Hughes spécule sur l'effet possible des publications de Péron sur la politique anglaise et donc sur le sort malheureux des Aborigènes de Tasmanie. Ce faisant, elle renoue avec les conclusions de Moore et de Stocking, en les situant dans un débat australien contemporain sur le colonialisme où la conciliation a peu de place.

Les années 2000 : les interrogations se poursuivent

Ce qui est confirmé par ce survol de l'histoire du débat, c'est que les personnalités et les observations de Baudin et Péron continuent et continueront de diviser les historiens. Au début du XXIe siècle, rien n'a changé : pour chaque défenseur de Péron, il se trouve un défenseur de Baudin. Cela dit, Péron exerce encore sur les spécialistes de l'anthropologie une fascination plus grande que son commandant. Pour Stephanie Anderson, il serait injuste de comparer les deux hommes puisque, selon elle, Baudin ne s'investit pas comme Péron dans son rôle d'observateur de l'homme[49]. Baudin se voit donc cantonné dans son rôle de navigateur et d'observateur amateur, éclairé, certes, mais peu conscient des enjeux scientifiques de ce qu'il rapporte. Anderson ne cible donc pas le commandant, car elle cherche plutôt à remettre en question les critiques de Péron exprimées par Hughes ou Moore. Selon elle, le rapport que Péron avait donné à son capitaine sur les rencontres avec les habitants de l'île Maria représentait mieux la sensibilité du savant et son authentique désir de communiquer avec les Aborigènes que ses écrits ultérieurs pleins de jugements raciaux[50]. Néanmoins, elle ne nie nullement le discours péjoratif que Péron tient sur les Aborigènes dans le récit du *Voyage aux Terres australes*. Comme Douglas, elle refuse de le passer sous silence ; elle l'accepte comme faisant partie des contradictions de Péron et du contexte de l'époque. En tout cas, ce que son travail indique – comme celui de Douglas, qui fait autorité sur la filiation intellectuelle de Péron[51] –, c'est que Péron et la polémique autour de ses opinions occupent les devants de la scène.

Le retour en force de Péron, non plus en héros, mais en anthropologue pionnier dont le legs continue de faire problème, représenterait-il une tendance ? Il est permis

---

[47] Miranda HUGHES, « Philosophical Travellers at the Ends of the Earth : Baudin, Péron and the Tasmanians », dans Roderick Weir HOME (éd.), *Australian Science in the Making*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, pp. 23-44.

[48] *Id.*, p. 39.

[49] Stephanie ANDERSON, « French Anthropology in Australia : The First Fieldwork Report : François Péron's "Maria Island : Anthropological Observations" », *Aboriginal History*, 2001, vol. 25, pp. 228-242. Pour son commentaire sur le manque d'engagement de Baudin, commentaire qui n'est pas justifié par la lecture des écrits de Baudin, voir p. 233.

[50] ID., pp. 238 et 240.

[51] Voir surtout B. DOUGLAS, dans B. DOUGLAS et C. BALLARD (éd.), *op. cit.*, chap. 1 et 2.

de le croire puisque dans le travail qui s'effectue actuellement sur l'interculturel en général, et sur les rencontres et les échanges culturels entre les Aborigènes et les membres de l'expédition en particulier, Péron se voit traiter d'observateur attitré, tandis que Baudin n'occupe plus beaucoup de place[52]. Chez Philip Jones, le rôle positif de Baudin est signalé, mais c'est le partenariat de Péron avec le peintre Petit qui est le sujet de ses analyses les plus détaillées. C'est tout à fait comme si, lorsque la rivalité s'estompe, Baudin s'efface. Bien que cet oubli signifie, dans un sens, que le personnage de Baudin ne suscite plus l'antipathie d'autrefois ni même de controverse, faut-il regretter quand même son absence du débat et le laisser complètement en marge de la discussion concernant l'héritage de Péron ? Ce serait dommage, ne serait-ce qu'en raison des questions soulevées par le projet anthropologique de la Société des observateurs de l'homme et par ses rapports avec l'expédition Baudin.

À notre avis, il serait tout à fait prématuré de conclure que la redécouverte des instructions de Gérando ou que l'examen des écrits de Baudin et de Péron par des générations de chercheurs indiquent que le projet anthropologique de la Société a été entièrement dévoilé. D'une part, personne n'a encore fait pour l'ensemble de l'Australie ce que Plomley a fait pour la Tasmanie, c'est-à-dire juxtaposer les témoignages de tous les observateurs à bord de l'expédition et tirer des conclusions à partir de l'ensemble des informations. D'autre part, les archives du voyage contiennent des observations dont personne n'a tenu compte[53]. Comme la collecte ethnographique gérée par Baudin reflétait les ambitions de la Société, en ce qu'elle impliquait tous les savants dans un travail collectif et multidisciplinaire, il serait d'un grand intérêt d'éplucher la totalité des récits du point de vue des instructions de Gérando et de Cuvier, afin de déterminer de quelle manière les savants et officiers s'engageaient dans le projet ou, au contraire, le rejetaient. Or, pour l'instant, nous ne possédons que des remarques éparses sur l'adhésion de Péron aux théories de Cuvier ou sur l'application des consignes de Gérando dans les écrits de Baudin. Mais même là, les anomalies se constatent. Plomley a bel et bien noté les efforts de Péron pour se conformer aux instructions de Gérando[54], phénomène que nous avons signalé aussi dans la description que donne Péron des rencontres musicales avec les Tasmaniens [55].

---

[52] Dans les études de Howard Morphey, par exemple, Baudin est cité, et de façon positive, mais ce sont les artéfacts et les échanges qui préoccupent l'auteur (voir H. Morphey, « Encountering Aborigines » et P. Jones, « In the Mirror of Contact : Art of the French Encounters », dans Sarah Thomas (éd.), *The Encounter, 1802. Art of the Flinders and Baudin Voyages*, Adélaïde, Art Gallery of South Australia, 2002, pp. 151 et 164-175.

[53] Nous pensons, par exemple, au journal du zoologiste Stanislas Le Villain et à son récit d'une rencontre difficile en Australie occidentale (voir Paris, anf, série Marine, 5JJ 52). Comme Le Villain était un des proches de Baudin, il serait intéressant de comparer ses attitudes avec celles du commandant et celles des autres voyageurs. Il existe aussi des commentaires de type ethnographique dus à Péron et à Lesueur datant du séjour de l'expédition à Port Jackson (voir, par exemple, Le Havre, Muséum d'histoire naturelle, coll. C.-A. Lesueur, ms 09 031 et 09 032).

[54] B. Plomley, *op. cit.*, pp. 10-11.

[55] J. Fornasiero, « Music from the Littoral », *in* J. Fornasiero et V. Thwaites (éd.), *Littoral*, catalogue de l'exposition de Hobart (Tasmanie), avr.-sept. 2010, sous presse.

Puis d'autres exemples viennent nous montrer que le contraire est tout aussi possible. Baudin aurait-il eu des discussions sur la question de l'homme avec Péron ou d'autres savants pendant le séjour à Port Jackson ? En tout cas, la conclusion que Baudin tire sur les différences entre les habitants indigènes du continent et ceux de Tasmanie est identique à celle de Péron, et si importante pour lui qu'il croit bon de rapporter à Jussieu que les « naturels » de Port Jackson « sont d'origine différente de ceux de la Terre de Diémen » [56]. C'est un renseignement qu'il lui communique sans doute à cause de leurs liens communs avec la Société des observateurs, car Baudin ne l'inclut pas dans la lettre presque identique qu'il adresse, le même jour, au ministre de la Marine. En transmettant ce renseignement, Baudin ne fait-il que répéter les mots ou la pensée de Péron, ou prend-il parti dans le débat sur l'origine des espèces qui préoccupe le zoologiste ? Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne saurions nous prononcer sur ce sujet, mais ce qui est certain, c'est que les mots utilisés indiquent que la discussion eut lieu entre observateurs censément aux antipodes l'un de l'autre et que la ligne de démarcation entre leurs positions n'est pas toujours aussi nette que l'on voudrait le faire croire. Clairement, une étude plus systématique de l'ensemble de la documentation s'impose, et notamment de celle de Port Jackson, connue désormais des historiens, mais encore largement ignorée des anthropologues [57].

Pour en savoir plus long sur la vie et la mort de la Société et de son approche multidisciplinaire, une telle étude s'avère essentielle. Ce n'est qu'en tentant de reconstituer le travail d'équipe à multiples voix, de voir la mise en pratique de toutes les instructions, que nous renouerons enfin avec le projet anthropologique de la Société – dont le journal historique de Baudin aurait pu être le reflet, s'il n'avait pas été démembré comme le projet lui-même. Reconstituer métaphoriquement le journal de Baudin, en y incorporant la diversité des opinions sur les peuples indigènes, ne serait-il pas un des moyens d'en finir avec les couches superposées de rivalités qui nous cachent les vrais enjeux intellectuels et scientifiques de l'expédition ? Ce n'est qu'à cette condition que nous émanciperons nos deux observateurs de leurs affrontements à répétition.

---

[56] N. Baudin, *Lettre à A.-L. de Jussieu*, 20 brumaire an xi [11 nov. 1802] (Paris, Muséum national d'histoire naturelle, ms. 2082).

[57] Sur divers aspects du séjour à Port Jackson, voir les contributions de John West-Sooby et de Nicole Starbuck au présent volume. Anthony Brown et Duyker ont ajouté d'importantes précisions sur les acteurs de cet épisode (A. Brown, *Ill-starred captains : Flinders and Baudin*, Adélaïde, Crawford House, 2000 ; E. Duyker, *op. cit.*). De son côté, Sankey a examiné la documentation écrite et iconographique rapportée de Port Jackson par les Français (M. Sankey, « The Baudin Expedition in Port Jackson, 1802 : Cultural Encounters and Enlightenment Politics », *Explorations*, déc. 2001, vol. 31, pp. 5-36) ; et « The Aborigines of Port Jackson, as seen by the Baudin Expedition », *Australian Journal of French Studies,* 2004, vol. 41/2), pp. 117-125). Du côté des anthropologues, R. Jones, H. Morphey et P. Jones, dans leurs études déjà citées, ont traité du séjour, de la collecte et des échanges, mais aucun ne disposait de l'ensemble de la documentation.

Les premiers contacts
Les Aborigènes de Nouvelle-Hollande observés par les officiers et les savants de l'expédition Baudin [1]

Margaret Sankey

Un des buts de l'expédition scientifique aux Terres australes, commandée par le capitaine Nicolas Baudin, était l'observation des habitants indigènes des pays visités. Munis des instructions rédigées sous l'égide de la Société des observateurs de l'homme par Georges Cuvier du Muséum d'histoire naturelle et par Jean-Marie de Gérando, les « voyageurs philosophes » – comme celui-ci dénommait les participants à l'expédition Baudin – devaient contribuer à la nouvelle science de l'homme. Les deux documents, quoique prétendant à la rigueur scientifique, diffèrent radicalement dans leur approche. Les *Notes instructives* de Cuvier [2], inspiré par les Allemands Camper et Blumenbach, détaillent l'importance de la mensuration des crânes comme base de la nouvelle science de l'anthropologie physique. Gérando, en revanche, s'intéresse aux comportements de l'homme, à sa vie sociale, à sa culture matérielle.

---

[1] Cette enquête s'inscrit dans le contexte du projet de recherche international *The Baudin Legacy. A New History of the French Scientific Voyage to Australia (1800-1804)*, subventionné par les gouvernements australien et belge. Un des objectifs de notre projet est la transcription des journaux et leur traduction en anglais. Je suis ainsi redevable et reconnaissante à toutes les personnes qui ont réalisé les transcriptions que j'utilise dans ma présentation : Michel Jangoux, Jean Fornasiero, John West-Sooby et Malcolm Leader, ainsi que de nombreuses autres personnes.

[2] Georges Cuvier, *Note instructive sur les recherches à faire relativement aux différences anatomiques des diverses races d'hommes*, réimprimée dans Jean Copans et Jean Jamin (éd.), *Aux origines de l'anthropologie française. Les mémoires de la Société des observateurs de l'homme en l'an viii*, Paris, Le Sycomore, 1978, pp. 171-176.

En lisant les *Considérations [...] à suivre dans l'observation des peuples sauvages* [3], on peut mesurer la portée des ambitions, et également des présuppositions idéologiques, qui animaient ces proto-ethnologues. Dans une perspective évolutionniste, Gérando concevait le monde des antipodes comme un laboratoire où les voyageurs européens, confrontés à l'« homme naturel », observeraient tous les aspects de la vie des « sauvages » dans l'espoir de jeter des lumières sur la nature de valeurs humaines, tenues pour universelles, telles la justice, la beauté, la moralité. Ancré dans la lecture de Rousseau et dans l'idée de la fraternité entre les hommes, le document de Gérando entendait fournir aux voyageurs une méthode scientifique pour observer les civilisations archaïques, afin qu'ils comprennent leur propre passé européen. En même temps, et contradictoirement, les voyageurs auraient une mission civilisatrice : impartir à ces peuples « sauvages » les principes et les bienfaits de la civilisation pour les encourager à se transformer selon le modèle européen.

L'expédition Baudin comprenait vingt-deux savants chargés de faire des observations dans de nombreux domaines spécialisés : la botanique, la zoologie, la géologie, l'astronomie. François Péron, élève de l'École de médecine de Paris, avait écrit pour être admis à l'expédition une brochure intitulée *Observations sur l'anthropologie et l'histoire naturelle de l'homme* [4]. Patronné par Cuvier, il avait le titre d'élève zoologiste et était spécialement chargé des questions d'anatomie comparée.

Dans leur travail scientifique les savants étaient secondés par les officiers, au nombre de trente-deux, avec qui ils collaboraient dans le domaine des sciences proprement nautiques (l'astronomie, l'hydrographie, la cartographie). À l'égard de la nouvelle science de l'homme, les officiers autant que les savants, et parfois davantage, allaient démontrer leur aptitude à observer les indigènes rencontrés et à interpréter leurs actions. Les participants à l'expédition étaient tous conscients de la nouveauté radicale du projet qui leur avait été confié. Pierre-Bernard Milius, lieutenant de vaisseau sur *Le Naturaliste*, exprime l'opinion générale dans son journal :

> On concevra facilement le plaisir qu'éprouvèrent ceux qui étaient désignés pour cette reconnaissance. Ils allaient communiquer avec des peuples nouveaux et un pays neuf et qui, sous tous les rapports, ne pouvaient qu'offrir aux savants et au gouvernement le plus vif intérêt [5].

Les savants et les deux capitaines, Baudin et Jacques-Félix-Emmanuel Hamelin, ainsi qu'un grand nombre d'officiers, ont pris très au sérieux leur tâche, comme en témoignent leurs journaux et autres écrits où foisonnent observations et réflexions sur

---

[3] Jean-Marie DE GÉRANDO, *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages*, réimprimées dans J. COPANS et J. JAMIN (éd.), *op. cit.*, pp. 127-169. Ces instructions devaient servir également à François Levaillant pour sa troisième expédition en Afrique.

[4] François PÉRON, *Observations sur l'anthropologie et l'histoire naturelle de l'homme, la nécessité de s'occuper de l'avancement de cette science et l'importance de l'administration sur la flotte du capitaine Baudin d'un ou plusieurs naturalistes spécialement chargés de recherches à faire sur cet objet*, Paris, Stoupe, an VIII [1800].

[5] Pierre-Bernard MILIUS, *Voyage aux Terres australes*, éd. par Jacqueline BONNEMAINS et Pascale HAUGUEL, Le Havre, Société havraise d'études diverses-Muséum d'histoire naturelle du Havre, 1987, p. 7.

les êtres des antipodes. Les mieux connus et les plus commentés de ces écrits sont inclus dans le récit officiel du voyage rédigé par Péron [6] et dans le journal de mer du commandant Baudin [7]. Après le retour en France, ce seront les écrits de Péron qui seuls représenteront le travail ethnologique de l'expédition, ceux de Baudin et des autres membres de l'expédition restant pour longtemps ensevelis dans les archives. Il faudra attendre la publication du journal de mer de Baudin pour que sa perception des premiers contacts entre Européens et habitants de la Nouvelle-Hollande commence à être connue.

Divers auteurs ont attiré l'attention sur les approches différentes de Péron et de Baudin. Ainsi Péron, nourri de sa lecture romantique de Rousseau et vivant l'aventure du guerrier de la science à la recherche du « bon sauvage », accorde ses observations anthropologiques à la question qu'il pose dans ses *Observations* : « La perfection morale ne doit-elle pas être en raison inverse de la perfection physique ? » [8]. De son côté Baudin, membre de la Société des observateurs de l'homme, scrute les indigènes d'un œil plus impartial et décrit ce qu'il voit, tout en offrant à l'occasion des interprétations ou des commentaires mesurés.

Depuis les années 1980, de nombreux auteurs s'intéressant à cet épisode de la naissance de la science de l'ethnologie et voulant élargir le champ de leurs recherches au-delà des écrits de Baudin et de Péron, se sont aventurés dans les archives pour explorer ponctuellement certains éléments du matériel ethnographique contenu dans les journaux et dans les autres écrits que l'expédition a produits. Mais jusqu'ici aucune étude n'a considéré le matériel ethnologique comme un ensemble, en groupant et en comparant les journaux pour examiner dans toute leur diversité les observations et les commentaires des membres de l'expédition.

Dans cet article, en me concentrant sur les écrits relatant les tout premiers contacts sur la côte ouest de la Nouvelle-Hollande entre Français et « Nouveaux Hollandais » [9], j'essaierai d'établir une petite archéologie du regard et des présupposés français au début de voyage, un moment crucial pour l'avenir de l'anthropologie française. Je me pencherai sur le matériel inédit des journaux pour illustrer ce que la collation et l'analyse systématique de leur contenu peuvent ajouter à notre connaissance de l'interaction entre Français et Aborigènes à ce moment charnière dans le développement de la science de l'homme. En fait l'évolution des réflexions et des réactions des Français

---

[6] F. Péron, *Voyage de découvertes aux Terres australes, exécuté par ordre de Sa Majesté l'empereur et roi, sur les corvettes* Le Géographe *et* Le Naturaliste *et la goélette* Le Casuarina *pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803, et 1804*, Paris, Imprimerie impériale, 1807, t. 1.

[7] N. Baudin, *The Journal of Post Captain Nicolas Baudin, Commander-in-Chief of the Corvettes* Géographe *and* Naturaliste, trad. par Christine Cornell, Adélaïde, Libraries Board of South Australia, 1974.

[8] F. Péron, *Observations*, p. 12.

[9] Le terme est de Pierre-Michel Ronsard, ingénieur à bord du *Géographe*. Quoique les journaux contiennent également de précieux commentaires sur les habitants des Îles Canaries et de Timor, qu'on pourrait qualifier d'ethnologiques, je me limite ici au récit des contacts avec ceux de Nouvelle-Hollande.

pendant ce voyage illustrera en quelque sorte la gestation d'un nouveau paradigme [10], avant que plus tard au XIXe siècle l'anthropologie française ne choisisse sa direction et ne se durcisse en une science positiviste au service de la colonisation.

Mon corpus est constitué d'abord des journaux nautiques et des livres de loch des officiers, tenus au jour le jour, avec quelques journaux mis au propre ; il inclut également des journaux de naturalistes [11]. En tout, j'ai identifié vingt-six journaux (ou fragments de journal) d'officiers, et cinq journaux (ou fragments) de naturalistes. On peut ajouter également, provenant des archives, des lettres écrites par les membres de l'expédition et des commentaires et mémoires sur des feuilles volantes : des rapports scientifiques et d'autres qui détaillent les reconnaissances faites sur les côtes de la Nouvelle-Hollande et qui sont souvent incorporés dans les journaux des capitaines et parfois des officiers. Dans presque tous ces écrits, les Aborigènes sont mentionnés, mais l'espace qui leur est consacré diffère de l'un à l'autre.

La forme des journaux varie. En général, les commentaires quotidiens repris dans les journaux de bord des officiers, à côté de leurs observations concernant la latitude, la longitude, le baromètre, la température, les vents et les marées et la voilure, se trouvent dans une colonne intitulée « Historique », ou « Mouvements, événements, observations ». Moins contraints par les exigences de la marine, les naturalistes, eux, rédigent leurs journaux en une narration continue, parfois divisée en chapitres [12].

Tantôt les observations sur les Aborigènes sont extrêmement détaillées : il s'agit alors de descriptions et de narrations d'événements circonstanciées, assorties de réflexions philosophiques, et de métadiscours sur les difficultés de la communication et de la compréhension transculturelles ; tantôt les notations sont courtes : elles se réduisent à la simple mention, sans commentaire particulier, de rencontres avec les Aborigènes.

Un élément important du discours français, révélateur d'attitudes sous-jacentes, est la façon de désigner les habitants de la Nouvelle-Hollande. Dans les journaux, ils sont appelés diversement « naturels », « sauvages », et même, mais assez rarement, « Indiens » [13]. Le terme « naturel » est de loin le plus courant, étant utilisé approximativement dix fois plus que le terme « sauvage ». Bien que presque synonymes, ces mots expriment des attitudes différentes. Le substantif « naturel » [14], désignant à l'origine l'autochtone d'un lieu, retrouve une nouvelle vie au XVIIIe siècle, en véhiculant l'idée de l'homme naturel, le « bon sauvage » de Rousseau. Le mot

---

[10] Époque dont les transitions sont magistralement analysées par Jean-Luc CHAPPEY, *La Société des observateurs de l'homme (1799-1804) : des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes, 2002 ; voir aussi sa contribution au présent volume « Le capitaine Baudin et la Société des observateurs de l'homme. Questions autour d'une mauvaise réputation ».

[11] Un certain nombre des journaux ne se trouvent pas dans les archives.

[12] Certains officiers, comme Ronsard et Brèvedent, ont mis au net ultérieurement leurs journaux de bord pour donner un récit continu des événements et les commenter.

[13] Hamelin est le seul à utiliser le mot systématiquement.

[14] Substantif que les voyageurs utilisaient également à l'égard des autochtones timorais dont le mode de vie se rapprochait bien davantage de celui des Français. La préférence pour « naturel » indiquerait que ce mot était utilisé couramment pour décrire l'autre non-européen.

« sauvage », littéralement « homme des bois », était utilisé avec « Indien » dès le XVIe siècle pour désigner les habitants du Nouveau Monde et pour les distinguer des êtres urbanisés de l'Europe. Au XVIIIe siècle, ce mot de « sauvage » évoque le sens, maintenant vieilli, de « mode de vie archaïque, non civilisé » et c'est dans ce sens technique que Gérando l'utilise dans ses *Considérations* [15].

Cette terminologie équivoque reflète effectivement le changement paradigmatique qui est en train de s'effectuer à l'aube du XIXe siècle et qui s'inscrit au cœur du projet de Gérando. La recherche d'un modèle de perfection qui présenterait le passé européen, ouvert à l'inspection et l'admiration des Européens contemporains, est doublé dans un équilibre fragile de la notion du « naturel » comme égal, comme frère. En même temps, l'Autre est un objet de cette nouvelle science de l'homme : un objet naturel qu'on peut mesurer et quantifier, sans que le programme de ces activités soit encore bien défini [16].

En dépouillant les journaux, j'ai relevé en premier lieu, dans leur contexte chronologique, chaque mention des Aborigènes de la Nouvelle-Hollande. Ensuite j'ai voulu identifier sur la carte de la Nouvelle-Hollande les lieux des rencontres avec les Aborigènes. Dans beaucoup de cas, le corpus contient plusieurs récits d'une même rencontre ou d'un même incident, parfois par des témoins oculaires, parfois par d'autres à qui les premiers ont fait part de leurs observations. Ces redondances servent plusieurs fonctions : corroboration, ou quelquefois correction des détails rapportés, perspectives multiples sur un même épisode, contextualisation d'un épisode.

D'après la lecture des journaux, il est évident que la majorité des officiers et des savants du voyage ont bien retenu les leçons de Rousseau et de Gérando, soit qu'ils aient lu ces auteurs, soit que d'autres leur aient communiqué leurs idées. Il est sûr aussi que le rêve tahitien d'un Éden dans les mers du Sud, inspiré par le voyage de Bougainville, continue à faire son chemin. Ces voyageurs philosophes, nostalgiques d'une pureté et d'une simplicité originelles, sont ainsi curieux de rencontrer des « hommes naturels », et bien motivés à être « reportés aux premières époques de notre propre histoire » vers le « berceau de la société humaine » :

> Ces peuples que méprise notre ignorante vanité, se découvrent […] comme d'antiques et majestueux monuments de l'origine des temps : monuments bien plus dignes mille fois de notre admiration et de notre respect que ces pyramides célèbres dont les bords du Nil s'enorgueillissent [17].

Suivant les protocoles scientifiques énoncés par Gérando, les voyageurs essaient consciemment de bien observer et de noter les plus infimes détails de chaque rencontre : « La science de l'homme est […] une science naturelle, une science d'observation. […] Les sciences naturelles sont en quelque sorte une suite de comparaisons » [18].

---

[15] Dès le début du XIXe siècle, le glissement linguistique vers le péjoratif commence à se dessiner dans la hiérarchisation des civilisations.

[16] Chappey détaille de quelle façon ce projet s'inscrit dans le projet national français de collecte de données statistiques sur les habitants de toutes les régions de la France dans le but de réformer la société (J.-L. Chappey, *La Société des observateurs*, *op. cit.*, pp. 262-268).

[17] J.-M. de Gérando, *op. cit.*, p. 131.

[18] *Id.*, p. 130.

Cela se voit dans le détail et dans la thématique des commentaires, où sont examinés tous les aspects de la vie des Aborigènes : leur apparence physique – qualité des cheveux, couleur de la peau – leur comportement, leur langue, leurs habitations, leurs vêtements, leur nourriture, leurs pratiques funéraires, leur mode de pêche.

Partie de l'Île-de-France le 25 avril 1801, l'expédition arrive au cap Leuwin, le premier point de chute en Nouvelle-Hollande, le 27 mai 1801. Les voyageurs ont pu accoster le lendemain, mais ce n'est que plusieurs jours plus tard qu'eut lieu le premier contact entre les Français et les habitants indigènes. Pendant les douze mois que les Français exploreront les côtes australiennes, avant d'arriver au Port Jackson, à l'été 1802, on peut compter une trentaine de rencontres avec les Aborigènes. Ces rencontres se concentrent principalement sur deux régions : la côte ouest de la Nouvelle-Hollande, dans la baie du Géographe ; et la côte est de la Terre de Diémen, particulièrement dans le canal d'Entrecasteaux.

En général, il y a eu peu de rencontres – moins d'un dizaine – sur la côte ouest de l'Australie, et les Aborigènes y étaient hostiles et repoussaient les voyageurs plutôt que de vouloir communiquer avec eux. Par conséquent, la nature de ces tout premiers contacts a été quelque peu négligée par les chercheurs, au bénéfice des rencontres faites à la Terre de Diémen, où les Aborigènes semblaient plus accueillants et curieux à l'égard des Français, et où les rencontres se firent plus nombreuses.

Il n'en reste pas moins que les premiers contacts sur la côte ouest de la Nouvelle-Hollande ont joué un rôle primordial dans l'évolution et la dynamique du travail ethnologique de l'expédition. Dans le récit de ces événements inauguraux, on peut déceler l'attente et les espoirs des voyageurs français, révélateurs d'attitudes et d'idéologies sous-jacentes, et saisir sur le vif la configuration de cette confrontation entre deux civilisations radicalement différentes.

À l'approche des côtes de la Nouvelle-Hollande, l'attente et la curiosité concernant les habitants sont grandes. Jean-Baptiste Leschenault, botaniste et lecteur de Rousseau, exprime bien l'anticipation qui animait certains des voyageurs :

> Jusqu'alors nous avions visité des pays dont le climat, les productions, les animaux étaient différents, il est vrai, de ce que nous connaissions en Europe, mais dont les habitants avaient à peu près nos mœurs, nos habitudes, nos passions, nos besoins ; maintenant la scène allait changer ; ici nous devions observer un pays encore enfant de la nature, que l'industrie d'un peuple policé n'avait point défigurée ; ici nous devions reconnaître si la civilisation en ajoutant à nos jouissances, n'avait point diminué notre bonheur [19].

Attitude que le plus pragmatique François-Michel Ronsard commentera ainsi :

> Depuis deux jours on se perdait en conjecture. On disputait avec chaleur, prétendant que cette terre n'était ni habitée ni habitable, parce que, nulle part, elle n'apporte de l'eau à la mer. Lorsque le 9, dans un instant où à peine on cessait la discussion, on eut la preuve qu'il ne faut pas donner trop libre cours aux élans d'une

[19] Jean-Baptiste-Théodore LESCHENAULT, *Journal*, 29 mai 1801 (Paris, Archives nationales de France (ANF), série Marine, 5JJ56).

imagination ardente. En effet un grand feu allumé sur la côte au coucher du soleil fut un indice certain qu'il y avait des hommes [20].

Mais le premier contact avec la Nouvelle-Hollande se fait sous le signe de l'absence de ses habitants et donc du mystère. Un canot du *Géographe*, envoyé pour reconnaître la côte, ne trouve pas de naturels. Les colonnes de fumée et de feux, vues sur la côte, sont autant de signes, donnant lieu à diverses interprétations :

> À l'entrée de la nuit nous avons aperçu à terre un feu isolé et ensuite plusieurs autres, ce qui nous a aussi fait mettre un feu à la corne [21], la lune qui était dans son plein se levait alors ; les feux que nous apercevions étaient-ils allumés par les sauvages dans l'intention de nous inviter d'aller les voir, ou bien pour la préparation de leurs aliments ou enfin par motif de religion vu le lever de la lune [22] ?

La plupart des commentaires notent la frustration et la perplexité des voyageurs face à ce comportement des indigènes, mais Ronsard fait un effort d'imagination pour se mettre à la place de cet autre inconnu :

> […] que ces peuples, auxquels je suppose l'usage d'allumer chaque soir des feux auprès de leurs cabanes pour en éloigner les animaux, usent de la même ressource pour nous chasser de leur côte. Nos vaisseaux sont pour eux des monstres aussi effrayants qu'inconnus, et si en Europe on voyait un jour descendre d'une planète une masse énorme ne ressemblant à rien de connu et paraissant avoir vie, qui sait si l'on ne s'aviserait pas d'allumer partout de grands feux pour la prier de retourner chez elle [23].

Au cours des journées qui suivirent, les voyageurs visitèrent en canot les côtes, à la recherche de naturels et d'eau. Ils expriment maintes fois dans leurs journaux le désir de prendre contact et de « communiquer avec les naturels » en même temps que leur frustration et leur déception quand il devint évident que les Aborigènes ne voulaient pas entrer en contact avec eux. Les Français voient fréquemment des empreintes de pieds et de pattes de chiens et tous ces signes confirment que l'endroit est habité. Mais les feux dont ils s'approchent ont été désertés depuis peu, et les habitants ne se manifestent pas et fuient les voyageurs. Le commentaire « Nous n'avons pas vu de naturels » se lit comme un refrain pendant ces premiers jours dans la baie du Géographe [24].

Les Français profitèrent de cette absence d'Aborigènes, cependant, pour explorer les alentours et pour consigner beaucoup de détails sur le mode de vie et sur la culture matérielle des habitants. Ils trouvaient des feux éteints entourés de débris de

---

[20] François-Michel Ronsard, *Journal*, p. 12 (Paris, anf, série Marine, 5JJ28).

[21] Le mot désigne une vergue oblique vers le haut et qui, à sa base, s'applique sur un mât.

[22] François-Antoine Hérisson, *Journal*, 29-30 mai 1801 (Paris, anf, série Marine, 5JJ56).

[23] F.-P. Ronsard, *op. cit.*, *ca* 14 juin 1801.

[24] Il en sera de même par la suite, pendant l'exploration de la côte ouest en montant vers le Timor.

poissons, d'huîtres et de coquillages et pouvaient étudier à loisir et décrire en détail les habitations des Aborigènes et leur contenu [25].

On peut mesurer la curiosité intellectuelle de ces hommes éclairés que sont les officiers et savants lorsqu'on la compare au point de vue de ceux qui les accompagnaient, et dont les voix sont largement perdues : c'est-à-dire la sous-strate majoritaire et plus ou moins silencieuse des matelots. À cet égard, un incident rapporté par Milius est révélateur. La scène se situe lors des premières excursions sur la côte de la Nouvelle-Hollande. Trouvant la chaloupe du *Géographe* échouée sur le sable avec des vêtements et des armes, il voulut partir à la recherche de ses compagnons :

> La première idée qui se présenta fut que les hommes envoyés à terre, étaient allés dans l'intérieur du pays pour faire du bois. Les matelots qui m'accompagnaient, l'imagination nourrie de vieux contes, *pensaient que leurs camarades avaient été mangés par les sauvages*, puisqu'ils avaient abandonné tous leurs ustensiles. Ils commençaient déjà à s'alarmer sur leur propre compte, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je réussis à les détromper et à les rassurer, en avançant seul et sans armes dans les bois, où j'appelai à très haute voix pour me faire entendre par ceux que je supposai devoir y être [26].

Il est intéressant de noter que de telles craintes ne se manifestent jamais dans les journaux, mais que les superstitions et stéréotypes concernant les Aborigènes australiens, et dont sont nourris les matelots, persisteront dans la littérature populaire française tout au long du XIXe siècle [27].

Les premières rencontres avec les Aborigènes eurent lieu le 4 juin 1801 et les jours suivants. Chronologiquement il semblerait que ce soit Baudin, en compagnie de plusieurs naturalistes – l'astronome Pierre-François Bernier, le géographe Charles-Pierre Boullanger, le zoologiste René Maugé, le jardinier Anselme Riedlé et le minéralogiste Louis Depuch –, qui les premiers virent un Aborigène [28]. Les Français surprennent un homme en train de pêcher et essaient de communiquer avec lui, en lui offrant des cadeaux, mais après leur avoir fait inutilement signe de partir, l'homme s'enfuit. Cet événement sera suivi de plusieurs autres. Ronsard, l'enseigne de vaisseau

---

[25] Les descriptions des habitations vont de la simple constatation de leur présence et de leur nombre (« vu trois huttes de naturels ») à la description circonstanciée de leur mode de construction. Hamelin et Ronsard, par exemple, mesurent avec soin les dimensions et décrivent l'entrelacement de l'écorce. Plus tard sur la côte est de la Terre de Diémen, les habitations feront de nouveau l'objet d'un examen attentif de la part des Français. À travers l'accumulation de détails dans les nombreuses descriptions françaises – ajoutée aux dessins de Lesueur –, on peut se former une idée assez exacte de cet aspect de la vie aborigène : la situation des huttes les unes par rapport aux autres, leur exposition, les objets qui se trouvent à l'intérieur, leur usage supposé.

[26] P.-B. MILIUS, *op. cit.*, p. 8. Les passages mis en italiques dans les citations l'ont été par leurs auteurs.

[27] Jennifer GENION, *The Adventure Playground : Australia in the Popular Literature of Nineteenth-Century France*, Doctor of Philosophy thesis, The University of Sydney, 2007.

[28] Nous n'avons malheureusement qu'un récit de témoin oculaire de cet épisode, celui de Baudin. Lesueur a raconté l'épisode à Péron qui l'a incorporé dans son récit (F. PÉRON, *Voyage*, p. 70).

Jacques Saint-Cricq et plusieurs autres rencontrèrent une femme enceinte, couchée par terre et qui faisait la morte, après avoir été abandonnée par son compagnon, ou peut-être compagne, selon un des témoins [29]. Plus tard, une autre confrontation, qui dura plus d'une heure, eut lieu entre plusieurs Aborigènes et d'autres groupes de Français. Dans tous les cas, selon les descriptions des Français, les Aborigènes refusèrent le contact [30].

Ces quelques semaines, du 4 au 20 juin 1801, passées dans la baie du Géographe constituèrent un moment exceptionnel dans l'observation des habitants de la côte ouest de la Nouvelle-Hollande. Le nombre relativement restreint de rencontres, six ou sept, est compensé par le nombre élevé de descriptions de chaque rencontre, et cette multiplicité de témoignages rend possible une sorte de vision stéréoscopique des événements. Rares furent les rencontres qui ne furent relatées qu'une seule fois [31].

Chaque participant à un épisode en offre une vue partielle, parfois une phrase, parfois un récit détaillé, et ces fragments permettent de reconstruire les événements. L'ensemble de ces descriptions recrée l'espace des rencontres, les uns et les autres

---

[29] Ronsard, qui fait cette suggestion, envisage en même temps la possibilité que son compagnon soit un homme, et en tire des conclusions quant à la nature de l'homme sauvage : « Et s'il est vrai comme le pensent ces Messieurs que le sauvage qui l'accompagnait fût un homme, quelle idée [est-il possible] de se faire de la confiance, du courage et de la sensibilité d'un homme qui abandonne ainsi sa femme au pouvoir d'êtres qu'il ne connaît pas et qu'il craint, pour s'enfuir sans rien faire pour la soustraire, au péril qui la menace » (F.-P. Ronsard, *op. cit.*, 4 juin 1801).

[30] De nombreux historiens explorent et privilégient le point de vue aborigène dans ces rencontres, soit dans la tradition de l'histoire orale (voir Len Collard et Dave Palmer, « Looking for the Residents of Terra Australis : The Importance of the Nyungar in early European coastal Exploration », dans Peter Veth, Peter Sutton et Margot Neale (éd.), *Strangers on the Shore : Early Coastal Contacts in Australia*, Canberra, National Museum of Australia Press, 2008), soit en réinterprétant les comportements aborigènes décrits dans les documents historiques (M. Sankey, « The Dynamics of First Encounter : Perceptions of the Aborigines Recorded during the Baudin Expedition », dans Bruce Bennett (éd.), *Australia in Between Cultures, Specialist Session Papers from the 1998 Australian Academy of the Humanities Symposium*, Canberra, Australian Academy of the Humanities, 1999, pp. 55-76).

[31] Un exemple suffira pour démontrer les dérives auxquelles une unique observation peut être sujette. Péron, s'aventurant seul à la recherche d'Aborigènes, tombe sur une certaine configuration d'herbages dans une clairière qu'il interprète comme des hiéroglyphes, pensant qu'il s'agit d'une écriture primitive, et qui serait un indice de la religion des indigènes (F. Péron, *Voyage*, p. 78). Ronsard, sceptique à l'égard de ces observations et à leur interprétation, commente ainsi dans son journal : « Monsieur Péron nous a assurés avoir vu dans une espèce de berceau circulaire, entouré d'un banc de gazon qui pouvait contenir 20 personnes, des dessins ressemblant à des caractères hiéroglyphiques tracés dans le sable au moyen de joncs qui avaient été plantés en formant divers contours, et auxquels ensuite on avait mis le feu de sorte que ces caractères se trouvaient imprimés en noir sur un sable blanc. Je respecte les assertions de Monsieur Péron mais de cette espèce de temple ou enceinte d'assemblée publique et de ces hiéroglyphes on pourrait tirer des conséquences si éloignées de ce que j'ai vu, que je ne puis me défendre du doute. J'ai résolu d'être constamment en garde contre mon imagination qui pourrait me faire prendre les effets fortuits du hasard pour le merveilleux qu'on est naturellement porté à désirer dans ces sortes de voyage, et j'use de la même précaution à l'égard des autres » (F.-P. Ronsard, *op. cit.*, 4 juin 1801).

décrivant leurs déplacements dans le paysage : le réseau des sentiers, l'emplacement des habitations. Ainsi, à la lecture des journaux, développe-t-on une vue dynamique des rencontres dans leur déroulement temporel et dans leur enchaînement.

Pour illustrer la variété de ces premières observations et la nature des commentaires, j'ai choisi de regarder plus en détail les principaux récits de la rencontre avec la femme enceinte [32]. Cette rencontre inaugurale des Français avec une femme aborigène qui ne peut pas fuir, comme l'ont fait les hommes, permet de voir d'un côté le souci d'exactitude qui anime ces observateurs, et de l'autre révèle en filigrane les préjugés et les préconceptions de ces voyageurs philosophes, non seulement à l'égard de l'Autre aborigène mais aussi à l'égard de la femme qu'elle est.

Quand on regroupe les informations contenues dans les journaux, il est évident que sept personnes au moins ont assisté à cette rencontre : l'artiste Lesueur, l'ingénieur Ronsard, l'aspirant Étienne-Henry Duval-Dailly, le médecin François-Étienne L'Haridon, l'enseigne de vaisseau Saint-Cricq, le zoologiste Stanislas Le Villain et le jardinier Riedlé. Il y a au moins dix récits de cet épisode dans les journaux, dont quatre proviennent de témoins oculaires (Ronsard, Duval-Dailly, Saint-Cricq et Le Villain). Les six autres récits ou mentions de l'épisode (Hubert Bruë, Leschenault, Hérisson, Étienne-Stanislas Giraud, Péron et Baudin) sont de seconde ou même troisième main [33] et rapportent les informations communiquées par d'autres, mais auxquelles ils ajoutent leurs propres commentaires. Dans son récit, Péron brode sur les informations que Lesueur lui a communiquées [34], et Baudin rapporte la scène telle que le minéralogiste Joseph Bailly la lui a racontée [35].

Les récits les plus complets de la rencontre avec la femme enceinte sont ceux de Saint-Cricq et de Ronsard. Saint-Cricq en raconte les circonstances et les détails :

> Une fois, cependant, me promenant sur la plage, je vis, non loin de moi, deux de ces habitants *farouches*, occupés à me considérer ; voulant éviter de les intimider, j'ordonnai aux personnes qui m'accompagnaient, de ne faire aucun mouvement, et je m'avançai seul vers eux, tenant à la main, quelques bagatelles que je voulais leur offrir ; ils m'attendirent pendant quelques instants, et, déjà, j'augurais favorablement de cette entrevue, lorsque je les vis se mettre en devoir de fuir : je m'élançai aussitôt, et leur coupai le chemin : alors, l'un d'eux revint sur le rivage et s'y jeta à plat ventre ; je m'en approchai, et, reconnaissant une femme enceinte, je jugeai aisément que, ne comptant pas courir aussi vite que moi, elle avait pris le parti de revenir sur ses pas ; je la trouvai dans une posture qui *semblait me demander grâce, à moi, qui n'avais de peine que de lui faire du bien.* Elle était nue, à l'exception d'un sac de peau qu'elle portait sur les épaules, en forme de havresac ; il contenait quelques racines et des coquillages, mais, bientôt, il renferma de plus grandes richesses ; après avoir fait de vains efforts pour rendre le courage à cette malheureuse, je mis mes présents dans son

[32] Voir aussi M. Sankey, « The Baudin Expedition : Natural man and the Imaginary Antipodean », dans D. Garrioch (éd.), *Proceedings of George Rudé Seminar VI : Two Hundred Years of the French Revolution*, Melbourne, Monash University Press, 1989, pp. 149-160.

[33] Baudin rapporte l'épisode dans son *Journal de mer* selon le récit de Bailly à qui un des témoins oculaires l'avait raconté (N. Baudin, *Journal of post-captain,* p. 178).

[34] F. Péron, *Voyage*, pp. 80-81.

[35] Comme nous l'avons signalé déjà, on ne sait pas si Bailly a été témoin oculaire puisque son journal n'a pu être retrouvé à ce jour.

> sac, et la laissai : si je fus[se] resté plus longtemps auprès d'elle, la peur l'aurait, je crois, fait expirer dans mes bras.
>
> Cette femme me sembla âgée de 35 ans, environ ; sa peau, d'une couleur jaunâtre, mais tirant sur le noir, était brûlée par le soleil, ses cheveux courts, mais liés, me parurent avoir été coupés ; elle tenait à la main, un long bâton dont les bouts avaient été passés au feu, mais je pense que son seul usage, était de lui servir d'appui [36].

Le récit de Saint-Cricq, où se lit le souci de présenter clairement les événements, révèle néanmoins clairement ses préconceptions. Le fait d'offrir des cadeaux suppose que cela intéresse les Aborigènes et qu'ils aient la notion de propriété pour comprendre la signification de ce geste. Le vocabulaire de Saint-Cricq est également révélateur. En utilisant le mot « farouche », il souligne la différence entre lui et la femme, tout en se constituant comme l'Autre civilisé. L'idée que la femme a peur, interprétée par ses réactions physiologiques, est un phénomène transculturel, mais l'interprétation que Saint-Cricq donne de sa posture – « semblait me demander grâce » – témoigne de son sens de supériorité face à cet(te) Autre non européen(ne).

Les autres récits confirment les principaux épisodes de la rencontre. Le plus bref est celui de Bruë, aspirant, qui rapporte ce que d'autres personnes lui ont raconté et représente une espèce de degré zéro de la description :

> […] ils ont vu plusieurs sauvages qui prirent la fuite à leur appel et malgré leur légèreté ils ne purent les joindre, une femme de la bande des sauvages resta stupéfaite, ils lui firent plusieurs signaux auxquels elle ne répondit qu'en pleurant. Rien de remarquable [37].

Encore plus détaillé que le récit de Saint-Cricq, celui de Ronsard présente le déroulement dramatique de la scène et décrit avec minutie les événements. On y voit l'attention scrupuleuse au détail et le souci d'objectivité. Pourtant, son vocabulaire laisse apparaître ses présupposés [38] :

> […] nous vîmes que c'était une femme, elle était enceinte et très avancée, la peur l'avait saisie, et elle était tombée sur le sable, dans une attitude singulière, elle était pliée *absolument comme une grenouille*, sa tête et tout son corps posant à plat sur terre, ses bras ses jambes et ses cuisses pliées sous elle [39], mais un peu de chaque côté de manière à ne pas empêcher son corps de porter à plat sur le sable, cette posture avait *quelque chose de suppliant,* j'ignore si elle était seulement [sous] l'effet de la frayeur, je remarquai deux larmes qui avaient coulé de ses yeux. Nous pensâmes qu'elle était en faiblesse, et comme nous ne pouvions lui donner aucun secours, nous

---

[36] J. Saint-Cricq, *Journal*, 4 juin 1801 (Paris, anf, série Marine, 5JJ48).

[37] H. Bruë, *Journal*, 4 juin 1801 (Paris, anf, série Marine, 5JJ57).

[38] F.-P. Ronsard, *op. cit.*, 4 juin 1801. Ce récit des événements se trouve dans le journal quotidien de Ronsard. Dans une mise au net de son journal (Paris, anf, série Marine, 5JJ28), Ronsard modifie légèrement quelques détails pour rendre moins brutaux ses commentaires (voir les deux notes suivantes). Quel est son souci ? La volonté de paraître plus compatissant à l'égard de cet être démuni ? Ou la pensée réfléchie – philosophiquement correcte – qui surmonte les réactions non médiatisées de l'homme européen qu'il est ?

[39] Dans le journal mis au net, ceci devient : « […] dans une posture qui avait quelque chose de suppliant, mais qui en même temps était tout à fait singulière. Je ne puis mieux la comparer qu'à celle d'une grenouille sur le bord d'un étang ».

> nous éloignâmes [40]. Le médecin du *Naturaliste* lui avait mis le doigt dans la bouche, et s'était assuré qu'elle avait ses deux dents incisives. J'avais mis devant elle, un petit miroir un couteau, une autre personne y mit une bouteille une petite chaîne etc. lorsque je fus à vingt pas d'elle, je vis notre femme sauvage lever la tête et nous regarder, alors je conçus l'espoir que peut-être elle se familiariserait avec nous, et je retournai.
>
> Mais aussitôt elle laissa retomber sa tête sur le sable, je la fis soulever debout, mais elle ne voulut pas se soutenir, elle feignait d'être inanimée, ce fut alors que je m'aperçus qu'elle était enceinte. Cette femme avait la figure petite et ronde, tous ces traits étaient prononcés, je leur trouvai *beaucoup d'analogie avec ceux des Bengalis,* sa peau était très noire ses cheveux fins sans être crépus mais courts et ondoyant légèrement absolument comme s'ils avaient été *parfaitement taillés à la Titus* sa stature était petite mais toutes les parties de son corps étaient *bien proportionnées.* Ses membres étaient *décharnés.* Ses pieds étaient petits ainsi que ses mains dont la peau était excessivement dure, je jugeai à sa gorge qu'elle avait eu plusieurs enfants, bien qu'elle ne parût pas avoir plus de vingt ou vingt-deux ans. Elle avait sur les épaules une peau de la grandeur de celle d'un renard, le poil d'un gris tenait le milieu entre la couleur du lapin et celle du lièvre, était tourné du côté de la peau de la femme, et cette peau était attachée à son cou, par un cordon de deux ou trois lanières de la même espèce, en dehors de cette peau, était cousu aussi avec des lanières un morceau de la même peau formant une poche ayant de même le poil dedans ; l'intérieur en était garni d'une écorce d'arbre ressemblant pour sa souplesse à de l'amadou ; nous trouvâmes dans cette poche deux ou trois petits oignons de la famille des [blancs] et gros comme un gland ; je présume qu'ils s'en nourrissent. J'ai pensé que cette poche était destinée à recevoir son enfant dès qu'il viendrait au monde.

Comme Saint-Cricq, Ronsard attire l'attention sur la posture de la femme et l'interprète de la même façon, supposant non seulement que la femme a peur, mais qu'elle se serait mise en position d'infériorité par rapport à lui – en fait, ce geste pourrait simplement signifier la volonté de se cacher et de protéger son ventre – et insistant sur son animalité (« comme une grenouille »). L'ingénieur donne ensuite une description extrêmement détaillée de l'Aborigène et de son habillement, introduisant un nombre d'éléments de comparaison : « beaucoup d'analogie avec ceux des Bengalis », « taillés à la Titus ». À la différence de Saint-Cricq, il pense que la femme doit avoir une vingtaine d'années. Il fait un effort pour être objectif – « je présume », « j'ignore » –, mais quelques appréciations comme « bien proportionnés » et, inversement, « décharnés », signalent les valeurs esthétiques de l'homme européen.

La femme est doublement Autre pour ces hommes européens qui la traitent et en être inférieur à l'homme – comme dans la société européenne – et en objet d'histoire naturelle. Ronsard raconte comment le médecin du *Naturaliste*, L'Haridon, examine la bouche de la femme pour constater qu'elle a ses incisives, anecdote qui rappelle que William Dampier avait fait remarquer que les Aborigènes arrachaient systématiquement leurs dents de devant.

---

[40] Dans le journal mis au net, ceci devient : « […] mais il nous fut impossible de la considérer attentivement, l'état dans lequel elle nous paraissait nous fit peine, des larmes avaient coulé de ses yeux, et nous nous empressâmes de le faire cesser en nous éloignant après toutefois lui avoir fait nos présents ».

Curieusement, les récits des naturalistes, Leschenault [41] et Péron [42], qui ni l'un ni l'autre ne furent témoins oculaires de la scène, sont plus lestés de préjugés que ceux des officiers. Plutôt que d'essayer de décrire objectivement cette femme, les naturalistes parlent de son abjection, de sa laideur, de sa saleté et du dégoût qu'elle leur inspire. Leschenault écrit :

> Pendant notre absence le cit^n^ Ronsard enseigne de vaisseau rencontra sur les bords de la mer un homme et une femme ; l'homme s'enfuit, mais la femme anéantie, sans doute, par la peur tomba sur le sable ; le cit^n^ Ronsard s'approcha, mais il ne put la faire revenir de sa frayeur, elle resta *accroupie* ; elle était nue, à l'exception du manteau dont j'ai parlé, il était en forme de sac, et enfermait quelques racines grosses comme des noisettes noires et fibreuses ; le cit^n^ Ronsard pris ces racines et les remplaça par des grains […] des couteaux et des petits miroirs ; cette femme *profita d'un instant* ou elle crut qu'on ne faisait pas d'attention à elle pour se glisser derrière un buisson ; *on la laissa partir* ; elle pouvait avoir 20 ans, *elle était enceinte, fort laide et très sale, ses mamelles pendaient sur ses cuisses* [43].

Quelques détails diffèrent dans ce récit de seconde main : la femme est « accroupie » plutôt que « prosternée » ; on lui suppose une certaine fourberie (« profita d'un instant »), et le sentiment de supériorité de l'observateur (« on la laissa partir ») plane sur tout le récit.

Certains thèmes reviennent dans les descriptions prises dans leur ensemble [44], dont l'impossibilité de communication, soit par la parole, soit par l'échange de cadeaux. Le soubassement des recommandations de Gérando est battu en brèche par le mutisme de

---

[41] J.-B.-T. Leschenault, *op. cit.*, pp. 23-24.

[42] F. Péron, *Voyage*, p. 80.

[43] J.-B.-T. Leschenault, *op. cit.*, pp. 23-24.

[44] Les deux autres récits de témoins oculaires, celui de Le Villain et Duval-Dailly, suivent : « Au moment où nous allions nous embarquer j'ai perçu à une portée de fusil deux sauvages qui arrivaient en courrant nous prenant de loin pour être des leurs, mais promptement s'aperçoive[nt] de leur erreur et malgré les signes d'amitié qu'on leur fait fuie[nt]. Cependant dans les deux que nous vîmes il y avait une femme que la frayeur de notre vue si subite lui cause presque une faiblesse et ne put continuer avec l'homme qui la suivait – et resta accroupie sans oser remuer ni lever les yeux. Les citoyens Saint-Cricq [et] Ronsard s'en approche, et tout le monde les suit insensiblement. Chacun visite cette malheureuse, on met à coté d'elle des petits couteaux, miroir etc. On place dans son petit sac du biscuit, du pain et deux des couteaux. Je viens aussi pour la voir, et je mets également une bouteille vide à côté d'elle – et peu d'instants d'après nous nous embarquerons ayant fait très peu de chemin. La femme était restée seule, nous la voyions se cramponner le long de la grève et s'enfuir avec la plus grande vitesse dans les bois – elle était absolument nue, ayant sur [elle] un petit manteau (de la grandeur d'un petit mouchoir) fait de peau de Kangourou, le poil en dedans – elle avait pour toute arme un bâton dont un des bouts était pointu et durci par le feu – La couleur de ces sauvages est noire, les cheveux comme les Indiens, c'est-à-dire plats et bouclant par les bouts et n'ont point le trait des nègres, ont les yeux petits, la peau rude et une complexion très faible, des petits bras, jambes etc. tous très délicats » (S. Le Villain, *Journal*, Le Havre, Archives du Muséum d'histoire naturelle (mhnh), ms 14040) ; « On avait vu plusieurs sauvages mais on ne put prendre qu'une femme à qui la peur avait ôté l'usage de ses jambes. On lui fit plusieurs présents mais ils ne dissipèrent point son inquiétude. Elle resta accroupie ne disant rien ; de grosses larmes lui roulaient dans les yeux

l'Autre et son refus de participer au jeu d'échanges. Pour Ronsard, la notion du don est à la base de la sociabilité et même de la moralité :

> À dire vrai je ne crois pas ces sauvages susceptibles de sentir plus vivement les unes que les autres, car comment concevoir qu'une femme accessible aux sensations morales n'ait pas eu la curiosité de regarder les présents que nous lui avions faits, et que surtout qu'elle n'ait pas été flattée d'un miroir dans lequel certainement elle s'est vue [45] ?

Il y aurait encore des choses à dire sur la totalité des récits de cet épisode. Ces exemples indiquent pourtant la richesse et la complexité du matériel ethnologique produit à l'occasion de ces toutes premières rencontres sur la côte ouest de la Nouvelle-Hollande. En même temps, ils révèlent le rôle central joué par la lecture des signes [46]. Les mésententes et les malentendus entre ces deux cultures radicalement différentes viennent de l'impossibilité de bien les lire.

Les Français partirent déçus et frustrés par cette expérience initiale et en garderont le souvenir lors des rencontres subséquentes avec les Aborigènes. Arrivés à la Terre de Diémen, les voyageurs furent d'abord agréablement surpris. Certes, les contacts furent plus nombreux – une vingtaine contre les cinq ou six de la côte ouest – et les habitants de la côte sont plus accueillants, mais à la longue ces Aborigènes déçurent également les voyageurs. L'imprévisibilité de leurs actions déroutait les Français : d'abord aimables, les Aborigènes se mettaient ensuite, sans cause apparente, à jeter des sagaies ou des pierres. Dans les récits, on trouve souvent les mots « trahison », « méchanceté » et « méfiance » pour parler de l'attitude et du comportement des Aborigènes : l'incompréhension transculturelle est en fin de compte consolidée par ces rencontres.

Quittant la Terre de Diémen, l'escale suivante des voyageurs, qui durera cinq mois, se fit à Sydney. Malgré la longueur du séjour, il y a très peu de commentaires sur les Aborigènes dans les journaux pendant cette période [47], ce qui indiquerait plutôt une perte d'intérêt de la part des Français pour des êtres qui ne correspondaient pas à leur attente et qui continuaient à les mystifier. Dans son récit, Péron exprime sa grande déception à l'égard de ces hommes naturels déchus par suite de leur contact avec la civilisation européenne :

> […] mais en général, dans tous les individus et dans quelque moment qu'on les observe, leur regard conserve quelque chose de sinistre et de féroce, qui ne saurait échapper à l'observateur attentif, et qui ne correspond que trop au fond de leur caractère [48].

---

et comme elle témoignait toujours le désir de ~~fuir~~ se sauver on la laissa aller sans en avoir rien pu apprendre » (É.-H. Duval-Dailly, *Journal*, Paris, anf, série Marine, 5JJ14).

[45] F.-P. Ronsard, *op. cit.*, 4 juin 1801.

[46] Rappelons que l'importance du langage et de la lecture des signes est centrale aux yeux de Gérando.

[47] Il y a cependant plus d'interactions au Port Jackson entre les Français et les Aborigènes que ne le laissent supposer les journaux (voir M. Sankey, « The Aborigines of Port Jackson, as seen by the Baudin Expedition », *Australian Journal of French Studies*, 2004, vol. 41/2, pp. 117-125).

[48] F. Péron, *Voyage*, p. 280.

Les expériences de Péron qui utilisent le dynamomètre à la Terre de Diémen et au Port Jackson pour tester la force physique des Aborigènes [49], viendront confirmer ce que certains des voyageurs avaient déjà décidé : l'infériorité des peuples antipodéens par rapport aux Européens [50].

Dans les huit mois qui suivent le départ du Port Jackson, et avant que l'expédition ne quitte définitivement les côtes australiennes pour l'Île-de-France, les rencontres avec les Aborigènes se font rarissimes : pas plus de trois ou quatre sont enregistrées.

Pour les Français, la recherche de l'homme naturel chez les Aborigènes de la côte ouest de la Nouvelle-Hollande n'a pas mis en évidence d'antiques et majestueux monuments de l'origine des temps, dignes d'admiration et de respect, mais s'est soldée plutôt par l'incompréhension et la déception, des sentiments qui résonnèrent pendant tout le reste du voyage.

Les expériences décrites dans les journaux de ces premiers contacts entre Français et Aborigènes, filtrées par le prisme des *Considérations* de Gérando et en révélant les contradictions et les incohérences, ont démontré la difficulté problématique de la rencontre avec l'Autre et la complexité de la notion d'Autre. Mais en même temps les *Considérations* ont fourni un cadre et un modèle pour les observations ethnologiques de l'expédition et elles ont porté leurs fruits dans les descriptions minutieuses et méthodiques des voyageurs.

Si, consécutivement à ce moment-charnière dans le développement des sciences de l'homme, le modèle d'anthropologie physique de Cuvier a fini par prévaloir, on peut l'attribuer à sa simplicité en comparaison du modèle de Gérando, centré sur la vie morale [51]. Mesurer le corps de l'être humain est plus simple que de comprendre sa culture. Péron, le naturaliste, l'avait compris.

La multiplicité des journaux de l'expédition Baudin constitue néanmoins une espèce de laboratoire ethnologique hors pair, une fenêtre autant sur les Français à l'aube du XIXe siècle que sur les Aborigènes des côtes australiennes. À ce moment-là, tout un éventail de possibilités s'offrait pour la compréhension de l'Autre des antipodes et le respect de sa différence, avant que les attitudes ne se figent plus tard en une science positiviste et raciste.

---

[49] Péron a utilisé le dynamomètre qui avait été nouvellement inventé par Régnier à la suggestion de Buffon (Edme Régnier, « Description et usage du dynamomètre pour connaître et comparer la force relative des hommes, celle des chevaux et de toutes les bêtes de trait, enfin pour juger la résistance des machines et estimer les puissances motrices qu'on veut y appliquer », *Journal de l'École polytechnique de Paris*, 1798, vol. 2, pp. 160-178).

[50] M. Sankey, « F.-A. Péron et l'écriture de la science », *Cahiers de sociologie économique et culturelle*, 1988, vol. 9, pp. 37-46.

[51] Les méthodes préconisées par Gérando seront adoptées plus tard par des ethnologues comme Malinowski qui apprendront la langue et vivront avec les gens qu'ils voudraient étudier.

Une expédition sous haute surveillance
Le voyage aux Terres australes
vu par les Anglais

John West-Sooby

À une époque où les tensions, toujours sous-jacentes, entre la France et l'Angleterre venaient d'être ravivées par la tourmente révolutionnaire en Europe, il n'est pas surprenant de constater que, des deux côtés de la Manche, les autorités prêtaient une attention particulière à tout ce qui pouvait menacer les intérêts de leur nation ou donner à leur adversaire un avantage stratégique. À la fin du XVIIIe siècle, cette surveillance avait pris une dimension globale, la vieille et traditionnelle rivalité s'étant étendue bien au-delà des frontières de l'Europe. Les pertes que les deux nations avaient essuyées, tour à tour, lors des conflits qui les avaient opposées sur le continent nord-américain les avaient poussées à chercher de nouvelles sources de richesse et de pouvoir en explorant avec une assiduité accrue toutes les mers du globe, et en particulier l'océan Pacifique, dont on ignorait encore la configuration exacte. Organisés au nom de l'expansion des connaissances scientifiques et géographiques, les grands voyages d'exploration entrepris pendant la deuxième moitié du XVIIIe siècle, notamment par la France et l'Angleterre, faisaient pourtant naître bien des soupçons. Car les gouvernements de toutes les grandes puissances d'Europe savaient pertinemment que les découvertes géographiques et scientifiques faites par les intrépides navigateurs qui menaient ces expéditions avaient souvent pour les nations des conséquences autrement plus bénéfiques que la seule gloire.

Dans ce contexte, le voyage aux Terres australes, approuvé par Bonaparte sur la recommandation des membres de l'Institut et confié à Nicolas Baudin, n'allait guère pouvoir se soustraire au regard jaloux de l'Angleterre – d'autant que le gouvernement de Sa Majesté britannique, à tort ou à raison, venait de faire valoir ses droits sur cette partie lointaine du globe en établissant une colonie pénitentiaire sur la côte est de ce que Cook avait baptisé la Nouvelle-Galles du Sud. Coûteuse et fragile encore, cette colonie commençait pourtant à susciter des espoirs à Londres concernant les

avantages commerciaux et stratégiques qu'elle semblait pouvoir lui offrir un jour. Or, pour réaliser ce potentiel, il fallait non seulement consolider la jeune colonie, mais aussi poursuivre les recherches scientifiques afin de mieux connaître le pays. Car ce vaste continent était loin d'avoir livré tous ses secrets. Comme le rappelaient les instructions transmises à Baudin, la carte même de « cette grande Terre australe » comportait encore bien des lacunes [1]. Et l'Angleterre n'allait pas rester passive face aux efforts des Français pour lever le voile sur ses mystères. Le fait d'avoir délivré à Baudin un passeport reconnaissant le statut scientifique de son voyage aux Terres australes n'empêcherait donc pas l'Amirauté d'exercer à son égard une surveillance des plus aiguës.

Il reste néanmoins à faire ressortir avec plus de précision le niveau d'intérêt suscité en Grande-Bretagne par l'expédition Baudin, dans le domaine public comme dans les coulisses du pouvoir. Nous serons ainsi mieux à même d'évaluer le rôle joué par le voyage aux Terres australes dans le débat politique en Angleterre et dans le développement de la stratégie du cabinet de Londres dans le Pacifique. Car un certain nombre d'idées reçues ont vu le jour concernant la réaction du gouvernement anglais face à ce nouveau voyage d'exploration organisé par ses vieux rivaux, et il importe de les réexaminer à la lumière de ce que nous apprend à ce sujet la documentation officielle.

Pour juger du retentissement que le voyage aux Terres australes a pu avoir auprès du public d'outre-Manche, il suffit de parcourir les journaux de l'époque. On constate tout d'abord que le nom de Baudin n'est pas entièrement inconnu des sujets de Sa Majesté britannique. En août 1798, plusieurs journaux signalent son retour du voyage aux Antilles à bord de *La Belle Angélique*, soulignant le nombre impressionnant de spécimens botaniques qu'il avait ramassés : « la plus riche collection de plantes exotiques vivantes jamais rapportée en Europe ». On note surtout, avec une certaine satisfaction patriotique, le comportement honorable de Richard Strachan, l'officier anglais commandant l'escadre qui bloquait l'entrée du port du Havre : ne pouvant pas désobéir à ses ordres, il a néanmoins « très généreusement » indiqué à Baudin le port le plus proche qui n'était pas soumis au blocus, ce qui a permis au navigateur français d'effectuer son retour [2]. Grâce à ce voyage aux Antilles, la réputation de Baudin

---

[1] « L'objet que le gouvernement s'est proposé en destinant pour une expédition particulière les corvettes *Le Géographe* et *Le Naturaliste* dont il a confié le commandement au citoyen Baudin […] a été de faire reconnaître avec détail les côtes du sud-ouest, de l'ouest et du nord de la Nouvelle-Hollande, dont quelques-unes sont encore entièrement inconnues, et d'autres ne sont connues qu'imparfaitement » (voir le *Plan de campagne* rédigé par Fleurieu et Buache et approuvé par le ministre de la Marine, reproduit par Jacqueline Bonnemains dans son édition du journal personnel de N. Baudin, *Mon voyage aux Terres australes*, Paris, Imprimerie nationale, 2000, p. 74).

[2] « *Citizen Baudin, sent on a voyage of discovery by the French Government, has returned from America with the richest collection of living exotic plants ever brought into Europe. The number is estimated at 3500, among which are trees 25 feet in height, and from 12 to 15 inches diameter. On his attempting to enter the port of Havre, he found the English squadron blockading it. The English Commander, however, though his order would not suffer him to permit any vessel to enter Havre, very handsomely directed Citizen Baudin to proceed to the*

comme voyageur scientifique avait donc commencé à être établie au Royaume-Uni, du moins auprès du public averti.

Mais c'est surtout le voyage aux Terres australes qui va rendre familier le nom de Baudin en Grande-Bretagne. Toutes les étapes de l'expédition, depuis son approbation par le premier consul jusqu'au retour en France des deux vaisseaux, sont soigneusement notées dans les journaux du royaume. Le 14 mai 1800, on rapporte dans le *Times* de Londres qu'à la demande de l'Institut national, Bonaparte a chargé le ministre de la Marine de faire équiper deux corvettes destinées à explorer les mers du Sud sous le commandement du citoyen Baudin. On observe que le voyage est organisé pour « l'utilité publique », c'est-à-dire pour l'avancement de la science, et que ses deux buts principaux sont de résoudre la question de la géographie de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande et de rapporter en Europe des productions de toutes sortes susceptibles d'être naturalisées et exploitées [3]. À la fin du mois de juillet de la même année, tous les journaux rapportent que le capitaine Baudin doit bientôt quitter le port du Havre, muni de passeports délivrés par toutes les nations d'Europe, et accompagné de plusieurs savants et artistes choisis par l'Institut [4]. Le 4 septembre, le chroniqueur de l'*Albion and Evening Advertiser*, tout en rappelant à ses lecteurs les origines et les objectifs de l'expédition, s'attarde sur la question de l'astronomie : il annonce que deux savants vont accompagner Baudin pour effectuer ce travail important et que les deux noms qui ont été proposés sont ceux de Quenot, qui avait accompagné Bonaparte en Égypte, et du célèbre astronome italien Ciccolini. En même temps, il note cependant que, selon Lalande, il serait difficile de trouver en France un troisième astronome qui ait les compétences nécessaires et qui accepte d'entreprendre un tel voyage [5]. En l'occurrence, deux autres astronomes, dont la réputation était sans doute plus modeste, et qui en tout cas étaient beaucoup moins

---

nearest place in the Channel not under blockade » (*Lloyd's Evening Post*, Londres, n° 6393, 17 août 1798). On retrouve le même texte, avec de très légères variantes, dans divers journaux londoniens : *St James's Chronicle or the British Evening Post* (n° 6344, 16 août 1798) ; *The Observer* (n° 348, 19 août 1798) ; *Bell's Weekly Messenger* (n° 122, 26 août 1798). Dans ce cas, comme dans bien d'autres, il est clair que les chroniqueurs britanniques puisaient leurs informations à la même source : *Le moniteur universel*.

[3] « *At the request of the National Institute, the Chief Consul has charged the Minister of Marine to cause to be fitted out, in the port of Havre, two corvettes, for the purpose of proceeding to the South Seas, under the command of Citizen Baudin. This voyage, undertaken solely for the purposes of public utility, and the advancement of science, is to be more particularly directed to the settling of several doubtful points of geography, to ascertaining the extent and position of the South-west of New Holland, and to enriching Europe with productions of all kinds which may be easily naturalized in our climate* » (*The Times*, n° 4794, 14 mai 1800).

[4] Voir, par exemple, les journaux suivants : *The London Packet or New LLoyd's Evening Post* (n° 4832, 28 juil. 1800), *The Albion and Evening Advertiser* (n° 226, 29 juil. 1800), *The Morning Chronicle* (n° 9730, 29 juil. 1800), *St. James's Chronicle or the British Evening Post* (n° 6649, 29 juil. 1800), *The Morning Herald* (n° 328, 31 juil. 1800), *Wheeler's Manchester Chronicle* (n° 328, 2 août 1800).

[5] « *Among other learned men, two astronomers are to be sent ; and Quenot and Ciccolini (of Rome, formerly a knight of the Order of Malta), have been proposed for this important mission. On this occasion Lalande remarks, that it would be difficult to find a third astronomer*

expérimentés[6], ont fini par être nommés, mais l'évocation des noms de Quenot et de Ciccolini aurait au moins servi à confirmer l'importance de l'expédition et à rehausser son prestige auprès du public anglais.

À mesure que les préparatifs avancent, les rapports se font plus détaillés. Le 12 septembre 1800, par exemple, le *Courier and Evening Gazette* consacre un article d'une trentaine de lignes au voyage de découvertes qui serait commandé par Baudin et à l'expédition vers l'intérieur de l'Afrique que devait mener Le Vaillant. Il est indiqué que, pour faire honneur à Baudin et à tous ceux qui devaient l'accompagner aux Terres australes, la Société de l'Afrique intérieure venait d'offrir au commandant du *Géographe* un dîner d'adieu auquel cinquante personnes avaient été invitées. Baudin, note le chroniqueur, était placé entre Le Vaillant et Bougainville. Après avoir porté des toasts aux deux vaisseaux ainsi qu'au premier consul, les convives ont eu le plaisir d'écouter des airs joués par l'orchestre qui avait assisté à la bataille de Marengo, à peine trois mois auparavant[7]. Lorsque Baudin quitte Paris, le 27 septembre, pour se rendre au Havre, le fait est soigneusement consigné[8] ; les journaux annoncent aussi qu'il a été chargé par un décret du premier consul d'emmener à l'Île-de-France le Chinois A-Sam, qui avait fait jaser le tout Paris et qui devait être rapatrié[9] ; et les lecteurs britanniques apprennent ensuite que seuls des vents contraires avaient empêché les deux vaisseaux de prendre la mer au début du mois d'octobre[10]. Lorsque les deux bâtiments sortent enfin de la rade du Havre, accompagnés d'une

---

in France, who was both qualified and willing to undertake such a voyage » (*The Albion and Evening Advertiser*, n° 310, 4 sept. 1800).

[6] Sur les deux astronomes qui ont accompagné Baudin au départ du Havre – Frédéric de Bissy et Pierre-François Bernier – voir l'article de Jacques VIALLE, « Le destin tragique de Pierre-François Bernier, astronome de l'expédition Baudin », *Australian Journal of French Studies*, 2004, vol. 41/2, pp. 165-170.

[7] « *This Society wished to shew its respect for the persons employed in the expedition, by giving a farewell dinner to Captain Baudin. Fifty persons were invited. Baudin was placed between Vaillant, who did the honours of the day, and Bougainville. All the toasts were followed by airs, played by the consular band which was at the battle of Marengo. Vaillant gave as a toast – To the ships* Naturaliste *and* Geographe *– may they sail without danger to the farthest part of the world. – Captain Baudin gave – Bonaparte, the First Consul of the Republic, and the patron of the expedition. – The expedition will set sail almost immediately* » (*The Courier and Evening Gazette*, n° 2520, 12 sept. 1800).

[8] « *Capt. Baudin, Commander of the Expedition destined to circumnavigate the globe, set out from Paris on the 27th ult. for Havre, where he is to embark* » (*The London Chronicle or Universal Evening Post*, n° 6484, 2 oct. 1800) ; voir aussi *The Whitehall Evening Post*, n° 8299, 2 oct. 1800.

[9] « *Citizen Baudin, Commander of the two frigates destined to make a voyage round the world, is to sail from Havre on the 15th. A decree of the Consuls directs Captain Baudin to take on board his ship A-Sam, the Chinese, who has lately attracted so much of the public attention in Paris. He is to be landed in the Isle de France, and thence sent to his own country* » (*The General Evening Post*, n° 10624, 4 oct. 1800) ; voir aussi *The Morning Herald*, n° 6257, 7 oct. 1800 ; ainsi que *The Observer*, n° 459, 12 oct. 1800.

[10] « *The two frigates, under the command of Captain Baudin, destined to sail round the world, had not left port on the 11th, but were in every respect ready for sea, and only waited the*

corvette américaine, le 19 octobre, ils sont aussitôt interceptés par une frégate anglaise en station devant le port. Baudin, comme nous le savons, a promptement montré ses passeports et le capitaine du *Proselyte* l'a laissé partir en lui offrant ses meilleurs vœux pour la réussite de son voyage, mais l'incident n'a pas manqué d'être noté par les chroniqueurs britanniques. La plupart cherchent à dramatiser l'événement en décrivant toutes les manœuvres effectuées par le *Proselyte* afin de se préparer à un combat qui, d'après ce qu'on rapporte, n'a été évité que de justesse. D'autres ajoutent, avec une certaine fierté nationale, qu'étant donné l'état de guerre entre les deux pays [11], la décision d'offrir à l'ennemi tous les secours possibles pour faciliter ses recherches scientifiques, lesquelles sont reconnues comme méritoires, est la preuve de l'état avancé de la civilisation britannique [12]. Ce beau geste fait au nom de l'internationalisme scientifique offre ainsi aux journaux une bonne occasion de faire palpiter la fibre patriotique.

Une fois que *Le Géographe* et *Le Naturaliste* s'éloignent de l'Europe, les nouvelles se font naturellement plus rares. Leur passage aux Canaries est signalé [13], mais l'attention des journaux s'est déjà tournée vers la préparation du voyage de Matthew Flinders [14]. Aucun lien n'est établi dans les journaux entre cette expédition et celle

---

first favourable wind » (*The Star*, n° 4416, 24 oct. 1800) *; voir aussi The Morning Chronicle,* n° 9798, 16 oct. 1800 *; et Bell's Weekly Messenger*, n° 235, 26 oct. 1800.

[11] On peut lire dans *The Porcupine*, par exemple, que : « *The* Proselyte*, of 32 guns, which has been for some time hovering off Havre, saw about two or three weeks since, three sail coming out early in the night, two of them having French colours, and one of these carrying jack at her main-top-mast head. Our ship, having all clear for action, manœuvred to render it as advantageous as possible, and at length, on the point of firing a broadside, hailed the French Commodore, who replied, that the two ships under his command were on a voyage of discovery, and that the third was an American Corvette of 18 guns. He immediately hoisted out a boat, by which he sent his passports on board the* Proselyte, *and after mutual greeting, proceeded on his course* » (n° 17, 18 nov.) ; voir aussi *The Sun* (n° 2546, 18 nov. 1800) ainsi que *The Aberdeen Journal* (n° 2760, 1er déc. 1800).

[12] Dans *The London Packet or New Lloyd's Evening Post*, on trouve le commentaire suivant : « *'Tis not a little creditable to the state of British civilization, that even under the peculiar circumstances of the present war, we afford to the enemy every support in his (we must in candour add, meritorious) researches for the improvement of science* » (n° 8434, 14 nov. 1800).

[13] Voir, par exemple, *Bell's Weekly Messenger* : « *Feb. 8. – Extract of a Letter from Citizen Millet, Provisional Charge D'Affairs at Cadiz, to the Minister of the Marine and Colonies – "I have learned that the expedition of discovery, under the orders of Citizen Baudin, sailed from the Canaries early in Frimaire. Four of his crew landed on account of sickness, are now at Cadiz"* » (n° 254, 8 mars 1801).

[14] La décision de faire équiper le *Xenophon* pour un voyage de découvertes et de le rebaptiser *Investigator* est rapportée par plusieurs journaux (*The Caledonian Mercury*, n° 12376, 10 janv. 1801 ; *The Aberdeen Journal*, n° 2767, 19 janv. 1801 ; *Bell's Weekly Messenger*, n° 249, 1er fév. 1801 ; *The Aberdeen Journal*, de nouveau, n° 2769, 2 fév. 1801). Tout ce qui concerne ce nouveau voyage d'exploration sera suivi avec beaucoup de soin : le choix de Matthew Flinders comme chef de l'expédition (*The Caledonian Mercury*, n° 12397, 28 fév. 1801) ; le déplacement de l'*Investigator* de Sheerness à Portsmouth, peu avant son départ pour les Terres australes (*The Aberdeen Journal*, n° 2787, 8 juin 1801) ; l'arrivée des passeports délivrés par la France

de Baudin, mais lorsque les chemins des deux navigateurs se croisent, l'épisode est soigneusement noté[15]. Il faudra attendre ensuite le retour des bâtiments français en Europe pour retrouver leurs traces dans les journaux britanniques. Le retour du *Naturaliste*, tout d'abord, offre aux chroniqueurs une nouvelle occasion de marquer des points pour l'Angleterre en soulignant la générosité de la nation envers ses ennemis. D'après ce que rapportent les journaux, l'ordre donné par l'Amirauté de relâcher *Le Naturaliste*, qui avait été capturé lors de son retour dans les eaux de la Manche, doit servir à « montrer aux Français que les Anglais ne portent pas la guerre aux sciences »[16]. Quant au *Géographe*, son arrivée dans le port de « L'Orient » est dûment notée, ainsi que la mort de l'homme qui l'avait commandé, mais ces deux faits divers sont surtout le prétexte pour une description de l'état florissant de l'Île-de-France et de l'île de la Réunion sous la gestion du général Decaen[17]. On soupçonne là encore des considérations d'ordre plus politique que scientifique.

Les journaux britanniques jouent donc bien leur rôle. Ils avertissent le public de ce nouveau voyage de découvertes organisé par les Français, dont l'importance pour la géographie et pour les sciences plus généralement est soulignée. Ils tiennent leurs lecteurs au courant de tous les préparatifs et leur permettent ensuite, dans la mesure du possible, de suivre les traces de Baudin aux Terres australes, et ils saisissent toutes les occasions qui se présentent pour pimenter leurs rapports d'une bonne dose de combativité à l'égard de leurs vieux rivaux français. Après le retour du *Géographe* et du *Naturaliste*, en revanche, l'expédition n'est plus guère mentionnée, exception faite, bien entendu, du scandale provoqué par la publication du *Voyage* de Péron et la nomenclature française donnée aux découvertes faites par Flinders sur la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, scandale qui a engendré plusieurs comptes rendus

---

(*Bell's Weekly Messenger*, n° 271, 28 juin 1801 ; *The Caledonian Mercury*, n° 12449, 29 juin 1801 ; *The Hull Packet*, n° 755, 30 juin 1801) ; le départ de l'expédition au mois de juillet (*The Ipswich Journal*, n° 3573, 22 août 1801) ; son arrivée à Madère (*Bell's Weekly Messenger*, n° 285, 27 sept. 1801) ; et, comme nous le verrons plus loin, tous les succès du voyage ainsi que tous les malheurs que Flinders devait essuyer.

[15] « *Letters have been recently received in Paris from the vessels which sailed under Captain Baudin on a voyage of discovery. On the 19th of May last, the* Naturaliste*, commanded by Capt. Hamelin, arrived at Port Jackson, in New Holland, having been separated from the* Géographe*, in tempestuous weather. It appears, however, that the latter was soon after fallen in with, at the southern extremity of New Holland, by the* Investigator *British man of war. She was then proceeding to join her consort at the appointed rendezvous, without having sustained any damage* » (*The Morning Chronicle*, n° 10472, 11 déc. 1802).

[16] « *An order has been given by the Admiralty for the release of the* Naturaliste*, captured on her return home from a voyage of discovery. This proceeding will shew the French, that the English do not carry on war with the Sciences* » (*The Ipswich Journal*, n° 3667, 4 juin 1803) ; voir aussi *The Hull Packet*, n° 856, 7 juin 1803.

[17] Voir, par exemple, *Lloyd's Evening Post*, n° 7274, 13 avr. 1804. La mort de Baudin est également signalée dans la *Sydney Gazette*, mais de façon un tant soit peu cavalière : « *We learn from the news brought by the* Rose *from the Isle of France […] that Commodore Baudin, who visited this Colony in the* Geographe *when on Discovery, had paid the debt of nature !* » (29 janv. 1804, vol. I, n° 48).

indignés et belliqueux dans les colonnes des journaux britanniques[18]. Les résultats scientifiques de l'expédition, par exemple, ne retiennent pas vraiment l'attention. Pour les journaux, le voyage aux Terres australes semble constituer simplement un événement – un événement important, sans doute, et qui méritait l'attention, d'autant plus qu'il permettait aux Anglais de se peindre comme les généreux et honorables amis de la science – mais qui n'est finalement qu'un « épisode » de plus dans l'histoire de l'exploration maritime : on ne s'attarde guère ni sur ses résultats ni sur ses implications.

Dans les coulisses du pouvoir, en revanche, on suivait Baudin et ses compagnons d'un œil bien autrement jaloux. Celui qui, en Angleterre, s'intéressait plus particulièrement à cette nouvelle expédition entreprise par les Français, était le célèbre président de la Royal Society et ancien compagnon de Cook, Sir Joseph Banks, à qui Jussieu avait écrit en mai 1800 pour demander son soutien dans la délicate affaire des passeports[19]. Dans la volumineuse correspondance entre Banks et le gouverneur de la colonie anglaise à la Nouvelle-Galles du Sud, il est souvent question de Baudin et de ses deux navires. En fait, comme nous allons le voir, tous les correspondants de Banks au Port Jackson semblent avoir bien compris le désir ardent du grand homme d'être tenu au courant des opérations des Français aux Terres australes.

L'Amirauté, elle aussi, sera bien informée de tous les mouvements des Français, non seulement par l'intermédiaire de Banks, qui était en contact permanent avec les autorités de Whitehall, mais aussi grâce à toutes les dépêches envoyées par le gouverneur Philip Gidley King ainsi que par plusieurs autres membres de la colonie. Ce que révèle cette correspondance, c'est que l'expédition Baudin a suscité non seulement

---

[18] Deux comptes rendus anonymes, mais que l'on s'accorde à attribuer à Sir John Barrow, ont paru dans la *Quarterly Review*, l'un en août 1810 (vol. 4, n° 7, pp. 42-60), après la publication du premier tome du *Voyage de découvertes aux Terres australes*, et l'autre en avril 1817 (vol. 17, n° 33, pp. 229-248), après la publication en France du deuxième tome du *Voyage*. Dans son journal privé, en février 1811, Flinders indique qu'un certain John Weyland l'a consulté pour un compte rendu du *Voyage* de Péron qu'il préparait aussi pour la publication (*Matthew Flinders Private Journal*, éd. par Anthony J. Brown and Gillian Dooley, Adélaïde, Friends of the State Library of South Australia, 2005, pp. 345-346). Il est pertinent de noter ici que, dans le même numéro de la *Quarterly Review* où figure le premier compte rendu du *Voyage* de Péron, se trouve un essai qui a fait date dans l'histoire de la revue (pp. 207-271). Il s'agit d'un compte rendu de la biographie politique de William Pitt qui venait d'être publiée par John Gifford. Plus qu'un simple compte rendu, cet essai de plus de soixante pages présente avec clarté la position du parti libéral-conservateur de Canning (à tel point que certains n'ont pas hésité à attribuer ce texte à Canning lui-même). L'éditeur de la revue a appelé cet article « notre manifeste ». Ce texte a en tout cas sauvé la revue de la ruine en faisant augmenter de façon spectaculaire le nombre de souscripteurs. Nombreux, donc, étaient ceux qui avaient accès non seulement à cet essai politique, mais aussi au compte rendu du *Voyage* de Péron. Sur cet intéressant phénomène, consulter le site suivant : http://www.rc.umd.edu/reference/qr/index/07.html (paragraphe numéroté 114).

[19] Voir John Gascoigne, *Science in the Service of Empire. Joseph Banks, the British State and the Uses of Science in the Age of Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 159.

une vigilance active de la part des Anglais, mais aussi beaucoup d'interrogations concernant les intentions des Français.

Cela nous amène tout naturellement à examiner l'impact que le voyage de Baudin a pu avoir sur la politique anglaise par rapport aux Terres australes. Trois aspects du voyage étaient susceptibles d'inquiéter les Anglais : la collection scientifique et les avantages intellectuels et économiques que les savants français pourraient en tirer ; la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Hollande et de la Terre de Diémen, ainsi que le prestige dont la France jouirait en faisant de nouvelles découvertes géographiques ; et enfin les implications de ces explorations géographiques pour les éventuels projets de colonisation du gouvernement français dans cette partie du globe. Examinons donc sous ces trois rubriques la réaction des Anglais face à l'expédition de Baudin.

On pourrait s'attendre à ce que Banks, qui avait lui-même herborisé dans les environs de Botany Bay et à qui s'adressaient tous ceux qui prenaient la mer dans le but de faire avancer les connaissances des Européens sur le monde naturel et ses habitants, prêterait une attention toute particulière au travail scientifique entrepris par les savants de Baudin à la Nouvelle-Hollande. Et pourtant, comme Nicole Starbuck l'a démontré dans sa récente étude sur l'attitude de Banks à l'égard de l'expédition de Baudin, le président de la Royal Society s'intéressait bien davantage aux questions politiques soulevées par ce voyage qu'à son travail scientifique[20]. Cette attitude est d'autant plus surprenante que Banks, tout en prônant publiquement les bénéfices pour l'humanité de « l'exploration internationale », s'était toujours montré beaucoup plus ambivalent à l'égard du travail botanique qu'entreprenaient tous ceux qui partaient vers des pays lointains et inconnus[21]. La botanique lui tenait à cœur, et il était particulièrement bien placé pour savoir quels bénéfices les nations pouvaient tirer des plantes collectées lors de ces voyages et naturalisées ensuite en Europe.

Sa correspondance révèle, cependant, que Banks, tout en sachant que Baudin avait à bord de ses deux vaisseaux un nombre peu commun de savants, restait plutôt sceptique par rapport aux ambitions scientifiques de l'expédition. Et la lettre que lui adresse le botaniste de Flinders, Robert Brown, le 30 mai 1802, n'est pas faite pour troubler son scepticisme. Brown y apprend à Sir Joseph que la plupart des savants étaient restés à l'Île-de-France, ou bien étaient morts depuis, et que l'expédition ne comptait plus qu'un botaniste, deux minéralogistes et un zoologiste, lequel jouait aussi le rôle d'anthropologue. Les trois artistes avaient eux aussi abandonné l'expédition, ajoute-t-il, bien que Baudin eût réussi à trouver deux peintres pour les remplacer. Il dit du bien du botaniste, « Mr. Lechnault », qui, quoique jeune, était

---

[20] N. Starbuck, « Sir Joseph Banks and the Baudin Expedition : Exploring the Politics of the Republic of Letters », dans Gemma Betros (éd.), *History and Civilisation : Papers from the George Rudé Seminar*, vol. 3, 2009, pp. 56-68.

[21] Comme le souligne J. Gascoigne : « *While Banks in public utterances portrayed international exploration as an activity of such obvious benefit to all humanity as to warrant the support of all nations, he was in his actual practice rather ambivalent about the closely related pursuit of the collection of plants throughout the globe. Botanical collecting and the utilisation of its economic benefits were activities so much at the epicentre of Banks's activities that the claims of the Republic of Letters, though generally strong, did not always outweigh Banks's estimation of what was essential to British interests* » (*op. cit.*, p. 162).

un élève de Jussieu et semblait être un fin observateur. Mais ce même Leschenault lui avait indiqué qu'il n'avait pas trouvé plus de 200 espèces de plantes à la Terre de Diémen et encore moins sur la côte ouest de la Nouvelle-Hollande[22]. Il n'y avait pas là de quoi inquiéter Banks. Le seul aspect du travail scientifique des savants de Baudin qui pique sa curiosité, ce sont les expériences faites par un des minéralogistes sur des pierres ferrugineuses qui se trouvaient en abondance dans les environs du Port Jackson[23]. Aucun signe de jalousie n'est donc évident chez Banks, comme le confirment les remarques dédaigneuses insérées dans ses lettres à Flinders et à Robert Brown. D'après ce qu'il a pu apprendre, dit-il au botaniste, il est peu probable que les Français s'avèrent être pour l'équipe de l'*Investigator* des rivaux redoutables, car « ils semblent avoir trop peur de la terre »[24]. C'est un message qu'il réitère deux jours plus tard dans une lettre à Flinders, citant la publication d'une lettre du jardinier Anselme Riedlé. L'impression donnée par cette lettre, s'ajoutant aux autres observations de Banks, a amené celui-ci à conclure que les Anglais n'avaient rien à craindre du travail des savants de Baudin dans le domaine de l'histoire naturelle.

En revanche, les découvertes géographiques que les Français étaient susceptibles de faire à la Nouvelle-Hollande préoccupaient beaucoup Banks ainsi que tous ceux qui, à Londres comme au Port Jackson, s'intéressaient de près aux Terres australes. Car il restait beaucoup de mystères à percer. À l'époque où Baudin tentait d'intéresser les autorités à son expédition, le détroit de Bass venait d'être découvert (1798), mais toute la côte sud entre l'archipel de Nuyts et le Port Western était encore totalement inconnue. L'exploration de cette côte permettrait de résoudre une fois pour toutes la question de l'existence d'un détroit séparant la Nouvelle-Hollande à l'ouest et la

---

[22] « *Before finishing my letter I shall endeavour to procure a list of their astronomers, naturalists, painters, &c., of which they carried from France an uncommon number; but the greater, and perhaps the better part, they left behind at the Isle de France, or have since lost by death. The only botanist now remaining with the expedition is Mr. Lechnault, a pupil of Jussieu. He is a young man, and, as far as I could judge from my very short acquaintance with him, an acute observer. There are still two mineralogists and one zoologist, who is also anthropologist. All their painters (for they had originally three) left them at the Isle of France ; two have since been appointed (by C. Baudin) who were before either assistants or employ'd in some other capacity in the expedition. In Van Dieman's Land, Mr. Lechnault inform'd me, he had not found more than 200 species of plants. On the west coast they do not appear to have collected very much; however, on this subject my information was not distinct. A small collection of plants made at Shark's Bay I saw. They differ'd but little from those of King George's Sound* » (R. Brown, *Lettre à J. Banks,* dans Frank Murcott Bladen (éd.), *Historical Records of New South Wales* (*HRNSW*), Sydney, Charles Potter (Govt. Printer), 1892-1901, vol. IV, pp. 778-779).

[23] « *I do not know what the French mineralogist means by a substance fit for the glazing of china which may be got from your ferruginous stones. Be so good, therefore, as to send me some of these stones that I may procure an analysis of them* » (J. Banks, *Lettre à P. G. King*, 8 avr. 1803, *HRNSW*, vol. V, p. 836).

[24] « *Many thanks for your news respecting the French discovery Ships. They do not, by what I have been able to learn, appear likely to prove formidable rivals to you as Investigators. They seem too much afraid of the Land* » (J. Banks, *Lettre à R. Brown*, 8 avr. 1803, dans Neil Chambers (éd.), *The Letters of Sir Joseph Banks : A Selection, 1768-1820*, Londres, Imperial College Press, 2000, p. 245).

Nouvelle-Galles du Sud à l'est, question qui préoccupait les esprits en Europe comme au Port Jackson où, d'après les dépêches de King, on en parlait constamment. Enfin, de vastes sections des côtes ouest, nord-ouest et nord restaient à fixer sur les cartes.

Il serait cependant injuste et inexact de dire que les Anglais avaient négligé l'exploration des Terres australes depuis l'établissement de leur colonie en 1788 et que seule la décision prise par les Français d'envoyer des hommes faire des recherches dans la région les a poussés à l'action. Injuste, parce que, pendant les premières années de la colonie, le défrichement des terres et l'établissement d'une agriculture capable de subvenir aux besoins de la population étaient naturellement la première des priorités. À cela il faudrait ajouter le manque de ressources en matière de navigation, les quelques navires opérant dans la colonie étant consacrés à l'approvisionnement ou à faire la navette entre Sydney et l'île Norfolk. Inexact, ensuite, parce que les gouverneurs successifs – Arthur Phillip, John Hunter et ensuite King – avaient tous cherché à étendre leurs connaissances du pays, dans la mesure du possible. Plusieurs reconnaissances importantes avaient été faites sur la côte est, par exemple, au nord et au sud du Port Jackson. Vers l'intérieur, les Montagnes bleues représentaient encore un obstacle infranchissable, mais ce n'était pas faute d'efforts. Enfin la découverte du détroit de Bass et la circumnavigation de la Terre de Diémen par Bass et Flinders en 1798 avaient permis de résoudre une importante énigme géographique.

Restait la côte sud (ou sud-ouest) de la Nouvelle-Hollande. Mais ici encore, les Anglais n'ont pas attendu l'expédition française pour préparer leur propre exploration de cette partie du continent. En 1799, ils avaient fait construire à Deptford un navire – le *Lady Nelson* – destiné précisément à la reconnaissance des côtes et des estuaires de la Nouvelle-Hollande, travail qui devait être facilité par ses trois quilles amovibles, une invention du capitaine John Schanck. Vers la fin du mois de février 1800, c'est-à-dire un mois avant que Bonaparte ne reçoive Baudin et la délégation de l'Institut pour discuter d'un voyage aux Terres australes, James Grant, que Banks avait fait nommer capitaine du *Lady Nelson*, a reçu du duc de Portland ses ordres pour le voyage à Sydney, ainsi que des instructions à l'intention du gouverneur Hunter précisant quel emploi il devait faire de ce navire dans la colonie. La reconnaissance de la côte sud ou sud-ouest est clairement indiquée dans ces instructions comme étant la tâche la plus urgente, dans le but d'ouvrir la voie à la pêche à la baleine et de rendre plus sûr, et plus rapide, le passage du détroit de Bass[25]. L'exploration des îles de ce même détroit de Bass est également signalée comme digne d'attention. Bref, les Anglais avaient déjà pris

[25] « *You will receive this by the sloop, the* Lady Nelson*, which has been constructed and fitted out for the purpose of prosecuting the discovery and survey of the unknown parts of the coast of New Holland, and of ascertaining, as far as practicable, the hydrography of that part of the globe. […] The survey of the southern or south-western coast of the country appears to be of the most immediate importance. The probable benefits of the whale fishery, and the shortening the passage through the straits which are discovered to exist between the main and the group of islands known at present by the name of Van Diemen's Land, would be of high importance. The group of islands themselves affording (as one of them is known to do) an excellent harbour, is worthy of particular attention* » (duc DE PORTLAND, *Dépêche au gouverneur J. Hunter*, *HRNSW*, vol. IV, pp. 57-58).

leurs dispositions pour l'exploration de la côte « inconnue » lorsqu'ils ont appris que les Français avaient décidé d'envoyer deux vaisseaux à la Nouvelle-Hollande [26].

King – qui était rentré en Angleterre, mais qui repartait pour Botany Bay en août 1799, afin de prendre la relève comme gouverneur – était parfaitement bien informé de ces projets. Dès l'arrivée dans la colonie du *Lady Nelson*, en décembre 1800, King a pris les dispositions nécessaires pour envoyer Grant reconnaître la côte sud de la Nouvelle-Hollande (mars-mai 1801) [27]. Peu satisfait des résultats de cette reconnaissance, il a renvoyé le *Lady Nelson* vers les mêmes côtes en novembre 1801, cette fois sous le commandement de John Murray. De toute évidence, la géographie de cette région préoccupait les Anglais. Mais la décision d'explorer ces côtes a été prise indépendamment, semble-t-il, des intentions des Français. Bien entendu, il n'est pas du tout exclu que King ait été informé de l'expédition de Baudin, soit officiellement soit à travers les journaux, à l'époque où il a envoyé le *Lady Nelson* vers la côte sud de la Nouvelle-Hollande. Mais en tout cas il n'en fait pas mention dans sa correspondance. Tout porte à croire qu'en persistant dans ses efforts pour reconnaître la côte sud, King ne faisait qu'obéir aux ordres de l'Amirauté, sa principale motivation étant d'éclaircir cette question d'un éventuel détroit nord-sud, car il n'ignorait pas qu'au-delà de son intérêt géographique, une telle découverte pouvait avoir des conséquences politiques.

Ce que King ne savait pas, en revanche, c'est que Banks, entre-temps, avait fait approuver une nouvelle expédition anglaise vers ces mêmes côtes, dont le commandement avait été confié à Flinders. Cette décision des autorités soulève deux questions. Tout d'abord, on peut se demander pourquoi le gouvernement a approuvé ce voyage alors que l'amirauté avait déjà envoyé le *Lady Nelson* aux Terres australes dans le but, justement, de travailler à la reconnaissance des côtes, comme King ne manque pas de le faire remarquer, d'ailleurs. Et deuxièmement, étant donné cette circonstance, doit-on conclure que la décision d'envoyer Flinders aux Terres australes a été directement inspirée par l'inquiétude des Anglais face à l'expédition Baudin, comme on le suppose communément ? La réponse à cette question doit être nuancée. Ce qu'il faut souligner, premièrement, c'est que l'idée du voyage de Flinders vient de Flinders lui-même, et ce, dans l'ignorance du fait que les Français avaient déjà pris les devants. Le jeune navigateur anglais avait quitté Botany Bay en mars 1800 pour retourner en Angleterre, où il est arrivé vers la fin du mois d'août. Là, on lui a appris que le *Lady Nelson* avait été envoyé dans la colonie dans le but de reconnaître les côtes de la Nouvelle-Hollande, et en particulier la côte « inconnue ». Flinders, toutefois, dans une lettre à Banks, s'est hasardé à suggérer qu'un seul vaisseau ne suffirait pas à une tâche aussi difficile et qui, à son avis, exigeait deux bâtiments. Présentant son plan pour la circumnavigation de la Nouvelle-Hollande, il a ajouté que, dans le cas où ce

---

[26] Miriam Estensen a décrit l'intérêt pour l'exploration des Terres australes de la part des autorités anglaises comme « *persistent though limited* », ce qui semble bien résumer la situation (M. Estensen, *The Life of Matthew Flinders*, Crows Nest, Allen & Unwin, 2002, p. 110).

[27] En se rendant à Sydney, Grant était déjà passé par le détroit de Bass et avait fait une première mais assez sommaire reconnaissance d'une partie de la côte « inconnue » (celle qui correspond à peu près à la côte sud de l'état actuel du Victoria).

plan serait accepté, et si Sa Majesté souhaitait lui en confier la responsabilité, il s'en acquitterait avec tout le zèle possible[28].

Il est donc clair que le projet d'un voyage de circumnavigation de la Nouvelle-Hollande a eu son origine dans l'ambition personnelle de Flinders. Ce projet aurait-il reçu le soutien enthousiaste de Banks et l'approbation de l'amirauté si l'expédition de Baudin n'avait pas été portée à leur attention ? On ne saurait le dire. Ce qui semble fort plausible, en revanche, c'est que la réponse des autorités à cette proposition de la part de Flinders n'aurait pas été aussi rapide et efficace, si les Français n'étaient pas déjà partis pour la Nouvelle-Hollande. Car tout va très vite. Banks, qui était à la campagne lorsque Flinders lui avait envoyé sa lettre du 6 septembre, écrit au jeune homme dès son retour à Londres pour l'inviter à passer le voir dans sa maison de Soho Square. L'invitation est datée du 16 novembre[29]. Cinq jours plus tard, l'Amirauté avait choisi un bâtiment pour le voyage et ordonné sa remise en état. Il n'est pas difficile d'imaginer non plus qu'au cours de ce premier entretien avec Flinders, Banks lui aurait appris l'existence d'une expédition concurrente. Le voyage des Français et l'avance qu'ils avaient prise sur l'*Investigator* deviennent en tout cas un des thèmes de la correspondance entre Flinders et Banks dans les mois qui suivent, ainsi que dans la correspondance entre Banks et l'Amirauté[30]. Tout cela porte à croire que l'expédition de Baudin a provoqué une certaine inquiétude de la part des Anglais et que cette inquiétude a joué un rôle important en hâtant l'organisation du voyage de Flinders.

L'honneur qui s'attachait aux découvertes scientifiques et géographiques que ces expéditions pouvaient faire aux Terres australes n'était pas le seul enjeu pour les Anglais, loin s'en faut. Car ils redoutaient aussi, et surtout, de se voir disputer leur

---

[28] « *If his Majesty should be so far desirous to have the discovery of New Holland completed […] and the late discoveries in that country should so far meet approbation as to induce the execution of it to be committed to me, I should enter upon it with that zeal which I hope has hitherto characterized my service* » (cité dans M. Estensen, *op. cit*., p. 110).

[29] J. Banks, *Lettre à M. Flinders*, 16 nov. 1800 (Greenwich, National Maritime Museum, Flinders Papers, 60/017).

[30] Voir, par exemple, cette lettre de Flinders à Banks : « *The advanced state of the season makes me excessively anxious to be off. I fear that a little longer delay will lose us a summer and lengthen our voyage at least 6 months ; besides that, the French are gaining time upon us* » (M. Flinders, *Lettre à J. Banks*, 3 juin 1801, hrnsw, vol. iv, p. 381). Dans une lettre qu'il envoie à Lord Spencer en décembre 1800, Banks se montre très soucieux de devancer Baudin sur la côte sud de la Nouvelle Hollande : « *If this Political manoeuvre takes place* [la visite supposée de Baudin à l'Île-de-France et à l'île Bourbon]*, he will probably stay two months at least in these Isles, & if he, who has Two vessels with him, is a Fortnight longer in his Passage than the Investigator that goes alone, our vessel will arrive on the Coast of New Holland as soon as Mr. Baudin, if she Sails in January. But it is probable that Mr. Baudin will not attempt the Coast till October at the Soonest, when the monsoon will be favorable for discovery on the northern, & when it will be summer on the Southern Parts of this vast mass of Land. Having premised thus much for the Probability of the* Investigator *reaching her Destination before the French reach theirs, I shall proceed to Point out what appears to me the Best Rout for her to take in her outward bound passage* » (J. Banks, *Lettre à George John Spencer,* déc. 1800, dans N. Chambers (éd.), *op. cit.*, p. 219).

présence dans cette partie du globe. Examinons donc, pour terminer, l'influence que le voyage de Baudin a pu avoir sur la politique du cabinet de Londres concernant Botany Bay et le développement des établissements anglais aux Terres australes.

Il convient de rappeler, tout d'abord, que la décision d'envoyer des convicts à Botany Bay n'avait pas fait l'unanimité en Angleterre. En effet, plusieurs représentants de la classe politique, de l'Église, du monde scientifique et intellectuel s'étaient opposés publiquement à cette décision. Pour certains, la transportation des convicts ainsi que l'implantation et le maintien d'une colonie pénitentiaire aussi loin de la métropole auraient des conséquences économiques désastreuses pour le pays. D'autres s'inquiétaient de voir s'établir dans cet endroit stratégique un nid de voleurs susceptibles de nuire aux intérêts de la nation. Et pour beaucoup, enfin, la transportation de tous ces criminels constituait en réalité une peine d'exil permanent, ce qui soulevait de sérieuses objections d'ordre moral. Ceux qui s'opposaient à la colonie avaient à combattre, pourtant, un problème pratique de taille – la surpopulation carcérale en Angleterre – et des adversaires haut placés et résolus – Banks, par exemple, ou encore King et ses interlocuteurs à Whitehall – qui tenaient beaucoup à ce que la colonie soit non seulement maintenue mais développée. Les explorations des Français dans ces parages auraient sans aucun doute apporté de l'eau au moulin des partisans de Botany Bay.

Peut-on dire, alors, que la crainte de voir les Français s'installer dans la région dans le sillage de l'expédition Baudin a joué un rôle dans la décision de développer la colonie en formant de nouveaux établissements ? Pas tout à fait, car King avait déjà signalé ses intentions à cet égard, bien avant l'arrivée des Français au Port Jackson. La découverte du Port Western par Bass et la confirmation de l'existence d'un détroit séparant la Terre de Diémen du continent avaient incité King à écrire au duc de Portland le 8 juillet 1801 pour proposer l'idée d'un nouvel établissement, au Port Western, justement. Il cite comme raison la situation avantageuse de ce port, qui n'était pas trop éloigné du Port Jackson et qui pouvait servir de refuge pour les vaisseaux traversant le détroit en cas de vents contraires, par exemple. Il évoque aussi la possibilité d'exploiter la chasse aux phoques. Aucune mention n'est faite du voyage de Baudin ou des explorations qu'il pouvait faire dans la région. L'idée d'un nouvel établissement dans le détroit de Bass germait donc depuis un certain temps, la principale motivation étant d'ordre pratique et économique.

La découverte du Port Phillip et de l'île King poussera le gouverneur à écrire de nouveau au duc de Portland l'année suivante pour proposer ce nouveau port comme le site le plus convenable pour un établissement, d'après les rapports favorables qu'il en avait reçus de Murray et de Flinders. Encore une fois, King cite les avantages pratiques du Port Phillip : sa relative proximité avec le Port Jackson, le besoin de répartir les convicts, le climat qui semblait propice à la culture du blé, et ainsi de suite. Mais pour la première fois, la présence de l'expédition française dans ces eaux devient un facteur. King indique qu'il est d'autant plus désireux de former ce nouvel établissement que les Français cherchent à son avis un endroit convenable pour une colonie sur la côte nord-ouest du détroit de Bass, car il ne peut s'empêcher de croire

que c'est là leur véritable but[31]. Cette lettre est datée du 21 mai 1802, c'est-à-dire trois jours après le premier départ de Sydney du *Naturaliste*.

Désormais, les suppositions de King concernant les objectifs politiques de l'expédition Baudin deviennent un motif dans sa correspondance avec les autorités en Angleterre. Le 9 novembre 1802, il écrit à Lord Hobart une lettre dans laquelle il explique son scepticisme à l'égard des objectifs scientifiques de l'expédition française. La collection amassée par les Français dans toutes les branches de l'histoire naturelle est très impressionnante, dit-il, mais leurs recherches géographiques l'amènent à conclure qu'ils cherchent un site convenable pour un établissement qui rivaliserait avec celui du Port Jackson, soit sur la côte ouest ou nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, soit dans le canal d'Entrecasteaux. Il réitère son désir d'étendre les établissements anglais au Port Phillip ou dans le sud-est de la Terre de Diémen, sinon dans les deux endroits [32]. La réponse de Hobart ne se fera pas attendre : le 14 février 1803, il écrit à King pour approuver le projet d'un établissement dans le détroit de Bass, non seulement parce que le Port Phillip offre bien des avantages pratiques, mais aussi parce qu'il est évident, dit-il, que l'attention d'autres puissances européennes a été attirée vers cette partie du monde et que l'installation sur cette section de la côte d'un

---

[31] « *From the account given by Acting-Lieut't Murray and Captain Flinders, the goodness of the soil and natural advantages of Port Phillip, in Basses Straits, I beg leave to suggest the propriety of a settlement being made at that place, as much for the purpose of separating the numbers that will be sent here when peace is made, as to make an establishment in a place so connected with this settlement ; nor can there be a doubt, from the accounts I have received from those officers, of its being a much more eligible climate for raising wheat than this. […] I am more solicitous respecting forming this settlement, from the probability of the French having it in contemplation to make a settlement on the N.W. coast (of straits), which I cannot help thinking is a principal object of their researches* » (P. G. King, *Lettre au duc de Portland*, 21 mai 1802, *HRNSW*, vol. IV, p. 766).

[32] « *Notwithstanding the very great collection he has made in every branch of Natural History, yet I am inclined to think from his Geographical pursuits that collecting alone is not the principal object of his Mission, as it has very forcibly struck me that they have an intention of looking for a place proper to make a similar Establishment to this, on the W. or N.W. Coast, it has also occurred to me, that they may have some intention of laying claim to Van Dieman's Land, now it is known to be insulated from New Holland ; my only reason for this supposition is the length of time, and the very accurate and extensive Survey he has taken of what is called by us « Storm Bay Passage » and by the French « Le Canal D'Entrecasteaux » to whom they attribute the discovery of that passage – How far either or both these conjectures may be probable I cannot say but I judge it necessary to communicate my thoughts thereon and to request Instructions for my Conduct in case the latter conjecture should be verified. I have already stated my ideas respecting the policy of forming a settlement at Port Phillip, in Basses straits, and in Storm Bay Passage, or Derwent River, on the East side of Van Dieman's Land, reflection this subject confirms me in the necessity of forming settlements at one or both those places, unfortunately I have no person I can at present name to such a situation – Should one offer equal to that charge I shall take it upon me to settle One or both those places for the reasons stated in my former letter on that Subject* » (P. G. King, *Lettre à Robert Hobart*, 9 nov. 1802, dans Frederick Watson (éd.), *Historical Records of Australia*, Series I, Sydney, Government Printer, 1914-1925, vol. III, pp. 698-699).

établissement étranger représenterait une menace pour la sécurité du Port Jackson [33]. Enfin, la fameuse lettre que le gouverneur de la colonie envoie à Baudin, lors de la visite de celui-ci à l'île King, dans laquelle il demande des explications concernant les rumeurs qu'on vient de lui rapporter sur les projets d'établissement des Français à la Terre de Diémen, est le signe d'une fébrilité grandissante de la part des Anglais à l'égard de leurs rivaux.

Il faut néanmoins souligner que, dans ce cas comme dans celui de la reconnaissance de la côte sud et de l'organisation de l'expédition de Flinders, les explorations des Français aux Terres australes n'ont pas véritablement infléchi la politique des Anglais dans la région. Certes, tous les mouvements des Français, nous l'avons vu, ont été surveillés de près par le public comme par le gouvernement, en Angleterre comme au Port Jackson. Mais les autorités avaient déjà identifié l'importance économique et stratégique d'une meilleure connaissance de la région comme de l'implantation de nouveaux établissements sur ces côtes, et des dispositions avaient déjà été prises pour réaliser ces projets d'exploration et de colonisation. Ce qui paraît bien clair, toutefois, c'est que l'expédition Baudin a servi à aiguiser le regard des Anglais et à donner à leurs opérations aux Terres australes bien plus d'urgence. Subodorant des intentions stratégiques de la part du gouvernement consulaire, les autorités anglaises se sont persuadées que tout l'appareil scientifique déployé pour le voyage aux Terres australes n'était qu'un leurre destiné à tromper leurs soupçons. Malgré ses nobles objectifs scientifiques, l'expédition menée par Baudin a donc fini par affermir l'Angleterre dans sa résolution de protéger et d'étendre ses établissements. Ainsi, tout en ajoutant de façon significative aux connaissances des Européens sur cette partie du globe, les Français ont contribué à l'accélération du processus qui allait les en exclure.

---

[33] « *The accounts you have transmitted of the importance of the harbour on the southern coast of New South Wales, in Bass's Streights, to which you have given the name of Port Philip, and your presentation of the excellence of the climate and promising appearance of the country on that coast, and also of the advantageous situation of the island called King's Island, have induced me to consider, with great attention, the expediency of forming from the country, a settlement in that quarter, subordinate and dependent upon the Government of New South Wales. It seems to be fully ascertained by the vessels that have already passed those streights that the sea abounds with the seal and the sea elephant, and the attempts that have already been made to fish there have been sufficiently successful to afford encouragement to prosecute that pursuit. It is also evident that the attention of other European powers has been drawn to that quarter of the world, and it need scarcely be observed that the establishment of any foreign power on that part of the coast might, in the event of hostilities, greatly interrupt the communication with Port Jackson, and materially endanger the tranquility and security of our possessions there* » (R. Hobart, *Lettre à P. G. King*, 14 fév. 1803, *HRNSW*, vol. v, p. 833).

QUATRIÈME PARTIE

L'expédition aux Terres australes
Naturalistes et sciences naturelles

En marge de l'expédition vers les Terres australes Un portrait du botaniste André Michaux

Régis Pluchet

« Le seul que je regrette, c'est André Michaux », écrit Nicolas Baudin à Antoine-Laurent de Jussieu en lui annonçant la défection d'une partie substantielle de l'équipage et des scientifiques à l'Île-de-France [1]. Quoique réputé parmi les botanistes, Michaux reste méconnu, et ce dernier épisode de sa vie l'est plus encore.

D'abord laboureur, à la tête de l'une des fermes incluses dans le domaine du château de Versailles, c'est à 33 ans, en 1779, qu'il obtient « un brevet de correspondant avec le Sr Thouin, jardinier en chef du Jardin royal des plantes » [2].

De 1782 à 1785, un voyage en Syrie, en Mésopotamie et en Perse le fait reconnaître comme un naturaliste accompli et intrépide. Deux mois après son retour, il est envoyé aux États-Unis. Il y passe onze ans, ouvrant deux jardins, l'un à New York, l'autre à Charleston, sa base, d'où il envoie 75 000 plants d'arbres et d'arbustes et une centaine de caisses de graines qu'il récolte au cours de ses voyages et dont il essaie au préalable la culture dans ses pépinières. Depuis les neiges du grand nord canadien, jusqu'au cap Canaveral en Floride au sud, de l'Atlantique à l'est jusqu'au Mississippi à l'ouest, guidé par des Indiens, il explore des contrées à peine connues, avec le souci d'observer l'évolution de la végétation sous toutes les latitudes et longitudes. Il rentre en France à la fin de 1796, après avoir failli périr dans un naufrage aux Pays-Bas. Descripteur,

---

[1] N. Baudin, *Lettre à Jussieu,* 4 floréal an ix [24 avr. 1801] (Paris, Archives du Muséum national d'histoire naturelle (mnhn), Ms 2082).

[2] *Brevet accordé à A. Michaux* (Paris, Archives nationales de France (anf), Fonds Muséum, AJ/15/510, dossier 369, f° 117).

collecteur, acclimateur hors pair, ses travaux font référence. Il prend place à l'Institut et à la Société d'agriculture et prépare des livres sur la flore américaine [3].

En juillet 1798, lorsque Baudin propose une expédition vers les Terres australes, Michaux est aussitôt pressenti. Au printemps 1800, quand le premier consul décide de financer le projet, Michaux est en correspondance avec son frère Lucien Bonaparte, nouveau ministre de l'Intérieur, pour lui rappeler qu'il n'a pas été payé depuis dix ans et que, malgré les promesses des précédents ministres, il n'a reçu que de maigres subsides. Jusqu'à son départ, il négocie ferme [4]. Il n'obtient que six mille francs d'indemnité. En compensation, le ministre lui fait cadeau des douze volumes d'une précieuse flore : le *Hortus indicus malabaricus* de Hendrik van Rheede [5].

Simultanément, il pose des conditions pour sa participation à l'expédition. Il veut être débarqué, après la Nouvelle-Hollande, à l'Île-de-France, en Cochinchine ou aux Philippines, puis passer au Chili et au Pérou, d'où il gagnera les États-Unis. Il présente un vaste plan d'enquête pour ce voyage : géographie, hydrologie, minéralogie, zoologie, entomologie, botanique et études des populations, etc. [6]. On y retrouve les préoccupations de la Société des observateurs de l'homme dont il est correspondant. Il demande aussi à emmener un jardinier de son choix, qui restera sous ses ordres. C'est le seul document de sa main où il fait ainsi allusion à Merlot, un ancien esclave africain âgé de 14 ans, qu'il a acheté aux États-Unis et qu'il formait à collecter des plantes et des graines, à réaliser des herbiers et à empailler des animaux, afin de l'envoyer ensuite, en Afrique, explorer son pays d'origine [7].

Son plan accepté, les ministères concernés se mettent en quête des passeports nécessaires pour les pays envisagés. Jussieu écrit de son côté à son ami le botaniste Jan Hendrik van Swinden, devenu l'un des directeurs de la République batave, nouveau nom des Pays-Bas, depuis qu'ils sont dans l'orbite de la France. Van Swinden s'empresse de lui envoyer les papiers demandés pour Michaux [8].

Début septembre, il expose au Cabinet des antiques que dirige Louis-Aubin Millin [9] une pièce archéologique qu'il a découverte, lors de son premier voyage, non loin de Bagdad [10]. Cette pierre en marbre couverte d'inscriptions et de figures

---

[3] R. Pluchet, « André Michaux, le laboureur explorateur », *Hommes et plantes*, hiver 2005, vol. 52.

[4] Ainsi qu'en atteste la correspondance de A. Michaux (Paris, anf, F10-392, dossier 2 et AJ/15/569).

[5] Henricum van Rheede, *Hortus indicus malabaricus*, Amsterdam, Johannis van Someren-Joannis van Dyck, 1678-1703.

[6] A. Michaux, *Aperçu du plan de mon voyage*, s.d. (Paris, anf, Fonds Muséum, AJ/15/569, f° 355 et s.).

[7] Henri Grégoire, *De la littérature des nègres*, Paris, Maradan, 1808, pp. 180-181 ; Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, *Lettre aux professeurs*, annexée au procès-verbal de l'assemblée des professeurs du Muséum, séance du 28 germinal an xii [18 avr. 1804] (Paris, anf, Fonds Muséum, AJ/15/592).

[8] A.-L. de Jussieu, *Lettres à J. H. van Swinden*, citées par Jacques Rousseau, « Le citoyen Michaux, de la forêt hudsonienne à Madagascar », *Cahier des Dix*, 1964, vol. 29, pp. 223 et s.

[9] Michaux côtoie Millin au sein de la Société d'histoire naturelle de Paris.

[10] « Cabinet des Antiques de la Bibliothèque nationale », *Magasin encyclopédique*, Paris, 1800, t. 3, pp. 86-87.

religieuses fait sensation et le ministre de l'Intérieur l'achète à Michaux, pour payer l'impression de son premier livre [11]. Le « Caillou Michaux » deviendra une référence majeure qui contribuera au déchiffrement de l'écriture cunéiforme. Il est toujours exposé à la Bibliothèque nationale de France à Paris.

Après avoir offert une partie de ses collections au Muséum [12] et annoncé son départ pour les Terres australes à l'Institut [13], il se rend chez le notaire afin d'instituer son fils comme mandataire [14]. Il part peu après pour Le Havre d'où il écrit le 4 octobre à Jussieu [15] et à l'Institut, s'y inquiétant d'un départ prématuré, car il n'a pas encore reçu tous ses livres, mais se réjouissant de l'accord qui règne entre les scientifiques [16]. Le 19 octobre, c'est le départ, salué par une foule en liesse. Michaux est sur *Le Naturaliste*, le vaisseau commandé par Emmanuel Hamelin. Il est chargé de la bibliothèque et est sûrement le plus compétent pour orienter les lectures de ses jeunes collègues.

Lors de l'escale à Ténériffe, il est reçu et hébergé le premier soir par son ami le consul Pierre-Marie-Auguste Broussonet qui s'est empressé de venir à sa rencontre, en empruntant un canot du port et en oubliant de saluer le capitaine Baudin. Le consul, futur directeur du Jardin des plantes de Montpellier, guide les botanistes dans des excursions, où Michaux reprend ses habitudes solitaires. Lors d'un pique-nique du midi, on constate sa disparition : « on ne le revit que le soir, très tard et à jeun » [17]. Le jour du départ, il envoie une note sur l'histoire naturelle de Ténériffe et sur les collections de Broussonet qui sera lue à l'Institut au printemps suivant [18].

En avril 1801, il est de ceux qui débarquent à l'Île-de-France, pour des raisons mal élucidées. Dans deux des trois seules lettres qui restent de ses envois de l'île, il ne les évoque qu'incomplètement, expliquant avoir donné plus de précisions dans ses lettres précédentes, aujourd'hui disparues. Contrairement à ce que prétend Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, il ne manifeste pas d'hostilité vis-à-vis de Baudin. Il n'a annoncé son départ qu'au dernier moment pour ne pas se mêler aux autres et notamment à ceux qui invoquent « des prétextes d'incommodités » [19]. Il explique avoir

---

[11] [L. Bonaparte], *Lettre du ministre de l'Intérieur aux membres de la Commission du voyage du capitaine Baudin*, 24 vendémiaire an IX [16 oct. 1800] (Paris, ANF, Fonds Muséum, AJ/15/569, f° 362 et s.).

[12] Assemblée des professeurs du Muséum, séance du 28 germinal an XII [18 avr. 1804] (Paris, ANF, Fonds Muséum, AJ/15/592).

[13] *Procès-verbaux de l'Académie des sciences de Paris*, Hendaye, Imprimerie de l'Observatoire d'Abbadia, 1912, t. 2, p. 221.

[14] *Procuration à François-André Michaux*, 4 vendémiaire an IX (26 sept. 1800) (Paris, ANF, Minutier central des notaires de Paris, ETIX-839).

[15] A. Michaux, *Lettre à A.-L. de Jussieu*, 12 vendémiaire an IX [4 oct. 1800] (Paris, Archives de l'Académie des sciences, dossier Michaux).

[16] *Procès-verbaux de l'Académie des Sciences*, séance du 21 vendémiaire an IX [13 oct. 1800], *op. cit.,* p. 246.

[17] J.-B. Bory de Saint-Vincent, *Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique*, Paris, Buisson, 1804.

[18] *Procès-verbaux de l'Académie des sciences*, séance du 16 ventôse an IX [7 mars 1801], *op. cit.,* p. 317.

[19] A. Michaux, *Lettre à A.-L. Jussieu*, 25 germinal an X [15 avr. 1802] (Paris, Archives de l'Académie des sciences, dossier Michaux).

vu le mécontentement général : sans doute a-t-il craint qu'il ne perdure. Il s'est peut-être aussi inquiété de l'insuffisance des provisions embarquées à l'Île-de-France. Mais pour Baudin : « Il n'a pu se faire à l'idée qu'il devrait remettre au gouvernement les objets qu'il pourrait rassembler pendant le temps qu'il serait avec nous. Voilà l'unique raison qui l'a fait nous abandonner » [20]. Voilà sans doute l'argument majeur, que l'on peut rapprocher des conditions qu'il posait, huit ans auparavant, dans ses négociations avec la Société philosophique américaine pour un projet de voyage, finalement avorté, vers le Pacifique : « Les découvertes en histoire naturelle sont à mon profit immédiat, et destinées ensuite à l'utilité générale » [21]. Lui qui est resté tant d'années sans être payé par le gouvernement a pu craindre d'être floué une fois de plus.

Michaux assure avoir longuement hésité. Puis constatant qu'il restait suffisamment de naturalistes, il a débarqué, parce que les instructions données à l'Île-de-France pour la suite du voyage, précisaient qu'il était en droit de le faire. Rien à voir donc, avec une décision préméditée : « un passage gratuit à l'Île-de-France aux frais du gouvernement », comme l'estimait, il y a quelques années, l'historien australien Franck Horner [22]. Il n'avait prévu de débarquer qu'après la Nouvelle-Hollande. Il ne semble pas qu'à Paris, on lui ait reproché de l'avoir fait avant : on ne trouve qu'éloges pour ses travaux.

Il s'installe à quelques kilomètres au sud de Port-Louis, aux Plaines Wilhems, où il est reçu par Paul Martin-Montcamp, un médecin avec qui il avait voyagé dix-neuf ans plus tôt de Paris à Bagdad. Installé à l'Île-de-France depuis treize ans, celui-ci y exploite un domaine sucrier de plus de 500 hectares. Il procure à Michaux un logement, un domestique et un terrain pour y établir un jardin [23]. Celui-ci, émerveillé par la végétation tropicale, reprend les courses botaniques dont il est coutumier, en compagnie de Merlot son jardinier noir. Il travaille aussi avec ses collègues de la Société des arts et sciences de l'Île-de-France, particulièrement avec Louis-Marie Aubert Dupetit-Thouars et le docteur Stadman, deux éminents botanistes. Il commence à mettre sur pied un réseau de correspondants. Son fils d'abord à qui il demande, en octobre 1801, des livres de botanique, du papier et divers matériels et auprès de qui il s'inquiète de la publication de ses livres [24], ignorant que le premier, *Histoire des chênes de l'Amérique* [25] vient d'être publié à Paris et rencontre aussitôt un bon succès.

Il envoie des collections de graines et des descriptions de plantes à Jussieu au Muséum, à Jean-Marie Cels, pépiniériste à Montrouge, au botaniste espagnol Antonio José Cavanilles et à Étienne-Pierre Ventenat, son correspondant à l'Institut, à qui il déclare : « Je m'applique, et je le ferai plus que jamais, à étudier les plantes, non

---

[20] Voir N. Baudin, *Lettre à Jussieu,* 4 floréal an ix [24 avr. 1801], *loc. cit.*

[21] A. Michaux, *Note abrégée de mes voyages dans l'Amérique (1793)* (Paris, anf, F17-1225, n° 60, f° 427).

[22] Frank Horner, *La reconnaissance française – L'expédition Baudin en Australie*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 95.

[23] Joseph-Philippe-François Deleuze, « Notice historique sur André Michaux », *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, an xii (1804), t. 3, pp. 220 et s.

[24] A. Michaux, *Lettre au citoyen Michaux fils*, 19 vendémiaire an x [11 oct. 1801] (Philadelphie, American Philosophical Society Archives, mss. B.M58).

[25] Id., *Histoire des chênes de l'Amérique*, Paris, Crapelet, 1801.

seulement d'après leurs caractères botaniques, mais sous les rapports de la culture, du climat, de leurs propriétés, etc. » [26]. En septembre 1802, Ventenat signale à ses confrères que Michaux lui a envoyé des graines d'*Ayapana triplinervis*, une plante réputée antivenimeuse, « parmi une collection de graines des espèces les plus intéressantes de l'île » [27]. Ventenat publiera dans ses livres de botanique des descriptions de quelques-unes des plantes envoyées par Michaux.

Celui-ci ne se contente pas d'étudier la flore. Il s'emploie à naturaliser des plantes : il sème des glands de chênes d'Europe et d'Amérique, ainsi que des noix dans la plaine de Moka, près de Port-Louis. Il recommande aux propriétaires et aux cultivateurs d'améliorer la qualité de leurs fruits par la greffe, leur en montrant lui-même l'exemple [28]. Il met aussi en culture les plantes que lui a envoyées Bory de Saint-Vincent pendant son séjour à l'île Bourbon (La Réunion).

Mais l'Île-de-France dont la botanique est déjà bien étudiée par Dupetit-Thouars et Stadman n'est qu'une étape. Son premier objectif, c'est Madagascar. Son voyage est retardé par la guerre avec les Anglais et les corsaires qui sévissent dans la région. Il part avec Merlot, à la fin du printemps ou au début de l'été 1802, laissant là Cagnet, l'autre jardinier, craignant qu'il n'y souffre des rigueurs du climat. Peut-être compte-t-il aussi sur lui pour réceptionner les plantes qu'il enverra de Madagascar et les mettre en pépinière avant un envoi vers la métropole. Il a pour projet d'aller vers le centre de la « Grande île » où la flore est encore peu connue, mais auparavant il souhaite installer un jardin sur la côte est, pour faciliter ses envois vers Port-Louis et la France. C'est probablement Louis-Armand Chapelier qui va lui permettre de trouver le terrain souhaité. Jardinier naturaliste de 23 ans, envoyé par Thouin à l'Île-de-France, Chapelier est installé à Madagascar depuis 1799, sur les bords du fleuve Ivondro, non loin de Tamatave. Outre ses recherches botaniques, il a appris la langue malgache et étudie attentivement les mœurs des tribus de la région. Ses connaissances sont précieuses pour Michaux qui se met aussitôt à défricher et transplanter des plantes apportées de l'Île-de-France. À son habitude, il travaille dur, n'écoutant pas ceux qui lui conseillent de se méfier du climat. Trois à cinq mois après son arrivée, il est pris d'un accès de fièvre tropicale et meurt le 11 octobre 1802, âgé de 56 ans.

C'est *Le Naturaliste*, le premier vaisseau de l'expédition Baudin à repasser par l'Île-de-France, qui amène, le premier, la nouvelle en métropole au début de l'été 1803. Il apporte une lettre de Jean-Nicolas Céré, directeur du Jardin des pamplemousses, au ministre de la Marine, Denis Decrès, lui annonçant les décès d'Anselme Riedlé à Timor et de Michaux à Madagascar et signalant que Chapelier est lui aussi atteint des fièvres du pays [29].

---

[26] Id., « Lettre au citoyen Ventenat par le citoyen Michaux, 9 vendémiaire an x [11 oct. 1801] », *Magasin encyclopédique*, Paris, 1802, t. 6, pp. 362-363.

[27] É.-P. Ventenat, « Note on the Aya-Pana », *Charleston Medical Journal and Review*, 1848, vol. 3, pp. 527 et s.

[28] Voir Jacques-Gérard Milbert, *Voyage pittoresque à l'Île-de-France*, Paris, Nepveu, 1812, t. 1, p. 252 ; François Péron, *Composition de l'expédition*, s.d. (Le Havre, Archives du Muséum d'histoire naturelle, ms 06083).

[29] *Assemblée des professeurs du Muséum*, séance du 15 thermidor an xi [3 août 1803] (Paris, anf, AJ/15/590).

Ce dernier se retrouve dans une grande solitude et ses lettres au gouverneur de l'Île-de-France restent sans réponse. Depuis la mort de Michaux, il habite le logement que celui-ci avait fait construire : « Je cultive et conserve une quarantaine d'arbres fruitiers et exotiques du sol de Madagascar tels que manguiers, goyaves, avocatiers, letchis, néfliers du Japon, rougey de la Réunion[30], thé, caféiers, qui y furent apportés par l'estimable et infortuné Michaux » [31]. Bien que son travail soit apprécié de Céré, de Dupetit-Thouars et de bien d'autres, rien n'y fait. Fressange, un habitant de Port-Louis en voyage à Madagascar en 1803, ne peut que constater sa mauvaise santé et son abandon par l'administration [32]. Il meurt à son tour des fièvres, quatre ans après Michaux, en décembre 1806, à 28 ans.

Quant à Merlot, le jardinier africain de Michaux, il est devenu jardinier de Zacavola, roi de la côte nord-est de l'île. Geoffroy Saint-Hilaire apprend, à l'arrivée du second vaisseau, *Le Géographe*, à Lorient, qu'« il vit à son aise », mais estime qu'étant donné ses connaissances, il serait utile de l'embaucher comme collecteur [33]. Mais Zacavola, tyran cruel, est tué, peu après, dans une révolte locale et Merlot aurait été vendu comme esclave, malgré les réclamations de Michaux fils [34].

Ce dernier est en mission officielle aux États-Unis, pour vendre les jardins qu'y avait créés son père, au moment du décès de celui-ci. Il est de retour en mars 1803, date à laquelle est publié le second livre de son père, la *Flora boreali-americana* [35] : cette flore de l'Amérique septentrionale, en latin, fait toujours autorité. François-André Michaux n'apprend sans doute sa mort qu'en juin suivant, au retour du *Naturaliste*. Il chargera Martin-Montcamp, l'hôte de son père à l'Île-de-France, de récupérer ses affaires et de régler ses comptes [36]. Selon Lesueur, les papiers de Michaux auraient été ramenés à l'Île-de-France, mais la plupart d'entre eux se seraient perdus « par le peu de soin que l'on met dans les bureaux de la marine de cette colonie » [37]. Toutefois, à l'arrivée du *Géographe* à Lorient, en 1804, Geoffroy Saint-Hilaire écrit qu'« une caisse de M. Michaux, trouvée à l'Île-de-France et qui renferme des plantes sèches recueillies en cette île et à Madagascar a été visitée et refermée de suite puisqu'étant en bon état » [38].

---

[30] Il s'agit sans doute de l'arbre à pommes rouge, plante endémique de l'île (*Syzygium cymosum*).

[31] [L.-A. Chapelier], « Lettres de Chapelier », *Bulletin de l'Académie malgache*, 1905, vol. 4, pp. 4 et s.

[32] Jean-Baptiste Fressange, *Voyage à Madagascar en 1802-1803*, dans Conrad Malte-Brun (éd.), *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, Paris, Buisson, 1808, t. 2, p. 39.

[33] É. Geoffroy Saint-Hilaire, *Lettre lue à l'Assemblée des professeurs du Muséum*, séance du 28 germinal an xii [18 avr. 1804] (Paris, anf, AJ/15/592).

[34] H. Grégoire, *op. cit.*

[35] A. Michaux, *Flora Boreali-americana*, Paris, Levrault, 1803.

[36] F.-A. Michaux, *Procuration à Paul Martin de Montcamp*, 14 messidor an xii [3 juil. 1804] (Paris, anf, notaires de Paris, ETIX-881).

[37] Le Havre, Archives du Muséum d'histoire naturelle, ms 15034.

[38] É. Geoffroy Saint-Hilaire, *Lettre lue à l'Assemblée des professeurs du Muséum*, séance du 28 germinal an xii, *loc. cit.*

Deux autres voyageurs retournent une quinzaine d'années plus tard au jardin de Michaux. En 1818, Jean-Nicolas Bréon, jardinier du Jardin des plantes de l'île Bourbon, est emmené par le chef du village visiter les tombes de Chapelier et Michaux « entretenues avec soin à l'ombre des girofliers et caféiers ». Il passe une nuit dans la case que ceux-ci avaient habitée. L'année suivante, l'amiral Théophile Frappaz remonte l'Ivondro jusqu'au même lieu. Après avoir rendu hommage à Michaux et Chapelier, il remarque : « Cet endroit […] n'offre plus d'autre intérêt que le souvenir, nous y remarquâmes cependant quelques caféiers hauts et verts, de superbes manguiers et des framboisiers dont les fruits avaient une saveur délicieuse » [39].

Peu à peu, le souvenir de leur séjour en ces lieux s'estompe. François-André Michaux, lui, n'oublie pas. Le 4 octobre 1834, sa femme met au monde un garçon auquel il donne les prénoms de Tamatave-Ange-André en souvenir du grand-père. Le petit Ange décédera trois mois plus tard. Un dernier signe avant que le lieu comme la date du décès du grand-père ne tombent dans l'oubli…

Un siècle plus tard, en 1940, Edmond François, président de l'Académie malgache, retrouve les tombes [40]. Mais nous sommes en guerre et cela n'intéresse guère la métropole, puis c'est l'indépendance. La botaniste Lucile Allorge les retrouve en 2003 et peut constater qu'elles sont en bon état. La même année, Madeleine Ly-Tio-Fane, historienne de l'île Maurice, découvre à Port-Louis et publie l'acte de décès de Michaux [41].

Michaux n'a passé qu'un an à l'Île-de-France et trois à cinq mois maximum à Madagascar. Quelques-unes des plantes qu'il y a récoltées sont conservées à l'herbier du Muséum à Paris et à celui de Genève. Cet héritage est mince, mais symboliquement il reste l'un des précurseurs de la recherche botanique à Madagascar et il est sans doute le premier à y avoir cultivé les plantes citées par Chapelier. Aux États-Unis, en revanche, son héritage est considérable et a fait l'objet d'un colloque en 2002 pour le bicentenaire de son décès : l'André Michaux International Society essaie de faire revivre sa mémoire. Des recherches archéologiques sont en cours à Charleston et ont mis au jour des vestiges de son jardin dans cette ville [42]. À Isatrano, près de Tamatave, il y a plusieurs tombes. Dans laquelle est Michaux ? Celles de Chapelier et de Merlot s'y trouvent-elles ? Y aura-t-il là aussi un jour une mission archéologique pour étudier le site et en percer les mystères ? C'est le vœu que je fais pour conclure ce texte.

---

[39] J.-N. Bréon, « Note sur le Népente distillateur », *Annales de Flore et de Pomone ou Journal des jardins et des champs*, 1833-1834, p. 370 ; T. Frappaz, *Les voyages du lieutenant de vaisseau Frappaz dans les mers des Indes*, éd. par Raymond Decary, Tananarive, Pitot de La Beaujardière (coll. « Collection de documents concernant Madagascar et les pays voisins »), 1939, t. 1, p. 147.

[40] E. François, « Note sur les tombes de Michaux et Chapelier », *Collection de documents concernant Madagascar*, Tananarive, 1940, t. 2, p. 169.

[41] Voir R. Pluchet, *op. cit.* et *The Proceedings of the André Michaux International Symposium*, *Castanea, The Journal of the Southern Appalachian Botanical Society*, Occasional papers n° 2, déc. 2004,.

[42] *2008-2009 André Michaux International Society Newsletter*, www.michaux.org.

Les géographes de l'expédition Baudin et la reconnaissance des côtes australes

Dany Bréelle

En octobre 1800, *Charles*-Pierre Boullanger et *Pierre*-Ange-François-Xavier Faure embarquaient en qualité d'ingénieurs-géographes à bord du *Géographe* et du *Naturaliste*, les corvettes du « voyage de découvertes aux Terres australes » commandé par Nicolas Baudin. Leur mission était de travailler à la cartographie des côtes soit mal connues, soit encore inconnues des Terres australes. Tous deux étaient de jeunes adultes. Faure, né à Nantes en 1777, accomplissait son premier voyage au long cours ; Boullanger, né à Paris en 1772, avait déjà expérimenté la mer en tant qu'aspirant de la marine [1]. Fondé sur l'analyse des divers écrits, croquis et plans qu'ils remirent au commandant au retour du voyage [2], le présent texte s'assigne pour tâche d'estimer le travail de reconnaissance que les deux géographes ont accompli au cours et à l'issue de cette expédition pour « combler les blancs de la carte » de la Nouvelle-Hollande [3] et vérifier l'exactitude des cartes déjà existantes. Je traiterai d'abord de l'enseignement que Boullanger et Faure reçurent pour obtenir le titre d'ingénieur-géographe et être sélectionnés parmi les savants de l'expédition. Je m'arrêterai ensuite sur les méthodes de levés et de cartographie qu'ils appliquèrent en m'appuyant sur

---

[1] Il était allé à Saint-Domingue en 1792.

[2] Le journal personnel de Boullanger ne se trouve plus aux Archives nationales de France. Il était consultable à la Société de géographie jusqu'au début des années 1950, mais a disparu depuis (voir Pierre-Louis Rivière, « Un périple en Nouvelle-Hollande au début du XIXe siècle », *Compte-rendu mensuel de l'Académie des sciences coloniales*, 1953, vol. 13, pp. 571-589).

[3] Isabelle Laboulais-Lesage, *Combler les blancs de la carte. Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (XVIIe-XXe siècle)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2004. Dans le cas précis de l'expédition Baudin, il s'agissait de combler les blancs des cartes au sud de la Nouvelle-Hollande, en y recherchant l'embouchure éventuelle d'un grand système fluvial à l'image des longs fleuves qui traversent les autres continents.

leurs registres, journaux ou cahiers déposés aux Archives nationales [4]. Enfin je replacerai leur production géographique dans les contextes politique et culturel de l'époque, m'attachant à discerner les facteurs qui limitèrent la promotion du travail de Boullanger et Faure.

Formation scientifique et missions hydrographiques

Boullanger et Faure reçurent une excellente formation scientifique, en intégrant la toute nouvelle École polytechnique, où de prestigieux savants tels que Gaspard Monge, le père de la géométrie descriptive, le chimiste Claude-Louis Bertholet, les mathématiciens Joseph-Louis de Lagrange ou Gaspard de Prony enseignaient les principes généraux des sciences indispensables aux ingénieurs. Tous deux passèrent avec succès l'examen d'admission [5], le premier en 1795 (promotion du 28 ventôse an III [18 mars 1795]) et le second en 1796 (promotion du 23 nivôse an IV [13 janvier 1796]).

À l'issue de deux années d'enseignement intensif, particulièrement en mathématiques, ils furent admis par concours, avec Laplace comme examinateur, dans une des cinq écoles d'application associées à Polytechnique, celle des ingénieurs-géographes. Cette nouvelle école, associée à l'École nationale aérostatique et dirigée par Prony, avait ouvert ses portes en 1797 pour pallier les graves déficiences de recrutement auquel le Cadastre de la France se heurtait, et à l'aspect rudimentaire de l'enseignement que le Dépôt de la guerre assurait. Joseph Lanz, ancien officier de marine espagnol et calculateur du Cadastre, y enseignait « certaines parties de l'astronomie […] utiles aux ingénieurs géographes, telles que la manière de déterminer les latitudes et les longitudes, la figure de la terre, les réfractions, la théorie de la lune, celle des éclipses des satellites » [6].

L'expédition Baudin comptait trois autres polytechniciens de formation, Jean-Marie-Toussaint Maurouard, de la promotion du 17 germinal an IV [6 avril 1796], spécialisé dans la marine militaire, Joseph-Charles Bailly, de la promotion de frimaire an V [novembre-décembre 1796], spécialisé dans les arts et manufactures, et Hyacinthe de Bougainville, de la promotion de l'an VIII [1799-1800], spécialisé comme Maurouard

---

[4] La State Library of South Australia à Adélaïde (SLSA) possède (ARG séries 1, bobines 1-25) des copies microfilmées des manuscrits originaux des Archives nationales de France (ANF) relatifs à l'expédition Baudin, série Marine JJ (Service hydrographique provenant du Dépôt des cartes et plans) ; série Marine 5 JJ (le voyage et les missions hydrographiques) ; série Marine 6 JJ (travaux cartographiques).

[5] Il ne s'agissait pas encore d'un concours : des examinateurs interrogeaient des candidats dans toute la France et recrutaient les meilleurs (Bruno BELHOSTE, *La formation d'une technocratie. L'École polytechnique et ses élèves de la Révolution au Second Empire*, Paris, Belin, 2003, p. 54).

[6] Patrice BRET, « Le Dépôt général de la guerre et la formation scientifique des ingénieurs géographes militaires en France (1789-1830) », *Annals of science*, 1991, vol. 48/2, pp. 113-157. Malgré les efforts de Prony et le difficile concours d'entrée que faisait passer le mathématicien Pierre-Simon de Laplace, cette école ne parvint pas à établir sa réputation sur le long terme, face à l'institution rivale et plus ancienne que constituait le Dépôt des cartes.

dans la marine militaire [7]. La présence de polytechniciens dans une expédition avait un prestigieux précédent, l'expédition d'Égypte, où, sous l'impulsion de Monge, ils formaient l'ossature des équipes employées à étudier et cartographier l'Égypte et à identifier les vestiges de sa civilisation pharaonique. Le choix de géographes de haut niveau [8] témoignait des ambitions de la France de s'assurer une présence dans le Pacifique où des espaces restaient encore à découvrir, à cartographier et, peut-être, à s'approprier.

Charles-Pierre Claret de Fleurieu, membre de l'Institut et du conseil d'État pendant le Consulat, fut chargé de composer les instructions du voyage [9], à la demande du ministre de la Marine, Pierre-Alexandre-Laurent Forfait. Fleurieu avait déjà rédigé celles de La Pérouse et d'Entrecasteaux. Mais contrairement à ces dernières, les objectifs géographiques de l'expédition Baudin se limitaient essentiellement à la Nouvelle-Hollande et à la Terre de Diémen : il s'agissait de « faire reconnaître avec détail les côtes du sud-ouest, de l'ouest et du nord de la Nouvelle-Hollande, dont quelques-unes sont encore entièrement inconnues, et d'autres ne sont connues qu'imparfaitement ». Les instructions étaient précises et incluaient de visiter « exactement » la côte orientale de la Terre de Diémen (Tasmanie). Boullanger et Faure devaient donc travailler « à fixer avec précision la position géographique des points principaux des côtes […] pour en lever des cartes exactes » [10]. Pour y répondre, Boullanger et Faure firent de nombreuses missions de relèvement des côtes tout au long du voyage de découvertes. Nous en avons repris un certain nombre dans le tableau ci-dessous :

Boullanger	Faure
– Expédition en canot faite pour relever le plan de l'île Maria (avec Péron). Départ le 19 février 1802 (sur la côte orientale de la Tasmanie, maintenant un parc national).	– Expéditions avec le grand canot du *Naturaliste* pour faire la géographie de la baie des Chiens Marins (Shark Bay, en Australie occidentale). Départ le 21 juillet 1801(avec Heirisson) ; le 22 août 1801 (avec Moreau).
– Expédition avec le grand canot du *Géographe* pour relever la côte orientale de la Terre de Diémen, depuis le cap Tourville (avec Maurouard). Départ le 6 mars 1802.	– Géographie de la baie dite Frederik Hendricks (avec la Péninsule de Tasman, à l'est d'Hobart). Départ le 23 janvier 1802.

[7] Ambroise Fourcy, *Histoire de l'École polytechnique*, Paris, chez l'auteur, 1828.

[8] Ce fut le minéralogiste Claude-Hugues Lelièvre, membre de l'Institut et de la Commission d'amélioration des programmes de l'École polytechnique, et ancien élève de l'École des mines, qui les sélectionna. Faure sera choisi en remplacement de son camarade de promotion Jacques-Joseph Caunes.

[9] C.-P. Claret de Fleurieu, *Mémoire pour servir d'instructions particulières au citoyen Baudin capitaine des vaisseaux de la République commandant des corvettes* Le Géographe *et* Le Naturaliste *dans le voyage d'observations et de recherches relatives à la géographie et l'histoire naturelle dont la conduite et la direction lui sont confiées* (Paris, anf, série Marine 5JJ / 24 (l) ; microfilm (Adélaïde, slsa, ARG séries 1, microfilm n° 5). Avant la Révolution, Fleurieu fut ministre de la Marine de Louis xvi.

[10] C.-P. Claret de Fleurieu, *op. cit*.

- Expédition avec le canot du *Naturaliste* entre le Promontoire Wilson et Port Western. Départ le 6 avril 1802 (avec Saint-Cricq) (au sud-est de Port Phillip Bay et de Melbourne).
- Géographie des îles Hunter, sur la goélette *Le Casuarina*, commandée par Louis Freycinet. Départ le 7 décembre 1802 (au nord-ouest de la Tasmanie).
- Géographie des 2 golfes, sur la goélette *Le Casuarina*, commandée par Louis Freycinet. Départ le 10 janvier 1803 (golfe Saint-Vincent avec Adélaïde et golfe Spencer avec Port Lincoln, en Australie méridionale).
- Géographie des îles Schouten. Départ le 19 février 1802 (avec Bailly) (îles de la mer de Tasman, le nom Schouten désigne maintenant plus spécifiquement une île qui se trouve au sud de la péninsule Freycinet).
- Géographie et plan de la baie de King. Départ le 13 mars 1802 (à environ 200 km au sud sud-ouest de la baie de Melbourne et port Phillip Bay).
- Géographie du port Dalrymple et de l'île Waterhouse. Départ le 2 avril 1802 (avec Louis Freycinet) au nord de la Tasmanie. (Port Dalrymple est le nom historique du port de Launceston, au nord de la Tasmanie).
- Géographie et plan du port Western. Départ le 9 avril 1802 (avec Milius).
- Géographie de l'anse Tourville (baie Murat, Terre Napoléon). Départ le février 1803 (avec Ransonnet) (au nord-ouest de l'actuelle Eyre Peninsula, Denial Bay).

La méthode de travail

Dans leur pratique géographique, Boullanger et Faure intégrèrent les méthodes tout récemment mises au point par l'ingénieur-géographe Charles-François Beautemps-Beaupré [11], mais en maintenant parallèlement les méthodes de relèvement plus traditionnelles, à la boussole notamment, multipliant par là même les mesures. À la manière de Beautemps-Beaupré, ils relevaient avec le cercle à réflexion la position et la route de l'expédition ainsi que les points remarquables des côtes. Ils faisaient leurs mesures conjointement avec l'astronome de l'expédition, Pierre-François Bernier [12], et certains officiers, particulièrement les frères *Louis*-Claude et Louis-*Henri* de Freycinet. Les bases trigonométriques solides qu'ils avaient acquises pendant leur formation parisienne leur étaient précieuses pour faire des relèvements à partir de la position de la corvette et d'azimuts [13]. Les points repérés étaient ainsi placés trigonométriquement sur des croquis.

[11] Beautemps-Beaupré partit en 1791 sur la frégate *La Recherche* avec l'amiral d'Entrecasteaux à la recherche de La Pérouse. Au cours de cette campagne, il mit au point des procédés entièrement nouveaux de lever sous voile. S'affranchissant des relèvements à la boussole, il relevait les points remarquables de la côte au cercle à réflexion, imaginé par Borda, en mesurant les angles avec un point éloigné ou avec le soleil. Ses cartes détaillées permirent une navigation bien plus précise et sécurisée que les cartes jusqu'alors en usage (voir en particulier Olivier Chapuis, *À la mer comme au ciel. Beautemps-Beaupré et la naissance de l'hydrographie moderne (1700-1850)*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1999).

[12] Bernier a été formé par Joseph-Jérôme Lefrançois de Lalande, directeur de l'Observatoire de Paris et un des fondateurs, avec Lagrange et Laplace, du Bureau des longitudes.

[13] Un azimut est l'angle de la projection horizontale d'un point avec le nord géographique.

Pour calculer la longitude, Boullanger et Faure se servaient des éphémérides nautiques publiées en France sous le titre de *Connaissance des temps* par le nouveau Bureau des longitudes, créé en 1795. Ces tables donnaient la position des astres sur la « sphère céleste », en utilisant le même système de coordonnées que celui que nous utilisons sur terre : la longitude et la latitude. Mais pour les astres, la longitude était appelée « angle horaire » et la latitude, « déclinaison ». Ainsi, la détermination de la latitude consistait à mesurer la déclinaison du soleil à midi et celle de la longitude, à mesurer à une heure bien déterminée la position de la lune ou du soleil par rapport à d'autres étoiles et à regarder sur les tables de la *Connaissance des temps* l'heure qu'il était à Paris lorsque ces astres occupaient cette même position. On faisait alors la différence entre l'heure de Paris et celle du lieu où l'on se trouvait et on traduisait cette différence en degrés. Par exemple, dans le registre de Boullanger lors de sa mission de reconnaissance des deux golfes en nivôse an XI, on remarque, dans les parties gauches des pages, la multiplication des mesures d'angle pour calculer la longitude, mesures qui avaient été prises parallèlement par Boullanger et Louis Freycinet [14]. Ces mesures étaient ensuite reprises pour corriger les erreurs dues à la réfraction de l'atmosphère en déduisant la « longitude conclue ». Dans la partie droite des pages, Boullanger mentionnait ses relèvements de positions et points géographiques de la côte au fur et à mesure de leur reconnaissance en les indiquant par des chiffres, accompagnés de commentaires ou d'indications sur leurs caractéristiques géographiques – par exemple, « extrémité ouest d'une lisière de sable » –, qu'il reportait ensuite sur de premiers croquis. Ainsi, Boullanger et Faure traçaient de rapides croquis des lignes de côtes. Ils y plaçaient les points remarquables et amers qu'ils identifiaient et y indiquaient souvent la triangulation. Ils ajoutaient des remarques ou commentaires qui leur servaient ultérieurement à construire la carte en plaçant sur celle-ci les données physiques définissant les côtes et utiles à la navigation, ainsi que le trajet du bateau.

Les descriptions accompagnant le travail de relevé des deux géographes traduisent souvent la difficulté et l'embarras qu'ils éprouvaient à décrire ce qu'ils étaient en train de découvrir et dont les lieux et la végétation n'avaient pas encore été répertoriés et référencés en Europe. Ils caractérisaient des côtes jusqu'alors inconnues en utilisant un vocabulaire descriptif élémentaire et en les comparant avec les paysages des Terres australes qu'ils avaient déjà vus, comme les falaises de Port Jackson, par exemple. Dans cet extrait du registre de Boullanger aux journées des 25 et 26 nivôse an XI, les « terres tellement basses, qu'étant par 2 ou 3 brasses d'eau, nous n'apercevions que des arbres noyés qui la bordaient » constituaient en réalité une mangrove, mais le géographe n'était pas en mesure d'identifier précisément la formation végétale qu'il avait aperçue depuis la goélette.

> Tout le fond de ce premier golfe est terminé par des terres tellement basses, qu'étant par 2 ou 3 brasses d'eau, nous n'apercevions que des arbres noyés qui la

[14] Baudin avait nommé Louis Freycinet au commandement de la goélette *Le Casuarina*, à bord de laquelle Boullanger et lui-même ont accompli en janvier 1803 d'importants travaux de reconnaissance, notamment dans les îles Hunter et les deux golfes de l'actuelle Australie du Sud (golfes Spencer et Saint-Vincent). C'est cependant Matthew Flinders qui avait le premier reconnu ces deux golfes en mars 1802.

> bordaient. La côte orientale du même golfe est plus élevée […] Le 23, nous côtoyâmes des falaises de rochers à pics, dont l'aspect était le même que celui des environs de Port Jackson. Seulement ces falaises étaient plus basses que celles qui sont voisines de ce port [15].

De manière générale, les rapports de missions de Boullanger et Faure étaient centrés sur l'objectif géographique de leur mission, à savoir la description des aspects naturels des côtes explorées en vue de leur cartographie : ils décrivaient avec précision la topographie et les formes géomorphologiques des côtes (falaises, côtes basses, baies, anses, caps, isthmes, presqu'îles, îlots, plage, promontoire…), ainsi que leur nature géologique (côtes sablonneuses, calcaires, rocheuses ou granitiques…) ; ils donnaient des indications sur les sols (fertilité) et la couverture végétale (boisée, marécageuse) ; ils repéraient les bons sites portuaires afin de localiser les ancrages bien abrités où il serait possible de se ravitailler en eau et bois, mais aussi les sites éventuels d'implantation, avec de bonnes conditions naturelles ou des richesses naturelles ou minières à exploiter ; ils signalaient les endroits à éviter. Par exemple, Faure indique dans son rapport de reconnaissance de la baie de King (ventôse, an X [février-mars 1802]) :

> La baie de King ne me paraît pas fort bonne en ce que les vents du sud y frappent presque sans obstacle et l'espace où un bâtiment peut mouiller est très petit, tout le reste n'étant qu'un vaste banc de sable qui s'étend, je crois, sur toute l'entrée sud [16].

Le travail de reconnaissance des deux géographes permit aussi d'apporter des corrections importantes aux cartes de la bibliothèque de bord mises à la disposition de l'expédition Baudin par le Dépôt des cartes et plans de la marine, pour la durée de la campagne. Ce fut singulièrement le cas lors de la mission que Faure accomplit dans la baie Frederik Hendricks en Tasmanie orientale, en pluviôse an X [janvier-février 1802], qui rectifia de façon significative la carte de l'expédition d'Entrecasteaux que Beautemps-Beaupré avait élaborée quelques années auparavant. Dès la phrase d'introduction de son rapport de mission, Faure énonça que, contrairement à ce qui figurait sur la carte de Beautemps-Beaupré, « l'île Tasman n'en est pas une, mais qu'elle est jointe à la grande terre par un isthme » [17]. Pour parvenir à ces conclusions, le géographe fit beaucoup de relèvements, de croquis et parcourut à pied quelques parties de côtes de manière à s'assurer de la justesse de ses résultats. Il traduisit sur le papier la complexité de la baie en utilisant des feuilles de construction et des calques où il reporta ses relevés, avec un système de carroyage et de petits carreaux qui correspondaient à 100 toises sur le terrain, soit 195 mètres. Ce carroyage servait de repère au rapporteur et à la règle.

---

[15] C. Boullanger, *Registre tenu par le citoyen Boullanger* (Paris, ANF, série Marine 5JJ/24 ; microfilm Adélaïde, SLSA, ARG séries 1, bobine n° 15).

[16] P. Faure, *Rapport de mission sur la reconnaissance en détail de la baie de King* (Paris, ANF, série Marine 5JJ/24 (p) ; microfilm Adélaïde, SLSA, ARG, séries 1, bobine n° 5).

[17] Id., *Rapport sur la reconnaissance de la baie Frederik Hendricks sur la carte du voyage de M. Dentrecasteaux* (Paris, ANF, série Marine 5JJ/24 (p) ; microfilm Adélaïde, SLSA, ARG séries 1, bobine n° 5).

Les résultats obtenus par les deux géographes furent d'autant plus méritoires que les conditions physiques et matérielles du voyage étaient particulièrement éprouvantes. Les problèmes de santé et la coordination difficile entre les membres de l'équipage nuisaient au bon déroulement des observations, comme l'atteste la lecture de la conclusion du rapport de mission de Faure sur la reconnaissance de la pointe Nord de l'île Hartog :

> Ce rapport n'a certainement pas de quoi vous satisfaire, citoyen capitaine, sous le rapport géographique. Sans chercher à m'excuser entièrement du peu d'ouvrage que j'ai fait, je vous ferai remarquer qu'une indisposition continuelle causée par un mal de dents, qui m'a occasionné la fièvre pendant deux jours, et qui ne m'a pas encore entièrement abandonné même actuellement m'a empêché de m'appliquer avec tout le soin qu'il était nécessaire à ce travail. J'ai négligé la route, premièrement parce que je croyais que le citoyen Hérisson en était chargé, en second lieu pour les raisons que je viens de vous exposer [18].

Les difficultés rencontrées étaient également d'ordre technique. De mauvaises conditions météorologiques (temps couvert et mer houleuse), rendaient impossibles les relèvements et provoquaient une très grande agitation de l'aiguille du compas qui ne permettait pas d'obtenir des résultats sûrs. Les variations de température faisaient avancer ou retarder les montres marines, dont il fallait vérifier constamment la marche : Boullanger notait que la montre n° 38 retardait au-dessus de 15 degrés, et avançait au-dessous. Les géographes se heurtaient enfin au manque de fiabilité des éphémérides – Boullanger relevait des « fautes à la colonne des déclinaisons du soleil » –, mais aussi au peu de confiance réciproque qui existait entre eux et le commandant Baudin [19].

Pour remédier aux inexactitudes des données recueillies à bord, il fallait, au retour de l'expédition, les vérifier avant de construire les cartes. Boullanger, qui, peu après son arrivée à Paris, avait été affecté au Dépôt général de la marine que dirigeait Beautemps-Beaupré, compara avec rigueur les longitudes estimées pendant le voyage « à des observations correspondant aux nôtres » obtenues à Greenwich, Seeberg et Paris, et réfléchit par ailleurs de manière très approfondie aux méthodes théoriques et mathématiques qui pouvaient réduire encore plus les marges d'erreurs des montres [20].

---

[18] Id., *Rapport sur la reconnaissance de l'île Dirk Hartog* (Paris, ANF, série Marine 5JJ/41), document inclus aux pages 273-276 du journal de Jacques-Félix-Emmanuel Hamelin (microfilm, Adélaïde, SLSA, ARG séries 1, bobine n° 14).

[19] Cette tension apparaît de façon particulièrement claire dans le rapport que Boullanger remit au commandant Baudin à propos de la séparation du *Casuarina* (C. Boullanger, *Séparation du* Casuarina *au nord de l'île des Kangourous* (Paris, ANF, série Marine 5JJ/53 ; copie Adélaïde, SLSA, PRG 15/99/13, papers related to Baudin's expedition)).

[20] L. Freycinet, *Voyage de découvertes aux Terres australes exécuté sur les corvettes* Le Géographe, Le Naturaliste *et la goélette* Le Casuarina *pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804 sous le commandement du capitaine de vaisseau N. Baudin. Navigation et Géographie*, Paris, Imprimerie royale, 1815, pp. 361-399.

Un contexte peu porteur

Bien que Boullanger et Faure aient été des ingénieurs dotés d'une solide formation scientifique qui en faisait des hydrographes et cartographes compétents, leurs noms et leur travail n'ont pas marqué l'histoire de la reconnaissance des Terres australes. Cet apparent paradoxe s'explique par le silence général qui a pesé longtemps sur l'expédition Baudin. Le contexte politique défavorable et les fortes personnalités qui dominèrent l'expédition (François Péron et Louis Freycinet) d'une part, et les tendances de la géographie française d'autre part, y sont pour beaucoup.

Faure mit un terme à sa carrière de géographe au retour de l'expédition, lorsque *Pierre*-Bernard Milius [21] reçut « à son bord [la corvette *Le Géographe*] le citoyen Jean Barois [22] en qualité d'ingénieur-géographe en remplacement du citoyen Faure […] débarqué dans cette colonie selon ses propres désirs » [23]. Celle de Boullanger se trouva abrégée par la maladie : il décéda en 1813 avant que la partie *Navigation et Géographie* du voyage ne fût achevée [24]. C'est Freycinet qui fit figure de cartographe de l'expédition, dans la mesure où il était l'éditeur de l'atlas [25] ; il continua seul à travailler à la rédaction du volume *Navigation et Géographie* après la mort de Boullanger. Les contextes politique, économique et intellectuel n'étaient d'ailleurs guère favorables à la publication de ce volume en 1815 : Napoléon, qui avait commandité l'expédition, était vaincu militairement et la France traversait une grave crise politique, alors que le *Voyage to Terra Australis* de Flinders venait d'être publié en 1814 et que l'Angleterre avait repris la maîtrise des mers. Par ailleurs, des personnalités de la géographie française purent, dans une certaine mesure, concurrencer le travail géographique de l'expédition. Par exemple, les géographes Conrad Malte-Brun et Edme Mentelle, publièrent, à partir de 1810, la première encyclopédie de géographie universelle [26] dont le volume 12, consacré à l'Océanie, s'appuyait occasionnellement sur les écrits de Péron, Freycinet ou encore Leschenault. Malte-Brun y décrivait de façon encyclopédique les Terres australes en insistant sur la variété et la singularité des milieux à la fois naturels et sociaux, de manière certes stéréotypée, mais qui emportait plus facilement l'imagination, la curiosité et les convictions du lecteur que l'ouvrage plus concret de Freycinet.

---

[21] Milius fut désigné par le gouverneur de l'Île-de-France, Charles-Mathieu-Isidore Decaen, pour faire office de commandant en chef du *Géographe* et de l'expédition après la mort de Baudin.

[22] Barois était l'aide de camp de Decaen et avait la mission secrète de remettre au premier consul et au ministre de la Marine les dépêches du gouverneur.

[23] P.-B. Milius, *Lettre au ministre de la Marine et des Colonies*, 6 germinal an XII [27 mars 1804] (Paris, ANF, série Marine 5JJ/24 (h) ; microfilm, Adélaïde, SLSA, ARG séries 1, bobine n° 4).

[24] L. Freycinet, *op. cit.*

[25] *Id.*, *Partie navigation et géographie – Atlas*, Paris, imprimerie royale, 1812.

[26] E. Mentelle et C. Malte-Brun, *Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde*, t. 12, *Contenant la suite de l'Asie et les Terres océaniques ou la cinquième partie du monde*, Paris, Tardieu-Laporte, 1804.

À la même époque, deux autres savants géographes, Alexander von Humboldt [27] et Edme-François Jomard [28] publiaient des ouvrages relatifs aux périples qu'ils avaient accomplis au tournant des XVIIIe et XIXe siècles. En 1798, Humboldt, enthousiasmé par le projet de l'expédition du capitaine Baudin, souhaitait très vivement y participer [29]. Mais le report du voyage et d'autres raisons liées aux difficultés initiales de l'expédition le conduisirent à s'orienter vers d'autres explorations. Plus spécifiquement, son voyage en Amérique du Sud l'amena à concevoir au début des années 1800 une nouvelle approche géographique, plus dynamique et ouverte sur les liens de causalité unissant les différentes composantes des paysages naturels et des sociétés. Les récits de Humboldt et la logique de ses descriptions des paysages de la cordillère des Andes, montrant l'interdépendance entre l'altitude, le climat, la flore et les sols [30], séduisaient plus aisément les lecteurs en quête de savoir rationnel que l'ouvrage énumératif et spécialisé sur la *Navigation et Géographie* des Terres australes de Freycinet.

Parallèlement au travail de Humboldt, Jomard, l'ingénieur-géographe de l'expédition d'Égypte, revenu d'Orient en 1803, préparait la publication des résultats scientifiques de l'expédition dans une atmosphère d'égyptomanie [31]. Le premier volume de *La description de l'Égypte* parut en 1809. Jomard y exposait méthodiquement les vestiges égyptiens en évoquant leurs splendeurs passées avec beaucoup de dessins et d'illustrations très précises, au moment même où Boullanger et Freycinet travaillaient à l'atlas et au volume sur les Terres australes, un thème qui n'enthousiasmait pas autant que l'Orient l'imaginaire du public français.

Comparée à celles de Humboldt et de Jomard, l'entreprise géographique de Boullanger et Faure se cantonnait essentiellement à des relèvements géographiques, ce qui correspondait aux instructions de Fleurieu, mais ne permettait pas de développer une approche plus intégrée des milieux côtiers du continent austral. En ce sens, ils étaient plus ingénieurs-hydrographes que géographes, à la manière de Beautemps-Beaupré, dont ils suivaient les méthodes. Mais cette délimitation de leur travail à des calculs de distances les plus précis possibles, à des opérations géométriques, à des observations astronomiques et, en dernier lieu, à un travail cartographique rigoureux, s'ancrait dans le processus de spécialisation des savoirs et de distanciation entre, d'une part, les sciences mathématiques ou exactes que le Consulat [32] encourageait fortement et, d'autre

---

[27] Le récit de son voyage en Amérique est repris, dans l'édition monumentale en 30 volumes, par A. von Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804 par Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland*, Paris, Schoell-Dufour-Maze-Gide, 1807.

[28] Voir les contributions de E. Jomard à la *Description de l'Égypte ou Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française*, t. 1, *Antiquités-Descriptions*, Paris, Imprimerie impériale, 1809.

[29] Frank Horner, *La reconnaissance française. L'expédition Baudin en Australie (1801-1803)*, trad. par Martine Marin, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 60.

[30] A. von Humboldt, *Voyage dans l'Amérique équinoxiale. Tableau de la nature et des hommes*, éd. par Charles Minguet, Paris, Maspero, 1980.

[31] Yves Laissus, *Jomard le dernier Égyptien*, Paris, Fayard, 2004.

[32] C'est le Consulat qui donna le coup d'envoi à l'expédition Baudin, mais c'est sous le Directoire que le projet avait été initialement conçu.

part, les approches littéraires, encyclopédiques ou spatiales qui avaient caractérisé le XVIIIe siècle et l'esprit républicain [33]. Cette évolution permettait au Consulat en général et à Bonaparte en particulier, de se démarquer de l'idéal républicain d'une science générale de l'homme où chacune des différentes composantes naturelles et humaines des paysages était étudiée et considérée comme partie d'un ensemble. Ainsi, après le Directoire, le travail des géographes tendit à se réduire à celui d'hydrographes au service des ambitions napoléoniennes, cartographiant les régions du monde encore potentiellement à conquérir. Soulignons qu'au moment du départ de l'expédition de découvertes, Faure faisait partie des correspondants de la Société des observateurs de l'homme [34], avec les naturalistes André Michaux, Anselme Riedlé et René Maugé, l'astronome Bernier, l'anatomiste Péron, Bougainville (le fils du navigateur Louis-Antoine, membre résidant de la Société), et les deux commandants, Baudin et Hamelin. À ce titre, il lui appartenait d'envoyer régulièrement des rapports aux Observateurs sur les modes de vie des sociétés de la Nouvelle-Hollande et de la Terre de Diémen, et donc de coupler son travail de cartographe à celui de l'« observation » des sociétés australes au sein de leurs cadres de vie [35]. Mais, face à la réorganisation des savoirs et à l'essor des matières scientifiques au détriment d'une science de l'homme, le travail des Observateurs devint de plus en plus difficile, particulièrement à partir de 1802, et la Société cessa d'exister en 1804, l'année même du retour de l'expédition.

Pour conclure, en termes de résultats géographiques – et bien que le capitaine anglais Flinders ait accompli, parallèlement au voyage de Baudin, une expédition de découverte du continent austral comparable à l'expédition française [36] –, l'objectif de reconnaissance des côtes du sud-ouest et de l'ouest de la Nouvelle-Hollande et de la côte orientale de la Terre de Diémen fut atteint par l'expédition Baudin, du moins dans ses grandes lignes. Certes, comme le soulignait Malte-Brun, « on n'a pas non plus trouvé de grandes rivières navigables » et il restait des « lacunes » à combler [37]. Mais les expéditions de Baudin et Flinders achevèrent la cartographie d'ensemble du continent austral. Cet achèvement, un peu ignoré, résulte côté français en bonne partie du travail de Boullanger et Faure, qui se fit en collaboration avec Bernier, les frères Freycinet et d'autres officiers, comme Ransonnet. La géographie qu'ensemble ils ont pratiquée est une géographie de découverte, courageuse et souvent périlleuse,

---

[33] Jean-Luc Chappey, « De la science de l'homme aux sciences humaines : enjeux politiques d'une configuration de savoir (1770-1808) », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2006, vol. 15, pp. 43-68.

[34] Comme le souligne J.-L. Chappey, la Société des observateurs de l'homme apparaît comme la première véritable institution anthropologique, et « constitue un témoignage essentiel sur la fameuse transition des savoirs entre les XVIIIe et XIXe siècles » (*La Société des observateurs de l'homme (1799-1804). Des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes, 2002, 4e de couverture).

[35] À ce jour, nous n'avons pas eu connaissance de la correspondance de Faure avec la Société des observateurs de l'homme.

[36] Anthony Brown, *Ill-Starred Captains : Flinders and Baudin*, Fremantle, Fremantle Press, 2004.

[37] C. Malte-Brun, *Précis de la géographie universelle ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau*, Paris, Berthot-Ode-Wodon, 1829, t. 2, p. 391.

avec tout ce que cela implique de déroutant, d'inattendu, et d'inquiétant, mais qui, pourtant, a posé plusieurs des dernières grandes pièces manquantes au puzzle du planisphère terrestre [38].

[38] Après cette reconnaissance des Terres australes, auxquelles Flinders donna le nom d'« Australia », il ne restait plus qu'à explorer et définir la forme générale du continent Antarctique pour achever la carte du monde, ce qui ne fut accompli que bien plus tardivement, au début du XXe siècle.

Un naturaliste aux Terres australes Jean-Baptiste Leschenault de La Tour (1773-1826)

Viviane Desmet et Michel Jangoux

Jean-Baptiste-Louis-Claude-Théodore Leschenault de La Tour naquit à Chalon-sur-Saône en novembre 1773. On n'a guère d'informations sur son enfance ni sa jeunesse. On sait toutefois qu'il fut fait prisonnier avec sa famille, lors de la Terreur, en vertu de la loi sur les « suspects » et libéré à la chute de Robespierre [1]. À la mort de son père, en 1798, il s'établit à Paris où il obtint un travail dans les transports militaires. Il se maria ensuite et Jeandet rapporte que c'est pour se soustraire à de funestes épousailles qu'il devint voyageur naturaliste [2]. Comment Leschenault assura sa formation de botaniste reste mystérieux, mais il fut proposé par Antoine-Laurent de Jussieu comme élève dans cette science et choisi par la Commission du voyage de l'Institut de France. Jussieu le présentait en ces termes :

> Le citoyen Leschenault, élève du Muséum [3], né à Chalon-sur-Saône, qui s'occupe depuis quelques années de botanique et qui en sait assez pour nommer sans livre un certain nombre de plantes et pour déchiffrer avec les livres la plupart des genres qu'il ne connaît pas. Il joint à cela l'art de dessécher proprement les plantes et celui de les dessiner assez correctement. Il a de plus un caractère doux et très sociable, et tout annonce en lui les résultats d'une bonne éducation [4].

Il fut donc désigné comme élève botaniste, puis élevé au rang de chef à la suite du désistement de son collègue André-Pierre Ledru. Il en était particulièrement

---

[1] Abel Jeandet, « Notice sur la vie et les travaux de Leschenault de La Tour », *Bulletin de la Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire*, 1883, vol. 2, pp. 123-158.

[2] *Ibid.*

[3] Il fut un des auditeurs de Jean-Baptiste de Lamarck (cours donné en 1800, auditeur n° 46) (voir http://www.lamarck.cnrs.fr).

[4] Paris, Archives nationales de France (anf), Fonds Muséum, AJ/15/569, f° 370.

reconnaissant à Jussieu : « La confiance que vous avez eue en moi m'impose une grande obligation, c'est celle d'y répondre » [5].

Embarqué sur *Le Géographe*, Leschenault avait alors 27 ans. C'est à sa demande qu'il passa sur *Le Naturaliste* après la relâche de l'an X à Timor. Il justifiait ainsi sa requête :

> Sur la corvette *Le Naturaliste*, personne ne s'occupe spécialement de botanique. Cependant vous avez comme moi senti combien il serait utile que quelqu'un soit chargé de cette belle partie de l'histoire naturelle. […] Sur le navire que vous commandez, le citoyen Riedlé [6] et moi nous nous occupons de la même partie. Un seul peut suffire. En conséquence, citoyen commandant, je demande votre agrément pour continuer la campagne sur *Le Naturaliste* [7].

Baudin lui répondit en applaudissant à sa résolution de changer de corvette et l'assura de son soutien : « quoique séparé de vous j'espère que je n'en serai jamais assez éloigné pour ne pas vous rendre tous les services qui dépendent de moi » [8].

Leschenault finira par repasser sur *Le Géographe* à l'issue de la relâche au Port Jackson [9] en l'an XI. C'est de Sydney qu'il écrivit une longue lettre à Jussieu pour lui faire part de ses activités et de ses sentiments [10] :

> Sydney 20 brumaire an XI
>
> Monsieur,
>
> Après deux ans de campagne, je vous envoie une partie de mon travail [11]. Je désire qu'il vous intéresse car votre estime est la chose que je souhaite le plus acquérir. Mais je n'ose espérer vous satisfaire ; je sens chaque jour combien plus d'instruction me serait nécessaire pour tirer tout le fruit possible du voyage que j'ai entrepris.
>
> Je vous ai successivement écrit de Ténériffe, l'Île-de-France et Timor [12] ; je vous rendais un compte succinct de mon travail. Je fais plus aujourd'hui, je vous adresse mon journal particulier [13] et 40 plantes décrites et dessinées que je crois appartenir à des genres nouveaux [14].

---

[5] *Id.*, f° 347.

[6] Anselme Riedlé, chef jardinier, avait embarqué sur *Le Géographe*.

[7] J.-B. Leschenault, *Journal* (Paris, ANF, série Marine, 5JJ56).

[8] *Ibid.*

[9] Port naturel très protégé au fond duquel se trouve la ville de Sydney.

[10] J.-B. Leschenault, *Lettre à A.-L. de Jussieu*, 11 nov. 1802 (Paris, Muséum national d'histoire naturelle (MNHN), Fonds Phanérogamie). Nous éditons le texte intégralement.

[11] L'envoi de Leschenault partira sur *Le Naturaliste* que Baudin avait décidé de renvoyer en France avec une partie des collections rassemblées pendant la première campagne.

[12] Ces lettres n'ont pu être retrouvées à ce jour.

[13] J.-B. Leschenault, *Journal*, *loc. cit.* Ce journal couvre la partie allant du départ de l'Île-de-France (25 avr. 1801) à l'exploration du Port Western, non loin de l'actuelle Melbourne (17 avr. 1802).

[14] Les carnets sont au nombre de quatre (Paris, MNHN, Fonds Phanérogamie). Quarante espèces de plantes récoltées lors de la première campagne et pendant la relâche au Port Jackson y sont décrites, mais seules vingt-cinq d'entre elles sont nommées. Les noms donnés par Leschenault le sont en hommage à des personnalités politiques, à des savants du Muséum, à ses compagnons de voyage, ou à des membres de sa famille. Aucune de ces espèces n'a fait l'objet d'une description publiée ; les noms proposés sont donc autant de *nomen nudum*.

Éloignant de moi l'esprit systématique que je crois préjudiciable aux observations, j'ai seulement rendu compte des faits. Quelquefois cependant je me suis permis quelques réflexions. Mais souvent des observations postérieures m'ont fait connaître que je m'étais trompé dans mes conjectures, aussi vous trouverez dans mon journal un grand nombre de ratures et de notes ajoutées. Il y en aurait eu beaucoup plus si j'avais eu le temps de relire avec attention et de méditer chacune des sensations que j'ai éprouvées lors de l'observation. Je vous prie d'avoir de l'indulgence pour le style et l'orthographe, une relation écrite à la hâte, dans un navire sans cesse agité, destinée seulement à intéresser la tendresse d'une mère et l'indulgente amitié, ne peut être aussi correcte que si elle eût été écrite dans la solitude du cabinet. D'ailleurs dans un voyage de ce genre les faits se pressent et se succèdent avec rapidité, alors l'esprit, sans cesse détourné par de nouveaux objets ne peut les saisir sous tous les points de vue qu'ils présentent.

Vous trouverez une lacune depuis le détroit d'Entrecasteaux[15], jusqu'au Port Western [16]. Occupé à cette époque au classement des plantes recueillies dans le détroit, je n'eus pas le temps de mettre en ordre les notes prises sur papier volant, d'ailleurs les faits sont peu intéressants durant cette époque. J'aurais pu il est vrai remplir ce vide lors de mon séjour au Port Jackson. Je l'avais même entrepris, mais à cause du mauvais état de ma santé, croyant retourner en France sur *Le Naturaliste*, je remis ce travail que je comptais rendre plus intéressant en faisant un tableau comparatif de tous les lieux où nous avons abordé au sud de ce port, pensant qu'il est nécessaire de ne négliger aucune observation sur des lieux où le gouvernement peut avoir l'intention de former un établissement. Je n'aurais pas craint de m'étendre autant que mes faibles moyens auraient pu me le permettre tant sur la constitution physique de ce pays que sur les avantages que sa possession active aurait pu offrir.

Je ne dis rien non plus de la colonie anglaise où depuis longtemps nous séjournons [17] et qui, fondée depuis à peine 15 ans, offre le contraste singulier d'une part d'une nation forte et puissante qui dans ce court espace de temps a su tirer le plus grand parti d'une contrée inculte et peu fertile, d'autre part d'hommes sauvages que l'arrivée parmi eux d'étrangers industrieux n'a pu civiliser. Ces sauvages, quoique continuellement et sans frayeur au milieu des Anglais qui les laissent jouir de la plus grande liberté, ont conservé leurs anciens usages. Sans vêtements, leurs armes, leurs canots, leurs meubles sont les mêmes qu'avant l'arrivée des Anglais. Il ne faut pas attribuer cela à une espèce d'orgueil national mais bien à une apathie féroce et stupide qui les empêche d'imiter. Ils commencent cependant à sentir le besoin de vêtements et d'aliments moins incertains que ceux que leur procurent la pêche et la chasse, mais ils les mendient sans se mettre à même de les acquérir par le travail. Ils aiment avec passion le tabac et l'arack qui les excite à la fureur et à la vengeance. Leur population est peu considérable parce que les querelles et les combats continuels qu'ils ont entre eux, leur barbarie envers un sexe plus faible, détruisent les générations aussi promptement qu'elles se reproduisent. Dans ce siècle où la civilisation se presse pour ainsi dire sur tous les points du globe, il est intéressant de saisir tout ce qui peut faire connaître l'homme naturel mais, quoiqu'il y ait dans cette colonie des hommes instruits et observateurs, cependant l'histoire métaphysique des indigènes est encore presque inconnue. Ces hommes de la nature

[15] Détroit situé dans la région sud de la Tasmanie, alors appelée Terre de Diémen.

[16] Large baie du sud de l'état de Victoria (Australie) s'ouvrant dans le détroit de Bass.

[17] *Le Naturaliste* avait rejoint Sydney une première fois, le 25 avril 1802.

ressembleraient-ils à une société d'enfants méchants qui n'offriraient dans toute leur conduite qu'une suite de faits monstrueux et irréfléchis [18] ?

Je ne vous envoie que 40 dessins et 40 descriptions avec 3 caisses de plantes non classées. Cependant j'ai environ 150 dessins [19] et un bien plus grand nombre de descriptions. Je ne vous les ai pas envoyés, non plus que mon herbier classé consistant en un échantillon de chacune des espèces que j'ai recueillies, parce que, pour la facilité de mon travail, je crois qu'il est indispensable que je les conserve. Nous devons parcourir à peu près les mêmes lieux que l'année précédente. Je serai souvent obligé de comparer des récoltes nouvelles avec les anciennes.

Jusqu'à présent les Anglais ont seuls observé sur les lieux les plantes de la Nouvelle-Hollande, les Banks [20], Solander [21], Dryander [22], Smith [23] ont successivement décrit un grand nombre de genres dont la plupart étaient encore inconnus en France lors de mon départ. Mon séjour au Port Jackson m'a été très utile pour m'instruire de ce qui a été fait jusqu'à ce jour par les botanistes anglais. Mr le colonel Paterson [24], membre de la Société royale de Londres et connu avantageusement en Europe par un voyage en Afrique, m'a accueilli avec toute la bonté imaginable. Il s'est empressé de me communiquer ce qui pouvait faciliter mon travail. Il a même bien voulu parcourir avec moi une partie des Montagnes bleues [25] et les environs de Parramatta et Hawkesbury [26]. J'ai les mêmes obligations à Mr Brown, botaniste attaché à l'expédition anglaise [27], et au botaniste Queley [28] envoyé dans ce pays aux frais du célèbre Sir Joseph Banks, votre illustre ami.

Dans les lieux que j'ai parcourus tant sur la côte orientale que sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande les genres, presque tous nouveaux, sont peu nombreux mais renferment un grand nombre d'espèces. Ces genres se rapportent à un petit nombre de familles naturelles : les grands arbres se rangent pour la plupart dans la famille des

---

[18] Leschenault s'interroge : les « Naturels » sont-ils vraiment ce que l'on voit et dit d'eux ? Il semble en douter, en même temps qu'il regrette l'absence de curiosité des Anglais vis-à-vis des Aborigènes, des sociétés qu'ils forment, de leur mode de vie et de leurs croyances.

[19] Le devenir de ces cent cinquante dessins est inconnu.

[20] Naturaliste du premier voyage du capitaine James Cook, Joseph Banks (1743-1820) fut directeur de la Royal Society de Londres de 1778 jusqu'à sa mort en 1820. Les résultats botaniques de ce voyage (743 planches aquarellées) n'ont été publiés que récemment (1980-1990), sous le titre de *Banks florilegium*, par la maison d'édition Alecto en collaboration avec le British Museum (Natural History).

[21] David Carl Solander (1733-1782) botaniste suédois. Il participa avec Banks au premier voyage du capitaine Cook.

[22] Jonas Carlsson Dryander (1748-1810) naturaliste suédois. Il fit office de botaniste et de bibliothécaire auprès de Banks.

[23] James Edward Smith (1759-1828) botaniste britannique. Ami de Banks, il est le fondateur de la Société linnéenne de Londres.

[24] William Paterson (1755-1810) botaniste et militaire britannique. Il fut lieutenant gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud de 1800 à 1810.

[25] Chaîne de montagne au nord-est de Sydney.

[26] À l'époque, Parramatta et Hawkesbury étaient des bourgades coloniales. Actuellement, Parramatta est un des faubourgs de Sydney et Hawkesbury, une localité située à 50 km au nord-est de la ville.

[27] L'expédition dirigée par le capitaine Matthew Flinders.

[28] En réalité George Caley (1770-1829) botaniste anglais appointé par Banks de 1800 à 1808 pour des missions d'explorations naturalistes en Australie.

myrtes ; les arbrisseaux et les sous-arbrisseaux dans les familles des myrtes, des protées, des légumineuses, et des composées ; les herbes dans les familles des composées, des campanulacées, des orchidées et des liliacées ; les plantes cryptogames et de la famille des graminées sont peu nombreuses, ce que j'attribue au terrain presque partout sablonneux et sec. Je crois aussi que c'est par cette raison que généralement les feuilles de toutes les plantes que j'ai observées sur cette vaste contrée sont petites et d'une consistance coriace.

Ces plantes chimiquement analysées pourraient offrir des résultats utiles aux sciences et à la médecine car presque toutes contiennent une quantité considérable de sucs propres très aromatiques. Cependant jusqu'à présent les médecins établis dans la colonie anglaise sur la côte orientale n'ont fait aucune expérience. Ils s'en sont constamment tenus aux remèdes envoyés d'Europe sans chercher à s'approprier ceux que leur procurerait abondamment le pays qu'ils habitent. Quelquefois seulement ils emploient dans les dysenteries opiniâtres la gomme rouge de l'eucalyptus qui est très astringente [29].

J'ai nommé quelques-unes des plantes que je vous envoie. Les noms que je leur ai assignés sont ceux des personnes que je respecte ou de mes amis éloignés de ma patrie. Il m'est bien doux de pouvoir donner cette marque d'estime à ceux qui occupent si souvent mes pensées ou dont les talents encouragent mon zèle. Mais il se peut que plusieurs des plantes que j'ai cru[es] nouvelles ne le soient pas, alors je vous supplie de transporter leurs noms à celles que je n'ai pas nommées.

Lorsque je suis arrivé dans ce port ma santé était fort dérangée et mon intention était de retourner en France. J'en fis la demande par écrit à Mr Baudin le pressant de me donner son agrément, mais quelques réflexions de sa part, réflexions où j'ai cru remarquer de l'intérêt et de l'amitié, m'ont détourné de ce projet que je n'aurais jamais eu si Mr Hamelin eût continué la campagne sur *Le Naturaliste*. Car embarqué depuis un an sur ce navire j'ai toujours eu beaucoup à me louer de cet officier rempli de zèle pour la mission importante dont il était chargé. Dans chaque circonstance, il s'est empressé de me donner toutes les facilités qu'exigeaient mes recherches et a eu envers les naturalistes embarqués sur son bord tous les égards que mérite une conduite irréprochable et honnête [30].

J'ai entrepris cette campagne avec ardeur et malgré les fatigues et les privations inséparables d'une longue navigation, malgré le faible état de ma santé, le même zèle me reste. Si l'on éprouve quelquefois des peines, l'étude de la nature offre en compensation de grandes jouissances. Difficilement je vous peindrai mes sensations lorsque je descendis pour la première fois sur une côte inconnue. J'éprouvai un plaisir confus qui remplissait mon âme, tout alors m'offrait de l'intérêt, cailloux, coquillages roulés sur la plage, plantes. Je recueillis tout avec une avidité qui ne peut être comparée à rien mais bientôt je fus obligé d'abandonner une partie de ces richesses inconsidérément amassées.

Je vous le répète, Monsieur, je sens qu'il me manque une grande somme de connaissances pour bien profiter de ce voyage et je suis réduit à mes seules ressources : tous les dessinateurs nommés par le gouvernement sont débarqués à l'Île-de-France pour cause de maladie. Deux autres que le commandant avait fait embarquer pour son

---

[29] Comme on le voit, ce manque de curiosité et d'ouverture des médecins de la colonie déconcertait Leschenault.

[30] Après plus de deux ans de voyage, le botaniste tient toujours Baudin et Hamelin en bonne estime.

service ne sont point à la disposition des naturalistes. Un seul [31] emploie, presque malgré Mr Baudin, quelques portions de son temps à dessiner les collections intéressantes qu'accumule avec tout le zèle possible mon ami Péron. Moi, maintenant seul botaniste dans l'expédition, je suis obligé d'employer seulement mes faibles connaissances en dessin pour les plantes que je recueille. Je suis seul encore pour les recueillir, les dessécher, les décrire [32]. Quel contraste avec les facilités accordées dans l'expédition de découvertes commandée par le capitaine anglais Flinders au botaniste Brown avec lequel je me suis lié d'amitié pendant le séjour qu'il a fait dans ce port.

La corvette *Le Géographe* avec laquelle nous étions séparés depuis longtemps, est arrivée ici dans le délabrement le plus absolu, la maladie et la mort faisaient les plus grands ravages dans son équipage [33]. Quatre hommes seulement étaient en état de faire le service. Une longue relâche a rétabli la santé de tous ; des approvisionnements de bonne qualité nous font espérer que la suite du voyage sera heureuse. Encore plus de deux ans, je serai éloigné de vous pendant ce temps. Je vais redoubler d'efforts et de zèle. Je sens toutes les obligations que m'impose la confiance que vous avez eue en moi en me choisissant de préférence à plusieurs autres. Par les pertes irréparables que mon cœur sait apprécier me voilà seul chargé de la partie de l'histoire naturelle qui regarde la botanique. De jour en jour mon travail devient plus facile par l'habitude de l'observation. J'espère qu'à mon retour je pourrai vous présenter des résultats beaucoup plus dignes d'être offerts que ce que j'ai fait jusqu'à présent.

J'envoie à Madame Bonaparte qui m'avait fait dire de lui recueillir quelques graines, environ 130 espèces de semences. Je désirerais beaucoup que la plante que j'ai dédiée au premier consul fût nouvelle et pût réussir en Europe [34].

Lorsque vous aurez pris lecture de mon journal et fait connaître ce que vous croirez utile à l'expédition je vous prie de le faire passer à ma bonne mère à laquelle je l'annonce.

Faites agréer, je vous prie mes respectueux hommages à Madame de Jussieu. Mes amitiés à Mrs Mirbel [35] et de Candolle [36] et daignez recevoir, Monsieur, les assurances du respect et de la vénération avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre serviteur et disciple.

Th. Leschenault, Botaniste chef de l'expédition.

Leschenault débarqua lors de la seconde relâche à Timor en prairial de l'an XI pour cause de maladie. Il séjourna à Kupang qu'il quitta après quelques mois pour Java. Il tenta en vain de s'embarquer pour la France, les mers étant peu sûres et le blocus renforcé, conséquence des guerres napoléoniennes. Il resta à Java jusqu'en 1806, séjournant tantôt à Batavia, tantôt à Semarang – où il jouissait de la protection

---

[31] Il s'agit de Charles-Alexandre Lesueur.

[32] Il était, il est vrai, le seul botaniste restant, mais il devait avoir l'aide, au Port Jackson et par la suite, du garçon jardinier Antoine Guichenot, récolteur très actif et dernier survivant de l'équipe de Riedlé.

[33] *Le Géographe* a rejoint le Port Jackson le 17 juin 1802.

[34] Cette plante – la *Bonapartea laureata* – originaire du détroit d'Entrecasteaux est une sapotacée connue aujourd'hui sous le nom de *Planchonella australis*.

[35] Charles Brisseau de Mirbel (1776-1854) fut intendant des jardins de la Malmaison à partir de 1803.

[36] Augustin de Candolle (1778-1841), médecin et botaniste suisse, était associé au Muséum.

du gouverneur hollandais – et ne négligeant aucune occasion de récolter et de préparer plantes, animaux et minéraux. Il fit voile pour Philadelphie en 1806, y resta quelque temps et rejoignit la France en juillet 1807. Il écrivit aussitôt à Jussieu [37] :

St Nazaire, 17 juillet 1807

Monsieur,

Enfin après près de sept années d'absence me voilà de retour dans ma patrie. Vous connaissez les raisons qui m'ont empêché de suivre l'expédition commandée par le capitaine Baudin [38]. Après l'avoir quitté je me rendis à Java où près d'un an je restai languissant. Lorsque je fus entièrement rétabli je cherchai d'abord un passage mais les neutres faisaient de grandes difficultés pour prendre des passagers. Plusieurs même avaient ordre exprès de leurs armateurs de n'en prendre aucun. La vue de la belle île de Java avait excité en moi un grand désir de la visiter. Mr Engelhard [39], gouverneur de Java, homme qui aime les sciences et s'intéresse à leur progrès, me fit l'offre de pourvoir à mes besoins. J'acceptai. Je rapporte en France, Monsieur, le fruit de ce voyage qui a duré environ 2 ans. Mes collections consistent en un herbier d'environ 900 espèces de plantes, 130 espèces d'oiseaux empaillés (une vingtaine d'espèces sont de Cayenne ou des États-Unis, je les ai eus lors de mon passage à Philadelphie), 20 espèces de quadrupèdes, 200 espèces d'insectes, la plus grande partie papillons, 30 espèces de serpents dans l'arack, quelques poissons et mollusques, plusieurs squelettes d'animaux, 2 statues en pierre trouvées dans les temples ruinés de l'intérieur de l'île de Java, temples dont les Javanais eux-mêmes ne connaissent point l'origine. Ces collections sont encaissées depuis environs 10 mois, j'espère qu'elles seront bien conservées. C'est ce que je saurai à Nantes car mon intention est d'ouvrir les caisses pour les aménager de façon à ce qu'elles puissent être portées sans risque par terre jusqu'à Paris.

Il y a 8 mois que je partis de Batavia sur un bâtiment américain. Après une traversée de 4 mois et 20 jours j'arrivai à Philadelphie où je suis resté 7 semaines. Là j'ai obtenu, par l'entremise du professeur Sarton, un passeport de l'ambassadeur anglais pour que moi et mes collections fussent respectées par les croiseurs de sa nation. Enfin je partis de Philadelphie dans le milieu du mois dernier et après une superbe traversée de 26 jours me voilà arrivé à l'embouchure de la Loire où notre bâtiment est mouillé depuis hier. Il est obligé de faire une quarantaine de 8 jours. Je resterai encore 8 à 10 jours à Nantes pour l'examen et l'arrangement de mes caisses après lequel temps je me rendrai à Paris. Je ne peux vous exprimer le plaisir que j'aurai de vous revoir. Rien ne manque à mon bonheur si vous-même éprouvez quelque satisfaction de revoir un homme qui a pour vous tout le respect la vénération et l'attachement que vous inspirez à tous ceux qui ont l'honneur de vous connaître.

Mr Irénée Dupont de Nemours [40] que j'ai eu l'honneur de voir en Amérique m'a chargé de vous présenter son respect. J'ai appris avec bien de la satisfaction par les services publics l'avancement politique de Mr Mirbel. Je vous prie de faire agréer à Mme de Jussieu mes respectueux hommages.

---

[37] J.-B. LESCHENAULT, *Lettre à A.-L. de Jussieu*, 17 juil. 1807 (Paris, MNHN, Fonds Jussieu, Fonds Phanérogamie).

[38] L'estimant trop malade pour poursuivre le voyage, Baudin avait décidé de laisser Leschenault à Timor dans l'espoir qu'il trouverait rapidement un passage pour l'Île-de-France.

[39] Nicolous Engelhard était le gouverneur de la partie nord-est de Java.

[40] Industriel américain d'origine française, Éleuthère-Irénée Dupont de Nemours (1771-1834) étudia avec Antoine-Laurent de Lavoisier (1743-1794) la fabrication de la poudre à canon.

Daignez Monsieur recevoir l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre humble et très obéissant serviteur et disciple

Leschenault de La Tour

P.S. Je désirerais bien recevoir de vos nouvelles avant mon départ de Nantes. Si vous avez la bonté de m'écrire adressez-moi vos lettres poste restante à Nantes.

Le retour de Leschenault ne passa pas inaperçu. Dans son numéro d'août 1807, *Le magasin encyclopédique*, parlant de la riche collection d'objets d'histoire naturelle qu'il avait ramenée des Indes orientales, écrivait : « ce savant n'a rien négligé pour recueillir des objets aussi rares que curieux, et les sciences lui auront de grandes obligations ». Dans un rapport rédigé fin octobre 1807, une commission, désignée par le ministre de l'Intérieur pour juger de la contribution de Leschenault et où siégeaient Lamarck et Cuvier, « propose de rendre témoignage au gouvernement de l'excellente conduite de M. Leschenault et de solliciter pour lui [...] le paiement de ses appointements depuis l'époque où ils ont cessé de lui être payés et son retour, et […] une récompense ou une pension analogue à celle accordée à si juste titre à MM. Péron et Lesueur. C'est à ces conditions seulement qu'il serait juste de demander que les collections de M. Leschenault soient déposées au Muséum » [41]. L'empereur ne s'opposa pas à cette proposition.

Jusqu'au début de 1811, Leschenault se consacra à des travaux de cabinet et à la préparation d'un dictionnaire malais qui ne fut jamais publié. En mars 1811, un décret lui confia l'inspection des dépôts de brebis mérinos dans les départements. Il partit en 1816 pour Pondichéry où il fut nommé directeur du Jardin royal et devint correspondant du Muséum de Paris. Leschenault séjourna près de six années en Inde pendant lesquelles il récolta de très nombreux objets scientifiques qu'il faisait régulièrement parvenir au Muséum, en même temps qu'il s'occupait à semer et à répartir dans les diverses colonies de France des végétaux d'intérêt agricole et industriel. Il revint à Paris en juin 1822. Célébré et honoré par ses pairs, il fut décoré de la croix de la Légion d'honneur. Huit mois plus tard, il s'embarqua pour une mission en Amérique – au Brésil, en Guyane et aux Antilles –, mission de même nature que celle qui l'avait conduit en Inde. La maladie le força de revenir en France en novembre 1824. Sa santé paraissait s'améliorer lorsqu'il mourut inopinément, le 14 mars 1826, à l'âge de 52 ans [42].

---

[41] *Procès-verbaux des séances de l'Académie des sciences de Paris*, 1807, t. 3, pp. 608-610. Leschenault avait aussi rapporté des armes, vêtements et ustensiles à l'usage des Indiens, des fragments d'os humains (dont le crâne d'un Chinois de Java), ainsi que divers minéraux (des jaspes, une collection de laves, des fragments de soufre, etc.).

[42] Pour la période 1807-1826, voir la notice biographique de A. Jeandet, *art. cit.*

L'accueil en Europe des résultats géologiques de l'expédition Baudin aux Terres australes

Wolf Mayer [1]

La France a joué un rôle majeur dans la découverte et la première exploration scientifique des régions côtières d'Australie. Entre 1788, année du premier établissement européen, et 1840, pas moins de huit d'expéditions françaises parcoururent les côtes des Terres australes [2]. La mieux équipée et la plus couronnée de succès fut celle de Nicolas Baudin, entre 1801 et 1803, avec les corvettes *Le Géographe* et *Le Naturaliste*. Les officiers et naturalistes de l'expédition ont cartographié de vastes étendues des côtes australiennes, mal connues avant eux [3]. Sous le commandement de Baudin, le personnel scientifique s'est occupé de décrire de façon détaillée le pays, sa flore et sa faune, un travail qui n'avait jamais été accompli auparavant. Les espèces de plantes et d'animaux récoltées, pour la plupart nouvelles pour la science de l'époque, formaient une collection impressionnante. Les premières idées sur la nature géologique du continent australien et ses rapports avec la géologie d'Europe ont été rapportées et discutées par ces voyageurs : elles sont d'une importance toute particulière pour l'histoire des sciences de la terre en Australie.

---

[1] Mes remerciements vont à Martine Marin et Michel Jangoux, pour leur révision des versions françaises de l'exposé et du présent article qui en est tiré.

[2] 1788 : Jean-François Galaup de La Pérouse ; 1792-1793 : Antoine-Raymond-Joseph Bruni d'Entrecasteaux ; 1801-1803 : Nicolas Baudin ; 1818-1819 : Louis de Frécynet ; 1824 : Louis-Isidore Duperrey ; 1825 : Hyacinthe de Bougainville ; 1826 et 1839 : Jules-Sébastien-César Dumont d'Urville.

[3] La première carte de l'Australie fut dessinée et publiée par L. de Frécynet, *Voyage de découvertes aux Terres Australes, exécuté par ordre de Sa Majesté l'empereur et roi, sur les corvettes* Le Géographe*,* Le Naturaliste *et la goélette* Le Casuarina*, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804*, *Atlas*, Paris, Imprimerie impériale, 1811.

L'expédition de Baudin fut en effet la première à amener des géologues diplômés à bord des vaisseaux. Louis Depuch de Monbreton et Joseph-Charles Bailly avaient étudié, respectivement, à l'École des mines et à l'École polytechnique de Paris. Ils possédaient les compétences requises pour mener de tels travaux et reçurent le soutien enthousiaste du zoologiste François Péron qui, intéressé par toutes les sciences naturelles, participa avec eux à l'exploration géologique du littoral australien.

À eux trois, ils menèrent les premières observations réellement professionnelles sur les roches australiennes dont ils rapportèrent la présence le long des côtes, ainsi que leur constitution et leur formation. Suivant la classification établie par Déodat Gratet de Dolomieu [4], qui avait été le professeur de Depuch, ils identifièrent les quatre catégories de roches connues à l'époque [5]. Ils furent les premiers à prévoir l'étendue de la chaîne des montagnes à l'est du continent et à esquisser la topographie d'une grande partie du pays qu'ils avaient exploré. Ils observèrent la présence de divers animaux marins vivant sur les plages, des espèces parfois considérées comme disparues en Europe, et s'interrogèrent sur les changements du niveau de la mer [6].

À l'époque, la géologie en était à ses débuts. Pendant les quelques années qui précédèrent le départ de l'expédition, des théories nouvelles avaient été proposées pour expliquer la formation de la terre et interpréter sa constitution. Depuch, Bailly et Péron les mirent à l'épreuve en examinant la géologie du continent austral. Ils en conclurent que la plupart des processus à l'origine des formations rocheuses européennes, s'observaient également en Australie et que, par conséquent, ces processus étaient applicables à l'échelle du globe. Cependant ils ont montré aussi que ces processus n'avaient pas toujours le même impact, ce qui les conduisit à malmener quelques idées généralement bien établies [7]. La richesse des renseignements géologiques rassemblés par les voyageurs auraient pu, s'ils avaient été immédiatement pris en considération, améliorer la connaissance de la terre et éclairer les scientifiques sur les processus continuels de sa désintégration et de son renouvellement.

Mais une conjonction d'événements regrettables se produisit qui empêcha la diffusion efficace et précise des résultats géologiques de l'expédition auprès du public

---

[4] Voir Louis Cordier, *Extrait des leçons orales faites par Dolomieu, sur le gisement des minéraux, au commencement de 1796 à l'École des mines de Paris. Rédigé par moi, alors que j'étais élève des mines et obligé de justifier de mon travail à chaque professeur* (Paris, Archives de l'Académie des sciences, 4J 16). Voir aussi http://www.musee.ensmp.fr/dolomieu.

[5] Les roches primaires, comme les granits ; les roches secondaires, comme les grès et les roches calcaires stratifiées ; les roches volcaniques – en fait des dolérites, étroitement apparentées aux basaltes – ; et les alluvions.

[6] W. Mayer, « Deux géologues français en Nouvelle-Hollande (Australie) : Louis Depuch et Charles Bailly, membres de l'expédition Baudin (1801-1803) », *Travaux du Comité français d'histoire de la géologie*, 2005, vol. 19, pp. 95-112 ; et « The geological work of the Baudin expedition in Australia (1801-1803) : The mineralogists, the discoveries and the legacy », *Earth Sciences History*, 2009, vol. 28/2, pp. 293-324.

[7] Id., « Early geological investigations of the Tamala Limestone, Western Australia », dans Rodney Grapes, David Oldroyd et Algimantas Grigelis (éd.), *History of Geomorphology and Quaternary Geology*, Londres, The Geological Society, Special Publication, 2008, vol. 301, pp. 279-293.

européen. La mort de Depuch et de Baudin à l'Île-de-France en 1803 les priva, tous deux, du crédit des travaux qu'ils avaient menés en Australie. Depuch, qui avait l'intention de présenter un mémoire sur la géologie australienne, aurait sans doute reçu le soutien du commandant. En revanche, l'élève minéralogiste Bailly ne semble pas avoir eu l'occasion de mener à bien un tel travail, et Péron, après son retour, ne s'est intéressé aux sujets géologiques que pour autant qu'ils fussent liés à sa spécialité, la zoologie.

Quand les bâtiments de l'expédition revinrent au pays, en 1803 et 1804, la guerre sévissait à nouveau entre la France et l'Angleterre. Le gouvernement français n'accorda pas aux résultats de l'expédition Baudin l'attention qu'ils méritaient, pas plus qu'il n'encouragea leur publication. Les deux articles annonçant dans *Le moniteur* l'arrivée du *Naturaliste* au Havre en 1803, portaient principalement sur les détails de la navigation, mais ne relataient pratiquement rien des découvertes scientifiques de l'expédition [8]. En 1804, à l'arrivée du *Géographe*, au terme d'un voyage de trois ans et demi, *Le moniteur* informa ses lecteurs – succinctement et parmi les nouvelles, apparemment plus importantes, de combats navals dans l'océan Indien – de la mort du capitaine Baudin et indiqua que le bateau était revenu chargé d'« une collection précieuse d'objets curieux » :

> La corvette *Le Géographe*, partie de France le 27 vendémiaire an IX [19 octobre 1800] avec la corvette *Le Naturaliste*, est arrivée à Lorient, le 3 de ce mois [germinal an XII ; 24 mars 1804] avec une collection précieuse d'objets curieux des trois règnes. Le capitaine Baudin, qui commandait l'expédition, étant mort à l'Île-de-France, c'est le capitaine de frégate Milius qui a ramené cette corvette de cette colonie, d'où il est parti le 24 frimaire dernier [16 décembre 1803].
>
> Les nouvelles qu'il apporte de l'Île-de-France, sont extrêmement satisfaisantes ; cette île et celle de la Réunion ont été mises sur le pied le plus respectable, tant sur les renforts de troupes qu'y a conduits le capitaine-général Decaen, que par les travaux d'art qu'il a fait exécuter à son arrivée. Le contre-amiral Linois était parti pour une croisière avec la division sous son commandement. La veille du départ du *Géographe*, était entré à l'Île-de-France un grand bâtiment anglais de 1 300 tonneaux, doublé en cuivre et réputé le plus grand qui ait jamais été construit dans le Gange ; il venait du Bengale et allait à la Chine avec un chargement de 7 500 balles de coton et 4 500 charges de riz. Le contre-amiral Linois s'en était emparé le 29 brumaire [21 novembre] par 2° latitude sud, et 93° longitude [9].

L'animosité de quelques officiers et naturalistes envers Baudin a terni sa réputation et l'a privé d'une reconnaissance posthume bien méritée. Leur jugement a prévalu et a été suivi par le gouvernement. Toutefois, malgré l'indifférence des autorités, l'abondance des collections rapportées d'Australie et la nature exceptionnelle des pièces qu'elles contenaient firent sensation dans la communauté scientifique française et captivèrent l'imagination du grand public.

Jussieu, botaniste et directeur du Muséum d'histoire naturelle, fut le premier à publier un résumé des résultats de l'expédition. Un extrait en parut dans *Le moniteur* [10].

---

[8] *Le moniteur universel*, 3 juil. 1803, p. 1282 ; et 15 août 1803, pp. 1450-1451.

[9] *Id.*, 3 avr. 1804, p. 880.

[10] *Id.*, 18 oct. 1804, p. 92.

Jussieu y reconnaissait la valeur scientifique des collections, surtout botaniques et zoologiques. Peu après le retour du *Géographe*, Lamarck [11], Lacepède [12] et Péron [13] publièrent, en 1804 et 1805, des notes sur les observations faites pendant le voyage et sur le matériel ramené.

La collection des échantillons de roches et de minéraux était parvenue aux cabinets du Conseil des mines. Elle y était exposée et disponible pour étude. Il est vraisemblable que Jussieu a pu examiner ces échantillons avant d'écrire son rapport, mais n'ayant pu bénéficier de l'expertise d'un géologue, il ne fit référence aux découvertes minéralogiques que de façon sommaire :

> On ne sera pas étonné que dans une recherche bornée à des côtes, la plupart désertes ou couvertes de bois, qui n'offraient ni montagnes élevées, ni ravins pour apercevoir les diverses couches de terre, ni aucun travail d'exploitation, les minéralogistes Depuch et Bailly, n'aient pu recueillir qu'un petit nombre de minéraux, insuffisants pour donner une idée exacte de la géologie de ce pays. Ce qu'ils ont apporté, servira au moins à faire connaître généralement la surface des terrains qu'ils ont visités, et à indiquer la distinction des époques auxquelles ont été produites les substances minérales qui occupent ces terrains [14].

Lucas fut le premier minéralogiste français à étudier les échantillons de la collection australienne. Dans un traité sur la minéralogie, publié entre 1806 et 1813, il paie un tribut de reconnaissance aux travaux géologiques de Depuch. Sous l'entrée « Titane oxydé ferrifère », il écrit :

> La même variété en grain très fins, presque pulvérulent ; de Botany-Bay, aux Terres australes ; envoyée par Depuch, l'un des infortunés compagnons de Péron, et moissonné comme lui à la fleur de son âge, sans avoir pu recueillir la récompense due à ses travaux et à son dévouement au succès de l'expédition [15].

La même année, Cuvier fit l'éloge à l'Institut de France des découvertes zoologiques et anthropologiques issues de l'expédition, laissant à d'autres le soin de faire rapport

---

[11] Jean-Baptiste DE LAMARCK, « Sur une nouvelle espèce de trigonie, et sur une nouvelle espèce d'huître, découvertes dans le voyage du capitaine Baudin », *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, 1804, vol. 4, pp. 351-359 ; ID., « Considérations sur quelques faits applicables à la théorie du globe, observé par M. Péron dans son voyage aux Terres australes, et sur quelques questions géologiques qui naissent de la connaissance de ces faits », *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, 1806, vol. 6, pp. 26-52.

[12] Bernard-Germain-Étienne DE LACÉPÈDE, « Mémoire sur plusieurs animaux de la Nouvelle-Hollande dont la description n'a pas été publiée », *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, 1804, vol. 4, pp. 184-211.

[13] François PÉRON, « Sur quelques faits zoologiques applicables à la théorie du globe », *Journal de physique, de chimie et d'histoire naturelle*, 1804, vol. 59, pp. 463-479.

[14] Antoine-Laurent DE JUSSIEU, « Notice sur l'expédition à la Nouvelle-Hollande, entreprise pour des recherches de géographie et d'histoire naturelle », *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, 1805, vol. 5, pp. 1-11.

[15] *Jean-André*-Henri LUCAS, *Tableau méthodique des espèces minérales*, Paris, D'Hautel, 1806-1813, p. 487.

ultérieurement sur celles faites en géographie, botanique et minéralogie [16]. Hélas ces rapports ne furent jamais présentés ! Les louanges que Cuvier adressait au travail de Péron l'établissaient fermement comme le scientifique majeur de l'expédition : Péron devint dès lors la personnalité emblématique et fut choisi comme historien officiel du voyage. L'impression de la prééminence du zoologiste dans la réussite du voyage fut encore renforcée par Henri de Freycinet qui, dans sa critique du récit du voyage, par Péron, écrivit :

> Nous nous proposons de rendre compte de l'historique de ce voyage, dont le gouvernement a confié la rédaction générale au naturaliste M. Péron, le même qui, par ses travaux, a si puissamment contribué aux succès de cette noble entreprise [17].

En outre Freycinet ne fit mention d'aucun autre naturaliste de l'expédition. Péron, se refusant à accorder un quelconque crédit au commandant Baudin dans la réussite du voyage et ayant tendance à insister sur le mérite de ses propres travaux, arriva non seulement à être considéré comme le naturaliste qui avait le plus contribué au succès scientifique du voyage, mais aussi comme celui qui avait su persuader un gouvernement peu enthousiaste de son importance pour l'avancement des sciences. Cette opinion se répercuta dans d'autres pays. Ainsi l'auteur allemand Bertuch, emboîtant le pas à Deleuze dans son éloge de Péron [18], insista sur le rôle décisif du zoologiste grâce à qui, écrivait-il, l'expédition ne sombra pas dans l'oubli. Il rapporte que Péron revenait de Cérilly, sa ville natale, lorsqu'il apprit qu'aux yeux du gouvernement, « le voyage aux Terres australes avait été un échec total et n'avait pas produit de résultats ». Péron exposa alors aux ministres, « en toute modestie, mais avec une franchise noble », les multiples exploits accomplis par l'expédition : « ces déclarations auraient convaincu les ministres et la décision fut prise de faire connaître les résultats du voyage au monde savant » [19].

Comme leurs homologues français, les journaux anglais et écossais témoignèrent de peu d'intérêt pour les découvertes scientifiques en Australie. Ils suivirent certes le déroulement de l'expédition depuis son départ jusqu'à son retour [20], mais leurs rapports, toujours brefs, s'intéressaient davantage à ses répercussions politiques. On soupçonnait les Français de vouloir établir une colonie sur la Terre de Diémen, l'actuelle Tasmanie [21] ; certains écrivirent que Baudin avait entrepris des recherches pour retrouver La Pérouse et qu'il avait visité la Nouvelle-Zélande [22]. Tout au plus quelques journaux publièrent-ils un extrait d'une lettre écrite par Baudin à l'Île-de-France qui mentionne que « tous à bord des deux bateaux sont en bonne santé » et qu'ils

---

[16] Georges Cuvier, « Rapport sur le voyage de M. Péron », *Procès-verbal des séances de l'Académie des sciences*,1806, vol. 3, pp. 363-367.

[17] *Le moniteur universel*, 2 juil. 1808, p. 723.

[18] Joseph-Philippe Deleuze, « Notice historique sur M. Péron », *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, 1811, vol. 17, pp. 252-279.

[19] Friedrich Justin Bertuch, « Paris und Wien, ein fortgehendes Panorama dieser beiden Hauptstädte », *Zeitschriften der Aufklärung*, 1812, vol. 3, p. 245.

[20] *Observer*, 3 août 1800, p. 3 ; *Caledonian Mercury*, 12 337 (11 oct. 1800) et 12 888 (16 avr. 1804) ; *Morning Chronicle*, 10 616 (31 mai 1803) et 10 890 (14 avr. 1804).

[21] *Morning Chronicle*, 10 616 (31 mai 1803) ; *Newcastle Courant*, 6 608 (4 juin 1803).

[22] *Observer*, 27 mai 1804, p. 2.

ont « ramassé une centaine d'objets naturels inconnus » [23]. Mais il fallut attendre 1828 pour que certains d'entre eux fassent allusion aux travaux du minéralogiste Bailly en Australie occidentale [24].

Après la publication du récit de Péron [25], des informations de nature géologique parvinrent enfin aux scientifiques et aux amateurs de voyages en Europe, particulièrement en Allemagne. En 1808, Karsten – qui avait sans doute vu la collection minéralogique à Paris – cite les observations de Depuch dans son livre sur la minéralogie [26]. En 1810, Zimmermann se réfère abondamment aux résultats de l'expédition Baudin dans son livre sur l'Australie, et contribue ainsi à la diffusion en Europe de plusieurs découvertes géologiques réalisées lors du voyage [27]. La traduction du livre de Péron en allemand [28] puis en anglais [29], mit les récits de l'expédition à la disposition de nombreux lecteurs. En 1810 toujours, Leopold von Buch visita le cabinet du Conseil des mines à Paris. Il eut accès aux catalogues de Depuch et Bailly, et examina la collection des roches et minéraux des Terres australes [30]. Son rapport, publié en 1814, donnait un premier aperçu de la collection et mettait enfin en évidence l'importance des travaux des deux savants français. Von Buch semble avoir été alors le seul à réaliser que les découvertes de ces géologues remettaient en cause certaines théories communément acceptées à l'époque. Par exemple, il était largement admis que les couches de sédiments avaient été déposées uniformément à la surface du globe dans une sorte d'océan mondial. La découverte par les naturalistes français de la présence aux Terres australes de genres de mollusques qui avaient disparu depuis longtemps des mers d'Europe, amena von Buch à émettre des doutes sur cette idée d'uniformité sédimentaire et à suggérer que des sédimentations locales aient pu former des dépôt particuliers en certaines régions d'Australie et, par analogie, dans d'autres parties du monde.

Malheureusement, l'article de von Buch ne semble pas avoir connu une grande diffusion, et ses idées et conclusions ne furent guère reprises par ses contemporains. Hélas encore, aucune autre étude de la collection ne fut entreprise et il semble

---

[23] *Morning Chronicle*, 10 038 (23 juil. 1801).

[24] *Manchester Times*, 10 (19 déc. 1828) ; *Hull Packet and Humber Mercury*, 2 301 (23 déc. 1828).

[25] F. Péron, *Voyage de découvertes aux Terres australes, exécuté par ordre de Sa Majesté l'empereur et roi, sur les corvettes* Le Géographe*,* Le Naturaliste*, et la goélette* Le Casuarina*, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804*, Paris, Imprimerie royale, 1807.

[26] Dietrich Ludwig Karsten, *Mineralogische Tabellen mit Rücksicht auf die neusten Entdeckungen*, Berlin, Heinrich August Rottmann, 1808.

[27] Eberhard August von Zimmermann, *Australien in Hinsicht der Erd-, Menschen- und Produktenkunde*, Hambourg, Friedrich Perthes, 1810.

[28] F. Péron, *Entdeckungs-Reise nach den Süd-Ländern ausgeführt auf Befehl Sr. Majestät des Kaisers und Königs, auf den Corvetten dem* Geographen, *dem* Naturalisten *und der Golette dem* Casuarine, *während der Jahre 1801, 1802, 1803 und 1804*, Tübingen, J. G. Cotta'schen Buchhandlung, 1808-1819.

[29] F. Péron, *A Voyage of Discovery to the Southern Hemisphere*, Londres, Richard Phillips, 1809.

[30] Leopold von Buch, « Einige Bemerkungen über die geognostische Constitution von Van Diemens Land », *Magazin für die Neu Entdeckungen in der Gesammten Naturkunde*, 1814, vol. 6, pp. 234-240.

bien qu'après la visite de von Buch, la collection ait été dispersée entre d'autres établissements scientifiques. Quand, en 1825, le géologue anglais William Fitton commença à s'intéresser aux travaux de l'expédition Baudin, les échantillons demeurèrent introuvables [31]. Ils le sont restés et, par voie de conséquence, seuls les écrits de Péron pouvaient être pris en compte lorsque des savants comme Cuvier ou Darwin entendaient se référer aux découvertes géologiques aux Terres australes.

Les ouvrages publiés sur les travaux de l'expédition Baudin ne trouvèrent guère de lecteurs parmi les Européens établis aux Terres australes pendant la première moitié du XIXe siècle. D'ailleurs aucun scientifique diplômé ne fut employé par le gouvernement colonial avant les années 1840… Les premiers commentaires sur les travaux géologiques de l'expédition furent ceux de Ralph Tate de l'Université d'Adelaïde en 1893 [32]. Il écrivait que l'équipement scientifique de l'expédition était sans égal dans les annales de l'exploration de l'Australie. Il appréciait les travaux géologiques de Depuch et de Bailly, mais réservait ses éloges aux travaux de Péron. Ironie de l'histoire : l'homme qui s'appropria les résultats de l'expédition fut alors considéré par les scientifiques australiens comme l'homme qui avait été négligé ! Selon les mots mêmes de Tate : « Peu de géologues [*sic*] ont été des précurseurs de leur époque, ou ont souffert aussi longtemps d'un oubli immérité, comme Péron ».

Malgré tout, les historiens de la géologie sont redevables à Péron d'avoir inclus dans sa relation du voyage publiée en 1807 de longs passages repris des observations de Depuch et Bailly qui incluaient les premières descriptions de la topographie du pays et de ses formations rocheuses. En outre, Péron présentait encore des observations qu'il avait lui-même réalisées et où se mêlaient souvent sujets zoologiques et géologiques. Certes, il englobait ainsi des matériaux de Depuch, sans pour autant lui en reconnaître la paternité.

La contribution personnelle des géologues de l'expédition fut peu remarquée en Europe et ils n'ont dès lors pas reçu de leurs contemporains la reconnaissance qu'ils méritaient. Ce n'est qu'aujourd'hui, plus de deux cents ans après, que l'originalité de leur approche et leur rôle dans la compréhension de la géologie australe sont enfin reconnus.

---

[31] William FITTON, *An Account of some geological Specimens from the Coasts of Australia*, Londres, W. Clowes, 1826.

[32] R. TATE, « Century of geological progress », *Australian Association for the Advancement of Science*, 1893, vol. 5, pp. 1-69.

Les récoltes botaniques de l'expédition Baudin aux Terres australes (1801-1803)

Paul Postiau et Michel Jangoux

Lors de la première campagne du voyage de découvertes aux Terres australes, les vaisseaux du commandant Baudin – *Le Géographe* et *Le Naturaliste* – parcoururent, ensemble ou séparément, les côtes ouest et sud de l'Australie, et celles sud et est de la Tasmanie. Après une longue relâche à Sydney, du 17 juin au 18 novembre 1802, *Le Naturaliste* fut renvoyé en France avec les collections déjà réalisées. Il rejoignit Le Havre le 7 juin 1803. *Le Géographe* accompagné du *Casuarina*, un vaisseau d'appoint acheté par Baudin à Sydney, visita à nouveau les côtes sud et ouest de l'Australie. Les vaisseaux du commandant relâchèrent à Timor du 22 août au 13 novembre 1801 (*Le Géographe* et *Le Naturaliste*) et du 6 mai au 3 juin 1803 (*Le Géographe* et *Le Casuarina*). *Le Casuarina* fut revendu à l'Île-de-France et *Le Géographe* regagna la France et arriva à Lorient le 25 mars 1804.

Les vaisseaux croisèrent donc dans les eaux australes de mai 1801 à juillet 1803. Pendant cette période, le commandant et les scientifiques embarqués récoltèrent et préparèrent de très nombreux objets d'histoire naturelle, dont beaucoup de végétaux : des plantes vivantes, des échantillons de bois, des graines ou encore des plantes séchées. Les courriers et rapports établis pendant le voyage et au retour des vaisseaux permettent de se faire une idée, hélas pas toujours précise, des végétaux rapportés.

Les plantes vivantes

La liste de tous les objets et documents destinés au Muséum et au ministère de la Marine avait été dressée par Baudin au moment du chargement du *Naturaliste* à Sydney. On sait ainsi qu'il y avait sur le vaisseau « 69 caisses de plantes en pleine végétation contenant huit cents individus qui forment environ deux cent cinquante espèces » [1]. Il est vraisemblable qu'une partie de ces plantes provenaient des récoltes

[1] Vincennes, Archives de la marine (AMV), BB4-997, dossier 2.

faites par le jardinier Riedlé [2] sur la côte ouest-australienne (baie du Géographe et baie des Chiens marins) et à Timor. Des instructions précises sur les soins à apporter aux plantes vivantes lors du voyage de retour vers la France avaient été confiées par Baudin à Hamelin, le capitaine du *Naturaliste* :

> Les plantes vivantes sont de tous les objets que vous transportez ceux qui méritent de votre part une attention toute particulière. Leur placement à bord et la manière dont elles sont entourées, les garantissent des évènements de la mer et du choc des manœuvres, mais cela ne suffit pas entièrement pour leur conservation. L'introduction de l'eau salée dans les bailles qui les contiennent seront le plus grand de tous les accidents qu'elles pourraient éprouver, et vous pouvez être assuré que toutes celles qui en recevraient seraient perdues sans ressources. Le seul moyen de prévenir ce contretemps fâcheux est de s'assurer par des visites fréquentes qu'il ne se forme aucun égout par où elle pourrait s'introduire dans le lieu qu'elles occupent. L'attouchement trop fréquent des matelots ou des curieux ne leur serait pas moins nuisible. Dans le dernier voyage que j'ai fait [3], il n'était permis à personne d'en approcher excepté à ceux destinés pour les arroser ; il sera bien et même nécessaire que vous usiez du même moyen.
>
> Une des choses que vous devez le plus considérer et en même temps la plus utile à leur conservation est de les préserver d'une trop grande sécheresse, comme d'une trop grande humidité. Ces deux excès sont également dangereux, le premier les aurait bientôt fait périr, et le second leur ferait courir le même danger par la longueur de la traversée en pourrissant les racines.
>
> Pour éviter l'un et l'autre de ces inconvénients, il sera suffisant de les faire légèrement arroser une fois par décade dans les latitudes tempérées et deux fois entre celles des tropiques si la chaleur était trop desséchante. Vous connaîtrez d'ailleurs facilement quand elles auront besoin d'eau en remuant un peu la terre à deux ou trois pouces de sa surface. Celui ou ceux que vous chargerez de ce travail doivent mériter votre confiance à plus d'un titre. Ce qui m'est arrivé dans mon dernier voyage pourrait avoir également lieu dans le vôtre. Parmi les gens mécontents et jaloux du succès que vous ne pouvez manquer d'obtenir, il en est qui sont peut-être capables de substituer à l'eau douce de l'eau salée. Je ne me permettrais pas de semblables réflexions si ce que je vous dis n'eut lieu pour moi, dans une circonstance comme la vôtre. Je n'ai eu d'autres moyens de prévenir les suites qui en seraient résulté qu'en veillant avec plus d'activité en goûtant l'eau toutes les fois qu'on était dans le cas d'en employer. Que ceci vous serve de règle et en même temps d'avis.
>
> Vous ne devez pas être moins en garde contre la malpropreté des matelots. Dans les temps mauvais ou pluvieux, ils aiment peu à se déranger pour les besoins les plus pressants et les bailles où sont vos plantes ne manqueraient pas de leur paraître un endroit convenable s'ils ont la facilité d'y pénétrer, surtout la nuit. Il convient donc que toute communication avec elles leur soit interdite.

---

[2] Anselme Riedlé (1768-1801) était le jardinier en chef du *Géographe*. Il mourut de dysenterie lors de la première relâche à Timor. Le catalogue de ses récoltes est conservé aux archives du Muséum national d'histoire naturelle (MNHN) de Paris (ms 1689).

[3] Nicolas BAUDIN, *Journal du voyage aux Antilles de* La Belle Angélique *(1796-1798)*, éd. par Michel JANGOUX, Paris-Bruxelles, Presses de l'université de Paris-Sorbonne et Académie royale de Belgique, 2009.

> Comme vous devez vous attendre que la plupart de vos plantes perdront leurs feuilles pendant la traversée en ce qu'elles ne sont point exposées à l'air libre, cela ne doit pas vous donner la moindre inquiétude elles n'en seront pas moins en bon état et très vivantes. D'autres ne manqueront pas d'en pousser de nouvelles d'un vert très pâle et qui tomberont à mesure, mais vous devez vous opposer à cette végétation inutile et forcée en ce qu'elle nuit à la vigueur du corps de l'arbre. Le moyen qu'on emploie pour remédier à ces inconvénients c'est de couper tous ces végétons quand ils ont une certaine étendue.
>
> Vous devez observer de ne point faire arracher les arbustes qui vous paraissent morts, en ce souvent il en pousse de la racine des boutures qui par la suite n'ont pas moins de mérite que la plante elle-même. Les différentes herbes qui pousseront dans les bailles doivent aussi être conservées. Indépendamment du mérite qu'elles peuvent avoir, elles contribuent beaucoup à entretenir la fraîcheur de la terre.
>
> Dans le courant de la traversée, vous pourriez reprendre avec succès dans les bailles quelqu'unes des différentes graines que vous avez recueillies ce qui ne laisserait pas que d'augmenter le nombre des plantes que vous porterez ou remplacer celles qui auraient pu périr. Comme tout vous invite à faire usage de tous les moyens que vous pouvez avoir pour rendre votre arrivée plus célèbre comme plus utile, c'est désormais à vous de ne rien négliger pour y parvenir, et je répèterai sans cesse que vous y réussirez par des soins, de la vigilance et de la bonne volonté. Ne dédaignez pas d'entrer dans les plus petits détails en pareille circonstance ; tout est honorable en agriculture. La satisfaction particulière que vous éprouverez d'avoir enrichi la France d'un aussi grand nombre de plantes utiles et précieuses, jointe aux témoignages d'estime et de considération que chacun vous donnera, vous dédommagerons amplement des peines et des soins que vous aurez pris pour y parvenir [4].

Dans une lettre envoyée au commandant lors de la brève relâche du *Naturaliste* à l'Île-de-France, Hamelin le rassurait : « Les plantes sont en assez bon état. Le gros arbre de Timor pousse bien. Le lin de la Nouvelle-Zélande à merveille. Les pins de Norfolk, après avoir longtemps resté verts, commencent à rougir ; je crains beaucoup pour eux » [5]. Ce sera surtout pendant la traversée de l'Atlantique que les plantes eurent à souffrir. Ainsi, le 30 avril 1803, Hamelin confiait à son journal : « les rats mangent tous les bourgeons qui paraissent. J'avais semé des graines que je voyais lever avec plaisir, les rats ont tout détruit. Dès qu'un arbre a quelques feuilles, les rats l'en dépouillent aussitôt » [6].

Dès que la nouvelle de l'arrivée du *Naturaliste* au Havre parvint à Paris, Chaptal [7], alors ministre de l'Intérieur, écrivit à Jussieu une lettre sans ambiguïté :

> Vous devez, citoyen, recevoir une collection de graines et plantes exotiques que le capitaine Baudin a recueillie dans le cours de son voyage pour enrichir votre établissement. Je désire que, dans cette collection, vous réserviez tous les objets qui

---

[4] Paris, MNHN, ms 2126, f° 49-51.

[5] Vincennes, AMV, BB4-995, f° 363.

[6] Emmanuel HAMELIN, *Journal*, vol. 2 (Paris, Archives nationales de France (ANF), série marine, 5JJ42).

[7] Jean-Antoine Chaptal (1756-1832) était membre de la Classe des sciences de l'Académie depuis 1796.

> vous seront demandés par Mme Bonaparte. Le citoyen Mirbel [8] se présentera de sa part et vous fera connaître ses intentions auxquelles je vous invite et je vous autorise à déférer [9].

Le même Chaptal ordonna aux professeurs du Muséum d'envoyer André Thouin [10] au Havre pour « faire parvenir à sa destination la collection d'objets d'histoire naturelle et les animaux envoyés en France par le capitaine Baudin » [11]. Autant dire qu'il mettait Thouin dans une situation délicate mais qui, s'agissant des plantes vivantes, ne fut pas trop difficile à gérer. En effet, comme l'écrivait Thouin à ses collègues du Muséum :

> Les végétaux embarqués en nature, et dont les bailles occupaient la plus grande partie de l'espace, ont fixé d'abord mon attention, et leur examen m'a douloureusement affecté. Tout me parut mort ou à peu près. Des 800 individus colligés, tant à Timor qu'à la Nouvelle-Hollande, une vingtaine donnent encore quelques signes de vie, et il n'en existe que 12 ou 15 qui soient en bonne végétation. La sécheresse, les rats dont le navire est rempli, et des soins mal dirigés sont la cause de cette perte vraiment déplorable [12].

Et d'ajouter :

> D'après l'état ostensible des végétaux en nature, j'avais jugé qu'on pouvait se dispenser d'envoyer à Paris les bailles qui les contenaient où il ne restait rien de vivant, et de diminuer, par ce moyen, les frais de transport. Mais comme les terres renferment sans doute une grande quantité de graines du pays où elle a été prise, que, d'une autre part, le bon et infortuné Riedlé n'aura pas manqué d'y planter les racines bulbeuses et tubéreuses qu'il aura rencontrées et qu'enfin il a dû, d'après ses instructions, y stratifier une partie des semences qu'il a récoltées dans les mêmes pays, j'ai cru qu'il était utile d'envoyer la totalité de ces bailles [13].

Les 69 bailles furent donc expédiées à Paris. Sur les huit cents plantes qu'elles contenaient au départ de Sydney, seules trente étaient encore vivantes lorsqu'elles rejoignirent le Muséum [14]. Certes l'une ou l'autre fut peut-être transférée à la Malmaison, mais rien ne l'atteste cependant. Un bilan réalisé quelques mois après le retour du *Naturaliste* fait état, parmi les végétaux vivants, de sept pieds de lins de Nouvelle-Zélande et de quelques arbres fruitiers de la Chine embarqués à l'Île-

---

[8] Charles Brisseau de Mirbel (1776-1854) fut l'intendant des jardins de la Malmaison de 1803 à 1806.

[9] *Assemblée des professeurs du Muséum*, 26 prairial an XII [15 juin 1804] ; J.-A. CHAPTAL, *Lettre à A.-L. de Jussieu*, 25 prairial an XII [14 juin 1804] (Paris, ANF, Fonds Muséum, AJ/15/590).

[10] A. Thouin (1747-1824) était botaniste et titulaire de la chaire de Culture au Muséum.

[11] *Assemblée des professeurs du Muséum*, 10 messidor an XI [29 juin 1803] ; J.-A. CHAPTAL, *Lettre aux professeurs du Muséum*, 27 prairial an XI [16 juin 1803] (Paris, ANF, Fonds Muséum, AJ/15/590).

[12] A. THOUIN, *Lettre aux professeurs du Muséum*, 3 messidor an XI [22 juin 1803] (Paris, ANF, Fonds Muséum, AJ/15/590).

[13] *Ibid.*

[14] *Assemblée des professeurs du Muséum*, 1er thermidor an XII [20 juil. 1804] (Paris, ANF, Fonds Muséum, AJ/15/590).

de-France [15]. En outre certaines des graines renfermées dans la terre des bailles avaient levé et produit plusieurs plantes nouvelles : des *Opercularia*, des *Mimosa*, des *Casuarina*, des graminées, et une espèce d'un genre nouveau (*Gymnostyles*) établi par Jussieu [16].

Les plantes vivantes ramenées par *Le Géographe* eurent, elles aussi, à souffrir pendant la traversée de l'Atlantique mais plutôt du froid que des rats ! Dans une lettre qu'il adressait au ministre Decrès [17] à l'arrivée du vaisseau à Lorient, le capitaine Milius [18] écrivait, lorsqu'ils furent à la latitude de Bordeaux : « le froid excessif que nous éprouvâmes entretenu par une pluie presque continuelle porta la mort et la destruction parmi […] nos plantes. Nous fîmes de grandes pertes en ce genre. J'y fus d'autant plus sensible que j'étais parvenu par des soins assidus de les préserver dans le meilleur état possible ». À l'arrivée en France, Milius rapporte que six cents pieds d'arbres de différentes espèces avaient été embarqués à l'Île-de-France, que trente autres pieds le furent au cap de Bonne-Espérance, que tous les arbres du cap sont morts dans la traversée, et qu'à l'arrivée, il restait 210 individus représentant une cinquantaine d'espèces [19]. Alors que l'on sait qu'il y en avait, Milius ne fait pas allusion aux végétaux provenant de Nouvelle-Hollande. Toutefois le bilan dressé des plantes arrivées vivantes à Paris indique que *Le Géographe* a ramené « sous la conduite du sieur Guichenot [20] : 63 caisses ou demi-barils remplies de plus de 1 000 individus d'arbres et de plantes en nature recueillis au Port Jackson, dans la Nouvelle-Hollande, dans le détroit de Bass, à Timor, à l'Île-de-France et au cap de Bonne-Espérance. De tous ces végétaux, 230 environ se sont trouvés vivants ou donnant encore quelques signes de vie. Les autres étaient secs et morts. 98 espèces des moins malades ont été choisies par Mirbel pour les serres de la Malmaison, et le reste est demeuré au Muséum où un très petit nombre végète dans ce moment » [21]. Certaines des plantes confiées à la Malmaison furent envoyées dans des villes du sud de la France, notamment à Toulon et à Nice [22] ; d'autres restèrent à la Malmaison dont

---

[15] Anonyme, « État des dons faits au Muséum par ses correspondants, soit en graines ou en végétaux vivants, depuis le 1er messidor an xi jusques et compris le dernier complémentaire an xii », *Annales du Muséum national d'histoire naturelle*, 1804, vol. 5, pp. 471-479.

[16] A.-L. de Jussieu, « Mémoire sur le *Gymnostyles*, genre nouveau de la famille des corymbifères », *Annales du Muséum national d'histoire naturelle*, 1804, vol. 4, pp. 258-262.

[17] Denis Decrès (1761-1820) fut ministre de la Marine et des Colonies de 1801 à 1814.

[18] Bernard Milius (1773-1829), alors lieutenant de vaisseau, remplaça le capitaine Baudin aux commandes du *Géographe* après la mort de ce dernier à l'Île-de-France.

[19] B. Milius, *Lettre au ministre Decrès*, 6 germinal an xii [27 mars 1804] (Vincennes, amv, BB4-997, dossier 3).

[20] Antoine Guichenot était un des deux aides jardiniers de Riedlé. De tous les botanistes et jardiniers du voyage, il est le seul à être revenu en France à bord d'un des vaisseaux de l'expédition.

[21] Anonyme, « États des dons », *art. cit.*

[22] Georges Maugin, « Une impératrice botaniste », *Revue des études napoléoniennes*, 1993, vol. 2, pp. 234-247.

quelques-unes, peintes par Pierre-Joseph Redouté, illustrèrent l'ouvrage publié par Bonpland sur les plantes rares du jardin [23].

Les échantillons de bois

Dans la liste des objets embarqués sur *Le Naturaliste*, seul deux échantillons de bois sont mentionnés par Baudin [24]. Cependant, dans l'inventaire, Thouin faisait état de « 18 billes de bois venant du Port Jackson et de trois barils d'échantillons de bois » sans compter les « cinquante morceaux de bois de différentes espèces et de différentes grosseurs ramassés comme bois de chauffage à la Nouvelle-Hollande » [25]. Il n'est pas impossible que ces billes et échantillons de bois aient été achetés par certains à titre privé. À preuve, la lettre que Leschenault adressa en novembre 1807 aux professeurs du Muséum réclamant comme siens cinq troncs d'arbres achetés par lui au Port Jackson et confiés aux soins du capitaine Hamelin : « trois troncs de *Casuarina* et deux de *Xylomelum* » [26].

Détaché à Lorient pour inventorier le contenu du *Géographe,* Étienne Geoffroy Saint-Hilaire rapporta à ses collègues :

> M. Baudin avait embarqué 25 billes ou poutrelles de *Casuarina* pour les employer à faire des meubles. […] il serait bien en effet que les objets de la Nouvelle-Hollande fussent renfermés dans un meuble fait avec du bois du pays. Mais ces poutrelles proviennent du capitaine Baudin. Il était chargé par une lettre du ministre Forfait de travailler à une collection pour Mme Bonaparte. Le ministre Decrès a demandé que la collection que M. Baudin avait faite pour son compte fût considérée composée pour Mme Bonaparte selon les instructions qu'il avait reçues. Si, par les soins de M. Péron, toute cette collection n'était entrée dans la collection générale, je n'aurais point eu à y rien dire, ni vous de même. Quant au [billes de] *Casuarina*, on [leur] applique ici la décision du ministre de la Marine. Ce bois appartenait, dit-on, au capitaine Baudin ; il appartient en conséquence à Mme Bonaparte [27].

Geoffroy ne fait cependant aucune allusion à la caisse d'échantillons de bois que Milius reprend dans l'inventaire des objets d'histoire naturelle présents à bord du *Géographe* [28].

---

[23] Aimé Bonpland, *Description des plantes rares cultivées à Malmaison et à Navarre*, Paris, Didot aîné, 1803.

[24] N. Baudin, « État général des objets […] embarqués sur *Le Naturaliste* […] », annexé au *Procès-verbal de l'assemblée des professeurs*, 3 messidor an xi [22 juin 1803] (Paris, anf, fonds Muséum, AJ/15/590).

[25] *Assemblée des professeurs du Muséum*, 10 messidor an xi [29 juin 1803] ; A. Thouin, *Lettre aux professeurs du Muséum*, 3 messidor an xi [22 juin 1803] (Paris, anf, Fonds Muséum, AJ/15/590).

[26] *Assemblée des professeurs*, 4 nov. 1807 (Vincennes, anf, Fonds Muséum, AJ/15/598).

[27] *Assemblée des professeurs*, 12 floréal an xii [2 mai 1804] ; É. Geoffroy Saint-Hilaire, *Lettre aux professeurs du Muséum*, 24 germinal an xii [14 avr. 1804] (Paris, anf, Fonds Muséum, AJ/15/592).

[28] Vincennes, amv, BB4-997, dossier 3.

Les semences

Lors du chargement du *Naturaliste* à Sydney, on y avait porté « trois caisses [de graines] dont deux grandes et une petite adressée particulièrement à M. Thouin » [29]. Le bilan fait à Paris du contenu de ces caisses montra « qu'elles renfermaient plus de 1 000 paquets de semences et pouvait composer 450 espèces distinctes dont à peu près 60 appartiennent à des genres nouveaux » [30]. Ces caisses durent voyager séparément car Thouin n'en mentionne qu'une seule lors du déchargement du *Naturaliste* [31]. De même il n'est fait aucune allusion au paquet de semences de 130 espèces différentes envoyé par Leschenault à Mme Bonaparte [32]. Dans une courte lettre aux professeurs, Chaptal leur rappelle qu'il les avait autorisés « à délivrer au citoyen Mirbel pour le jardin de Mme Bonaparte tout ce qui ne serait pas essentiellement nécessaire à l'établissement qui vous est confié. Vous savez comme moi avec quels soins s'occupe Mme Bonaparte de la culture des plantes et de l'éducation des animaux rares. Il est de l'intérêt de la science comme de la gloire de la France d'encourager ce goût distingué et je vous invite à seconder ses vues et les miennes par tous les moyens qui sont en votre pouvoir » [33]. En réaction à ce courrier, les professeurs envoyèrent à Mirbel 289 paquets de graines provenant de l'expédition. D'autres aussi en recevront comme le citoyen Broussonet, directeur du Jardin des plantes de Montpellier, à qui on adressera un assortiment de 175 espèces de graines ; un même assortiment sera expédié au Jardin botanique de Lyon et à l'impératrice douairière de Russie, « aux bons soins de Mme Bonaparte » [34].

Dès son arrivée à bord du *Géographe*, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire savait que « Mme Bonaparte avait fait demander pour directement disposer, stimulée en cela par le directeur général Lavallette [35], des graines sans délais. Guichenot a résisté pour les conserver jusqu'à mon arrivée. Le général voulait qu'on envoyât la caisse à Mme Bonaparte, lui laissant à vous faire une distribution. Mais, entre autres raisons qui m'ont déterminé, la caisse était trop lourde pour être chargée sur la malle. Je l'ai fait dédoubler par Guichenot. Ces deux caisses, égales pour l'état et le nombre de graines aussi bien que pour les renseignements, ont été portées chez le citoyen Thévenard [36].

---

[29] Vincennes, AMV, BB4-997, dossier 2.

[30] ANONYME, « États des dons », *art. cit.*

[31] *Assemblée des professeurs du Muséum*, 10 messidor an XII [29 juin 1804] (Paris, ANF, Fonds Muséum, AJ/15/590).

[32] Jean-Baptiste LESCHENAULT, *Lettre à A.-L. Jussieu*, Sydney, 20 brumaire an XI [11 nov. 1802].

[33] *Assemblée des professeurs du Muséum*, 29 thermidor an XI [17 août 1803] ; J.-A. CHAPTAL, *Lettre aux professeurs du Muséum*, 18 thermidor an XI [6 août 1803] (Paris, ANF, Fonds Muséum, AJ/15/590).

[34] *Assemblée des professeurs du Muséum*, 10 brumaire an XII [2 nov. 1803] (Paris, ANF, Fonds Muséum, AJ/15/591).

[35] Antoine de Lavalette (1769-1830), mari de la nièce de Joséphine de Beauharnais, fut aide-de-camp de Bonaparte et était alors directeur général des postes.

[36] *Assemblée des professeurs du Muséum*, 28 germinal an XII [18 avr. 1804] ; É. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Lettre à ???*, 18 germinal an XII [8 avr. 1804] (Paris, ANF, Fonds Muséum, AJ/15/592).

Il a étiqueté la nôtre et celle de Mme Bonaparte ». Et en effet le bilan dressé par le Muséum indique clairement que les graines « ont été partagées en égales parties entre le Muséum et le jardin de la Malmaison » et d'ajouter que « cet envoi précieux a produit un grand nombre d'individus d'arbres et de plantes nouvelles pour l'Europe, au nombre desquels se trouvent plusieurs genres nouveaux très intéressants » [37].

Les plantes séchées

Le Naturaliste avait embarqué 3 560 plantes desséchées contenues dans quatorze caisses bien conditionnées et formant, y compris les plantes de Timor, environ neuf cents espèces [38]. Dans son inventaire, Thouin signale la présence de douze caisses « contenant toutes des plantes [séchées] dont deux notées Leschenault, quatre notées R.E. et une, de plantes marines, notée Maugé » [39].

À bord du *Géographe*, il y avait, selon Milius, « cinq caisses [de plantes séchées] contenant environ cinquante mille [*sic*] échantillons et une caisse de gramen » [40]. Geoffroy ne dit quasi rien des plantes en herbiers, si ce n'est qu'il autorise Guichenot à changer les papiers de celles se trouvant dans une caisse endommagée [41].

Les plantes en herbier ramenées par les navires de l'expédition Baudin furent confiées pour étude à Jacques-Julien Houtou de La Billardière, le botaniste de l'expédition d'Entrecasteaux. Mais celui-ci les délaissa. Longtemps on a cru l'herbier disparu : on supposait qu'il avait été vendu avec celui de La Billardière à la mort de celui-ci [42]. Heureusement, il n'en fut rien ; l'herbier Baudin a en fait sommeillé pendant deux siècles dans les innombrables casiers du grand herbier du Muséum national d'histoire naturelle de Paris. Des recherches récentes ont permis de le retrouver et d'en faire enfin le premier récolement [43]. À ce jour, quelque 2 655 échantillons ont pu être formellement reconnus comme provenant du voyage aux Terres australes (2 400 phanérogames, 120 fougères et 135 algues). Le site de récolte des spécimens est mentionné dans près de 90% des cas et les endroits les plus fréquemment cités sont le Port Jackson (en ce compris Parramatta, Hawkesbury et les Montagnes bleues), le port du Roi Georges (région d'Albany), le détroit d'Entrecasteaux et l'île Maria (Tasmanie), Timor, la baie du Géographe, et l'île King. La majorité des parts d'herbier sont accompagnées d'étiquettes contemporaines et/ou postérieures au voyage. Les étiquettes originales sont de la main de Riedlé, de Leschenault ou de Guichenot. Celles de Guichenot, rédigées de manière phonétique, sont assez souvent accompagnées de

---

[37] ANONYME, « États des dons … », *art. cit.*

[38] N. BAUDIN, « État général des objets », *loc. cit.*

[39] *Assemblée des professeurs du Muséum*, 10 messidor an XII [29 juin 1804] (Paris, ANF, Fonds Muséum, AJ/15/590).

[40] B. MILIUS, *Note à Decrès*, 4 germinal an XII [25 mars 1804] (Vincennes, AMV, BB4-997, dossier 3). Cinquante mille pourrait bien être un *lapsus calami* pour cinq mille !

[41] *Assemblée des professeurs du Muséum*, 28 germinal an XII [18 avr. 1804] ; É. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Lettre aux professeurs du Muséum*, 21 germinal an XII [11 avr. 1804] (Paris, ANF, Fonds Muséum, AJ/15/592).

[42] M. JANGOUX, « Vers les Terres australes », dans Philippe MORAT *ea* (éd.), *L'herbier du monde*, Paris, L'iconoclaste, 2004, pp. 122-129.

[43] M. JANGOUX et P. POSTIAU, récolement achevé en 2008.

commentaires qui montrent le soin mis par ce jeune récolteur à décrire les végétaux et leur environnement.

Les résultats botaniques et l'acclimatation

Les informations sur le matériel botanique rapporté par les vaisseaux et son devenir sont plutôt fragmentaires. Un rapport général a cependant été dressé par le zoologiste Péron [44] :

> En botanique des collections très riches, très nombreuses et très soignées de plantes sèches, de graines et d'échantillons de bois ont été faites par les citoyens Riedlé et Guichenot, jardiniers. Mon intéressant ami Leschenault a rendu des services bien plus réels et bien plus importants à la science en recueillant, décrivant et dessinant lui-même avec beaucoup de soin plus de 640 plantes nouvelles dont un grand nombre lui paraît susceptible de former des genres nouveaux [45]. C'est spécialement à la côte du sud-ouest de la Nouvelle-Hollande et dans nos relâches à la terre des Nuits, de Leeuwin, à celles d'Eendracht et d'Edels, régions pour la plupart non visitées à ce jour par les Anglais, que mon laborieux ami a fait ses collections les plus intéressantes et les plus riches. Il a plus fait encore en préparant avec soin une caisse d'excellentes graines toutes recueillies par lui-même et qu'il adressa dernièrement par *Le Naturaliste* à notre bienfaisante impératrice Joséphine. Elles ont eu dans les serres et dans le jardin de Malmaison le faciès le plus brillant et tout semble annoncer que plusieurs de ces plantes australes pourraient devenir communes bientôt dans nos jardins et dans nos forêts [46]. Eh ! plusieurs de ces végétaux étrangers ne doivent-ils pas nous intéresser pour les produits utiles qu'ils peuvent nous fournir ? Le lin de la Nouvelle-Zélande [47] qui réunit le brillant de la soie à la force du plus beau chanvre peut-il manquer un jour, rendu plus facile à préparer, de devenir l'un des matériaux les plus précieux aux arts et aux manufactures ? Le bois de *Casuarina*, celui de *Xylomelum* ne l'emportent-ils pas sur les plus éclatants de l'Asie et de l'Amérique par les richesses de leurs veinures, par l'éclat de leur poli, par leur solidité même ? Devenus déjà l'un et l'autre un objet important de commerce, ils se vendront à haut prix en Angleterre, aux États-Unis où de grandes quantités y sont portées par des vaisseaux qui partent du Port Jackson. Le bois de cèdre des Anglais [48] forme des forêts entières, il est très grand, il peut être destiné à plusieurs de nos besoins économiques, il ne peut que paraître avec avantage au milieu de nos bois européens. L'*Eucalyptus resinifera*, le géant des forêts australes, se multiplie très facilement. Il forme une gomme excessivement amère et astringente, double qualité qui doit le rendre un médicament précieux pour la médecine et qui bientôt pourrait devenir un objet de commerce important pour nos rivaux si de

---

[44] Ce rapport, non daté, a été écrit après le sacre de l'empereur, et donc après le retour des deux vaisseaux. Il est de la main de François Péron (1775-1810), zoologiste de l'expédition (Paris, ANF, Fonds Muséum, AJ/15/569, f° 426).

[45] Seuls les dessins de quarante plantes sont conservés au Muséum.

[46] Péron fait allusion aux graines envoyées par Leschenault et ramenées par le capitaine Hamelin à bord du *Naturaliste*. Les plants d'*Apium prostratum* et d'*Hibiscus heterophyla* du jardin de la Malmaison proviendraient des graines envoyées par ce botaniste, selon LE TEXNIER [pseudonyme de François LE TESNIER], « Le jardin de la Malmaison », *Moniteur d'horticulture*, 1907, pp. 1-24.

[47] Le *Phormium tenax*, une phormiacée.

[48] Probablement le cèdre rouge d'Australie (*Toona ciliata*), une méliacée.

bonne heure nous ne nous occupions des moyens de le naturaliser chez nous. Il en est de même de l'arbre à gomme des Anglais qui, au lieu de fournir une gomme véritable comme le nom semblerait l'indiquer, produit la résine [49] incontestablement la plus dure et la plus solide qu'on connaisse au monde. Sa Majesté Impériale [50] Mme Bonaparte possède actuellement dans son château de Malmaison une hache de pierre des sauvages de la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande dont je lui ai fait hommage. Ce n'est autre chose qu'un éclat de granit brun d'un grain très dur et très fin soudé par le moyen de cette résine singulière à l'extrémité d'un manche de bois. Eh ! bien je l'ai fait voir à plus de 200 personnes soit à l'Île-de-France, soit au cap de Bonne-Espérance ; je l'ai fait voir aux professeurs eux-mêmes ; on peut frapper à grand coups avec cette hache singulière, on peut même enlever d'assez gros éclats de planches sans casser ou même faire ébranler la résine qui sert à la souder. Il y a plus, il m'est arrivé plusieurs fois, en frappant avec trop de violence, de casser le granit, d'émousser son tranchant sans que la résine en ait souffert en aucune manière. Voilà sans doute de toutes les substances chimiques connues la plus précieuse sous tous ces rapports, et qui ferait bien l'objet d'un commerce très avantageux et très lucratif pour les ennemis si de bonne heure l'on ne s'efforçait de naturaliser dans nos climats le végétal intéressant qui l'a produit, et qui doit y réussir d'autant plus sûrement que leur température se rapproche davantage de celle des pays qui lui sont propres. Il serait facile d'étendre ici la liste de toutes les plantes intéressantes que nous devons chercher à ravir aux régions australes. Je pourrais surtout faire valoir avec avantage cette foule d'épices si remarquables par leurs couleurs, par leurs dispositions élégantes, par leurs odeurs ou même par leurs propriétés exactes ou médicales. Je pourrais ajouter encore à ce nombre la série des arbres fruitiers de toutes espèces que nous avons rapportés de l'Île-de-France, du cap de Bonne-Espérance ou même de Timor, l'arbre à pain, le litchi, le mangoustan, le jambosier, le jonc ropa, la pomme de Cythère, etc. Mais il suffit ici de laisser entrevoir combien les résultats utiles de notre expédition sont nombreux en botanique, combien ils sont intéressants pour les progrès de la science, combien surtout ils peuvent contribuer à la prospérité de la nation.

Quant à l'acclimatation, Masson écrivait :

Pour les fleurs le jardin d'essai de Malmaison a pris tout de suite une importance et l'on peut dire que, grâce à Mirbel, il a exercé une influence sur l'horticulture française. À partir du moment où les plantes de Nouvelle-Hollande, rapportées par Péron de l'expédition Baudin, ont pu se multiplier, il n'est point d'établissement horticole, point de particulier amateur de fleurs qui, à la première demande, n'en reçoive un généreux envoi. En un seul mois (vendémiaire an XIII) on en trouve de faits à des autorités ou des particuliers de Cherbourg, de Nîmes, de Saint-Sever, de Dax, d'Elbeuf, de Marseille et de Lyon. À combien d'autres ?… [51]

---

[49] Résine produite par des « *grasstrees* » (genre *Xanthorrhea*) qui, mise en fusion et additionnée de sable, produit un mastic qui acquiert une dureté remarquable (voir André LAUGIER, « Examen chimique de la résine jaune du *Xanthorrea hastilis* et du mastic résineux dont se servent les sauvages de la Nouvelle-Hollande pour fixer la pierre de leur hache », *Annales du Muséum national d'histoire naturelle*, 1810, vol. 15, pp. 323-335).

[50] Une expression qui indique que ce rapport fut rédigé au moins neuf mois après le retour du *Géographe*, le couronnement de Napoléon ayant eu lieu en décembre 1804.

[51] Frédéric MASSON, *Joséphine impératrice et reine*, Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, 1899, p. 350.

Selon Chevalier, « Mirbel, qui fut l'élève puis l'assistant de Desfontaines, n'avait fait qu'introduire à la Malmaison les méthodes qu'il avait vu pratiquer au Muséum » par Thouin et Desfontaines qui, de leur côté, s'appliquaient à faire se multiplier les plantes de Nouvelle-Hollande pour donner à Joséphine leurs plus beaux exemplaires [52]. Pour Chevalier, ce fut le voyage de Baudin aux Terres australes qui eut les conséquences les plus heureuses pour l'enrichissement des serres du Muséum [53] et, par là, de la Malmaison d'où, peu après le départ de Mirbel, les envois de plantes vers les départements et les particuliers finirent par cesser. Chevalier voulait signifier par là que le départ d'un jardinier talentueux, formé au Muséum, s'était traduit rapidement par l'interruption des dons de végétaux aux autorités et à la population.

[52] Auguste Chevalier, *La vie et l'œuvre de René Desfontaines*, Paris, Éditions du Muséum, 1939.

[53] Il oublie de signaler l'expédition que le capitaine fit aux Antilles d'où de très nombreuses espèces nouvelles de plantes furent ramenées vivantes (voir N. Baudin, *Journal du voyage aux Antilles*, *op. cit.*).

Lamarck et les mollusques de l'expédition de découvertes aux Terres australes

Bernard Métivier

À leur retour en France, les corvettes de l'expédition de découvertes aux Terres australes, *Le Naturaliste* et *Le Géographe*, rapportèrent les collections effectuées pendant près de quatre années.

Le Naturaliste revint au Havre le 7 juin 1803. André Thouin, envoyé par ses collègues du Muséum pour recevoir les collections et les expédier à Paris, leur adressa un rapport sur le contenu et l'état de celles-ci : il y avait 64 caisses pour la zoologie, la botanique, la minéralogie, et l'ethnologie, auxquelles s'ajoutaient 69 caisses de végétaux vivants, en grande partie morts, et 20 animaux vivants [1]. François Péron écrit lui-même dans son récit du voyage que *Le Naturaliste* avait rapporté 33 caisses d'échantillons contenant plus de 40 000 animaux de toutes classes, récoltés par l'ensemble de l'équipe scientifique des deux navires d'octobre 1800 à décembre 1802 [2]. « Les collections ramenées par *Le Naturaliste* devaient être impressionnantes ! », comme l'écrit Michel Jangoux [3]. Dans un manuscrit de messidor an x, Péron, sous le numéro 3545, indique :

---

[1] A. Thouin, *Rapport* (Paris, Archives nationales de France [anf], fonds Muséum, AJ/15/590, pièce annexée au *Procès-verbal de l'assemblée des professeurs*, 10 messidor an xi [29 juin 1804]).

[2] F. Péron, *Voyage de découvertes aux Terres australes exécuté par ordre de Sa Majesté l'empereur et roi sur les corvettes* Le Géographe*,* Le Naturaliste *et la goélette* Le Casuarina*. Historique*, t. 1, Paris, Imprimerie impériale, 1807, p. 417.

[3] M. Jangoux, « L'expédition du capitaine Baudin aux Terres australes : les observations zoologiques de François Péron pendant la première campagne (1801-1802) », *Annales du Muséum du Havre*, 2005, vol. 73, p. 4.

> C'est incontestablement en testacés [4] que nos collections sont les plus nombreuses et les plus riches. J'en possède à moi seul près de 15 000 et mon collègue Maugé n'en réunit pas moins de 8 à 10 000 et le nombre des espèces différentes n'est guère moindre je crois de cinq à six cents [5].

Le 25 mars 1804, *Le Géographe* rejoignit la France et accosta à Lorient. C'est Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, délégué par ses collègues du Muséum, qui prit en charge cette nouvelle cargaison de « toutes les productions de la nature et des arts » de l'expédition. Ce sont 204 caisses d'échantillons et une véritable ménagerie, ainsi que des plantes et arbrisseaux vivants qui furent envoyés au Muséum à Paris. D'après le rapport établi par Jussieu au nom de ses collègues du Muséum (Geoffroy Saint-Hilaire, Haüy, Cuvier, Lamarck et Lacépède) daté du 8 messidor an XII, l'inventaire pour la partie zoologie donnait 18 414 individus, 3 872 espèces dont 2 542 sont nouvelles. Les professeurs insistaient sur le fait que :

> De toutes les collections qui nous sont parvenues des pays éloignés, à diverses époques, celle-ci apportée par les vaisseaux *Le Naturaliste* et *Le Géographe* est certainement la plus considérable et surtout dans le règne animal. Celle du Muséum sera très augmentée par le très grand nombre d'espèces nouvelles recueillies dans cette expédition, et la science y gagnera en même proportion. Il est de notre devoir d'en présenter ici un état soit pour fixer les idées du gouvernement et des savants sur les avantages d'une expédition qui avait été jugée défavorablement, soit pour payer aux hommes laborieux qui ont surmonté tant d'obstacles pour rassembler ces objets épars, le tribut d'estime et de reconnaissance que la nation leur doit [6].

Dans ce rapport manuscrit, beaucoup de chiffres se trouvent surajoutés par exemple à ceux relatifs aux insectes – pour les insectes, on ne dénombrera plus que 1 043 espèces au lieu de 1 054, et 4 218 individus au lieu de 4 840 –, mais pas à ceux des testacés – 1 138 espèces dont 540 nouvelles, 60 000 échantillons. Cependant dans le tableau final qui, lui, sera publié, le dénombrement des testacés ne sera plus le même : 1 232 espèces, 640 nouvelles et 10 000 échantillons. Ces diverses modifications changeront beaucoup les totaux, en particulier celui des échantillons, qui de 70 120 se verra ramené à 18 414. On retrouvera toutefois ces chiffres exagérés pour le nombre total d'échantillons dans un nouveau rapport daté de juin 1806 et établi par une commission de l'Institut pour le gouvernement. C'est un long et élogieux rapport rédigé par Georges Cuvier :

> Plus de cent mille échantillons d'animaux d'espèces grandes et petites la composent […] et le nombre des espèces nouvelles, d'après le rapport des professeurs du Muséum, s'élève à plus de deux mille cinq cents. Si l'on se rappelle maintenant que le deuxième voyage de Cook, […] n'en a cependant pas fourni plus de deux cent cinquante […] il en résulte que MM. Péron et Lesueur auront eux seuls plus fait

---

[4] Le terme « testacé », aujourd'hui désuet, était utilisé pour désigner les mollusques à coquille, les coquillages.

[5] F. Péron, cité dans M. Jangoux, *op. cit.*, 2005, p. 30.

[6] Antoine-Laurent de Jussieu, *Rapport général sur les collections d'histoire naturelle de l'expédition de découvertes* (Paris, ANF, fonds Muséum, AJ/15/592, pièce annexée au *Procès-verbal de l'assemblée des professeurs*, séance du 8 messidor an XII [27 juin 1804]).

connaître d'animaux nouveaux, que tous les naturalistes voyageurs de ces derniers temps [7].

Pour rappel, les collections du jeune Muséum avaient pour origine celles du Cabinet du roi. En 1788, Cuvier reconnaissait que la collection de coquilles de ce Cabinet était une des plus belles du monde [8]. Cependant, en 1793, elle ne comprenait que 1 500 échantillons [9] ! Dans les dernières instructions d'Alexandre Forfait, alors ministre de la Marine, reçues par Nicolas Baudin le 3 octobre 1800, il lui ordonnait :

> Avant de partir, notifiez à ces personnes [les scientifiques] comme aux officiers et aux aspirants, qu'il leur est expressément défendu de communiquer les journaux qu'ils tiendront, et de former aucune collection pour leur compte personnel. C'est la République qui pourvoit à toutes les dépenses de l'expédition, c'est elle seule qui doit en recueillir le fruit. Ainsi, faites connaître qu'il serait sévi contre quiconque enfreindrait cette juste défense, et annoncez que personne ne doit se permettre, soit en cas de rencontre à la mer, soit dans les relâches, d'envoyer en Europe des relations qui pourraient frustrer le gouvernement de son droit de propriété sur les résultats de ce voyage. Par suite de ces ordres, je vous prescris de vous faire remettre, lorsque vous serez au moment de rentrer dans nos ports, tous les journaux tenus à bord des deux corvettes, et de ne laisser personne descendre à terre avant que vous vous soyez assuré que chacun a satisfait à son devoir sur ce point [10].

Cette expédition est la première à appliquer un tel règlement, car lors des précédentes, chaque participant pouvait débarquer avec sa collection personnelle. Cette interdiction formelle sera une nouvelle fois signifiée par le ministre Decrès dans une lettre aux professeurs du Muséum datée du 20 juillet 1804 :

> Aux termes des ordres formels donnés à ce capitaine, nulle personne n'a pu garder par devers elle aucun ouvrage, mémoire ou observations faits dans le voyage et ils ont été remis à l'arrivée du *Géographe* à Lorient au capitaine Milius qui les a fait parvenir au dépôt de la marine. […] Je suis au surplus fort éloigné de penser que les naturalistes de l'expédition aient enfreint les ordres qui leur ont été notifiés à ce sujet. Je dois croire que les matériaux qui paraissent être demeurés à leur disposition, sont le fruit de leurs méditations particulières, et qu'ils ne se sont permis de se réserver aucun des objets recueillis puisque l'intention du gouvernement était qu'ils entrassent en totalité au Muséum d'histoire naturelle [11].

---

[7] G. Cuvier, *Rapport fait au gouvernement par l'Institut de France sur le voyage de découvertes aux Terres australes*, dans F. Péron, *Voyages de découvertes aux Terres australes*, 2e éd., Paris, Arthus Bertrand, 1824, t. 1, pp. 2-3.

[8] Édouard Lamy, *Les cabinets d'histoire naturelle en France au XVIIIe siècle et le Cabinet du roi (1635-1793)*, Paris, chez l'auteur, 1931, pp. 46-47.

[9] Édouard Fischer-Piette, « Histoire de la chaire de Malacologie », *Bulletin du Muséum d'histoire naturelle*, 1944, (2) vol. 16/6, p. 388.

[10] Cité dans N. Baudin, *Mon voyage aux Terres australes. Journal personnel du commandant Baudin*, éd. par Jacqueline Bonnemains *ea*, Paris, Imprimerie nationale, 2000, p. 99.

[11] *Procès-verbal de l'assemblée des professeurs du Muséum*, 25 juil. 1804 (Paris, anf, fonds Muséum, dossier AJ/15/592).

En 1798, le Muséum avait déjà reçu les collections de *La Belle Angélique*, commandée elle aussi par Baudin, à l'île de Ténériffe et aux Antilles. Le 14 ventôse an XII [24 mars 1799], Jean-Baptiste de Lamarck présente à ses collègues un rapport intitulé *Collection d'histoire naturelle du C. Baudin. Partie zoologique relative aux animaux sans vertèbres, c'est-à-dire aux coquillages, aux insectes, aux oursins, aux madrépores, etc.* [12]. Dans ce rapport, il indique que le citoyen Baudin et ses compagnons de voyage ont rapporté au Muséum 2 800 individus de lépidoptères soit 600 à 700 espèces et de nombreux autres insectes. Il y avait aussi de nombreuses coquilles qui remplissaient quatorze tiroirs et une jolie collection de « limas » terrestres (mollusques terrestres et d'eaux douces) recueillie par le zoologiste André Maugé à Ténériffe et à Porto Rico, qui présentaient une série de trente-quatre espèces parmi lesquelles près des deux-tiers sont nouvelles. Le citoyen Baudin n'était donc pas un inconnu pour Lamarck.

Les collections débarquées du *Naturaliste* et acheminées au Muséum furent réparties dans les différents laboratoires. Il ne fait aucun doute que Lamarck, professeur titulaire de la chaire de zoologie (insectes, vers, animaux microscopiques), vit arriver ces caisses d'invertébrés de la Nouvelle-Hollande avec une immense satisfaction, car cet apport sans précédent était totalement inespéré pour lui. Lamarck devait être impatient de découvrir rapidement ces nouvelles collections et il allait s'atteler à étudier, nommer, décrire de nouveaux genres et nouvelles espèces, bien avant le retour du *Géographe*, et donc de Péron [13]. Ses descriptions seront publiées dès le début de 1804 sous forme de trois notes : la première traitant de deux nouveaux genres d'insectes de la Nouvelle-Hollande [14] ; la deuxième de deux nouvelles espèces de bivalves (trigonie et huître) [15] ; et la troisième de deux nouvelles espèces de volutes [16].

La nouvelle espèce de trigonie était plus qu'inespérée pour Lamarck et d'une grande valeur scientifique. En effet, on ne connaissait alors les trigonies, mollusques bivalves, qu'à l'état fossile et Lamarck ne tarissait pas d'éloges à l'égard de Péron pour cette remarquable découverte :

> M. Péron, naturaliste éclairé et plein d'ardeur, qui a voyagé avec le capitaine Baudin sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, et qui vient d'enrichir le Muséum de

---

[12] J.-B. DE LAMARCK, *Collection d'histoire naturelle du C. Baudin* (Paris, ANF, fonds Muséum, AJ/15/569, dossier *Belle Angélique*) ; N. BAUDIN, *Journal du voyage aux Antilles de* La Belle Angélique *(1796-1798)*, éd. par Michel JANGOUX, Paris-Bruxelles, Presses de l'université de Paris-Sorbonne et Académie royale de Belgique, 2009, pp. 495-496.

[13] Ainsi que l'a fait remarquer M. JANGOUX, *op. cit*. (2005), p. 4.

[14] « *Chiroscelis bifenestrata* vraisemblablement de la Nouvelle-Hollande car il se trouve parmi ceux de cette contrée que le capitaine Baudin a envoyés par le vaisseau *Le Naturaliste*, et *Panops baudini* se trouvait parmi ceux que le capitaine Baudin a envoyé de la Nouvelle-Hollande » (J.-B. DE LAMARCK, « Sur deux nouveaux genres d'insectes de la Nouvelle-Hollande », *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, 1804, vol. 3, pp. 260-265).

[15] ID., « Sur une nouvelle espèce de trigonie, et sur une nouvelle espèce d'huître, découvertes dans le voyage du capitaine Baudin », *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, 1804, vol. 4, pp. 351-359.

[16] ID., « Mémoire sur deux espèces nouvelles de volutes des mers de la Nouvelle-Hollande », *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, 1804, vol. 5, pp. 154-160.

> quantité d'objets propres à l'avancement des sciences naturelles, a recueilli une belle espèce de trigonie dans l'état frais.

Lamarck la décrivit sous le nom de trigonie nacrée, *Trigonia margaritacea*, des côtes australes de la Nouvelle-Hollande :

> La trigonie nacrée a été trouvée vivante et récemment jetée sur le rivage, à l'île King ; et quelques valves séparées de la même coquille […] ont été recueillies à l'île Maria et à l'île de Kangueroos [*sic*], autour de la Terre de Diémen […] Au reste, la découverte de cette coquille intéressante dont nous sommes redevables à M. Péron […]. Ce sera un des nombreux services que ce naturaliste aura rendu à la zoologie.

Dans la description de la trigonie nacrée, Lamarck résume en une phrase le transformisme, tel qu'il sera bien plus tard individualisé sous le nom de lamarckisme :

> Elles [les espèces animales marines] ont pu avoir subi des mutations par l'influence des circonstances qui agissent sur elles et qui ont elles-mêmes changé ; en sorte que les débris que nous recueillons de celles qui ont vécu dans la plus grande antiquité peuvent nous offrir quelques différences d'avec ceux des animaux de même espèce qui vivent maintenant, et qui néanmoins en proviennent [17].

En 1819, Lamarck renomma cette espèce *Trigonia pectinata*, sans que l'on sache pourquoi et, bien sûr, le premier nom publié reste le seul valide [18]. Il ajoute dans son commentaire que c'est une « véritable trigonie, mais d'une section particulière du genre. […] C'est la seule espèce vivante connue ». Peut-être avait-il oublié sa note de 1804.

Dans sa relation du voyage, Péron dit avoir recueilli une valve de trigonie à l'île Bruny (baie de l'Aventure, sur la côte orientale de la Tasmanie) à laquelle il a donné le nom de *Trigonia antarctica* [19]. Ce nom n'aura pas de légitimité : l'espèce nommée par Péron n'a pas été décrite (c'est un *nomen nudum*) et, de toutes les façons, le nom proposé est postérieur à celui attribué et publié par Lamarck. Toujours à propos de trigonie, Péron indique dans ses carnets de zoographie au n° 459 : « *Bivalvis paradoxa* Trigonie de Bruguière », et au n° 742 « Suite des Testacées, *Trigonia margaritacea* île King n° 459, 6 valves » [20]. Ces notes ont été rédigées après son retour et donc aussi après la publication de Lamarck. Dans le tableau général des collections zoologiques, Péron, pour le n° 459, corrige en partie ce qu'il avait écrit pour *Trigonia paradoxa* et ajoute la localité « île aux Kanguroos » [21]. Un seul échantillon de ce bivalve a été retrouvé dans les collections du Muséum. Il était collé sur un carton sur lequel on peut lire au recto « *Trigonia pectinata* Lamk N^elle^ Hollande par Péron et Lesueur, 1803 (individu nommé par Lamarck) » et au verso « N^elle^ H^de^ Terre Dyemen Péron etc. », de

---

[17] Id., *op. cit.*, t. 4 (1804), p. 353 ; voir J. Bonnemains et Gérard Breton, « Charles-Alexandre Lesueur, géologue et paléontologue », *Annales du Muséum du Havre*, 1996, vol. 52, p. 12.

[18] J.-B. de Lamarck, *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, Paris, chez l'auteur, 1819, t. 6/1, p. 63.

[19] F. Péron, *op. cit.* (1807), p. 240.

[20] Id., *Descriptions zoologiques, n° 3, île King, île aux Kanguroos, îles St Pierre et St François* (Le Havre, Muséum d'histoire naturelle [mhnh], réf. 65010).

[21] *Id*. (Le Havre, mhnh, réf. 21002).

l'écriture de Louis Dufresne, et « Trigonie pectinée *Trigonia pectinata* », de l'écriture de Lamarck. On ignore ce que sont devenues les autres valves récoltées, mais elles ne figurent plus dans les collections du Muséum.

Dans leur relation du *Voyage de découvertes de* L'Astrolabe, Quoy et Gaimard ont écrit que, quand ils arrivèrent sur les côtes australes de la Nouvelle-Hollande, ils n'oublièrent pas qu'ils avaient « à rechercher l'animal de la Trigonie, dont Péron n'avait rapporté que la coquille » et qu'après plusieurs jours de recherche, ils réussirent à trouver une petite trigonie vivante à la sortie du détroit de Bass. Ils ajoutaient qu'ils tenaient « tant à rapporter cette coquille avec son animal, que lorsque nous fûmes, pendant trois jours, en perdition sur les récifs de Tonga-Tabou, c'est le seul objet que nous prîmes de notre collection » [22]. Plus de vingt années après sa découverte, la trigonie suscitait toujours un grand intérêt !

Dans le même article de Lamarck en 1804, l'autre espèce décrite était une huître, l'huître tuberculée ou *Ostrea tuberculata*, trouvée par Péron à l'île de Timor [23]. Six syntypes de cette huître sont conservés dans les collections du Muséum avec toutefois la mention d'une autre provenance : « Nouvelle-Hollande, Péron 1803 ». Enfin dans sa publication sur les volutes qui paraît aussi en 1804, Lamarck écrivait :

> Les caractères distinctifs et la description de deux nouvelles espèces de volutes qui habitent les mers qui environnent la Nouvelle-Hollande, et qui ont été rapportées au Muséum par M. Péron à la suite de l'expédition française de découvertes aux Terres australes. […] Cette belle volute [*Voluta ondulata*, volute ondulée] habite sur les côtes de la Nouvelle-Hollande au détroit de Basse [*sic*] et à l'île Maria. La volute neigeuse [*Voluta nivosa*], ainsi que sa variété, habitent les côtes de la Nouvelle-Hollande, à la baie des Chiens marins, d'où elles furent rapportées par M. Péron et placées dans la collection du Muséum [24].

Lamarck n'est pas le seul à publier des mémoires sur les collections rapportées par *Le Naturaliste*. Plusieurs de ses collègues au Muséum en firent de même, en particulier Cuvier qui, comme Lamarck, avait donné des instructions orales à Péron [25]. Il confia aux *Annales du Muséum* plusieurs mémoires sur des genres de mollusques sans coquille que Péron avait récoltés et envoyés dans des bocaux contenant du liquide conservateur, ce qui lui avait permi d'en faire des études anatomiques : il publia ainsi sur plusieurs espèces des genres *Doris*, *Onchidium, Phyllidia, Pleurobranchia, Dolabella, Scyllea, Eolis*, *Glaucus* [26].

Aucune autre publication de Lamarck sur les collections australes ne parut entre 1804 et 1810, une période qui correspond au temps séparant le retour de Péron de la mort de ce naturaliste. Péron revint en effet avec *Le Géographe* le 25 mars 1804. Il fit tout pour profiter de cette situation et donc pour valoriser au mieux ses travaux et

---

[22] Jean-René Quoy et Joseph-Paul Gaimard, *Voyage de découvertes de* L'Astrolabe *exécuté par ordre du roi, pendant les années 1826, 1827, 1828, 1829 sous le commandement de M. J. Dumont d'Urville, Zoologie*, Paris, J. Tastu, 1834, t. 3, p. 474.

[23] J.-B. de Lamarck, *op. cit.*, t. 4 (1804).

[24] Id., *op. cit.*, t. 5 (1804).

[25] M. Jangoux, *op. cit.* (2005), p. 28.

[26] Ces différents mémoires firent l'objet d'une édition regroupée (G. Cuvier, *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'anatomie des mollusques*, Paris, Deterville, 1817).

observations, et pour les publier. On peut penser que des querelles ont dû naître entre lui, seul zoologiste survivant de l'expédition, et les professeurs du Muséum, dont certains étaient membres de l'Institut. Ces derniers lui avaient apporté leur soutien : sans doute entendaient-ils à présent tirer le plus de profit de cette manne zoologique et conforter leur renommée scientifique.

Les nouvelles collections du *Géographe* furent directement envoyées au Muséum. Peu après, le 19 juin 1804, le ministre de la Marine fit parvenir à l'institution tous les papiers et dessins de l'expédition jugés utiles aux travaux scientifiques [27]. Le Muséum dut alors connaître une grande effervescence : il fallut ouvrir les caisses, déballer les collections, les classer, les étiqueter, les préparer pour leur étude scientifique. Péron et son ami Charles-Alexandre Lesueur participèrent à cette activité avec l'aide du personnel du Muséum, en particulier de Louis Dufresne. Celui-ci, aide naturaliste au laboratoire de zoologie, assistait les deux professeurs de cette discipline, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire et Lamarck ; il avait la charge des collections qui leur étaient rattachées. Une note de Dufresne à Geoffroy Saint-Hilaire sur son activité entre le 6 et 13 juin 1804, montre qu'il se consacrait en priorité aux collections qui venaient d'arriver de la Nouvelle-Hollande :

> Envoi à M. Geoffroy. Opération du laboratoire de zoologie du 17 au 24 prairial an XII
>
> Monté :
>
> 1 Touraco fait plume à plume donné au cap^ne^ B^din^ et aux naturalistes de l'expédition du C. Baudin
>
> 5 casoars de différents volumes, de la N^elle^-Hollande
>
> 1 petite autruche du C. B. même expédition
>
> Conjointement avec M^eurs^ Péron et Le Sueur nous avons continué de mettre de l'ordre aux objets de zoologie apportés par les corvettes *Le Naturaliste* et *Le Géographe* […]
>
> Salut et respect
>
> Dufresne [28].

Péron consacrera beaucoup de temps et d'énergie pour convaincre les autorités de publier les résultats du voyage et faire en sorte que la rédaction lui en soit confiée. À l'appui de ses demandes, il fit paraître plusieurs mémoires. Il avait, lui, seul zoologiste ayant participé à la totalité de l'expédition et à en être revenu, accumulé de nombreuses observations consignées dans ses carnets de zoologie. Toujours en 1804, il adressait une supplique au premier consul lui demandant pour prix de ses efforts et de son dévouement, la faveur de publier lui-même, aux frais du gouvernement, la partie zoologique des travaux de l'expédition sous le titre *Zoologie de la Nouvelle-Hollande* [29]. Il disait avoir l'appui de professeurs du Muséum, de Lacépède en particulier, mais ne citait ni Cuvier ni Lamarck. Une nouvelle supplique, cosignée

---

[27] J. Bonnemains, « Origine de la collection "Lesueur" du Muséum d'histoire naturelle du Havre », *Annales du Muséum du Havre*, 1986, vol. 38, pp. 9-12.

[28] Louis Dufresne, *Note à É. Geoffroy Saint-Hilaire*, 6 au 13 juin 1804 (Paris, MNHN, ms 2528, n° 55, dossier Dufresne).

[29] F. Péron, *Lettre au premier consul*, 1804 (Le Havre, MHNH, réf. 22053).

avec Lesueur, fut envoyée au début 1806 à Napoléon [30]. Ils y demandaient encore la permission de commencer la publication des travaux zoologiques et les moyens financiers pour y pourvoir. Le 4 août 1806, enfin, un décret impérial annonçait la publication des résultats dans un ouvrage qui comptera trois parties confiées à Péron et Lesueur. Péron rédigera la partie descriptive et historique – elle sera achevée par Louis Freycinet – qui fera l'objet des deux premiers volumes. Deux mois plus tard, un nouveau décret autorisait la publication d'un troisième volume pour la navigation et la géographie et Péron obtenait de publier un quatrième volume par souscription pour l'histoire naturelle. Il s'engageait ainsi dans un travail colossal, ambitieux, irréaliste, et ce même s'il n'était pas seul et pouvait compter sur l'aide de Lesueur, son compagnon de voyage et ami. Des circonstances diverses, l'effet des dures conditions et des privations du voyage, la fatigue et la maladie l'empêcheront de produire l'œuvre qu'il n'aurait vraisemblablement pas eu le temps de réaliser et pour laquelle il avait proposé le titre de *Zoographie générale de l'Australasie et des mers qui la baignent* [31]. En 1825, dans leur rapport à l'Institut sur l'expédition Duperrey, Cuvier et Pierre-André Latreille émettent un jugement sévère à l'encontre du zoologiste :

> Feu Péron, homme d'une vaste capacité et d'une activité étonnante dans un corps débile [qui] avait fait une infinité d'observations curieuses, et avait recueilli les notes les plus précieuses et les plus suivies [mais qui avait] un désir fort naturel de s'assurer à lui seul la gloire de ses découvertes [32].

Ce jugement peut paraître surprenant venant de Cuvier. Il rejoint cependant celui de l'historien australien Frank Horner pour qui « Péron a détourné l'expédition à son profit » [33].

Le premier volume de la relation du voyage paraît en 1807. Travaillant à la préparation de la suite de l'ouvrage, Péron et Lesueur sortent des documents et des échantillons du Muséum. Lors de la séance du 7 décembre 1808, les professeurs réunis en assemblée demandent de « faire rentrer dans les magasins du Muséum, les objets d'histoire naturelle qui ont été confiés à MM. Péron et Lesueur » [34] ; de même lors de l'assemblée du 18 janvier 1809, ils décident de « redemander à MM. Péron et Lesueur les poissons et autres objets du voyage qu'on avait laissés à leur disposition » [35]. À la mort du zoologiste, les collections – ou du moins une partie d'entre elles – se trouvent toujours à son domicile du 15 de la rue Copeau – l'actuelle rue Lacépède –, près du Muséum. En effet, on peut lire dans le compte rendu de l'assemblée du 26 décembre 1810 : « Monsieur le Directeur annonce à l'Assemblée qu'il a fait apposer les scellés

---

[30] F. Péron et C.-A. Lesueur, *Lettre à l'empereur Napoléon Ier*, 1806 (Le Havre, MHNH, réf. 22064).

[31] F. Péron, *Carnets* (Le Havre, MHNH, réf. 21003-1).

[32] G. Cuvier et P.-A. Latreille, « Expédition de *La Coquille* de 1822 à 1825 sous le commandement de Louis-Isidore Duperrey », cité dans J. Bonnemains, *op. cit.* (1986), p. 3.

[33] F. Horner, *La reconnaissance française. L'expédition Baudin en Australie (1801-1803)*, trad. par Martine Marin, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 360.

[34] *Assemblée des professeurs*, 7 déc. 1808 (Paris, ANF, fonds Muséum, AJ/15/108).

[35] *Id.*, 18 janv. 1809 (Paris, ANF, fonds Muséum, AJ/15/109).

sur les pièces du logement [de Péron] qui renferment les objets d'histoire naturelle appartenant au Muséum, afin de conserver la propriété de l'établissement » [36].

Dans le cahier où il consignait ses activités, Dufresne indique, en date du 17 avril 1811, qu'il était présent, avec Jacques Thouin, lors de la levée des scellés sur quatre armoires du logement de feu Péron : trois étaient remplies de bocaux contenant poissons, reptiles, insectes, mollusques, etc., provenant de l'expédition du capitaine Baudin [37]. Dufresne rapporta alors au Muséum les collections, mais les collections seules ; il ne se préoccupa pas des manuscrits ni des dessins qui resteront dans le logement de Péron. Lesueur les récupérera plus tard, en même temps que les échantillons qu'ils avaient récoltés ensemble sur la côte méditerranéenne. Comment les professeurs ne se sont-ils pas aperçus de l'absence des manuscrits et dessins que le Muséum avait reçus du ministère de la Marine et qu'ils avaient confiés à Péron ? Cette erreur, cet oubli incompréhensible leur incombe entièrement, et la disparition de ces documents ne peut pas être attribuée, comme l'a rapporté Horner, à « la possessivité regrettable de Péron et Lesueur » [38].

On s'en souvient, Lamarck n'avait plus rien publié sur les collections de l'expédition depuis 1804. La disparition de Péron lui ouvrait la possibilité de pouvoir reprendre l'étude scientifique des invertébrés des Terres australes, en particulier celle des mollusques. Il pouvait à présent étudier les invertébrés des mers du sud de la manière qu'il avait lui-même choisie. Dans un article paru en 1810, il explique qu'il allait profiter du travail déjà accompli « pour nommer la collection des coquilles du Muséum, afin de présenter successivement […] le tableau des espèces de chaque genre de mollusques testacés » [39]. Pour un genre donné, écrivait- il, il déterminerait toutes les espèces de la collection du Muséum, et donc implicitement aussi celles récoltées pendant l'expédition aux Terres australes. On peut d'ailleurs retrouver certains de ces spécimens par leurs indications de provenance – « habite les parages de Diémen » ; « habite les mers de la Nouvelle-Hollande », etc. – ou par celles signalant les récolteurs – « rapporté par M. Péron » ; « de l'expédition du capitaine Baudin », etc. À titre d'exemple, Lamarck décrivait ainsi le gastéropode *Conus pontificalis* : « Mus. n° 21, des parages de la Terre de Diémen, découvert et rapporté par Péron » [40]. Cette espèce est en réalité synonyme du *Conus doreensis*, brièvement décrit par Péron, mais cependant valide, et qui, selon Péron toujours, venait de la « Terre d'Endracht » [41]. L'échantillon de Lamarck, retrouvé dans les collections du Muséum, porte le chiffre 21 inscrit dans son ouverture. Toutefois, dès 1811, Lamarck interrompit ce travail de récolement après avoir seulement répertorié les gastéropodes appartenant aux genres

---

[36] *Id.*, 26 déc. 1810 (Paris, ANF, fonds Muséum, AJ/15/111).

[37] L. Dufresne, *Cahier*, 17 avr. 1811 (Paris, MNHN, Archives du département Systématique et Évolution – Zoologie Mammifères et Oiseaux).

[38] F. Horner, *op. cit.*, p. 382.

[39] J.-B. de Lamarck, « Sur la détermination des espèces parmi les animaux sans vertèbres, et particulièrement parmi les mollusques testacés », *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, 1810, vol. 15, pp. 24-25.

[40] *Id.*, p. 38.

[41] F. Péron, *op. cit*. (1807), p. 120.

des cônes, des porcelaines, des volutes et des mitres, genres dont peu d'espèces avaient été récoltées par l'expédition Baudin.

Lamarck était un collectionneur de coquillages, comme nombre de gens de qualité au XVIIIe siècle, et possédait une collection personnelle. Il l'avait notamment mentionnée dans l'avertissement du *Système des animaux sans vertèbres* :

> Je n'ai pas employé seulement les caractères présentés dans d'autres ouvrages, car ayant à ma disposition la magnifique collection du Muséum, et une autre assez riche que j'ai formée moi-même par près de 30 années de recherches, j'ai pu vérifier ceux dont j'ai fait usage et qui sont dans ce cas [42].

À l'instar de tout collectionneur, son but était d'avoir la collection la plus belle et la plus complète possible en cherchant par tous les moyens à l'accroître par des échantillons rares ou exceptionnels et par des espèces récemment découvertes. Qu'a pu donc ressentir Lamarck ayant en mains toutes ces nouvelles espèces australes qui appartenaient à la collection du Muséum ; toutes espèces qu'il ne pouvait pas se procurer pour sa propre collection puisque le Muséum était l'unique endroit dans lequel il était possible d'en voir, d'en trouver et cela pour de nombreuses années encore, ce qui rendait tout achat ou échange impossible ? Mais comment par ailleurs expliquer la richesse de la collection personnelle de Lamarck en espèces australiennes si ce n'est en pensant qu'il s'est approprié nombre de spécimens de la collection nationale, des doubles sûrement, mais sans doute aussi des échantillons uniques.

C'est entre 1815 et 1822 que Lamarck publie son *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres* [43]. Il considère cet ouvrage comme apportant les pièces justificatives à ce qu'il avait écrit dans la *Philosophie zoologique* [44]. Les mollusques occupent une partie du volume 5 et la totalité des volumes 6 et 7, trois volumes publiés entre 1818 et 1822. Il y expose sa classification et, pour chaque genre, nomme les espèces, les décrit et indique, pour chacune d'elles, dans quelle collection elle se trouve : dans la collection du Muséum (« Mus. n° »), dans la sienne (« Mon cabinet ») ou dans les deux. Lui qui s'était fixé comme but de nommer toutes les coquilles de la collection du Muséum, put élargir, grâce à l'apport considérable d'échantillons des Terres australes, de façon significative ses connaissances sur ces animaux, parfaire leur classification, mais aussi vérifier les idées qu'il avait exposées dans sa leçon inaugurale du 11 mai 1800 [45]. C'est alors que Lamarck rédigeait le volume 6 que ses problèmes de santé devinrent préoccupants :

> À la suite d'une ophtalmie des plus violentes, des cataractes s'étant manifestées sur mes yeux, parvinrent à me réduire à une cécité complète. J'étais alors à peu près au milieu de la composition du sixième volume de cet ouvrage. […] Je pris la résolution de partager ce sixième volume en deux parties, et de me borner à la publication de la

---

[42] J.-B. DE LAMARCK, *Système des animaux sans vertèbres*, Paris, Deterville, 1801, p. VII.

[43] ID., *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, Paris, chez l'auteur, 1815-1822, 7 vol.

[44] ID., *Philosophie zoologique*, Paris, Dentu, 1809.

[45] ID., « Discours d'ouverture du cours de zoologie prononcé le 21 floréal an VIII [11 mai 1800] », dans *Système des animaux sans vertèbres*, pp. 1-48.

> première, en attendant pour achever la seconde l'époque favorable à l'opération de mes cataractes.

À la fin de la première partie de ce volume, il précise pour les patelles (mais ceci vaudra aussi pour la suite de son travail) :

> Ce que je viens d'exposer, d'après ma seule collection, que je n'ai pas même épuisée, est probablement très peu de chose auprès de ce qu'eût été mon travail, si j'eusse fait l'examen des patelles du Muséum ; mais ma cécité m'oblige à me borner aux seules espèces que j'ai citées en exemple.

À partir de là, dans la suite des volumes consacrés aux mollusques, on ne trouve pratiquement plus de référence à l'expédition et très rarement l'indication de celle de la collection du Muséum.

Si l'on effectue un relevé des mollusques indiqués par Lamarck comme provenant des Terres australes, on obtient un nombre de 269 espèces dont presque toutes sont nouvelles et qui sont, pour la plus grande partie, des bivalves. Ce chiffre est considérable, mais bien en deçà de ceux qui ont pu être donnés et aurait été sans aucun doute plus élevé si Lamarck avait pu achever son travail comme il l'avait commencé. Les échantillons des Terres australes peuvent être retrouvés grâce aux renseignements de localités et de collecteurs donnés par Lamarck qui recopie les étiquettes originales de Péron. Souvent il indique « mers australes » ou « mers de la Nouvelle-Hollande », sans autre précision ; parfois il y a une mention de localité : « île King », « île aux Kanguroos », « île St Pierre-St François », « Terre de Diémen », « cap aux Huîtres », « île Maria », « île aux Amiraux » – mal transcrit par Lamarck en « Animaux » –, « baie des Chiens marins », « île Furneau », « port du Roi Georges », « Port Jackson », « canal d'Entrecasteaux », ou encore « côte de la Terre d'Endracht », et ceci pour 166 espèces. Dans certains cas, il semble que la mention de localité de récolte ait été perdue ou que les échantillons n'aient été accompagnés d'aucune étiquette originale. Lamarck alors indique « Habite … », mais lorsqu'il ajoute « De Péron » (71 espèces), ou « du voyage de Péron » (23 espèces), cela permet de rattacher ces espèces à l'expédition. Plus rarement il indique « Péron et Lesueur » (11 espèces) et « du voyage de Baudin » (7 espèces de bivalves d'eaux douces). Dans sa première note de 1804, Lamarck avait cité le capitaine Baudin et lui avait même dédié une espèce ; dans ses travaux ultérieurs, il devait l'oublier au profit de Péron pour qui il ne tarit pas d'éloges : était-ce un oubli réel ou plutôt un oubli délibéré guidé par l'air du temps ?

Comme la collection des Terres australes avait été déposée dans celle du Muséum, tous les échantillons devraient s'y trouver et leur origine aurait dû être indiquée par Lamarck. L'examen de son travail montre que c'est loin d'être la règle. Certains individus sont indiqués comme étant de la collection du Muséum (171 espèces), d'autres de celle-ci et de sa collection personnelle (33 espèces), d'autres enfin uniquement de sa collection personnelle (91 espèces). L'addition des deux derniers chiffres montre qu'il y avait 124 espèces des Terres australes dans sa collection personnelle. C'est tout bonnement incroyable et on peut se demander comment tous ces spécimens ont pu arriver dans une collection privée autrement que par détournement !

On se souviendra que lors de la description des deux volutes en 1804 Lamarck précisait que ces espèces étaient dans la collection du Muséum. En 1811, il indique pour l'une (*Voluta nivosa*) « Mus. n° 24 », soit la collection du Muséum, et pour

l'autre « Mus. n° 41 et Mon cabinet », soit les deux collections. En 1822, les deux espèces n'ont plus que l'indication « Mon cabinet ». De même pour l'huître *Ostrea tuberculata* qui, en 1804, est seulement dans la collection du Muséum et en 1822, s'y trouve toujours, mais a aussi rejoint celle de Lamarck. Mêmes observations pour les cônes dont deux furent décrits comme provenant de l'expédition. Pour l'un, *Conus anemone*, Lamarck, en 1810, indique « Mus. n° 107 et Mon cabinet » – donc dans les deux collections – et pour l'autre, *Conus pontificalis*, « Mus. n° 21 » seulement. En 1822, Lamarck ne donne plus à leur propos que l'indication « Mon cabinet ». Et il existe de nombreux exemples semblables.

Cette appropriation de coquillages par Lamarck ne s'est pas limitée à la seule expédition aux Terres australes. Il en est de même pour ceux récoltés à Java par Leschenault. On se souvient aussi du rapport de Lamarck sur la collection d'histoire naturelle reçue au Muséum du citoyen Baudin en 1798, lors de l'expédition de *La Belle Angélique*. Dans l'*Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, tous les échantillons de coquillages provenant de cette collection sont cités par Lamarck comme se trouvant uniquement dans sa propre collection, avec l'indication « Maugé ». Il a fait de même avec certaines coquilles rapportées d'Amérique du Sud par Humboldt et Bonpland, ainsi qu'avec toutes celles ramenées par l'expédition d'Entrecasteaux [46]. Toutefois, pour cette dernière expédition, les participants pouvaient garder les collections qu'ils avaient faites et il est possible que Lamarck ait reçu ou acheté des coquillages à Labillardière. Quoi qu'il en soit, il est clair que Péron, Lesueur et Baudin n'ont pas uniquement enrichi les collections du Muséum, mais ont aussi permis l'accroissement de la collection personnelle de Lamarck.

La « collection Lamarck » sera achetée après sa mort par le prince Masséna [47] qui, ensuite, la vendra au baron Benjamin Delessert en 1840. À la mort de ce dernier, son frère en héritera. Il tentera en vain de l'offrir au Muséum d'histoire naturelle [48] et finira par la céder à la ville de Genève en 1869, où elle se trouve toujours, incluant les échantillons des Terres australes que Lamarck s'était appropriés.

---

[46] À l'exception de la seule *Carinaria vitrea* (Id., *op. cit.*, 1822, t. 7, p. 673).

[47] L'ornithologue François-Victor Masséna, 2e duc de Rivoli, 3e prince d'Essling, était fils d'André Masséna, maréchal d'Empire.

[48] « La collection Lamarck que l'on pouvait obtenir gratuitement est allée à Genève […] De pareils faits sont assurément tristes et ne sont point de nature à donner une grande idée du discernement de quelques-uns de nos savants officiels en ces matières » (Hippolyte Crosse, « Notice nécrologique de Louis Michaud », *Journal de conchyliologie*, 1881, vol. 29, p. 9).

Les animaux embarqués vivants sur les vaisseaux du voyage de découvertes aux Terres australes

Michel Jangoux, Christian Jouanin et Bernard Métivier

De façon étonnante, ni le commandant Nicolas Baudin ni les naturalistes l'accompagnant n'avaient reçu d'instructions officielles leur demandant de ramener vivants en France des animaux des Terres australes. Plus généralement, les instructions en matière de sciences naturelles étaient très vagues. Elles portaient surtout sur la minéralogie et, pour ce qui concernait la zoologie et la botanique, elles se limitaient à des questions plus que sommaires comme, par exemple, « quels sont les animaux féroces dominant à terre ou dans la mer ? » [1] ou encore « quelles espèces principales d'arbres […] y forment les forêts » [2]. On sait toutefois, par un manuscrit de François Péron [3], que Jean-Baptiste de Lamarck et Georges Cuvier lui avaient demandé d'avoir une attention toute spéciale pour les mollusques :

> L'étude des animaux de cette famille m'avait été recommandée d'une manière particulière par les citoyens Lamarck et Cuvier. Je n'ai rien négligé pour répondre à leurs désirs. J'ai recensé partout tout ce qui s'est offert à mes recherches et j'ai la satisfaction de présenter une collection dans ce genre également intéressante et nombreuse [4].

---

[1] N. Baudin, *Mon voyage aux Terres australes*, éd. par Jacqueline Bonnemains *ea*, Paris, Imprimerie nationale, 2000, p. 50.

[2] *Ibid.*

[3] M. Jangoux, « L'expédition du capitaine Baudin aux Terres australes : les observations zoologiques de François Péron pendant la première campagne (1801-1802) », *Annales du Muséum du Havre*, 2005, vol. 73, pp. 1-35.

[4] Cuvier étudia attentivement la collection de mollusques – au sens de l'époque, c'est-à-dire d'invertébrés mous, sans coquille – ramenée par Péron et réunit les résultats en un volumineux mémoire (G. Cuvier, *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'anatomie des mollusques*, Paris, Deterville, 1817).

Pour le reste, il n'y avait pas de recommandation zoologique particulière et on doit présumer que le Muséum et l'Institut faisait confiance à la pratique avérée de René Maugé en la matière [5], ainsi qu'au potentiel espéré des jeunes naturalistes qui avaient été recrutés : Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, Jean-Baptiste-Désiré Dumont, Stanislas Le Villain et, bien entendu, Péron. Bory et Dumont abandonnèrent l'expédition à l'Île-de-France ; Péron et Le Villain suivront, avec Maugé, le commandant en Nouvelle-Hollande ; des trois, seul Péron revint vivant en France.

Il y eut cependant des « instructions spéciales », discrètes sans être pour autant secrètes. Une lettre du ministre Alexandre Forfait à Baudin est en effet assez explicite à ce sujet :

> Indépendamment des objets d'histoire naturelle, citoyen, que vous avez à rassembler pour les établissements nationaux, je vous invite à donner des soins à la formation d'une collection particulière destinée à Mme Bonaparte, épouse du premier consul.
>
> Vous composerez cette collection d'animaux de tous les genres, vivants ou injectés et principalement d'oiseaux d'un beau plumage. À l'égard des quadrupèdes, je n'ai pas besoin de vous faire sentir la différence qui doit exister dans le choix de ceux destinés à la ménagerie et ceux qui doivent entrer dans une collection de pur agrément. Vous saurez qu'elle doit comprendre les fleurs, les arbustes, les graines, les pierres précieuses, les bois propres aux beaux ouvrages de marqueterie, les insectes, les papillons, etc.
>
> Ces détails vous suffisent, citoyen, pour vous mettre à portée de diriger les recherches des naturalistes. Je compte essentiellement sur vos soins et sur l'expérience que vous avez acquise, tant pour la formation de cette collection que pour la conservation des objets dont elle sera composée [6].

L'absence d'instructions officielles n'eut guère d'impact sur la qualité et l'abondance des récoltes zoologiques [7]. Plusieurs listes relatives aux animaux vivants transportés par les corvettes ont été archivées. Pour *Le Naturaliste*, on sait quels animaux furent embarqués au Port Jackson [8] et lors de la brève relâche que fit la corvette en pluviôse an XI à l'Île-de-France [9]. Le professeur André Thouin, qui réceptionna les objets

---

[5] Aide-naturaliste au Muséum, Maugé avait accompagné Baudin lors de l'expédition aux Antilles de *La Belle Angélique* (voir N. BAUDIN, *Journal du voyage aux Antilles de* La Belle Angélique *(1796-1798)*, éd. par Michel JANGOUX, Paris-Bruxelles, Presses de l'université de Paris-Sorbonne et Académie royale de Belgique, 2009).

[6] Alexandre FORFAIT, *Lettre à N. Baudin*, Paris, 30 fructidor an VIII [17 sept. 1800] (Vincennes, Archives de la Marine [AMV], BB4-995, f° 229).

[7] Antoine-Laurent DE JUSSIEU, « Notice sur l'expédition à la Nouvelle-Hollande entreprise pour des recherches de géographie et d'histoire naturelle », *Annales du Muséum d'Histoire naturelle de Paris*, 1804, t. 4, pp. 1-11.

[8] N. BAUDIN, « État général des objets […] embarqués sur *Le Naturaliste* […] », annexé au *Procès-verbal de l'assemblée des professeurs*, 3 messidor an XI [22 juin 1803] (Paris, Archives nationales de France [ANF], fonds Muséum, AJ/15/590).

[9] Emmanuel HAMELIN, *Journal*, vol. 2, 19-20 pluviôse an XI [8-9 fév. 1803] (Paris, ANF, série marine, 5JJ42).

ramenés par la corvette, donne le détail de ceux qui se trouvaient à bord à l'arrivée au Havre [10].

Pour *Le Géographe*, il n'y a pas d'écrit conservé précisant quels animaux furent embarqués en Australie et à Timor. On dispose cependant de documents reprenant ceux qui, rescapés de l'Australie ou embarqués à l'Île-de-France et au cap de Bonne-Espérance, étaient encore vivants lorsque la corvette se trouvait en vue des côtes françaises [11], à son arrivée à Lorient en mars 1804 [12] et lorsqu'ils rejoignirent la ménagerie du Jardin des plantes [13].

Ces documents ont permis d'établir une liste, hélas non exhaustive, des animaux embarqués vivants sur *Le Naturaliste* et *Le Géographe*. Présentée sous forme de tableau (ci-après), elle montre que c'est surtout *Le Naturaliste* qui a ramené en France des animaux de Nouvelle-Hollande. Tous ceux rapportés par *Le Géographe*, à l'exception des kangourous, des émeus et des *Psittacus regius*, avaient été embarqués soit à l'Île-de-France, soit au cap de Bonne-Espérance. Cela ne signifie pas que d'autres animaux des Terres australes ne se soient trouvés sur la corvette, mais qu'ils étaient morts soit au cours de la deuxième campagne du *Géographe*, soit pendant leur séjour à l'Île-de-France, ou encore qu'ils étaient restés dans l'île. Des animaux d'Australie s'étaient effectivement trouvés à bord de la corvette, comme l'atteste la lettre adressée par Baudin à Jussieu de Timor :

> Les quadrupèdes, comme kangourous, émious et umbats sont en très bon état et je crois que je les conserverai étant bien accoutumés à bord. Il m'en reste six des premiers qui sont plus gros que forts moutons, quatre des seconds et seulement deux des troisièmes ; [il y a aussi] une cinquantaine d'oiseaux de différentes espèces et très beaux. J'en ai perdu plus de cent de ces derniers [14].

---

[10] A. Thouin, « Inventaire des objets pris à bord de la corvette *Le Naturaliste* », dans *Procès-verbal de l'assemblée des professeurs*, 10 messidor an xi [29 juin 1803] (Paris, anf, fonds Muséum, AJ/15/590).

[11] F. Péron, « Liste des animaux vivants qui se trouvaient à bord du *Géographe* le 23 pluviôse an xii [10 fév. 1804] » (Le Havre, Muséum d'histoire naturelle du Havre [mhnh], ms 21012) ; ci-après « Liste de Péron ».

[12] Pierre Milius, « Tableau général de tous les animaux vivants débarqués de la corvette *Le Géographe* (4 germinal an xii [25 mars 1804]) » (Vincennes, amv, BB4-997, f° 100-101) : les informations sur la nourriture donnée aux animaux pendant la traversée sont tirées de ce tableau dressé par Milius (ci-après « Tableau de Milius ») ; F. Péron, « Tableau général de tous les animaux vivants qui se trouvent à bord du *Géographe* le 1er germinal an xii [22 mars 1804] de la République française » (Vincennes, amv, BB4-996, f° 57-59) : les informations sur l'origine des animaux transportés proviennent du tableau dressé par Péron (ci-après « Tableau de Péron ») ; Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, « Note sur les animaux vivants venus à bord du *Géographe* », *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, 1804, t. 4, pp. 171-172.

[13] Antoine Fourcroy, « Attestation d'arrivée des animaux du *Géographe* au Muséum », annexée au *Procès-verbal de l'assemblée des professeurs*, 28 germinal an xii [18 avr. 1804] (Paris, anf, fonds Muséum, AJ/15/592) ; ci-après « Liste de Fourcroy ».

[14] N. Baudin, *Lettre à A.-L. de Jussieu*, 11 prairial an xi [31 mai 1803] (Paris, Archives du Muséum national d'histoire naturelle [mnhn], Ms 2126, f° 17-18).

Plusieurs d'entre ces animaux étaient arrivés vivants à l'Île-de-France, comme l'atteste l'inventaire après décès des objets appartenant au commandant [15]. Tel est le cas dans la maison qu'il occupait au Port Nord-Ouest :

> Dans une mauvaise case en bois couverte en planchers, à droite du jardin, il existe deux oiseaux vivants qu'on nomme casouards. Au-dessus de ladite case, dans un parc tenté, sept quadrupèdes nommés kangourous, dont cinq mâles et deux femelles [16].

De même on trouva sur le bateau « en avant des panneaux [de la batterie] une volière contenant dix perruches de différentes espèces » appartenant à l'expédition et « sous le passavant à tribord vis-à-vis les grands panneaux l'on nous a représenté deux cages, l'une contenant une perruche de l'expédition et l'autre un kakatoès appartenant au citoyen Baudin » [17]. De ces différents animaux, seuls les deux émeus – les « casouards » –, trois des sept kangourous et cinq des onze perruches finiront par rejoindre la France.

Dès que la nouvelle du retour de l'une ou l'autre des corvettes fut connue à Paris, on détacha un professeur du Muséum pour aller réceptionner les collections. Lors du retour du *Naturaliste* au Havre en juin 1803, ce fut André Thouin, professeur de Culture, qui fut désigné. Quand *Le Géographe* arriva à Lorient en mars 1804, c'est le professeur de Zoologie des quadrupèdes et oiseaux, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, qui fut dépêché.

Tableau 1. Les animaux vivants embarqués sur les vaisseaux du commandant Baudin

Nom donné à l'époque (nombre d'individus) [18]	Nom actuel	Vaisseau	Lieu d'embarquement
1. Mammifère monotrèmes			
Hérisson nouvelle espèce (1)	*Tachyglossus aculeatus* (Shaw, 1792)	*Naturaliste*	Port Jackson
2. Mammifères marsupiaux			
Chats sauvages (2)	*Dasyurus maculatus* (Kerr, 1792) / *Dasyurus viverrinus* (Shaw, 1800)	*Naturaliste*	Port Jackson
Écureuils volants (2)	*Petaurus volans* (Kerr, 1792)	*Naturaliste*	Port Jackson

[15] *Inventaire après décès de N. Baudin* (Maurice, Archives nationales de Maurice [ANM], dossier X1/3E [Baudin]).

[16] *Id.*, document n° 2.

[17] *Id.*, document n° 3.

[18] Pour qualifier les espèces animales embarquées, Péron utilisait souvent une appellation binominale qui lui était propre, inconnue de la nomenclature zoologique. Comme ces espèces n'ont pas été officiellement décrites sous ces appellations, les noms de Péron ne sont pas valides et constituent autant de *nomen nudum*.

Kangourous géants (2)	? *Macropus giganteus* (Zimmermann, 1777)	*Naturaliste*	Port Jackson
Kanguroo kingiensis (1)	*Macropus rufogriseus* Desmarest, 1817	*Géographe*	Île King
Kanguroo giganteus (2)	*Macropus fuliginosus* Desmarest, 1817	*Géographe*	Île aux Kangourous
Ombacs, sorte d'opossum (5)	*Vombatus ursinus* (Shaw, 1800)	*Naturaliste*	Port Jackson et île King
3. Mammifères placentaires			
Antilope gnu (1)	*Connochaetes gnu* (Zimmermann, 1780)	*Géographe*	Cap de Bonne-Espérance
Canis tigrinus (1)	*Crocuta crocuta* (Erxleben, 1777)	*Géographe*	Cap de Bonne-Espérance
Cervus axis (2)	*Axis axis* (Erxleben, 1777)	*Géographe*	Île-de-France
Chiens indigènes (2)	*Canis lupus dingo* (Meyer, 1793)	*Naturaliste*	Port Jackson
Equus zebra (1)	*Equus zebra* Linnaeus, 1758	*Géographe*	Cap de Bonne-Espérance
Felis catus ferus africanus (1)	*Felis silvestris catus* (Linnaeus, 1758)	*Géographe*	Cap de Bonne-Espérance
Felis leo (2)	*Panthera leo* (Linnaeus, 1758)	*Géographe*	Cap de Bonne-Espérance
Felis melas (1)	*Panthera pardus* (Linnaeus, 1758)	*Géographe*	Cap de Bonne-Espérance
Gazelles de l'Inde (2)	? *Cervus timorensis* de Blainville, 1822	*Naturaliste*	Île-de-France
Hyrax capensis (2)	*Procavia capensis* Pallas, 1766	*Géographe*	Cap de Bonne-Espérance
Hystrix cristata (1)	*Hystrix cristata* Linnaeus, 1758	*Géographe*	Cap de Bonne-Espérance
Lemur catta (1)	*Lemur catta* Linnaeus, 1758	*Géographe*	Île-de-France
Lemur cinereus (1)	*Hapalemur griseus* Linck, 1795	*Géographe*	Île-de-France
Lemur fuscus (1)	? *Eulemur rubriventer* I. Geoffroy St-Hilaire, 1850	*Géographe*	Île-de-France
Lemur vari (4)	*Varecia variegata* Kerr, 1792	*Géographe*	Île-de-France
Mouton à quatre cornes (1)	?	*Naturaliste*	Île-de-France
Simia (2)	*Papio ursinus* Kerr, 1792	*Géographe*	Île-de-France
Viverra capensis (2)	*Galerella pulverulenta* (Wagner, 1839)	*Géographe*	Île-de-France

4. Oiseaux ratites			
Émeu de N^lle^-Hollande (1)	*Dromaius novaehollandiae* (Latham, 1790)	*Naturaliste*	Port Jackson
Idem, petits (3)	*Dromaius novaehollandiae* (Latham, 1790)	*Naturaliste*	Port Jackson
Casuarius hollandiaenovae (2)	*Dromaius ater* (Vieillot, 1817) (1)	*Géographe*	Île King
	Dromaius baudinianus Parker, 1984 (1)	*Géographe*	Île aux Kangourous
Casuarius molucanus (1)	*Casuarius casuarius* Linnaeus, 1758	*Géographe*	Île-de-France
Struthio camelus (1)	*Struthio camelus* (Linnaeus, 1758)	*Géographe*	Cap de Bonne-Espérance
5. Oiseaux carinates			
Anas montana (2)	? *Alopochen aegyptiaca* (Linnaeus, 1758)	*Géographe*	Cap de Bonne-Espérance
Autres oiseaux (4 ?)	2 pintades et 2 râles non identifiables	*Naturaliste*	Île-de-France
Cailles (2)	? *Coturnix coturnix* (Linnaeus, 1758)	*Naturaliste*	Île-de-France
[Chouettes]	? *Asio capensis* (Smith, 1834)	*Géographe*	?
Columba coronata (2)	*Goura cristata* Pallas, 1764	*Géographe*	Île-de-France
Cygnes noirs (2)	*Chenopis artata* (Latham, 1790)	*Naturaliste*	Port Jackson
Falco serpentrius (1)	*Sagittarius serpentarius* J.F. Miller, 1779	*Naturaliste*	Cap de Bonne-Espérance
Fulica porphyrio (3)	*Porphyrio porphyrio* (Linnaeus, 1758)	*Géographe*	Île-de-France et cap de Bonne-Espérance
[Lori perroquet]	?	*Géographe*	?
Oie du détroit de Bass (1)	? *Cereopsis novaehollandiae* Latham, 1801	*Naturaliste*	Port Jackson
Perroquets et perruches (?)	Plusieurs espèces !	*Naturaliste*	Port Jackson
Pigeons à ailes dorées (2)	*Phaps elegans* (Temminck, 1810)	*Naturaliste*	Port Jackson
Psittacus regius (5)	? *Aprosmictus scapularis* (Lichtenstein, 1818)	*Géographe*	Port Jackson

Tourterelles des îles des Navigateurs [19] (2)	?	*Naturaliste*	Port Jackson
6. Tortues			
Testudo aquatica (4)	?	*Géographe*	Cap de Bonne-Espérance
Testudo capensis (8)	?	*Géographe*	Cap de Bonne-Espérance
Testudo geometrica (3)	?	*Géographe*	Cap de Bonne-Espérance
Testudo madagascarensis (1)	?	*Géographe*	Île-de-France
Testudo marmurata (1)	?	*Géographe*	Cap de Bonne-Espérance
Testudo pseudogeometrica (6)	?	*Géographe*	Île-de-France
Testudo vermillo (10)	?	*Géographe*	Cap de Bonne-Espérance
Tortues nouvelle espèce (2)	*Chelonida longicollis* (Shaw, 1794)	*Naturaliste*	Port Jackson

Mammifères embarqués vivants

Hérisson nouvelle espèce [*Naturaliste*]. L'unique exemplaire d'échidné (*Tachyglossus aculeatus*) embarqué vivant sur *Le Naturaliste* fut vraisemblablement capturé dans la région du Port Jackson. Il est mort pendant la traversée. L'espèce a été figurée sur vélin par Charles-Alexandre Lesueur [20].

Chats sauvages [*Naturaliste*]. Baudin décrivait ainsi les deux spécimens embarqués : « espèce de belette, sinon par la forme, du moins par les habitudes et le caractère » [21]. Morts pendant la traversée, leurs dépouilles furent conservées. Ce sont les animaux dont Geoffroy Saint-Hilaire a fait les types de ses nouvelles espèces *Dasyurus macrourus* [22], synonyme du *Dasyurus maculatus*, dont le nom vernaculaire anglais est « *tiger quoll* », et *Dasyurus maugei*, synonyme de *Dasyurus viverrinus*. L'espèce *Dasyurus macrourus* a été figurée sur vélin par Lesueur [23].

Écureuils volants [*Naturaliste*]. Les deux écureuils volants ou phalangers volants sont eux aussi morts pendant la traversée et leurs dépouilles furent également conservées. C'est vraisemblablement à partir de ces spécimens qu'Anselme

[19] Actuellement, îles Samoa.

[20] Marie-Louise et Roland Bauchot, « Dessins de poissons et de mammifères de la collection Lesueur du Muséum d'histoire naturelle du Havre », *Bulletin de la Société géologique de Normandie et des Amis du Muséum du Havre*, 2001, vol. 88, pp. 1-182, et plus particulièrement ici p. 64.

[21] N. Baudin, « État général des objets », *loc. cit*.

[22] É. Geoffroy Saint-Hilaire, « Mémoire sur les espèces du genre Dasyure », dans *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*, 1804, vol. 4, pp. 353-363.

[23] M.-L. et R. Bauchot, *art. cit.*, p. 109.

Desmarest [24] établit les espèces *Petaurus peronii* et *Petaurus taguanoides*, toutes deux considérées comme synonymes du *Petauroides volans*. L'espèce a été figurée sur vélin par Lesueur [25].

Kangourous géants [*Naturaliste*]. Originaires de la région du Port Jackson, ils appartenaient vraisemblablement à l'espèce *Macropus giganteus*. L'un est mort peu avant le départ du *Naturaliste* du Port Jackson, l'autre quatre jours après ; sa peau fut préparée par le citoyen Hubert Taillefer [26]. L'espèce a été figurée sur vélin par Lesueur [27].

Kanguroo kingiensis [*Géographe*]. Le seul individu ainsi nommé avait été embarqué sur *Le Géographe* à l'île King par le commandant Baudin (voir Tableau de Péron). C'est le seul des trois kangourous transportés par la corvette qui soit arrivé à destination, en l'occurrence le jardin de la Malmaison [28]. Il fit tout le voyage dans une cage située sur le gaillard d'arrière, côté bâbord [29]. Le Tableau de Milius rapporte que ce kangourou, comme d'ailleurs le *Kanguroo giganteus* (voir ci-dessous), avait été nourri de foin, d'herbe et de maïs. Le kangourou de l'île King a servi de type pour la description de l'espèce *Macropus rufogriseus* par Desmarest [30]. L'espèce a été figurée sur vélin par Lesueur [31].

Kanguroo giganteus [*Géographe*]. Deux individus avaient été embarqués sur *Le Géographe* à l'île aux Kangourous par le commandant Baudin. Ils étaient toujours à bord et vivants le 1er germinal (Tableau de Péron) mais le 4 du même mois, le Tableau de Milius n'en cite plus qu'un. Le survivant est mort pendant son transfert du Havre à Paris. La dépouille fut conservée, ce qui permit la description ultérieure de l'espèce par Desmaret (*Macropus fuliginosus*). L'espèce a été figurée sur vélin par Lesueur [32].

Ombacs, sorte d'opossum [*Naturaliste*]. Sept wombats avaient été certainement embarqués, cinq sur *Le Naturaliste* et au moins deux sur *Le Géographe*. Seuls trois des cinq individus du *Naturaliste* sont arrivés en France ; ils provenaient de la région de Port Jackson et/ou de l'île King. Thouin les qualifiait de « sorte d'opossum » [33]. Baudin avait confié les animaux vivants transportés par *Le Naturaliste* aux bons soins du maître canonnier Jean-Bertrand Renaud qui écrivit aux professeurs que les wombats lui avaient donné une maladie : « Une lèpre particulière qui [me] parcourt tout le corps et le couvre de gros boutons très rouges et très enflammés qui se succèdent et se

---

[24] A. Desmarest, « Pétauristes », dans *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, Paris, Deterville, 1817, t. 25, pp. 398-406.

[25] M.-L. et R. Bauchot, *art. cit.*, p. 99.

[26] E. Hamelin, *op. cit.*, vol. 2. Taillefer était un des officiers de santé de l'expédition.

[27] M.-L. et R. Bauchot, *art. cit.*, p. 71.

[28] C. Jouanin, « Les kangourous », dans *L'impératrice Joséphine et les sciences naturelles*, Paris, Réunion des Musées nationaux, 1997, pp. 135-141.

[29] Liste de Péron.

[30] A. Desmarest, « Kanguroo », dans *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, 1817, t. 17, pp. 28-43.

[31] M.-L. et R. Bauchot, *art. cit.*, p. 75.

[32] *Id.*, p. 73.

[33] A. Thouin, *op. cit.*

renouvellent lorsque les premiers sont amortis » [34]. Il demandait une gratification pour se faire traiter, ce que les professeurs lui accordèrent. Deux des wombats arrivèrent en vie au Muséum. On peut lire à leur propos :

> Les deux mâles que notre ménagerie a possédés, et que l'expédition du capitaine Baudin avait ramenés en France du sud de la Nouvelle-Hollande, étaient encore jeunes […] Ces animaux vécurent peu. Ils étaient apprivoisés ; mais ils paraissaient être plutôt habitués à la présence des hommes qu'ils ne paraissaient les distinguer et les connaître [35].

Ces individus sont les syntypes de l'espèce *Phascolosomis wombat*, un synonyme du *Vombatus ursinus* [36]. L'espèce a été figurée sur vélin par Lesueur [37].

Antilope gnu [*Géographe*]. Un jeune gnou à queue blanche [38] (*Connochaetes gnu*), capturé à 250 lieues du Cap, avait été donné au gouvernement par M. Janssens, gouverneur général du Cap. Pendant la traversée du Cap à Lorient, le gnou partageait avec le zèbre l'écurie de tribord du gaillard d'arrière [39]. Geoffroy Saint-Hilaire rapporte qu'à bord et pendant le voyage de Lorient à la Malmaison, le gnou et le zèbre furent soignés par un chasseur à cheval de l'armée des Indes, aux ordres de Decaen, renvoyé en France pour cause de maladie. Et d'ajouter que ledit chasseur faisait ce qu'il voulait de ces deux animaux [40]. Pendant la traversée, le gnou avait été nourri de foin, d'herbe et de pain. Immédiatement transféré à la Malmaison, il fut ensuite échangé avec le Muséum contre des kangourous qui avaient été acquis en Angleterre [41]. L'espèce a été figurée sur vélin par Wailly [42] et par Lesueur [43].

Canis tigrinus [*Géographe*]. Cette hyène avait été donnée par le gouverneur général du Cap, M. Janssens, pour le gouvernement français ; elle recevait six livres de viande par jour. Si on se base sur le nom *Canis tigrinus* attribué par Péron, l'animal aurait pu être l'hyène rayée (*Hyaena hyaena*) qui est commune en Afrique australe.

---

[34] J.-B. Renaud, *Lettre aux professeurs du Muséum*, 8 thermidor an xi [27 juil. 1803], annexée au *Procès-verbal de l'assemblée des professeurs*, 8 thermidor an xi [27 juil. 1803] (Paris, anf, fonds Muséum, AJ/15/590).

[35] É. Geoffroy Saint-Hilaire et Frédéric Cuvier, *Histoire naturelle des mammifères, avec des figures originales enluminées, dessinées d'après des animaux vivants*, Paris, Lasteyrie, 1819 (voir pl. 57).

[36] Daniel Julien-Laferrière, « Catalogue des types de marsupiaux du Muséum national d'histoire naturelle [de] Paris », *Mammalia*, 1994, vol. 58, pp. 1-39.

[37] M.-L. et R. Bauchot, *art. cit.*, p. 82.

[38] En réalité une jeune femelle (Anonyme, *Notice des animaux vivants à la ménagerie, leur origine et leur histoire dans cet établissement*, Paris, Levrault-Schoell, an xii [1804]).

[39] Liste de Péron.

[40] É. Geoffroy Saint-Hilaire, *Lettre au directeur du Muséum*, Lorient, 19 germinal an xii [9 avr. 1804], annexée aux *Procès-verbal de l'assemblée des professeurs*, 28 germinal an xii [18 avr. 1804] (Paris, anf, fonds Muséum, AJ/15/592).

[41] C. Jouanin, « La ménagerie », dans *L'impératrice Joséphine et les sciences naturelles*, pp. 112-134.

[42] *Ibid.*

[43] M.-L. et R. Bauchot, *art. cit.*, p. 147.

Cependant, dans la liste établie par Geoffroy le 18 germinal [44], il la qualifie d'hyène tachetée (*Crocuta crocuta*), une espèce dont l'aire de distribution n'atteint pas l'extrémité sud de l'Afrique. On rapporte que « pendant son voyage du port de Lorient à Paris, il s'échappa de sa loge que les cahots avaient rompue, et courut les champs pendant plusieurs heures sans donner le moindre signe de férocité ; enfin on le reprit sans peine » [45]. L'hyène tachetée a été figurée sur vélin par Lesueur [46].

Cervus axis [*Géographe*]. Dans la lettre que Geoffroy Saint-Hilaire adresse à ses collègues du Muséum [47], il rapporte que les *axis* mâle et femelle avaient été remis au capitaine du *Géographe* par un capitaine de frégate qui était le frère ou le beau-frère du général Moreau [48]. Ces animaux avaient fait la traversée en étant libres sur le gaillard d'arrière [49]. Toujours selon Geoffroy, des instructions venant du ministre de la Marine lui-même, l'invitaient à faire parvenir les animaux à Mme Moreau et non à Mme Bonaparte, comme cela avait été envisagé. Finalement la décision fut prise d'affecter ces cerfs au Muséum [50] où, d'après la liste dressée par Fourcroy, ils sont arrivés en vie.

Chiens indigènes [*Naturaliste*). Encore appelés dingos, chiens de la Nouvelle-Hollande ou chiens marrons, deux individus se trouvaient sur *Le Naturaliste*. Contrairement à ce qui est souvent rapporté, ce n'est donc pas Péron, qui était à bord du *Géographe*, qui les ramena en France. Dans une lettre du 3 messidor an xi, Thouin informe ses collègues qu'un des chiens de la Nouvelle-Hollande avait les reins cassés [51]. C'était le chien mâle ; il mourut à la ménagerie peu après son arrivée. Dans un article de 1808, Frédéric Cuvier nous en dit plus sur les conditions de voyage de ces chiens et sur le comportement de la femelle survivante :

> Ce chien, qui est une femelle, avait environ dix-huit mois lorsqu'il arriva à notre ménagerie. Il vivait en liberté sur le bâtiment qui l'amena en Europe, et malgré les nombreuses corrections qu'on lui infligeait, ainsi qu'à un jeune mâle mort des suites d'un châtiment trop rude, ils n'ont cessé tous deux de dérober à bord ce qui convenait à leur appétit. L'humeur [du chien femelle] força […] à le tenir enfermé et à ne lui accorder de liberté qu'après avoir pris les précautions convenables pour écarter le danger des autres et de lui-même […]. Je l'ai vu plusieurs fois, dans les premiers temps de son séjour à notre ménagerie, se jeter en grondant sur les grilles au travers desquelles il apercevait une panthère, un jaguar ou un ours, lorsque ceux-ci avaient

---

[44] É. Geoffroy Saint-Hilaire, *Lettre aux professeurs du Muséum*, Lorient, 18 germinal an xii [8 avr. 1804], annexée au *Procès-verbal de l'assemblée des professeurs*, 28 germinal an xii [18 avr. 1804] (Paris, anf, fonds Muséum, AJ/15/592).

[45] Anonyme, *Note des animaux vivants à la ménagerie du Muséum*, Paris, Dufour, 1809.

[46] M.-L. et R. Bauchot, *art. cit.*, p. 159.

[47] É. Geoffroy Saint-Hilaire, *Lettre aux professeurs du Muséum*, 18 germinal an xii, *loc. cit.*

[48] Jean-Victor Moreau (1763-1813), général de la Révolution qui aida Bonaparte lors du coup d'État du 18 brumaire.

[49] Liste de Péron.

[50] É. Geoffroy Saint-Hilaire, *Lettre au directeur du Muséum*, 21 germinal an xii [9 avr. 1804], annexée au *Procès-verbal de l'assemblée des professeurs*, 28 germinal an xii [18 avr. 1804] (anf, fonds Muséum, AJ/15/592).

[51] A. Thouin, *op. cit.*

> l'air de le menacer. […] La présence de l'homme ne l'intimide point, il se jette sur la personne qui lui déplait […] ce qui semble confirmer ce que dit Watkin-Tinch [52] de la haine de ces chiens pour les Anglais [*sic*], lorsque ceux-ci arrivèrent au Port Jackson [53].

Le chien dingo de la ménagerie a été figuré sur vélin par Wailly [54] et par Lesueur [55].

Equus zebra [*Géographe*]. Donné par le gouverneur Janssens pour le gouvernement français, ce zèbre était si bien apprivoisé qu'il servait de monture à son fils. Le zèbre a été figuré sur vélin par Wailly en 1806 [56]. Le zèbre et le gnou partageaient la même écurie pendant le voyage (voir la rubrique « gnou », ci-dessus) mais pas le même régime alimentaire : on nourrissait le zèbre de foin, d'avoine et de son. Malgré les rigueurs de la traversée, le zèbre « […] avait conservé son embonpoint et une gaieté qui annonçait de la manière la plus évidente que le voyage ne lui avait occasionné aucune fatigue » [57]. Comme le gnou, il fut immédiatement transféré à la Malmaison et, ensuite, échangé contre des kangourous acquis en Angleterre par le Muséum [58].

Felis catus ferus africanus [*Géographe*]. Le chat sauvage africain dont Péron fit l'acquisition fut requalifié de chat domestique du Cap par Geoffroy et transféré au Muséum [59]. Sa taille était supérieure à celle habituelle d'un chat domestique et il circulait librement sur le navire [60]. Milius nous dit qu'il recevait six livres de viande par jour !

Felis leo [*Géographe*]. Il s'agissait de deux jeunes lionnes destinées au gouvernement, l'une achetée par le capitaine Milius, l'autre donnée par le gouverneur du Cap. Elles recevaient chacune six livres de viande par jour. Ces lionnes furent amenées à la ménagerie du Muséum.

Felis melas [*Géographe*]. Acheté par le gouverneur de l'Île-de-France, le général Decaen, pour le gouvernement, c'était une panthère noire, forme mélanique de la panthère commune *Panthera pardus*. Selon Geoffroy, l'individu venait de Java [61]. La panthère noire a été figurée sur vélin par Lesueur [62].

---

[52] Watkin Tench (1758-1833) officier britannique, membre de la « First Fleet », célèbre pour ses récits sur la fondation de Sydney (voir Watkin Tench, *Expédition à Botany Bay*, [1787-1791], éd. par Isabelle Merle ; trad. par Frédéric Cotton, Toulouse, Anacharsis, 2006).

[53] F. Cuvier, « Observations sur le chien des habitants de la Nouvelle-Hollande, précédées de quelques réflexions sur les facultés morales de ces animaux », *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, 1808, t. 11, pp. 458-476.

[54] *Procès-verbal de l'assemblée des professeurs*, 28 frimaire an xii [20 déc. 1803] (Paris, anf, Fonds Muséum, AJ/15/591).

[55] M.-L. et R. Bauchot, *art. cit.*, p. 163.

[56] C. Jouanin, « Ménagerie », *art. cit.,* p. 90.

[57] Anonyme, *Notice des animaux vivants*, *op. cit.*

[58] C. Jouanin, « Ménagerie », *art. cit.*

[59] É. Geoffroy Saint-Hilaire, lettre aux professeurs du Muséum, assemblée du 28 germinal an xii, *op. cit.*

[60] Liste de Péron.

[61] É. Geoffroy Saint-Hilaire, « Note sur les animaux vivants », *art. cit.*

[62] M.-L. et R. Bauchot, *art. cit.*, p. 161.

Felis pardalis [*Géographe*]. Au nombre de trois, c'étaient des panthères au pelage habituel (panthères « œillées » ; *Panthera pardus*). L'une avait été donnée par M. Decaen, gouverneur de l'Île-de-France, les deux autres par M. Janssens, gouverneur du Cap. Les panthères (noires et « œillées ») recevaient chacune six livres de viande par jour. Elles furent toutes confiées à la ménagerie du Muséum [63].

Gazelles de l'Inde [*Naturaliste*]. Elles avaient été données à Hamelin [64] à l'Île-de-France par le général Magallon [65] qui les destinait à Mme Bonaparte. Dans sa lettre à ses collègues professeurs, Thouin écrivait qu'il y avait à bord une biche du Gange assez bien portante et un cerf indien « très éclopé » [66]. Il est vraisemblable qu'il s'agissait d'un couple de *Cervus timorensis*, encore appelé cerf rusa ou cerf de Java, dont l'espèce avait été introduite dans l'île vers 1640 par les Hollandais [67]. L'espèce a été figurée sur vélin par Lesueur [68].

Hyrax capensis [*Géographe*]. C'est le daman du Cap (*Procavia capensis*), encore appelé hyrax des rochers ou hyrax du Cap. L'unique individu ramené avait été acheté au Cap par Péron. C'est sans doute cet animal que Geoffroy appelait « genette du Cap » dans ses instructions au transporteur [69]. L'individu était destiné à la ménagerie du Muséum. Il n'est pas repris dans le tableau dressé par Milius, mais bien dans la liste de Fourcroy sous l'appellation « genette » ; le daman a donc bien rejoint la ménagerie. L'espèce a été figurée sur vélin par Lesueur [70].

Hystrix cristata [*Géographe*]. C'était un couple de porcs-épics (*Hystrix cristata*) acquis au Cap par le capitaine Milius. Nourris de pain et de riz, ils ont rejoint directement la ménagerie du Muséum [71].

Lemur catta [*Géographe*]. Originaire de Madagascar, l'unique spécimen transporté avait été acheté à l'Île-de-France par Péron pour le gouvernement. Le *Lemur catta* est repris dans le tableau de Péron du 1er germinal, mais plus dans celui de Milius et Geoffroy n'en parle pas dans ses lettres. Sans doute est-il mort peu après l'arrivée du bâtiment à Lorient.

Lemur cinereus [*Géographe*]. C'est l'*Eulemur mongoz*, la seule espèce de lémurien qui vive aux Comores. Péron rapporte qu'il l'a acheté à l'Île-de-France pour le gouvernement et qu'il provenait de l'île d'Anjouan. Le mongoz fut offert à

---

[63] Liste de Fourcroy.

[64] E. Hamelin, *op. cit.*, vol. 2.

[65] François-Louis Magallon de La Morlière (1754-1825) fut gouverneur de l'Île-de-France de 1800 à 1803.

[66] A. Thouin, *op. cit.*

[67] France Staub, *Fauna of Mauritius and associated Flora*, Maurice, Percigraph, 1993.

[68] M.-L. et R. Bauchot, *art. cit.*, p. 148.

[69] É. Geoffroy Saint-Hilaire, *Instructions pour le directeur du convoi des animaux*, annexées au *Procès-verbal de l'assemblée des professeurs*, 28 germinal an xii [18 avr. 1804] (Paris, anf, série Muséum, AJ/15/592).

[70] M.-L. et R. Bauchot, *art. cit.*, p. 142.

[71] Tableau de Milius et liste de Fourcroy.

Mme Bonaparte qui a préféré l'envoyer au Muséum [72]. L'espèce a été figurée sur vélin par Lesueur [73].

LEMUR FUSCUS [*Géographe*]. Sans doute un *Lemur fulvus*, l'unique individu transporté venait de Madagascar et avait été acquis par Péron à l'Île-de-France. Il a dû mourir peu après l'arrivée à Lorient car il est mentionné dans le tableau de Péron du 1er germinal, mais plus dans celui de Milius. L'espèce a été figurée sur vélin par Lesueur [74].

LEMUR VARI [*Géographe*]. Quatre makis (*Varecia variegata*), originaires de Madagascar, ont été achetés à l'Île-de-France par Péron (deux individus), et par les dessinateurs Jacques Milbert (un individu) et Nicolas-Martin Petit (un individu). Pendant la traversée, les makis et les autres lémurs furent nourris de riz, de pain et de fruits. Un des makis est mort à Lorient, un couple a été offert à Mme Bonaparte et le quatrième se retrouva à la ménagerie du Muséum. L'espèce a été figurée sur vélin par Wailly [75] et par Lesueur [76].

MOUTON (BÉLIER) À QUATRE CORNES [*Naturaliste*]. Confié aux bons soins du capitaine Hamelin [77], c'était un cadeau du général Magallon pour Mme Bonaparte. Ce mouton, qui aurait été originaire du Cachemire, était, selon Thouin, bien éclopé et languissant à son arrivée au Havre [78]. Sans doute y est-il mort.

SIMIA [*Géographe*]. Dans la liste de Péron du 17 pluviôse (7 février) [79] il est question de deux espèces de *Simia* : *Simia coffea* (un individu ?) et *Simia papio* (deux individus). Dans son tableau dressé à l'arrivée à Lorient seuls deux *Simia* sp sont répertoriés, singes que Milius qualifie de *Simia papio*. Pour Geoffroy « les prétendus *papio* du Cap sont ou une espèce nouvelle ou une variété non déterminée » [80], ce qu'il ne soutiendra plus ensuite, les qualifiant de *Simia papio* [81]. Nourris de « toutes espèces de choses » pendant la traversée, il s'agissait d'un couple qui a effectivement rejoint la ménagerie du Muséum [82]. Connue sous le nom de babouin chacma (*Papio ursinus*), l'espèce a été figurée sur vélin par Lesueur [83].

VIVERRA CAPENSIS [*Géographe*]. Encore appelé « chat-souris » par Milius et Geoffroy [84], il s'agit de la mangouste du Cap ou mangouste grise, *Galerella pulverulenta*. Selon Geoffroy, ces « animaux [étaient] charmants et bien apprivoisés ».

---

[72] Charles BRISSEAU DE MIRBEL, intendant de la Malmaison, *Lettre à Fourcroy*, 10 floréal an XII [30 avr. 1804], annexée au *Procès-verbal de l'assemblée des professeurs*, 12 floréal an XII [2 mai 1803] (Paris, ANF, Fonds Muséum, AJ/15/59592).

[73] M.-L. et R. BAUCHOT, *art. cit.*, p. 172.

[74] *Id.*, p. 170.

[75] C. JOUANIN, « Ménagerie », *art. cit.*

[76] M.-L. et R. BAUCHOT, *art. cit.*, p. 168.

[77] E. HAMELIN, *op. cit*

[78] A. THOUIN, *op. cit.*

[79] Liste de Péron.

[80] É. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Lettre aux professeurs*, 18 germinal an XII, *loc. cit.*

[81] ID., *Instructions pour le directeur du convoi des animaux*, *op. cit.*

[82] Liste de Fourcroy.

[83] M.-L. et R. BAUCHOT, *art. cit.*, p. 176.

[84] É. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Lettre aux professeurs*, 18 germinal an XII, *loc. cit.*

Nourris de viande pendant la traversée, ils furent amenés directement à la ménagerie du Muséum [85].

Oiseaux embarqués vivants

Émeu de Nouvelle-Hollande [*Naturaliste*]. Cet émeu ne doit pas être confondu avec ceux que rapportera *Le Géographe* l'année suivante. Il venait d'Australie continentale, des environs de Port Jackson sans doute, et appartenait à l'espèce ordinaire *Dromaius novaehollandiae*. Il vécut plusieurs années à la ménagerie du Muséum [86]. Baudin avait remis deux spécimens à Hamelin, mais l'un des deux mourut en mer.

Trois petits émeus [*Naturaliste*]. Repris dans la liste des animaux embarqués sur *Le Naturaliste* [87], ils ont dû mourir avant l'arrivée au Havre. C'étaient vraisemblablement de jeunes *Dromaius novaehollandiae*.

Casuarius hollandiaenovae [*Géographe*]. Provenant de l'île King et de l'île aux Kangourous, ces deux émeus avaient été nourris de riz, de maïs et de pain pendant la traversée. Ils furent directement transférés de Lorient à la Malmaison où ils restèrent dix mois avant d'être amenés à la ménagerie du Muséum ; ils y moururent en 1822 [88]. Ces deux émeus du *Géographe* comptent parmi les espèces les plus fameuses du Muséum. Ils ont été confondus spécifiquement l'un avec l'autre pendant longtemps. On sait aujourd'hui qu'ils appartiennent à deux espèces distinctes, l'une propre à l'île King, *Dromaius ater* (émeu noir), l'autre à l'île des Kangourous, *Dromaius baudinianus* [89]. La dépouille naturalisée montée du premier est unique au monde. Le second est conservé sous forme de squelette monté : la peau correspondante est au Musée de Genève. Les deux espèces sont éteintes depuis longtemps : l'expédition Baudin est la seule à en avoir jamais collecté et rapporté des spécimens. Elles avaient complètement disparu en 1836, lors de l'établissement dans les îles des colons de la South Australian Company [90]. Plusieurs représentations des émeus de l'expédition Baudin ont été réalisées : un vélin par Wailly en 1806 et qui pourrait représenter un *Dromaius baudinianus* [91] ; un vélin de Lesueur figurant un groupe de cinq émeus et qui est en fait une composition, où figureraient les trois espèces (*Dromaius ater*, *Dromaius baudinianus*, et *Dromaius novaehollandiae*) [92] ; une lithographie aquarellée de Keulemans représentant l'émeu noir (*Dromaius ater*) [93].

---

[85] Tableau de Milius et liste de Fourcroy.

[86] C. Jouanin, « Les émeus de l'expédition Baudin », *L'oiseau et la Revue française d'ornithologie*, 1959, vol. 29, pp. 169-203.

[87] N. Baudin, « État général des objets », *op. cit.*

[88] C. Jouanin, « Ménagerie », *art. cit.*

[89] Jean-Christophe Balouet et C. Jouanin, « Systématique et origine géographique des émeus récoltés par l'expédition Baudin », *L'oiseau et la Revue française d'ornithologie*, 1990, vol. 60, pp. 314-318.

[90] C. Jouanin, « Les émeus », *art. cit.*

[91] Id., « Ménagerie », *art. cit.*

[92] *Ibid.*

[93] John Gerrard Keulemans, reproduit dans Alphonse Milne-Edwards et Émile Oustalet, « Notice sur quelques espèces d'oiseaux actuellement éteintes, qui se trouvent représentées

Casuarius molucanus [*Géographe*]. C'est le casoar commun des Moluques, de Nouvelle-Guinée et du nord de l'Australie (*Casuarius casuarius*). L'individu avait été apporté des Moluques à l'Île-de-France par l'amiral hollandais Decker et donné à l'expédition par le général Decaen, gouverneur de l'île. Nourris pendant la traversée de riz, de maïs et de pain, comme les émeus, il avait été directement transféré de Lorient à la Malmaison [94].

Struthio camelus [*Géographe*]. Deux autruches avaient été données par le gouverneur du Cap, mais l'une est morte lors de l'embarquement. Nourrie de pain et de viande pendant la traversée, la survivante a rejoint directement la ménagerie du Muséum [95].

Anas montana [*Géographe*]. Les deux individus ont été donnés par le gouverneur du Cap pour le gouvernement français. Dans son tableau, Milius les nomme « oies sauvages d'Afrique » et rapporte qu'elles ont été nourries de pain et d'orge. Peut-être s'agissait-il de la très commune ouette d'Égypte, *Allopochen aegyptiaca* ? Ces oies ou canards sont arrivés à Lorient, mais on en perd la trace ensuite. Ils ne sont pas repris dans les listes de Geoffroy et de Fourcroy, et n'ont pas rejoint le Muséum.

Autres oiseaux [*Naturaliste*]. Dans son journal, Hamelin nous dit avoir embarqué à l'Île-de-France, outre deux cailles, deux « autres oiseaux » [96]. S'agissait-il de deux individus ou d'oiseaux de deux espèces différentes ? Quoi qu'il en soit, la liste établie par Thouin à l'arrivée au Havre mentionne la présence à bord de deux pintades et de deux râles. On ignore si ces oiseaux ont rejoint le Muséum.

Cailles [*Naturaliste*]. Les cailles avaient été embarquées par Hamelin à l'Île-de-France [97]. Sans doute s'agissait-il de la caille commune *Coturnix coturnix*. Arrivées bien portantes au Havre [98], on ignore quel fut leur devenir.

[Chouettes] [*Géographe*]. Ces chouettes sont un des mystères de l'expédition. Elles ne sont reprises ni dans le tableau de Péron, ni dans celui de Milius, mais deux chouettes sont indiquées dans la liste de Fourcroy et notées comme provenant de l'expédition de découvertes. On les retrouve mentionnées dans les guides de la ménagerie du Muséum de 1804 (chouettes du Cap) et 1809 (hibou du Cap) qui précisent chacun qu'elles avaient été rapportées par l'expédition du capitaine Baudin [99]. Peut-être était-ce des *Asio capensis*, une espèce très commune de la région du Cap.

Columba coronata [*Géographe*]. Les deux pigeons couronnés (*Goura cristata*) provenaient, selon Péron, de Java. Ils avaient été donnés au gouvernement français par le gouverneur de l'Île-de-France. Nourris de riz sec pendant la traversée, ils furent transférés à la Malmaison où Wailly les figura sur vélin en 1807 [100].

---

dans les collections du Muséum », *Centenaire de la fondation du Muséum d'histoire naturelle. Volume commémoratif*, Paris, Imprimerie nationale, 1893, p. 189-252.

[94] C. Jouanin, « Ménagerie », *art. cit.*

[95] Liste de Fourcroy.

[96] E. Hamelin, *Journal*, *loc. cit.*

[97] *Ibid.*

[98] A. Thouin, *op. cit.*

[99] Anonyme, *Notice des animaux vivants*, 1804, *op. cit.* ; Anonyme, *Note des animaux vivants,* 1809, *op. cit.*

[100] C. Jouanin, « Ménagerie », *art. cit.*

CYGNES NOIRS [*Naturaliste*]. Dès leur arrivée au Havre, les cygnes noirs (*Chenopis atrata*) ont été acheminés vers la Malmaison sur ordre exprès de Chaptal, alors ministre de l'Intérieur [101]. Ils furent l'une des gloires du parc de l'impératrice Joséphine où ils se reproduisirent pour la première fois en Europe [102]. L'espèce a été figurée sur vélin par Wailly en 1806 [103].

FALCO SERPENTARIUS [*Géographe*]. Acquis au cap de Bonne-Espérance par Péron qui le disait très commun, c'est le serpentaire ou secrétaire du Cap (*Sagittarius serpentarius*), un oiseau rapace qui chasse ses proies à la course. Il a été nourri de viande pendant la traversée. Il fut directement transféré à la Malmaison [104].

FULICA PORPHYRIO [*Géographe*]. Péron rapporte que les trois « poules d'eau » venaient l'une – acquise par lui à l'Île-de-France –, de la région de Macassar et les deux autres – données par le gouverneur du Cap –, de celle du cap de Bonne-Espérance. C'était des talèves sultanes (*Porphyrio porphyrio*). Nourries de riz et de pain pendant la traversée, elles furent acheminées vers la Malmaison.

[LORI PERROQUET] [*Géographe*]. Comme les chouettes dont il est question plus haut, le « lori perroquet » n'est repris ni dans le tableau de Péron ni dans celui de Milius, mais Fourcroy le renseigne dans sa liste comme provenant de l'expédition de découvertes. La seule autre information vient de l'inventaire après décès de Baudin où l'on peut lire qu'il y avait à bord « un kakatoès appartenant au citoyen Baudin » [105].

OIE DU DÉTROIT DE BASS [*Naturaliste*]. La présence de cette oie à bord est mentionnée dans le journal d'Hamelin qui rapporte qu'elle se trouvait dans un grand parc sur le gaillard d'arrière avec les deux cygnes [106]. Elle ne se trouve pas reprise dans la liste de Thouin [107]. Il pourrait s'agir de l'espèce *Cereopsis novaehollandiae*.

PERROQUETS ET PERRUCHES [*Naturaliste*]. Baudin signale que *Le Naturaliste* emportait « plusieurs beaux oiseaux de l'espèce des perroquets et perruches » [108]. Si on s'en réfère à la liste de Thouin [109], aucun n'a dû arriver vivant au Havre.

PIGEONS À AILES DORÉES [*Naturaliste*]. Réceptionnés par Thouin à l'arrivée du *Naturaliste* au Havre, ils rejoignirent la ménagerie du Muséum. Après leur mort, ces deux pigeons furent empaillés ; ils sont toujours conservés dans les collections du Muséum. Ce sont les types de l'espèce *Phaps elegans* (Temminck, 1809), ou colombine élégante, une espèce endémique d'Australie.

---

[101] Jean-Antoine CHAPTAL, *Lettre aux professeurs du Muséum*, 1er messidor an XI [20 juin 1803], annexée au *Procès-verbal de l'assemblée des professeurs*, 3 messidor an XI [22 juin 1803] (Paris, ANF, Fonds Muséum, AJ/15/591).

[102] C. JOUANIN, « Les premières tentatives d'acclimatation du cygne noir en France », *L'oiseau et la Revue française d'ornithologie*, 1960, vol. 30, pp. 1-11.

[103] ID., « Les cygnes noirs », dans *L'impératrice Joséphine et les sciences naturelles*, pp. 142-147.

[104] ID., « Ménagerie », *art. cit.*

[105] *Inventaire après décès de N. Baudin* (*loc. cit.*, document n° 3).

[106] E. HAMELIN, *Journal*, *loc. cit.*

[107] A. THOUIN, *op. cit.*

[108] N. BAUDIN, « État général des objets », *op. cit.*

[109] A. THOUIN, *op. cit.*

PSITTACUS REGIUS [*Géographe*].

> Sur le gaillard d'arrière, vis-à-vis l'écoutille du poste des aspirants [il y avait sept perruches] de l'espèce que les Anglais appellent au Port Jackson *King Parrot*. Les deux moins rouges sont au citoyen Occre [110]. L'une d'elles a le bout de l'aile coupé, l'autre a les plumes tectrices d'une aile également coupées [111].

Psittacus regius est une appellation binominale propre à Péron, inconnue de la nomenclature zoologique. L'« Australian King Parrot », qui vient aussitôt à l'esprit, est l'*Aprosmictus scapularis* ; peut-être s'agissait-il de cette espèce. Dans son tableau, Péron indique que le commandant en avait embarqué plus de cinquante au Port Jackson ; il n'en restait plus que cinq à l'arrivée à Lorient. On ignore quel fut leur sort.

TOURTERELLES DES ÎLES DES NAVIGATEURS [*Naturaliste*]. Si ce n'est que Baudin les a mentionnées sur la liste des animaux embarqués sur *Le Naturaliste* [112], on n'a aucune idée de l'identité ni du devenir de ces oiseaux qu'il disait venir des îles Samoa.

Tortues embarquées vivantes

TORTUES NOUVELLE ESPÈCE [*Naturaliste*]. Embarquées sur *Le Naturaliste* à Sydney, une de ces deux tortues à long col (*Chelodina longicollis*) devait mourir pendant le voyage vers Le Havre. La survivante a été amenée à la ménagerie du Muséum [113]. L'espèce a été figurée sur vélin par Wailly [114] et Lesueur [115].

AUTRES TORTUES, *TESTUDO* SPP [*Géographe*]. Pas moins de sept espèces différentes de tortues avaient été ramenées par *Le Géographe* dont les appellations binominales de Péron étaient hélas sans fondement. Les deux espèces acquises à l'Île-de-France – que Péron avait nommées *Testudo pseudogeometrica* et *Testudo madagascarensis* – provenaient de Madagascar : la première était « très bonne à manger » et la seconde était « petite, extrêmement jolie ». L'une des deux était sans doute l'*Astrochelis radiata*, originaire du sud malgache et qui a été figurée par Lesueur [116]. Des cinq autres espèces et selon Péron, *Testudo geometrica* était « assez commune aux environs du Cap », *Testudo vermillo* était « fréquente dans les lieux sablonneux des environs du Cap », *Testudo marmurata* était « rare et [provenait] de l'intérieur de l'Afrique à plus de 150 lieues du Cap », *Testudo capensis* était « extrêmement abondante aux environs de False Bay », et *Testudo aquatica* était « commune dans les réservoirs et bonne à manger ». L'une de ces cinq espèces était vraisemblablement la *Psammobates tentoris*, tortue d'Afrique du Sud figurée par Lesueur [117]. Elles furent nourries d'herbe pendant

---

[110] Le citoyen Occre était un des matelots du *Géographe*.

[111] Liste de Péron.

[112] N. BAUDIN, « État général des objets », *op. cit*.

[113] A. THOUIN, *op. cit.*

[114] *Procès-verbal de l'assemblée des professeurs*, 11 pluviôse an XII [1er fév. 1804] (Paris, ANF, Fonds Muséum, AJ/15/591).

[115] J. BONNEMAINS et Roger BOUR, « Les chéloniens de la collection Lesueur du Muséum d'histoire naturelle du Havre », *Bulletin trimestriel de la Société géologique de Normandie et des Amis du Muséum du Havre*, 1996, vol. 93, pp. 5-45.

[116] *Id*., p. 45.

[117] *Id*., p. 20.

la traversée. D'après le tableau dressé par Péron, elles étaient trente-trois à l'arrivée à Lorient. Lorsque le convoi quitta Lorient, il n'y en avait plus que vingt-six [118]. Seize d'entre elles, mortes en chemin, furent dirigées vers le Muséum [119]. Mirbel rapporte que onze tortues vivantes arrivèrent à la Malmaison et qu'elles paraissaient « très fatiguées ». Il ajoute : « celles qui viendraient à mourir vous seront envoyées sur-le-champ ». On ignore si elles survécurent et dans l'affirmative, combien de temps [120].

[118] É. Geoffroy Saint-Hilaire, lettre du 19 germinal an xii, *op. cit.*
[119] Liste de Fourcroy.
[120] C. Brisseau de Mirbel, *Lettre à Fourcroy*, *loc. cit.*

Liste des auteurs

Responsable de programmes à l'Institut de recherches stratégiques de l'École militaire à Paris, **Michèle Battesti** est spécialiste de l'histoire de la marine militaire au XIXe siècle. Ses études actuelles portent sur l'histoire de la piraterie. Elle prépare une histoire de la marine française. Elle est l'auteur d'ouvrages sur les deux Empires : *La marine de Napoléon III* (1997), *La bataille d'Aboukir (1798)* (1998) et *Trafalgar* (2004). Elle vient de publier une biographie du cousin germain de Napoléon, *Le Bonaparte rouge* (2010).

Professeur émérite d'histoire moderne à la Sorbonne, **Jean Bérenger** s'intéresse depuis un demi-siècle à l'histoire de l'Europe centrale. Après une thèse sur *Finances et absolutisme autrichien (1650-1700)* (Paris, 1975), il a publié une *Histoire de l'Empire des Habsbourg de 1273 à 1918* (Paris, 1990) qui a été traduite en espagnol, en anglais, en allemand et en roumain, puis un ouvrage sur *Tolérance ou paix de religion en Europe centrale ? (1415-1792)* (Paris, 2000), une biographie de *L'empereur Léopold Ier (1640-1705), fondateur de la puissance autrichienne* (Paris, 2004) et enfin une biographie de *Joseph II d'Autriche. Serviteur de l'État* (Paris, 2007). Il s'est également intéressé à l'histoire maritime du XVIIIe siècle.

Dany Bréelle est agrégée de géographie. Elle a achevé un PhD de géographie culturelle à la Flinders University (Adélaïde, South Australia) traitant du discours des géographes français à l'égard de l'Indochine des années trente. Ses recherches se portent maintenant sur les géographes de l'expédition Baudin et le travail cartographique de Matthew Flinders.

Jean-Luc Chappey est maître de conférences en histoire moderne à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne. Il est rattaché à l'Institut d'histoire de la Révolution française (Ea 127/Ums 122). Ses travaux portent sur l'histoire politique et intellectuelle de la période révolutionnaire. Il a publié récemment : *Des naturalistes en Révolution.*

Les procès-verbaux de la Société d'histoire naturelle de Paris (1790-1798), Paris, Éditions du CTHS, 2010.

Licenciée en sciences biologiques, option botanique, **Viviane Desmet** a longtemps travaillé en Afrique dans le domaine médical. Après une formation en dessin à La Cambre (ENSAV), elle assure, depuis 2001, le poste de conservatrice du Musée de zoologie et d'anthropologie de l'Université libre de Bruxelles et collabore au travail de Michel Jangoux sur les voyages de découvertes du capitaine Baudin.

Maître de conférences en géographie, **Frédéric Durand** est spécialiste du monde malais et particulièrement de Timor. Il a consacré de nombreux articles et ouvrages à cette île, notamment un atlas géo-historique (2002), deux livres sur *Catholicisme et protestantisme dans l'île de Timor (1556-2003)* (2004) et sur *750 ans de cartographie et de voyages vers Timor* (2006), ainsi qu'un manuel sur *42 000 ans d'histoire du Timor-Oriental* (2009).

Professeur associé d'études françaises à l'université d'Adélaïde, **Jean Fornasiero** travaille sur l'histoire des idées au XIXe siècle, depuis la Révolution jusqu'au Second Empire. Elle a publié avec John West-Sooby, *Encountering Terra Australis : The Australian Voyages of Nicolas Baudin and Matthew Flinders* (2004 ; 2e éd. 2010) qui a reçu le prix d'histoire maritime en 2005.

Zoologiste marin et historien des sciences naturelles, **Michel Jangoux** est spécialiste de la biologie des invertébrés marins et de l'étude des voyages de découvertes. Il est membre de la classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique et professeur à l'Université libre de Bruxelles et à l'Université de Mons.

Zoologiste au Muséum national d'histoire naturelle de Paris, **Christian Jouanin** est un spécialiste des oiseaux océaniques dont il a fait connaître plusieurs espèces auparavant inconnues de la science. Passionné d'histoire des sciences, il s'est penché sur les circonstances de la fondation du Muséum en 1793 et sur les récoltes des expéditions contemporaines, notamment celles du capitaine Nicolas Baudin dont le voyage aux Terres australes (1800-1804) rapporta au Muséum des milliers de nouveautés. Parmi celles-ci, des représentants d'espèces aujourd'hui éteintes comptent parmi les pièces les plus précieuses conservées par l'établissement.

Entrée au service des jardins de Trianon en 2001 en tant que jardinière, **Gabriela Lamy** s'est lancée depuis 2004 dans l'étude de l'organisation des jardins du Petit Trianon de 1750 à nos jours. Elle participe au programme de recherche *Le végétal dans les grands jardins européens à l'époque moderne* au Centre de recherche du château de Versailles. Elle est doctorante à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, sous la direction de Daniel Rabreau. Elle participe à l'exposition *Sciences et curiosités à la cour de Versailles* (Château de Versailles, 2010).

Après avoir été *Visiting Fellow* en géologie et en histoire des sciences à l'Université nationale d'Australie (Canberra), **Wolf Mayer** se consacre à l'histoire des voyages de découverte en Australie, aux premières reconnaissances géologiques du continent et de ses îles, ainsi qu'à la biographie et aux travaux des explorateurs, sujets sur lesquels il a publié de nombreux articles.

Maître de conférences du Muséum national d'histoire naturelle au département Milieux et peuplements aquatiques, aujourd'hui à la retraite, **Bernard Métivier** est malacologiste spécialisé sur les mollusques bivalves marins actuels et les collections malacologiques historiques. Il a publié de nombreuses études taxinomiques sur les mollusques.

Professeur de Littérature française du XVIIIe siècle à l'université de Paris-Sorbonne, **François Moureau** est, entre autres domaines, spécialiste de littérature viatique. Directeur du *Centre de recherche sur la littérature des voyages* et de la collection « Imago mundi » aux Presses de l'université Paris-Sorbonne, qu'il dirige par ailleurs, et où il a publié le *Journal du voyage aux Antilles de* La Belle Angélique *(1796-1798)* de Nicolas Baudin édité par Michel Jangoux. Il a dirigé pour sa part de nombreux collectifs sur ce type de littérature et publié *Le théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique* (Paris, 2005), outre quelques dizaines d'articles sur le sujet. Il est membre de la Koninklijke Vlaamse Academie van Belgie voor Wetenschappen en Kunsten.

Professeur de littérature française et de traduction à l'Université de La Laguna (Ténériffe, Espagne), **José M. Oliver** mène des recherches sur les rapports interculturels entre les îles Canaries et les pays francophones, en particulier dans le domaine de la littérature (récits de voyages, roman et poésie). Parmi ses publications les plus récentes, on peut signaler : *Escrituras y reescrituras del viaje : miradas plurales a través del tiempo y de las culturas* (Berne, 2007) ; *El descubrimiento científico de las Islas Canarias* (La Orotava, 2007) ; *Las Islas Canarias (d)escritas en letras francesas* (Nerter 11, 2007) ; ou « Pintando con palabras : naturalistas, exploradores y viajeros ante el paisaje canario » (Santa Cruz de Tenerife, 2009).

Journaliste depuis trente ans dans le domaine de la santé et de l'environnement, **Régis Pluchet** est arrière-arrière-arrière-petit-neveu d'André Michaux. Correspondant de l'*André Michaux International Society* (Charlotte, Caroline du Nord), il a publié plusieurs articles sur la vie, les voyages, l'œuvre scientifique et les écrits de ce botaniste et de son fils François-André Michaux, lui aussi botaniste.

Horticulteur de formation, **Paul Postiau** travaille depuis 1975 au département de Biologie de l'Université de Mons. En 1993, il intègre le service de Biologie marine de Michel Jangoux. En charge, notamment, de l'initiation des étudiants et doctorants aux techniques de microscopie (photonique et électronique), il a participé activement au récolement de l'« herbier Baudin » conservé au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Professeur émérite de littérature et civilisation anglo-américaines du XVIIIe au XXe siècle de l'Université Paris-Dauphine, **Michèle Rivas** est notamment l'auteur de plusieurs articles et communications concernant Nicolas Baudin, dont le patronyme et les ancêtres paternels sont aussi les siens.

Titulaire de la chaire McCaughey d'études françaises de l'Université de Sydney, **Margaret Sankey** travaille sur les voyages imaginaires et réels. Elle dirige l'équipe internationale du *Baudin Legacy Project* qui met en ligne la transcription et la traduction en anglais des journaux de l'expédition Baudin. Elle travaille également sur les Terres australes et a publié une édition critique des *Mémoires pour l'établissement*

d'une mission dans les Terres australes (1664) par l'abbé Jean Paulmier (Champion, 2006).

Professeur d'histoire à l'Université d'Adélaïde, **Nicole Starbuck** travaille sur les voyages scientifiques des Français en Océanie aux XVIIIe et XIXe siècles. Elle s'est intéressée en particulier aux expéditions de Nicolas Baudin et de Louis Freycinet, principalement à la nature des voyages scientifiques et au développement de l'anthropologie. Elle est l'auteur d'un article sur la part prise par Sir Joseph Banks dans l'expédition Baudin, ainsi que d'une thèse de doctorat intitulée *Constructing the « Perfect » Voyage : Nicolas Baudin at Port Jackson, 1802*.

Professeur émérite d'histoire à l'Université de la Réunion, **Claude Wanquet** est surtout spécialisé dans l'histoire des îles Mascareignes et de l'océan Indien occidental au XVIIIe siècle et pendant la Révolution française. Il a écrit, notamment, *Histoire d'une Révolution. La Réunion (1789-1803)* et *Les premiers députés de la Réunion à l'Assemblée nationale. Quatre insulaires en Révolution*. Il a aussi travaillé sur les questions de l'esclavage et de son abolition, publiant en particulier, chez Karthala, *La France et la première abolition de l'esclavage (1794-1803). Le cas des colonies orientales, Île-de-France (Maurice) et la Réunion*.

John West-Sooby enseigne la langue et la littérature françaises à l'Université d'Adélaïde. Il travaille sur le roman français du XIXe siècle, ainsi que sur les liens historiques et culturels entre la France et l'Australie. Il s'intéresse notamment à l'expédition aux Terres australes de Nicolas Baudin et, en 2004, il a publié avec Jean Fornasiero et Peter Monteath une étude des voyages croisés de Baudin et du navigateur anglais Matthew Flinders (*Encountering Terra Australis*, Kent Town).

Table des matières

Avant-propos
Michel Jangoux 7

En guise d'introduction
Nicolas Baudin en quelques mots
Michel Jangoux 9

PREMIÈRE PARTIE
Genèse d'un marin naturaliste

Nicolas Baudin et la guerre d'Indépendance américaine (1777-1779)
Michèle Rivas 15

Nicolas Baudin au service de l'Autriche
Jean Bérenger 27

L'expédition aux Antilles de *La Belle Angélique* (1796-1798)
Michel Jangoux 41

Nicolas Baudin, membre de l'état-major particulier de l'amiral Bruix durant la campagne de Méditerranée (mai-août 1799)
Michèle Battesti 51

Les jardins de Trianon de 1750 à 1805
Gabriela Lamy 63

DEUXIÈME PARTIE
L'expédition aux Terres australes
Les relâches

Les Canaries au carrefour des grandes campagnes maritimes du XVIIIe siècle
José M. Oliver 71

Baudin, l'expédition aux Terres australes et l'Île-de-France
Une relation tourmentée (1801-1803)
Claude WANQUET 85

Bernardin de Saint-Pierre et Baudin à l'Île-de-France et au Muséum
Une rencontre improbable
François MOUREAU 107

Les tristes escales timoraises du capitaine Baudin
La première grande expédition scientifique à Timor
Frédéric DURAND 119

Nicolas Baudin. La relâche à Sydney et la deuxième campagne du *Géographe*
Nicole STARBUCK 133

TROISIÈME PARTIE
L'expédition aux Terres australes
Science de l'homme et sciences humaines

Le capitaine Baudin et la Société des observateurs de l'homme
Questions autour d'une mauvaise réputation
Jean-Luc CHAPPEY 145

Deux observateurs de l'homme aux antipodes
Nicolas Baudin et François Péron
Jean FORNASIERO 157

Les premiers contacts. Les Aborigènes de Nouvelle-Hollande observés
par les officiers et les savants de l'expédition Baudin
Margaret SANKEY 171

Une expédition sous haute surveillance
Le voyage aux Terres australes vu par les Anglais
John WEST-SOOBY 187

QUATRIÈME PARTIE
L'expédition aux Terres australes
Naturalistes et sciences naturelles

En marge de l'expédition vers les Terres australes
Un portrait du botaniste André Michaux
Régis PLUCHET 205

Les géographes de l'expédition Baudin et la reconnaissance
des côtes australes
Dany BRÉELLE 213

Un naturaliste aux Terres australes
Jean-Baptiste Leschenault de La Tour (1773-1826)
Viviane DESMET et Michel JANGOUX 225

L'accueil en Europe des résultats géologiques de l'expédition Baudin aux Terres australes
Wolf MAYER 233

Les récoltes botaniques de l'expédition Baudin aux Terres australes (1801-1803)
Paul POSTIAU et Michel JANGOUX 241

Lamarck et les mollusques de l'expédition de découvertes aux Terres australes
Bernard MÉTIVIER 253

Les animaux embarqués vivants sur les vaisseaux du voyage de découvertes aux Terres australes
Michel JANGOUX, Christian JOUANIN et Bernard MÉTIVIER 265

Liste des auteurs 283

Table des matières 287

EDITIONS DE L'UNIVERSITE DE BRUXELLES

Fondées en 1972, les Editions de l'Université de Bruxelles sont un département de l'Université libre de Bruxelles (Belgique). Elles publient des ouvrages de recherche et des manuels universitaires d'auteurs issus de l'Union européenne.

Principales collections et directeurs de collection

- Commentaire J. Mégret (Comité de rédaction : Marianne Dony (directeur), Emmanuelle Bribosia (secrétaire de rédaction), Claude Blumann, Jacques Bourgeois, Laurence Idot, Jean-Paul Jacqué, Henry Labayle, Fabrice Picod)
- Aménagement du territoire et environnement (Christian Vandermotten)
- Education (Françoise Thys-Clément)
- Etudes européennes (Marianne Dony)
- Histoire (Eliane Gubin et Kenneth Bertrams)
- Philosophie et société (Jean-Marc Ferry et Nathalie Zaccaï-Reyners)
- Quête de sens (Manuel Couvreur et Marie-Soleil Frère)
- Science politique (Pascal Delwit)
- Sociologie et anthropologie (Mateo Alaluf et Pierre Desmarez)
- Religion, laïcité et société (Monique Weis)
- Statistique et mathématiques appliquées (Jean-Jacques Droesbeke)
- UBlire (collection de poche)

Elles éditent trois séries thématiques, les *Problèmes d'histoire des religions* (direction : Alain Dierkens), les *Etudes sur le XVIIIe siècle* (direction : Bruno Bernard et Manuel Couvreur) et *Sextant* (direction : Eliane Gubin et Valérie Piette).

Des ouvrages des Editions de l'Université de Bruxelles figurent sur le site de la Digithèque de l'ULB. Ils sont aussi accessibles via le site des Editions.

Founded in 1972, Editions de l'Université de Bruxelles is a department of the Université libre de Bruxelles (Belgium). It publishes textbooks, university level and research oriented books in law, political science, economics, sociology, history, philosophy, ...

Editions de l'Université de Bruxelles, avenue Paul Héger 26 - CPI 163, 1000 Bruxelles, Belgique
EDITIONS@admin.ulb.ac.be
http://www.editions-universite-bruxelles.be
Fax +32 (0) 2 650 37 94
Direction, droits étrangers : Michèle Mat.
Diffusion/distribution : Interforum Benelux (Belgique, Pays-Bas et grand-duché de Luxembourg) ; SODIS/ToThèmes (France) ; Servidis (Suisse) ; Somabec (Canada).

PORTÉS PAR L'AIR DU TEMPS : LES VOYAGES DU CAPITAINE BAUDIN

Originaire de l'île de Ré, Nicolas Baudin (1754-1803) est un fameux navigateur-explorateur français. Après un court passage dans l'armée navale à la fin des années 1770, il rejoignit son cousin Peltier, armateur à Nantes et ami de Beaumarchais, pour le compte duquel il navigua le long des côtes nord-américaines à l'époque troublée de la guerre d'Indépendance des États-Unis. Une rencontre, dans la ville du Cap, avec le jardinier de Joseph II lui donna l'occasion de travailler pour l'empereur comme transporteur puis récolteur d'objets d'histoire naturelle. Il devint, en 1792, officier de la marine autrichienne. Après la Révolution, il passa au service de la France, plus exactement à celui du Muséum d'histoire naturelle de Paris, alors dirigé par Antoine-Laurent de Jussieu, pour lequel il mena une expédition botanique aux Antilles. Ce voyage fut un immense succès au point qu'au retour de *La Belle Angélique*, le vaisseau du capitaine, Jussieu déclara : « le citoyen Baudin est un des voyageurs qui a le plus mérité des sciences naturelles ». Il put ainsi convaincre le premier consul, Bonaparte, et l'Institut de France de lui confier les rênes d'un voyage de découvertes aux Terres australes. Il quitta Le Havre en octobre 1800 aux commandes de deux vaisseaux de la République, *Le Géographe* et *Le Naturaliste*. Las, ce voyage fut un enfer pour Baudin : le rejet de son autorité par les officiers, l'indiscipline des savants à bord, de multiples dissensions, une santé défaillante, tout se ligua contre lui et sa réputation en fut complètement ternie. Baudin mourut en 1803, à l'Île-de-France, sur le chemin de retour du *Géographe* en France, sans jamais avoir eu l'occasion d'être confronté à ses détracteurs.

Les contributions rassemblées dans ce volume portent sur les différentes étapes de la vie de Baudin. Elles permettent de mieux cerner la personnalité du capitaine, personnage atypique qui aimait à dire qu'il préférait voir son nom associé à une nouvelle espèce de mollusque qu'à une île inconnue. Naturaliste récolteur plutôt que savant naturaliste, Nicolas Baudin était un homme de talent, de volonté et de passion. Cet ouvrage entend lui rendre hommage.

ISBN 978-2-8004-1486-7

9 782800 414867

www.editions-universite-bruxelles.be

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires publiées par les Editions de l'Université de Bruxelles et mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », publiées par les Editions de l'Université de Bruxelles, ci-après dénommées EUB, et mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique publiée par les EUB et mises en ligne par les Archives & Bibliothèques. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire. La mise à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB de la copie numérique a fait l'objet d'un accord avec les EUB, notamment concernant les règles d'utilisation précisées ici. Pour les œuvres soumises à la législation belge en matière de droit d'auteur, les EUB auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre la mise en ligne des copies numériques.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les EUB et les Archives & Bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les EUB et les Archives & Bibliothèques de l'ULB ne pourront être mis en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des EUB et des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les Archives & Bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les EUB et les Archives & Bibliothèques de l'ULB mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires sélectionnées par les EUB : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux EUB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser aux Editions de l'Université de Bruxelles (editions@admin.ulb.ac.be).

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Editions de l'Université de Bruxelles et Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les Archives & Bibliothèques.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux EUB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.